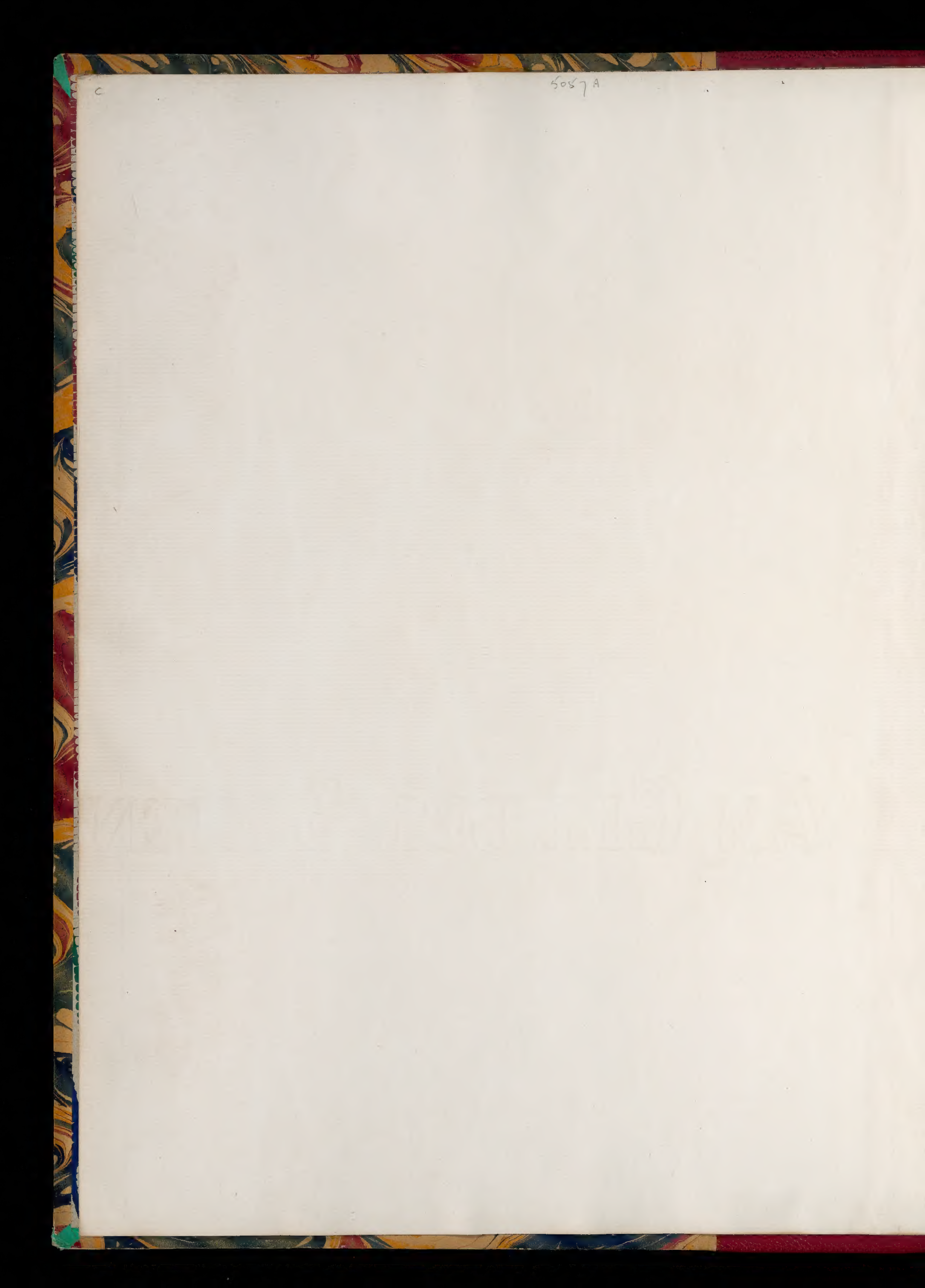
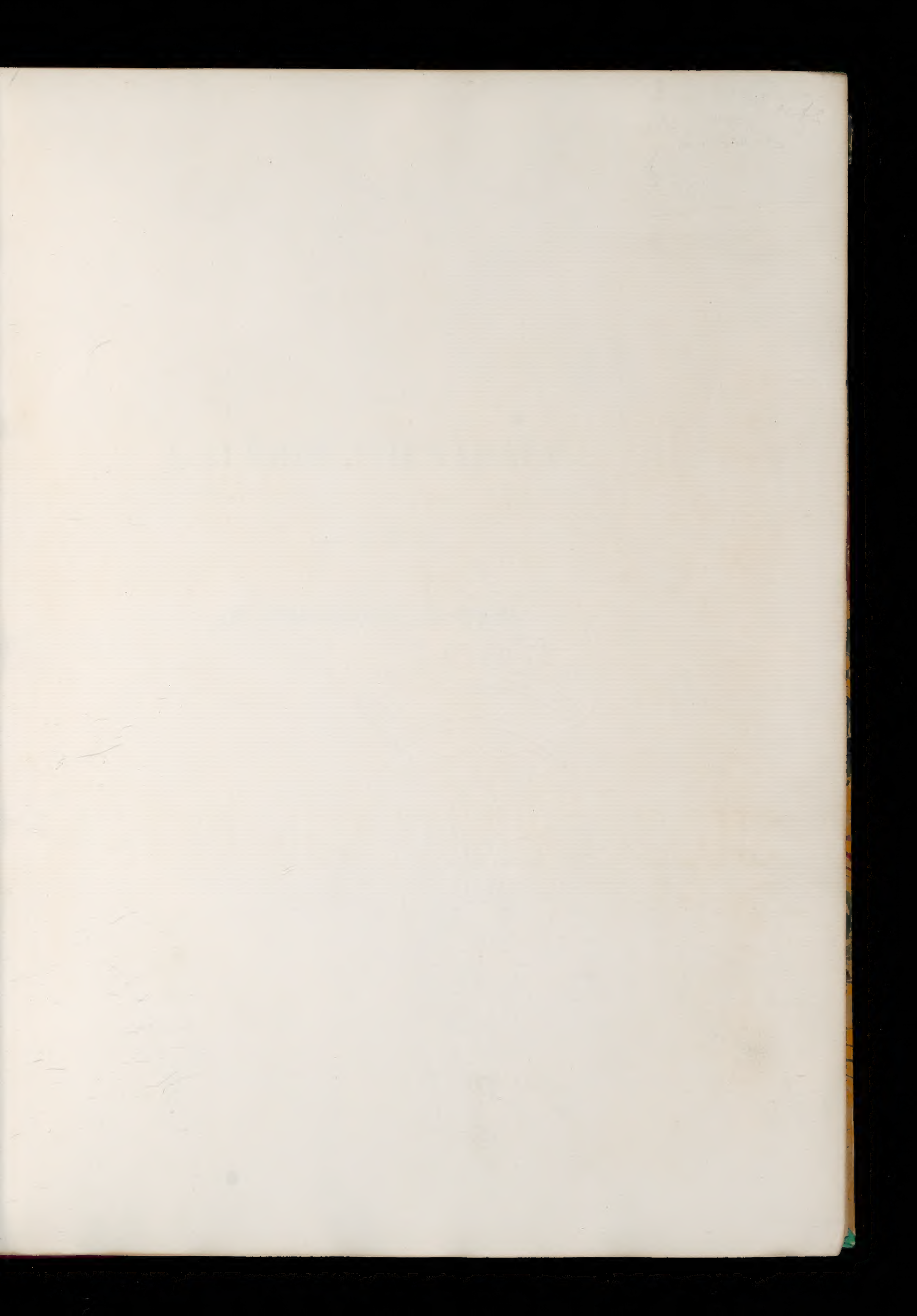
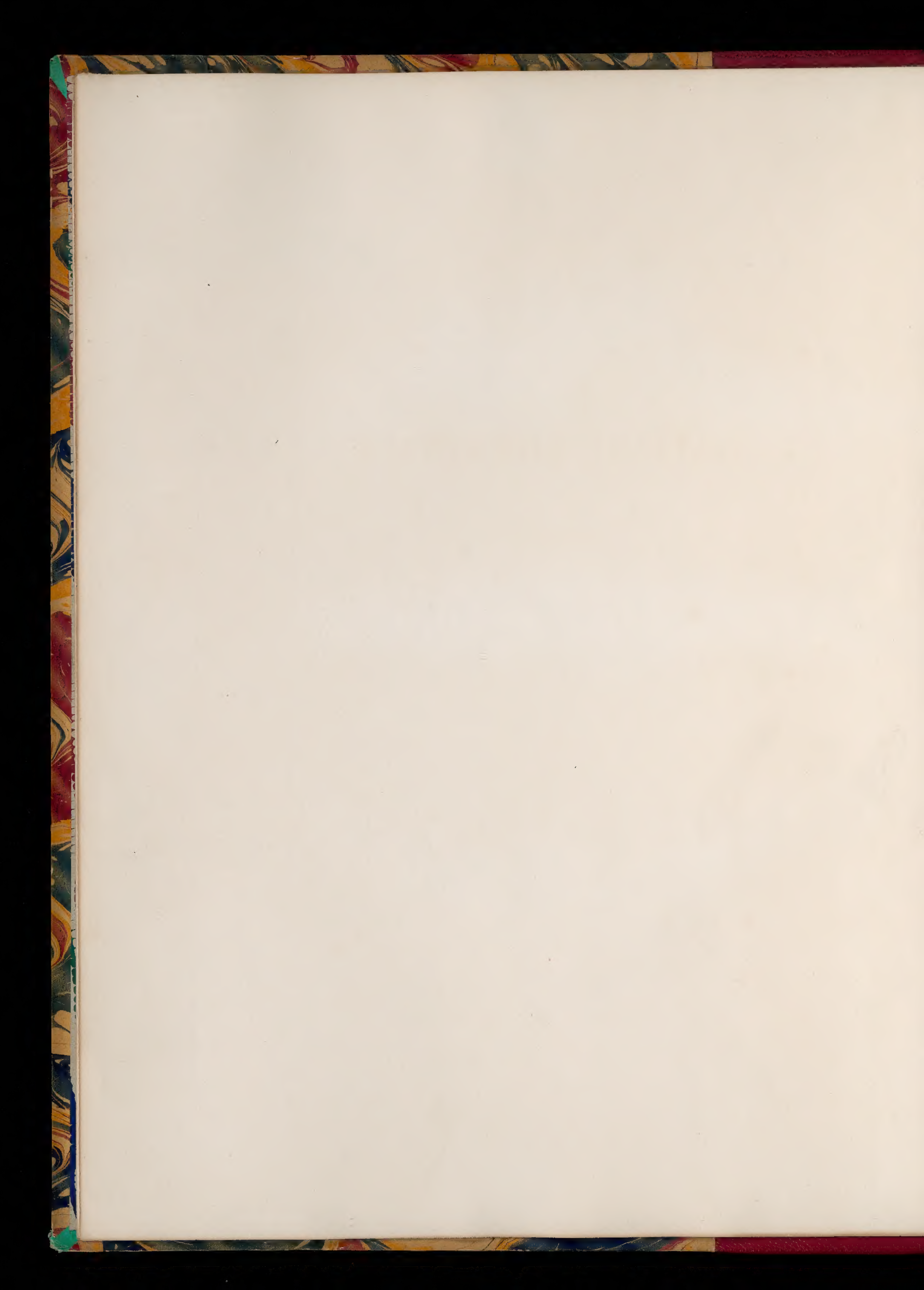












GALERIE THÉATRALE

COLLECTION

DE PORTRAITS EN PIED

Seule édition avec 84 gravures dans le texte, tirée à 99 exemplaires seulement et numérotées.

N°

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



Galerie Théâtrale

ou

Collection

DES PORTRAITS EN PIED

Des principaux Acteurs des prem.ers Théâtres de la Capitale.

Gravé par les plus célèbres artistes

Imprimé en noir et en couleur.

Paris

Chez BARRAUD, rue de Seine 23

1872.

GALERIE THÉATRALE

COLLECTION

DE 144 PORTRAITS EN PIED

DES PRINCIPAUX ACTEURS ET ACTRICES

QUI ONT ILLUSTRÉ LA SCÈNE FRANÇAISE DEPUIS 1552 JUSQU'A NOS JOURS

TOME PREMIER

A-J



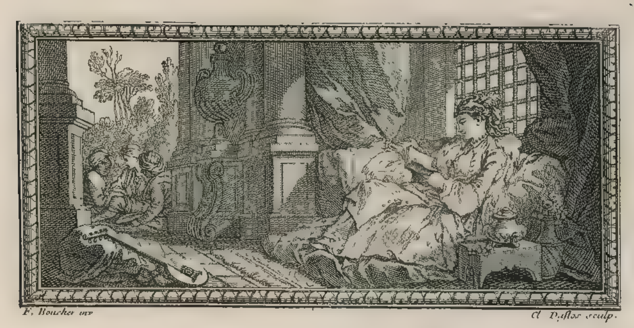
A PARIS

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Seine, 23

M DCCC LXXIII





AVERTISSEMENT DU NOUVEL ÉDITEUR

M. Bance aîné publia de 1819 *à* 1827, *sous le titre de* GALERIE THÉATRALE, *une série de* 144 *portraits en pied d'acteurs et d'actrices célèbres. Ces portraits, très-soigneusement gravés en taille-douce, et sur cuivre, se publiaient par livraisons de* 4 *planches, accompagnées chacune d'une notice biographique.*

Il y eut ainsi 36 *livraisons de publiées à* 12 *fr. la livraison, ce qui porta le prix de l'ouvrage complet à* 432 *fr.*

L'édition presque entièrement épuisée nous fut proposée comme défets avec les planches et les biographies imprimées. On ne pouvait, avec ce qui restait, reconstituer que 50 *exemplaires; cela n'était point suffisant pour indemniser des frais de publication et de remise en vente.*

Contrariés et maugréant de voir de si belles planches perdues, et cet ouvrage totalement épuisé dans le commerce, nous nous sommes décidé à faire réimprimer 30 *biographies pour arriver à former* 99 *exemplaires; et, pour donner à ces* 99 *exemplaires le charme de la nouveauté, nous y avons fait tirer* 84 *gravures dans le texte, dont* 18 *ont été dessinées et gravées exprès pour l'ouvrage.*

Les 66 *autres sont de ravissantes vignettes d'Eisen, Boucher, Halle, Baron, Français, Janet-Lange, etc., choisies et distribuées de façon à produire un effet agréable aux yeux du lecteur.*

Il a été tiré quelques exemplaires de ces vignettes a part, sur chine et sur papier vélin (à l'exception des bois), qu'on peut acheter séparément.

Ces 99 *exemplaires seront tous numérotés; les* 3 *exemplaires du* Dépôt légal exigé par la loi *se trouvent également compris dans ce nombre. Il en résulte que ces exemplaires numérotés font de ce texte, illustré de* 80 *vignettes, un nouvel ouvrage tiré à* 99 *exemplaires seulement.*

Un exemplaire unique (celui que se réserve l'Éditeur) a été tiré avec les vignettes du texte, sur papier de Chine, avec double suite noire et coloriée; la suite noire est de l'ancien tirage avec les numéros, la suite coloriée est du nouveau tirage avec les numéros effacés.

Cette Collection de 144 *gravures forme la réunion la mieux choisie et la mieux exécutée, des portraits des plus célèbres acteurs et actrices qui ont illustré la Scène française, depuis* 1552 *jusqu'à nos jours. Toutes les classes de la société s'y trouvent représentées par le choix varié qu'on a fait des costumes; de sorte qu'on peut dire que cet ouvrage est un véritable monument du costume en France, à toutes les époques et dans toutes les conditions.*

Ces costumes coloriés au pinceau avec le plus grand soin, et la plus minutieuse exactitude, ont été retouchés d'après les indications de M. ALFR. ALBERT, *dessinateur actuel des costumes de l'*Opéra *et de la* Comédie-Française.

Nous avons remarqué sur les modèles qui ont servi au coloris, que les parties qui demandaient de l'or et de l'argent ont été faites avec des matières métalliques qui sont devenues, avec le temps, brunes ou noires; pour éviter cet inconvénient, nous avons fait exécuter ces parties-là en or et en argent fins. MM. les amateurs sont donc assurés que ce coloris ainsi exécuté ne se ternira jamais.

M. Bance avait divisé cet ouvrage en 3 *volumes, mais avec un classement si défectueux qu'on était obligé de parcourir quelquefois tout l'ouvrage pour trouver une biographie; nous avons suivi pour cette nouvelle publication, l'ordre alphabétique qui est le plus simple, et la division en* 2 *volumes qui est la plus commode.*

Février 1873. *Æ. B.*

PRÉFACE

L'histoire des arts est peut-être le tableau le plus intéressant que l'on puisse mettre sous les yeux des hommes, parce qu'il offre en même temps l'histoire des développements et des progrès de l'esprit humain.

Les sociétés sont longtemps barbares avant de cultiver les sciences, les lettres et les beaux-arts. Quand on considère de quelle manière les sociétés se civilisent, on est tenté de croire que l'homme est né plutôt imitateur qu'inventeur, et l'on admire ceux qui, les premiers, firent ces admirables découvertes par lesquelles l'homme semble s'être séparé de la classe des animaux, pour se reporter tout entier dans celle des pures intelligences.

On voit les Romains transmettre leurs connaissances aux peuples modernes; les Grecs, les transmettre aux Romains; les Égyptiens en faire le don aux Grecs, et les philosophes des Indes les transmettre aux Égyptiens.

Ce n'est qu'à l'époque où les nations goûtent quelque repos et quelque bonheur qu'elles s'occupent des arts; ce sont des

jouissances de luxe dont on pourrait dire ce que Voltaire a dit du superflu :

Le superflu, chose si nécessaire.

Que d'années se sont écoulées en Grèce avant que le peuple d'Athènes eût un théâtre!

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins, entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena dans les bourgs cette heureuse folie,
Et d'acteurs mal ornés, chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

Les commencements du Théâtre Français furent grossiers comme ceux du Théâtre d'Athènes. Ce ne fut qu'au seizième siècle, qu'à des farces informes et barbares, on vit succéder des ouvrages d'une forme régulière. Et cette heureuse innovation fut encore un présent de la Grèce; on peut en faire honneur au poëte Jodelle, qui le premier, en 1552, fit représenter une tragédie de *Cléopâtre*. Les extravagances qu'on fit alors, ce bouc que l'on conduisit paré comme une victime et que l'on immola comme au temps de la Tragédie grecque, donne une idée de l'effet extraordinaire que produisit cette représentation. Henri II y assista avec toute sa cour, et fit remettre au poëte une gratification de 500 écus. Dès ce jour, Jodelle fut regardé comme un génie d'un ordre supérieur,

et la renommée n'eut pas assez de bouches pour publier son triomphe.

Aujourd'hui on ne saurait lire son ouvrage, et tout y est encore si informe, et d'un goût si peu digne de la Grèce, que l'on ne peut comprendre cet enthousiasme qu'en se figurant la plus grossière ignorance des règles du beau, et des compositions de l'antiquité.

Jodelle connaissait si peu l'esprit de sa langue, qu'il entreprit de composer des vers hexamètres et pentamètres à l'exemple des Grecs et des Romains.

Si les ouvrages dramatiques étaient à cette époque d'une extrême imperfection, on se figure aisément que les acteurs n'étaient guères plus recommandables que les poètes. Toutefois les annales du théâtre ne nous ont laissé à cet égard aucun renseignement.

Ce ne fut qu'au gouvernement du cardinal de Richelieu, aux vues élevées de ce grand ministre, que le Théâtre Français dut ses premiers progrès et le commencement de cette gloire dont il brille encore de nos jours. La scène française eut de grands acteurs quand elle eut de grands poëtes; cependant l'amour des farces subsista encore longtemps, et l'époque qui vit fleurir des Mondory, des Dorgemont et Molière lui-même, eut aussi des Turlupin, des Gauthier-Garguille et des Guillot-Gorju. Mais peu à peu le goût délicat des Français sépara l'or de ce mélange impur, et l'école de Turlupin fut reléguée sur les tréteaux des boulevards.

C'est la destinée des acteurs de ne laisser après eux que des souvenirs. On a fixé la parole par des signes écrits, la musique par des notes, mais on n'a trouvé encore aucun

moyen pour transmettre aux siècles à venir l'art du comédien et du danseur. Leur mémoire périrait donc tout entière si l'on ne s'appliquait au moins à recueillir les circonstances de leur vie qui se rapportent à l'exercice de leur profession.

Dans des temps barbares, un injuste préjugé flétrissait l'art du comédien, et nous voyons encore, à la honte de notre siècle, ce préjugé exercer son influence parmi nous. Et de quel crime sont-ils donc coupables pour mériter un pareil traitement ? Est-ce un délit public, un attentat contre la religion, la morale ou les lois que de représenter les sublimes compositions des Corneille et des Racine ? Ce qui est licite à Rome est-il donc défendu à Paris ? Et ne se souvient-on pas que ce fut un cardinal qui établit notre théâtre, que des cardinaux ont eux-mêmes composé des tragédies et des comédies, et qu'autrefois, quand les grands seigneurs avaient leur place sur la scène même, on y réservait le banc des évêques ? Rendez des mœurs aux actrices, et quel reproche aurez-vous à faire aux sociétés qui se consacrent à la déclamation théâtrale ?

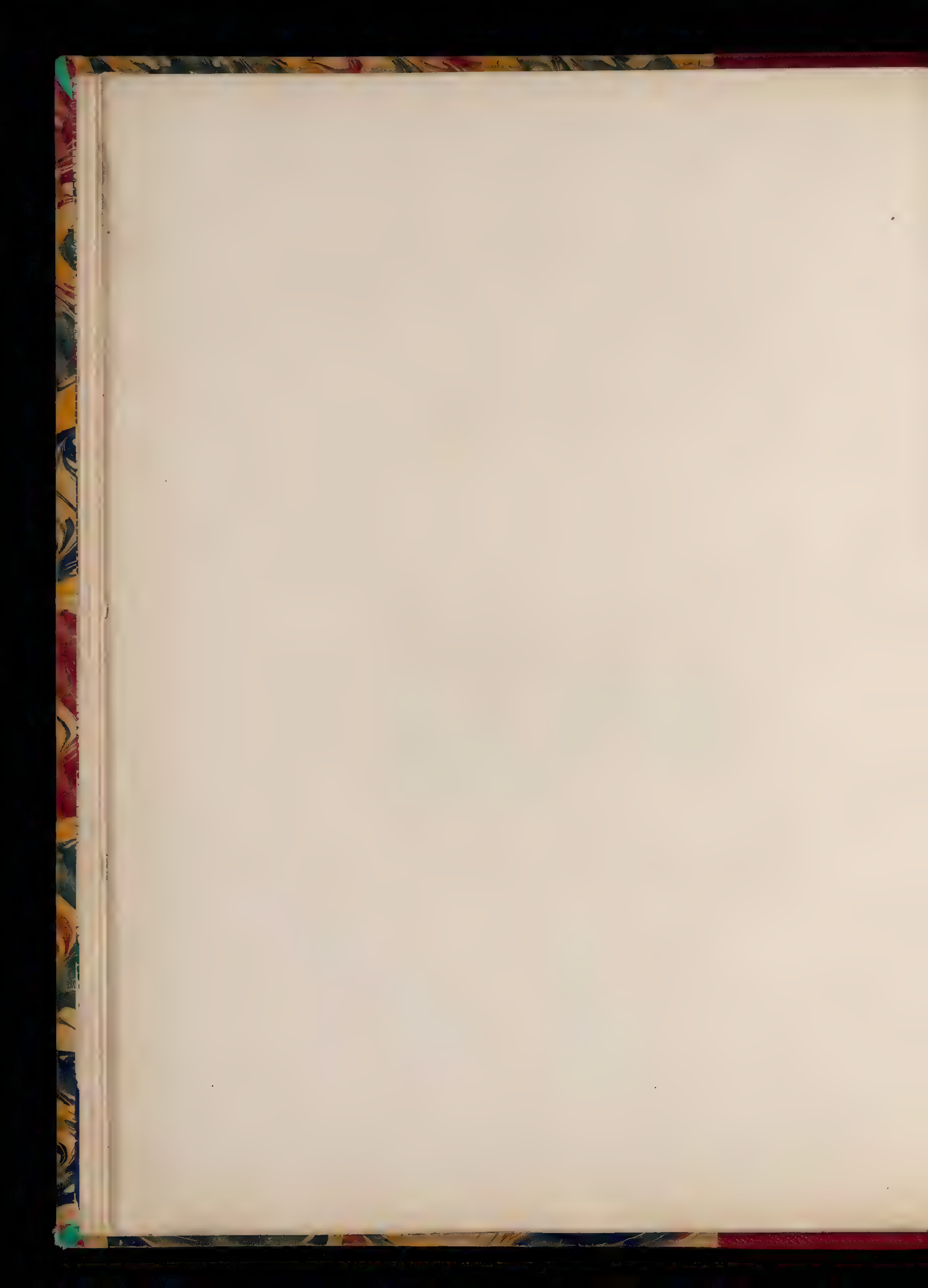
Trois considérations principales nous ont engagé à publier la Galerie dramatique. Nous avons voulu faire connaître les progrès de l'art, conserver la mémoire de ceux qui s'y sont illustrés, et donner aux étrangers une idée du Théâtre Français.

Nous avons donc consacré une partie de ce recueil aux anciens acteurs, une autre aux acteurs de nos temps modernes, et comme tous les arts sont frères, nous avons compris dans notre plan les plus illustres artistes de nos deux théâtres lyriques, et les plus célèbres dans ceux de notre scène chorégraphique.

Nous n'avons suivi aucun ordre chronologique dans notre ouvrage, persuadé qu'en présentant successivement nos acteurs les plus distingués, sans les aligner sur l'ordre des temps, le plaisir de la variété serait plus vif.

Nous n'avons épargné aucune recherche pour donner des notions exactes sur les acteurs dont nous présentons la notice; et l'habile artiste qui en a dessiné les portraits, s'est aussi particulièrement appliqué à en donner la ressemblance la plus exacte.





GALERIE THÉATRALE.

VAUDEVILLE.

Mme ALBERT,

ROLE DE MARIE (DANS LA CAMARGO).

C'était en 1818... Le théâtre de Toulouse était rempli de spectateurs impatiens, et leur empressement était bien justifié par l'affiche du jour qui annonçait la Caravane... Déjà tout était prêt, les applaudissemens du parterre, la musique de l'orchestre, les lorgnons des loges, Osman le Grand Pacha et Tamorin, le Chef du Sérail, tout enfin... excepté la première cantatrice, la Malibran de la soirée... On l'appelle, on court, on cherche, on interroge chaque coulisse, on crie, personne ne répond... Désespoir !.. La prima donna vient de s'évanouir !.. Et ce n'est pas un évanouissement pour rire, une simple extinction de voix, un rhume de commande, c'est une véritable maladie, imprévue, inflexible... Comment faire.. Que devenir !. — La ville entière fait anti-chambre; lui présenter des excuses, elle n'en voudra pas; la congédier, c'est congédier la recette... L'embarras est au comble, le directeur se désole... Qui me sauvera s'écrie-t-il?.. Qui se chargera du rôle !...

— Ce sera moi ! — Dit une jeune fille de treize ans, aux yeux noirs, aux cheveux bruns, ce sera moi, si vous voulez.

— Si je le veux, Thérèse, répond le directeur transporté!.. Si je le veux, mon enfant, sans doute; va, tu es un ange..... Mais le public le voudra-t-il... Le public est exigeant, terrible... S'il allait protester contre la substitution... Oseras-tu t'exposer à sa sévérité ?..

— Je l'oserai....

La toile se lève, la jeune fille s'avance, on s'étonne... La jeune fille chante, on admire.... Mais l'étonnement et l'admiration redoublent, les bravos se multiplient, la salle entière est électrisée, lorsque cette faible enfant, trouvant une voix et une âme de vingt ans, attaque courageusement le grand air : la Victoire est à Nous... On oublie son âge, comme elle même l'a oublié ; on ne voit plus l'enfant, mais la cantatrice de talent; on ne l'encourage pas, on l'applaudit.

Cette jeune fille, c'était Marie-Charlotte-Thérèse Vernet; née à Toulouse le 20 octobre 1807, de père et mère comédiens; elle fut actrice au berceau; dès son jeune âge, douée d'une intelligence extraordinaire, elle prêtait aux rôles d'enfans qui lui étaient confiés, une grâce et une gentillesse vraiment remarquables : les rôles de petits savoyards et les petits sabots étaient pour elle des triomphes journaliers... Elle fut ainsi enfant, jusqu'au jour où comprenant la maturité de son talent, elle grandit tout-à-coup, et, petite fille de treize ans, obtint de la justice des Toulousins son brevet de cantatrice.

Sans avoir recours à l'intrigue, et protégée seulement par son premier succès, mademoiselle Vernet passa de Toulouse sur le grand théâtre de Bordeaux; là, elle retrouva dans un public nouveau et moins indulgent, la bienveillance à laquelle ses concitoyens l'avaient habituée. Pendant trois années, elle y remplit l'emploi de la seconde Dugazon, et, au bout de ce tems, elle quitta Bordeaux pour paraître sur une scène plus vaste ; mais en s'éloignant, elle fit un double vol aux plaisirs des Bordelais; femme du jeune premier du théâtre de Bordeaux, elle vint avec son mari, débuter à l'Odéon, et les habitués de ce théâtre, par leurs applaudissemens à madame Albert, ratifièrent ceux que Toulouse et Bordeaux avaient octroyés à mademoiselle Vernet.

Madame Albert débuta à l'Odéon dans Blaise et Babet, Robin des Bois et le Tableau Parlant; ses premiers essais furent bien accueillis; mais fléchissant sous la grande gloire de ce théâtre qui chantait alors et qui ne parle pas même aujourd'hui, elle se confondit un peu dans la foule chantante... Heureusement elle avait en elle tout ce qu'il fallait pour surnager.. Le privilège du théâtre des Nouveautés venait d'être accordé à M. Bérard; il distingua madame Albert, comprit tout son talent, et l'engagea... C'était pour son théâtre un grand fonds d'espérance; madame Albert ne trompa ni celle du directeur ni celle du public qui l'admira successivement dans

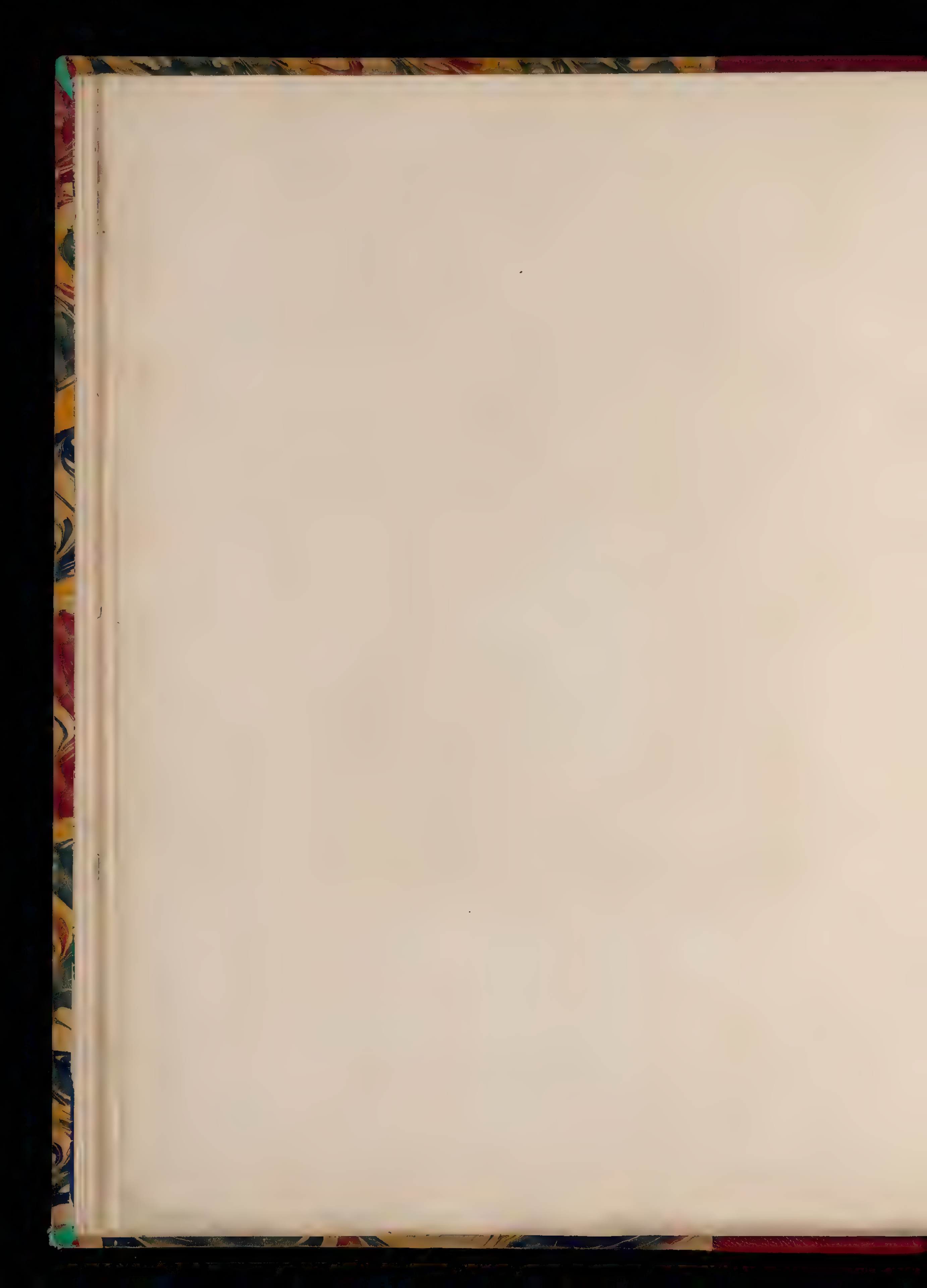
Galerie Théâtrale.



Dessiné par A. Rouargue — *Gravé par E. Rouargue*

Théâtre du Vaudeville. **Mme. ALBERT.** Rôle de la Camargo.

Ah! quel charmant pays,
Mon père; que Paris!



tous ses rôles, et notamment dans le Coureur de Veuves, Faust, Caleb, le Futur, Valentine, l'Enragée, etc... Cependant la mauvaise étoile du théâtre des Nouveautés, l'emporta; il lui fallut fermer. Ce fut une bonne fortune pour le théâtre de la rue de Chartres qui s'empressa de recueillir le meilleur débris de son camarade naufragé : madame Albert débuta au Vaudeville dans le mois de septembre 1830; depuis ce tems, elle s'est assuré la première place par de nombreuses créations qui lui font le plus grand honneur. Qui ne se rappelle avec plaisir le rôle de madame Dubarry, si bien compris, si bien exprimé : rivale de madame Dussert-Doche, célèbre par sa création de Marie Mignot, madame Albert obtint sur elle un grand succès dans Madame Dubarry que pourtant madame Dussert jouait fort bien; mais on désirait dans son jeu plus de pétulance, plus de vivacité; enfin on désirait le jeu de madame Albert. — Madame Albert ne se contenta pas de ce triomphe, elle en chercha de nouveaux, et les obtint surtout dans Léontine, Têtes-Rondes et Cavaliers, et les Deux Jours. Il est à remarquer que c'est principalement dans les ouvrages de M. Ancelot que madame Albert à le plus développé de talent : cela vient précisément du seul défaut que l'on connaisse à cette charmante actrice; ce défaut, c'est un peu d'exagération : si madame Albert avait plus la conscience d'elle-même, il n'y aurait aucune restriction à faire dans nos éloges; elle doit assez à la nature pour moins demander à l'art :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Il nous suffira, pour compléter son éloge, dramatique de nommer le Duel sous le Cardinal de Richelieu; marie de Luynes est un rôle de haute tragédie, madame Albert l'a rendu en haute tragédienne, et cependant le véritable triomphe de madame Albert, c'est la comédie : quand elle a déposé le cothurne, elle devient toute naturelle. La Fiancée du Fleuve en est une irrécusable preuve. Là, point de cris, de grands gestes; c'est la petite Nelly toute gentille, toute simple, c'est la petite paysanne innocente qui tremblerait bien fort s'il lui fallait porter la poudre et les paniers de madame Dubarry; Nelly n'est pas du tout madame Albert, ou plutôt n'est que madame Albert. Pour dernier éloge, je citerai la Camargo : il y a dans cette pièce du drame, de la comédie, du ballet, du vaudeville... Eh bien, madame Albert joue, chante, danse... danse surtout!.. Madame Albert cumule les talens de tout genre, partant tous les applaudissemens.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-QUATRIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M.ME ALBERT-HIMM,

ROLE D'ANTIGONE (DANS OEDIPE, OPÉRA).

CETTE jeune et charmante cantatrice est née à Paris vers 1793, c'est-à-dire, dans les temps les plus orageux de la révolution; elle a reçu de ses parens une éducation honnête et soignée. Dès son enfance, elle annonça les plus heureuses dispositions pour le chant. Elle entra au Conservatoire comme élève, et fit de rapides progrès sous la direction de M. Plantade, artiste dont le talent aimable et brillant est connu de toute la Capitale.

Le Conservatoire est dans l'usage de décerner des prix annuels; mademoiselle Himm remporta celui de 1805. On l'entendit, très-jeune, à l'Opéra, dans un morceau choisi de l'Oratorio de Jéricho. Elle surprit tout l'auditoire par la pureté, l'élégance, la justesse de son chant, et gagna tous les suffrages, moins encore par le charme de sa voix, que par le charme plus séduisant encore de sa modestie douce et touchante.

Elle démentit alors ce préjugé si long-temps accrédité à l'Opéra, qu'il faut, pour remplir cette salle, des hommes robustes, des accens mâles et retentissans. Elle se fit entendre, sans effort, par la seule pureté de sa voix, et la netteté de sa prononciation. Sans doute, plus une salle est vaste, plus elle exige de moyens de la part du chanteur; mais l'art de se faire entendre tient

moins à la force et à la vigueur, à l'étendue de la voix, qu'au talent de rendre clairement les sons, et de les tirer, non de la gorge, mais de la poitrine, leur source naturelle et véritable. C'est par cette méthode que les virtuoses italiens, avec des moyens souvent médiocres, parviennent à charmer leurs auditeurs dans des salles beaucoup plus vastes que celle de notre Académie royale de musique. Ce n'est pas l'étendue de cette salle qui exige du chanteur des moyens extraordinaires et des poumons de cathédrale, c'est le système d'exécution bruyante adopté par l'orchestre, c'est l'ambition des instrumens qui s'y fait remarquer, tous les jours, aux dépens du chanteur. Ce n'est pas ainsi qu'accompagnent les orchestres d'Italie ; ils s'immolent eux-mêmes au triomphe du chanteur ; ils savent qu'une représentation dramatique n'est point un concert, que l'instrument n'est qu'un moyen accessoire et subordonné ; aussi avec quel soin, quel oubli d'eux-mêmes ils soutiennent, animent, caressent le chanteur ! Espérons que ce système s'introduira chez nous, et que les plus belles voix ne seront plus forcées de se dénaturer, pour soutenir une lutte pénible contre l'orchestre, et parvenir, au milieu du bruit, à se faire entendre de l'auditoire.

Il était facile de pressentir que mademoiselle Himm deviendrait un jour un des plus beaux ornemens de notre première scène lyrique. Après avoir continué ses études au Conservatoire, après s'être fait entendre avec les plus brillans succès dans les concerts publics et particuliers, mademoiselle Himm se présenta, il y a onze ans, pour débuter à l'Opéra. Elle avait alors quatorze ans ; elle était riche de tous les dons de la jeunesse, de la beauté et du talent. L'auditoire le plus nombreux et le mieux choisi s'était réuni pour jouir de son triomphe ; elle parut dans le rôle d'Antigone, avec cette grâce naïve et modeste que donne un cœur pur et une éducation honnête. Ces heureuses qualités inspiraient un intérêt général ; elle fut vivement applaudie quand elle parut, vivement applaudie quand elle chanta ; et quoique la crainte et ce timide embarras qui accompagne nécessairement tous les débuts, ne lui permit pas de développer tous les moyens dont la nature, l'étude et l'art l'avaient ornée, elle obtint cependant le succès le plus flatteur, et le plus propre à entretenir ses espérances et son émulation. Depuis ce temps, son talent n'a fait que s'accroître. La manière heureuse dont elle a joué tous ses rôles, a confirmé l'opinion avantageuse qu'on avait conçue. Son goût est pur, sa méthode vraie, naturelle, simple ; sans manquer d'ornement, elle ne cherche point à surprendre par des effets étudiés et ambitieux ; toujours sans prétention, elle jouit de ses succès, sans envie et sans rivalité.

Son talent flexible se prête également aux rôles graves et légers. Elle s'est

56 Galerie Théatrale

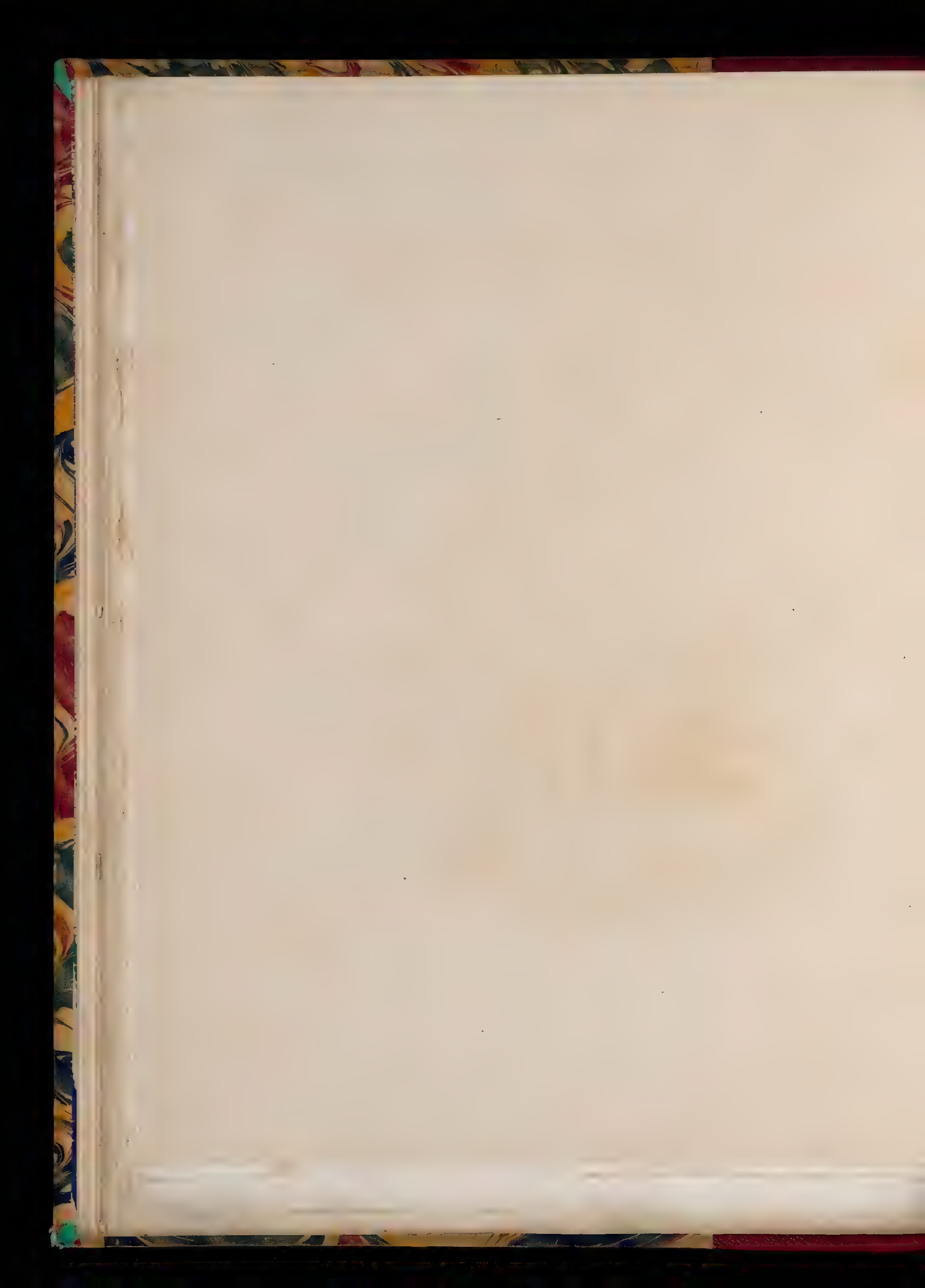


Couré del. — Déposé à la Direct.on de la Lib.ie — Prudhon Sculp.

(Acad.ie Roy.le de Musique.) **M.ME ALBERT.** (Role de Philia, dans le Rossignol)

= Le Rossignol commence
= Venez tous écouter; Scène IX

Ecrit par Beaublé

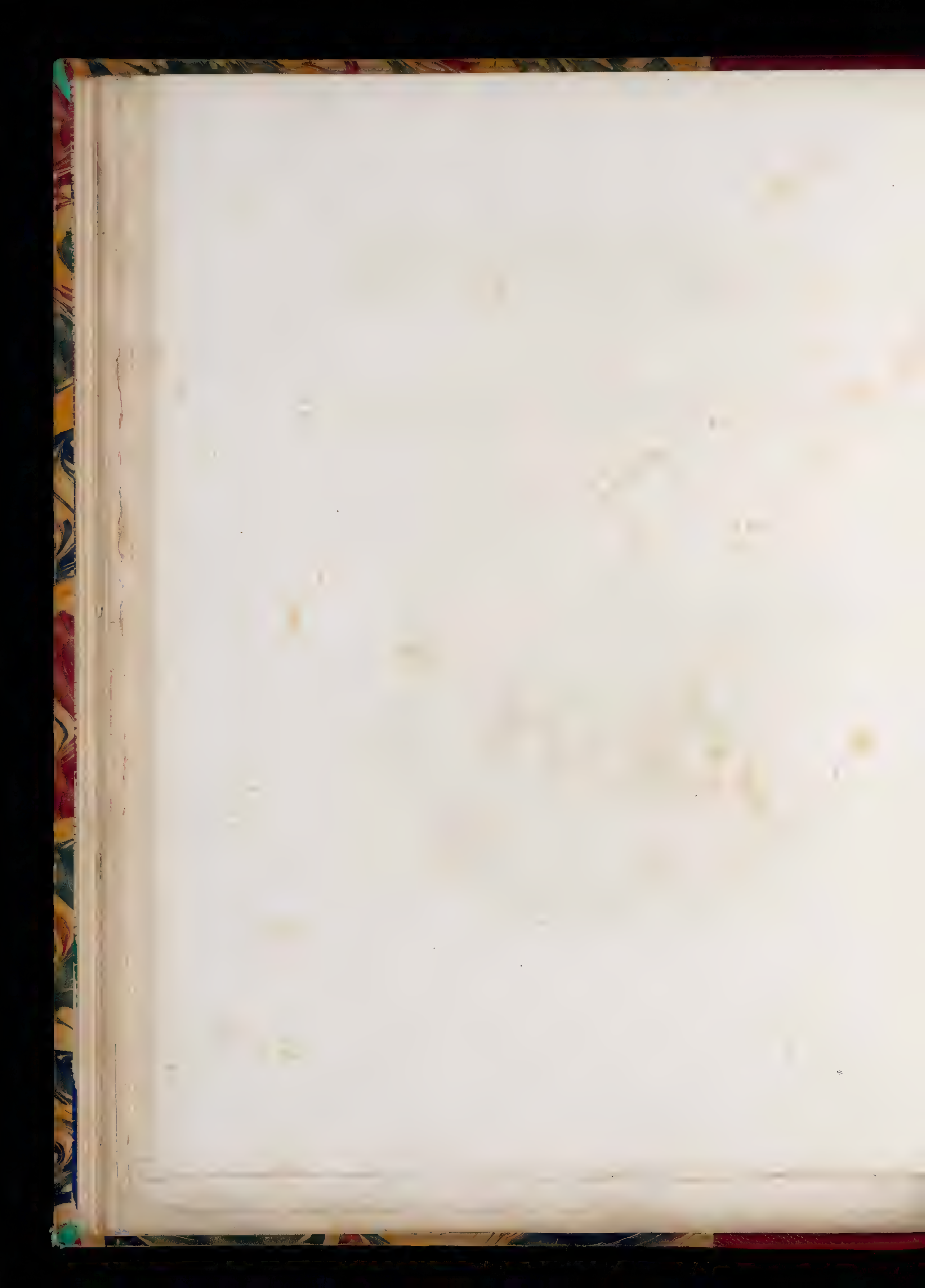


montrée avec une grâce toute particulière dans le petit opéra du ***Rossignol.*** C'est une production vive et enjouée, dont le sujet paraissait difficile à traiter. Mais quelles difficultés ne surmonte-t-on pas avec de l'esprit? Tout le monde applique à l'artiste les vers qu'elle chante elle-même :

> Le Rossignol commence,
> Venez tous écouter.

Mademoiselle Himm a uni, depuis quelques années, son sort à celui de M. Albert, sujet aussi distingué dans l'art de Therpsicore, que sa brillante et sage compagne dans celui de Polymnie.





GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE FRANÇAIS.

ARMAND,

ROLE D'ALMAVIVA (DANS LE BARBIER DE SÉVILLE).

Veuve de Molé, la scène française se consolait avec Fleury de la perte de son inimitable comédien; et pourtant Fleury n'était pas Molé, il n'avait pas comme lui cette quintescence de bon ton, cette fatuité aristocratique, ce vernis des cours que Molé avait acquis dans la société des petits marquis poudrés, de ces marquis historiques que nous avons peine à comprendre, nous autres jeunes gens du dix-neuvième siècle; Molé s'était fait marquis en se frottant contre les marquis, il avait causé avec eux, ri avec eux, joué avec eux, il achetait sa poudre, ses gants, ses jabots, chez le coiffeur, le parfumeur et la marchande de modes du marquis le plus parfumé, le mieux huppé, le mieux plissé, le plus pimpant en un mot de tout Paris; cet heureux contact avait emmarquisé Molé, qui devint bientôt passé maître en fait de manières raffinées; si Fleury n'eut pas tous le gracieux de son devancier, il n'en fut pas moins, au dire de Thalie, le premier des hommes, comme Molé fut le dernier des dieux; Molé était mort pour le théâtre, et voilà que Fleury mourut aussi de cette mort anticipée qui détrône l'acteur aimé et désole le public amoureux. Après ces deux pertes douloureuses il y eut un moment de crainte et d'hésitation; sur quelle tête devrait désormais se reposer l'orgueilleuse perruque, quelles épaules seraient à la taille de l'habit brodé, à quelle ceinture pourrait se suspendre l'épée nobiliaire? Ce fut une question de haute gravité; je vous l'ai déjà

dit; on eut peur un instant; on trembla de voir tomber en deshérence le bel héritage des deux défunts, lorsqu'Armand se présenta. Elève de Fleury il avait grandi à l'ombre de son maître; il s'était inspiré de ses inspirations; et de plus s'était secrètement façonné à l'image des Monvel et des Molé. Il eut donc le courage d'entreprendre une tâche périlleuse, de s'exposer à une redoutable comparaison; il eut le talent de ne pas y succomber et de mériter une place honorable, un échelon au-dessous de ces illustres modèles.

Le nom de famille d'Armand est Roussel. Il reçut le jour à Versailles, ce séjour du bon goût et de la haute noblesse, Versailles, la ville royale, le boudoir de Paris, la ville fainéante où l'on promenait sa vie oiseuse et ses gants musqués; Versailles qu'on pouvait définir en entier dans ce quarain:

Versailles, la ville marquise,
Palais des rois, temple des dieux;
On y dort, on boit, on se frise,
Et puis c'est tout.... on est heureux.

Le père d'Armand était conseiller du roi et receveur des finances; sur le berceau de son fils il étendit la robe et l'hermine et dit: « Tu seras magistrat. » Je serai comédien, répondit le petit enfant, et il le fut. A cette époque Mareux avait le privilége de réunir la meilleure société dans son petit théâtre, la vogue le remplissait tous les soirs; ce fut là qu'Armand fit ses premiers essais.... Il fut très goûté des spectateurs bénévoles. Il obtint bientôt des suffrages encore plus flatteurs. Fleury et mademoiselle Contat ayant entendu parler de lui, vinrent le voir; surpris de ses bonnes dispositions, ils lui firent des offres fort avantageuses pour entrer à la Comédie française, alors sous la direction de M. Sageret.

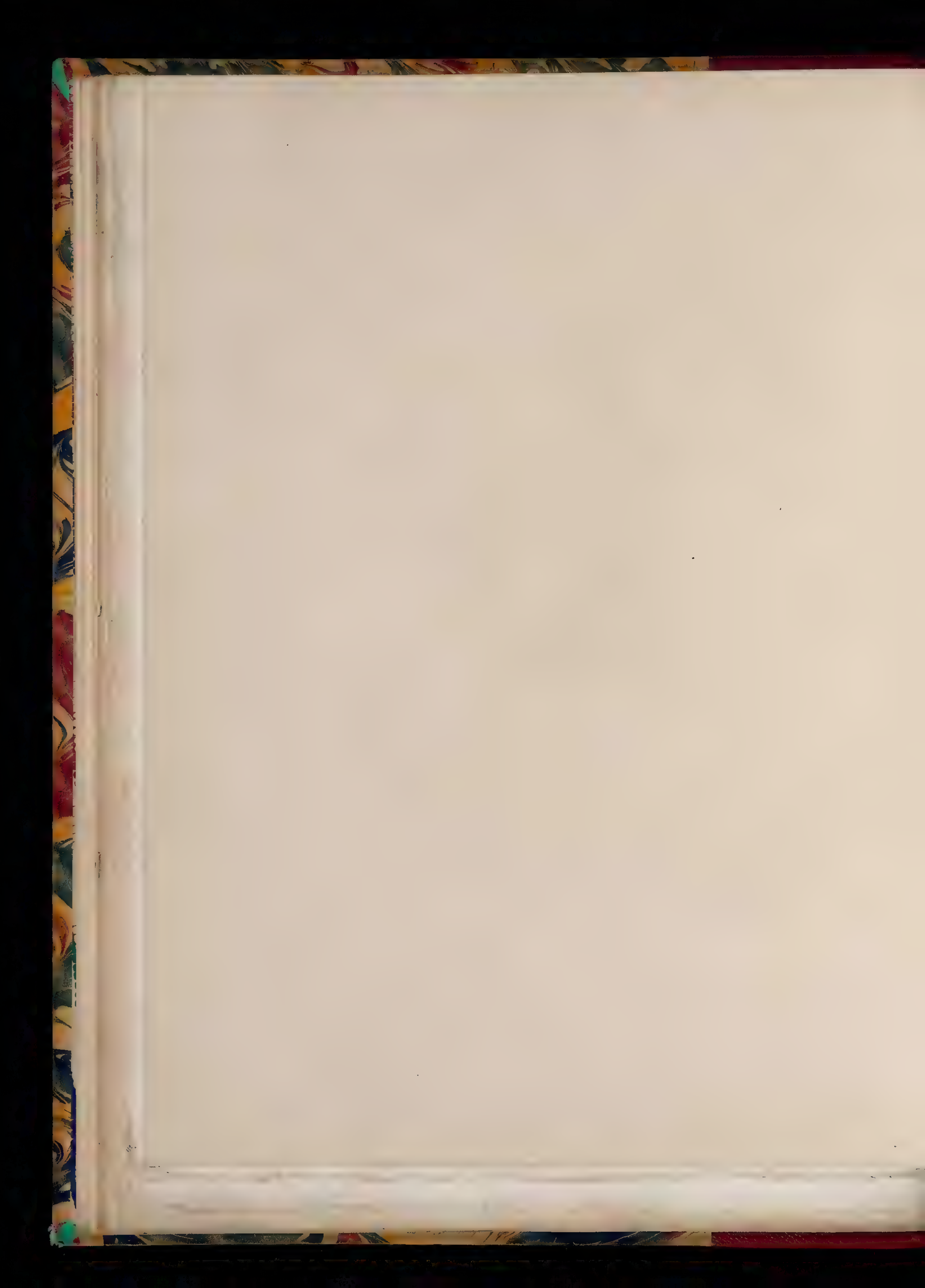
Armand avait été victime de la révolution, les espérances et la fortune de son père avaient été renversées, la robe de magistrat était déchirée, il fallut se couvrir de l'habit de marquis. La révolution avait fait justice de toutes les broderies de cour; elle respecta le clinquant du théâtre; Armand se fit donc marquis en désespoir de cause, ou plutôt il ne fit qu'obéir à son amour inné pour l'art dramatique. En dix-sept cent quatre vingt-seize, il débuta à la salle Feydeau, où se trouvaient alors réunis les débris de la Comédie française. Il parut pour la première fois dans un petit ouvrage de

Galerie Théâtrale



Théâtre Français. **Mr. ARMAND** Rôle du Cte. Almaviva.

J'aurai donc le plaisir de [illegible] vieillard !



Demoustiers intitulé les Femmes. Il fut accueilli par la faveur du public qui pourtant avait le droit d'être difficile, le Théâtre-Français était alors si brillant. Qu'il nous suffise pour compliment de citer les rôles dans lesquels il se fit successivement remarquer : Auguste de l'Amour et la Raison, Benjamin des Trois Frères, lord Spencer de Paméla, Léon de la Mère coupable, le chevalier du Mariage secret, Lindor dans Heureusement, charmante petite pièce de Rochon de Chabannes, Dormilly des Fausses Infidélités, Belmont des Projets de mariage, Derval des Rivaux d'eux-mêmes, Armand du Vieux Célibataire.

Fleury vivait encore; mais dès qu'il fut retiré de la scène, Armand, comme nous l'avons dit, assuma toute la responsabilité de la succession. Il fut charmant dans la fashionable comédie du Cercle, l'Homme à bonnes fortunes, l'Ecole des bourgeois, Turcaret, et les Fausses confidences. Mais son véritable triomphe fut Bourguignon des Jeux de l'amour et du hasard; il déploya dans ce rôle toutes les ressources de son talent et de son bon ton; il reprit ou créa une foule de rôles importans. Dans Edouard en Ecosse de M. Duval, il eut des inspirations très dramatiques; il disait avec noblesse, mais peut-être pas avec assez de simplicité, cette belle parole du dernier des Stuarts : « Le petit-fils de Jacques II vous demande du » pain. »

Dans la Jeunesse de Henri V, il remplit avec le même bonheur un rôle bien différent, Henri devait être inspiré, il avait dans mademoiselle Mars une si charmante Betty. Enfin il joua dans la suite d'un Bal masqué, l'Intrigue et l'Amour, Valérie, l'Ecole des Vieillards, Chacun de son côté, Misantropie et Repentir, et le Misantrope, et toujours avec assez de succès. Alceste semblerait un rôle au-dessus de ses moyens, et cependant il s'en est acquittait fort bien. C'est dans ce rôle qu'était le moins sensible son défaut de prononciation qu'on ne saurait appeler ni bégaiement, ni grasseyement, c'était moins que l'un, c'était plus que l'autre.

Armand avait su s'approprier cette tradition de bonnes manières, si indispensable au théâtre, surtout dans son emploi; avec un peu de bonne volonté on aurait pu le prendre pour un marquis; il ne fléchissait pas trop sous le poids de ses dorures; il ne fléchit pas non plus sous le poids des années; à le voir par derrière on croirait un jeune homme; à le voir par devant ou douterait encore, tant il y a d'art et d'empois dans ses cols de cravattes, tant il y a de dissimulation dans ses rides, de perfectionnement

dans ses habits, et pourtant Armand ne dit plus son âge, et pourtant Armand s'est retiré du Théatre-Français le 1er avril 1830, après trente-quatre ans de service, ce qui suppose un capital de trente-sept ans au moins. Le jour de ses adieux, il voulut réunir dans une même soirée trois différens genres, dans lesquels il se distinguait également : à cet effet il choisit Edouard en Ecosse, l'École des bourgeois et la Suite d'un bal masqué; il fut vivement applaudi, c'était une dette, c'était un compliment de condoléance.

Sa retraite, bien sage peut-être, fut une perte pour le théâtre et pour le public : il emporta beaucoup de regrets et sa garde-robe. Aussi depuis ce tems nous n'avons pas vu un seul marquis au Théâtre-Français.... après lui!....

Plusieurs fois cependant il daigna sortir de son repos pour faire de courtes apparitions sur la scène, pour prêter son nom et son talent à des représentations extraordinaires; il y avait là charité de sa part, plaisir pour les spectateurs et bonne fortune pour les bénéficiaires. On ne peut renoncer entièrement à de vieux amis; aussi de tems en tems secoue-t-il la poussière de son habit à la française en faveur de la province. Dernièrement encore, avec mademoiselle Mars, sa digne associée, il visitait les bords du Rhin; mais cette fois, ce n'était plus Alceste avec Célimène, c'était Adèle et Antony, c'était Christian et Clotilde : je regrette d'être obligé de rendre hommage à la vérité; à Strasbourg on a crié à l'usurpation : Antony c'est Bocage comme Armand est Henri V. Mais à Metz on l'a vengé par des applaudissemens; d'où quelqu'un, que je ne nommerai pas, a conclu que Metz avait plus d'esprit que Strasbourg.

GALERIE THEATRALE.

VAUDEVILLE.

ARNAL,

ROLE D'ANTENOR (DANS UNE PASSION).

Arnal est, sinon le premier, du moins un des premiers comiques des théâtres secondaires de la capitale : il marche égal à Odry le Grand...... et aux grands Vernet et Bouffé. Arnal a raffiné la bêtise, il l'a quintessenciée. C'est un proverbe, et un proverbe très vrai, qu'on ne saurait être plus spirituellement bête que lui; cet acteur possède trois qualités principales : son masque, son jeu et son esprit, qualités qui suffiraient chacune en particulier pour faire un bon acteur, et qui, réunies, forment le tout le plus amusant que l'on puisse rencontrer, Arnal en un mot.

Aurait-on un talent supérieur, qu'il serait difficile, je dirai même impossible de faire rire avec des grands traits à la romaine, un nez aquilin et une figure immobile; dans l'emploi de comique, la physionomie est de première nécessité : Lekain le tragique était superbe, et pourtant il n'avait pas cette beauté antique des Grecs et des Romains; Ligier a souvent la même qualité et toujours le même défaut; et malgré cela, tout le monde admirait Lekain, tout le monde admire Ligier, tout le monde aussi admire Perrot l'aérien, Perrot aux pieds légers !...

Et Perrot ne jouit pas cependant d'un physique avantageux, mais Perrot a des jambes ou plutôt des ailes.

La raison de tout cela est facile à concevoir : Un tragédien a sa voix et sa diction, un danseur a ses pieds et sa grâce; mais un comique avant toutes

choses, à sa figure; son extérieur doit être risible, c'est une qualité que l'art donne difficilement et qu'il faut avoir reçue de la nature. — Revenons donc à notre joyeux comédien.... Où trouver ailleurs un pareil visage... où trouvez son nez, ses yeux, petits il est vrai, mais pétillans, où trouver surtout sa physionomie toute neuve, toute à lui ?. On rit de sa figure, on est donc disposé d'avance à rire de ses paroles, et l'on n'y manque pas. Je ne sais à quel degré d'ennui, de tristesse, de marasme, il faudrait être, pour ne pas se tordre de rire en face de lui, et cela, grâce à son masque.

Quant à son jeu, il est impossible de le peindre, impossible de le faire comprendre à qui ne l'a pas vu. Arnal est tout entier dans sa spécialité, il n'est d'aucune école et ne doit pas faire école, car il est inimitable. Celui qui chercherait à le parodier, n'y parviendrait pas; il pourrait bien renverser son corps comme Arnal, poser ses bras, ses jambes et sa tête comme Arnal, et avec tout cela, il ne serait ni lui, ni Arnal, mais une servile copie du délicieux original, un stupide imitateur :

Imitatores servum pecus !..

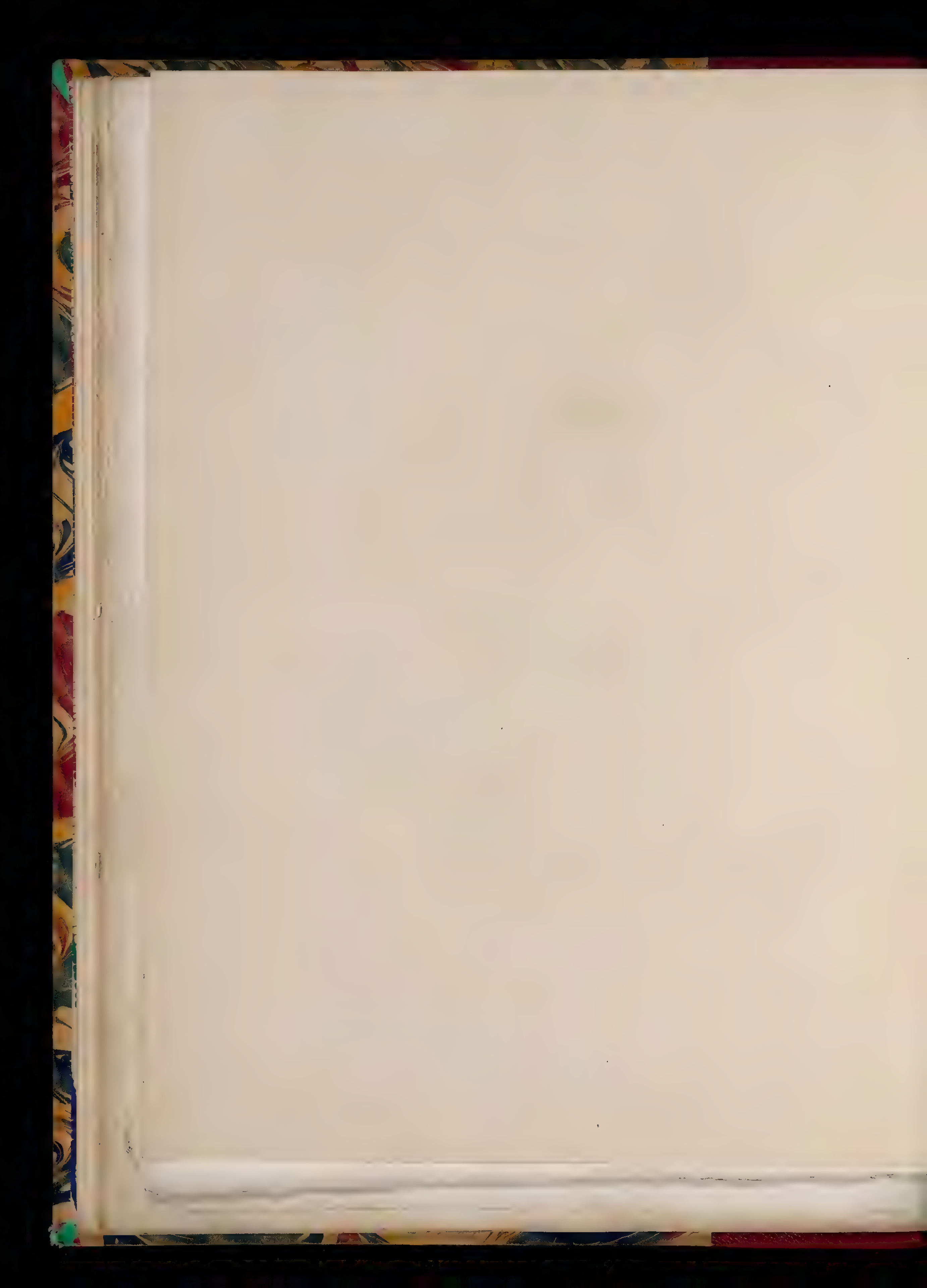
Arnal a compris que, lui aussi, ne devait imiter personne; quand il a paru sur la scène avec la conscience de son talent, il a vu qu'il fallait un genre nouveau pour lui; acteur nouveau, il n'était pas fait pour l'ancien vaudeville, il a inventé un vaudeville à sa taille, et sa création ne pouvait être justifiée par un plus beau succès. C'est sous son inspiration que l'on a fait Heur et Malheur, ce petit ouvrage si gai, si spirituel; et Arnal-Montivon a parfait par son jeu la jolie esquisse de MM. Duvert et Xavier : c'est encore pour lui qu'on a fait Mademoiselle Marguerite; et si Arnal n'est pas le père, du moins il est le parrain de cet estimable Bouginier, clerc d'huissier aux cheveux rouges et aux bas bleus, qui sous la jupe et le bonnet rond de mademoiselle Marguerite la cuisinière, s'introduit chez sa belle, et vient attiser le feu de son amour au fourneau de la cuisine : c'est pour lui qu'on a fait l'Humoriste, le Bal d'Ouvriers, l'Art de payer ses Dettes... enfin c'est pour lui qu'on a fait Une Passion ! Et là, il s'est surpassé lui-même, il est sublimement bête dans le rôle d'Antenor. Le pauvre jeune homme!.. n'ayant rien de mieux à faire, il s'est mis à penser, à rêver de grands rêves, il a laissé pousser sa barbe, et s'est travesti en romantique; il a idéalisé son existence; sa tête s'est enflammée..... Dans une crise de désespoir, il

Galerie Théâtrale.



Théâtre du Vaudeville. **Mr. ARNAL.** Rôle de M. Antenor. (Une Passion.)

Grands dieux! la voilà!.. elle est près de moi, je suis près d'elle! le cœur me bat à m'enfoncer les côtes.



a couru sans chapeau, comme un fou, sur les boulevards, au milieu d'un déluge de pluie...

Et les torrens qui coulaient sur sa tête,
N'éteignaient pas le volcan de son cœur...

Après cela, il a trouvé un être réalisant son rêve; sur cet être, il a transporté tout son amour, toute sa passion d'homme!.. Aussi quelle est sa douleur, sa rage, quand il apprend que cet être adorable et adoré, n'est autre chose qu'un mannequin d'atelier... Un mannequin! — Enfer!.. s'écrie-t-il... — Non, monsieur, en carton... Répond le domestique du peintre; et tout cela est fort bête et fort amusant, tout cela est à la hauteur d'Arnal qui y est ravissant.

Outre son masque et son jeu, Arnal possède une troisième qualité qui n'est pas la moindre, qui même pourrait être regardée comme la première, car elle exerce une très-grande influence sur les deux autres; — son esprit rend sa physionomie spirituelle et son jeu spirituel; il ne se contente pas d'être un charmant acteur, il brigue aussi la gloire littéraire; son style est fin et délicat, il excelle surtout dans la satire. Voici une petite fable que nous empruntons à ses tablettes :

Un jour au sortir d'une école,
J'aperçois un enfant qui crie et se désole,
Je m'approche de lui. — mon petit, qu'avez-vous?
Ah j'ai l'âme bien chagrinée,
Me dit-il, j'ai perdu la pièce de dix sous
Que ma mère m'avait donnée.
— Cessez, mon bon ami, de vous desespérer,
C'est un petit malheur, facile à réparer,
Tenez, prenez cette autre pièce.

L'enfant sourit d'abord, puis reprend sa tristesse;

— Eh bien! Qu'avez vous donc, encore du chagrin?
— Eh mais, monsieur, dit-il, voici pourquoi je pleure.
Si je n'avais pas, tout-à-l'heure,
Perdu dix sous, j'en aurais vingt.

Tout le monde se rappelle l'affaire du sieur Godard, et le fameux réquisitoire dans lequel M. B....., substitut du procureur du roi, traitait les comédiens d'histrions... M. B..... ne sait donc pas qu'avec deux aunes et

demie de drap noir et un diplôme de licencié, on fabrique un Daguesseau de sa façon, et qu'il faut des siècles et un miracle de la nature pour produire un histrion comme Talma !...

Les comédiens justement irrités, voulaient prendre à partie ce moderne Démosthènes; Arnal pensa différemment, et les défendit dans une lettre parfaitement écrite que le Corsaire a insérée dans son numéro du 29 juin 1830.

Avant de se livrer au théâtre, Arnal se destinait au barreau, il commença son droit, puis fut employé à la monnaie pendant quelque tems, mais ne pouvant résister à sa vocation, il débuta chez Doyen qu'il quitta presqu'aussitôt pour entrer aux Variétés en qualité de choriste. Après avoir été long-tems confondu dans la foule muette, il voulut en sortir; on l'habilla en amoureux, et on lui donna la parole... Mais le costume ne lui allait pas; il fut sifflé. Heureux sifflet ! qui lui fit abandonner la livrée de jeune premier et opéra la métamorphose qui fait aujourd'hui nos délices. Rebuté aux Variétés, Arnal se réfugia dans la rue de Chartres; et, depuis cette époque, je n'ai pas ouï dire qu'un seul sifflet soit venu protester contre son inimitable gaîté.

Arnal fait d'autant plus rire qu'il ne rit jamais, c'est un très-grand et très-rare mérite. A peine âgé de trente ans, il nous permet d'attendre de lui de longues années de plaisir, nous en acceptons l'augure... Qu'il ne trompe pas nos espérances.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-TROISIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

SOPHIE ARNOULD,

ROLE D'IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Quand de Psyché mourante au milieu de l'orage,
Arnould, les yeux en pleurs, me vient offrir l'image
Et frémit sous la nue où brille mille éclairs.
. . . .
Ses sons plaintifs et sourds me pénètrent d'horreur,
Et son silence même ajoute à ma terreur.

Lorsque Dorat consacrait ces vers à la mémoire de mademoiselle Arnould, cette célèbre et brillante actrice faisait l'ornement de la scène lyrique. Jusqu'alors l'Académie royale de musique n'avait manqué ni de chanteurs ni de cantatrices; mais la plupart chantaient sans expression et sans âme: ils n'avaient pas encore connu l'idée de joindre au mérite du chant, le mérite de l'action théâtrale. Mademoiselle Arnould fut la première qui donna cet heureux exemple. On trouva en elle une actrice remplie de grâce et de sensibilité, et pour la première fois on goûta le double plaisir d'une voix pleine de charmes, réunie à tous les avantages d'un jeu vrai et puisé dans la nature.

Cette actrice, d'un esprit aussi brillant que cultivé, était née à Paris en 1740. Son père vivait dans l'aisance, et tenait une vaste hôtellerie, connue sous le nom d'*Hôtel de Lisieux*. C'était là que l'amiral Coligny était tombé

sous le fer des assassins, dans la nuit de la Saint-Barthélemy. Sophie naquit dans la chambre même où l'amiral avait été massacré. Arnould avait cinq enfans, trois garçons et deux filles. Il ne négligea rien pour leur éducation, et donna à ses deux filles des maîtres de musique vocale et instrumentale.

Sophie était d'une imagination vive et ardente, la musique ne servit qu'à développer ses premières dispositions. Elle joignait à une figure gracieuse et pleine d'expression, un son de voix ravissant, une sensibilité exquise, qu'elle savait communiquer à tous ceux qui l'écoutaient. Sa mère que flattaient ces heureuses qualités, la conduisit dans quelques maisons religieuses, où elle chantait les leçons de ténèbres. Un jour qu'elle était au Val-de-Grâce, la princesse de Modène, qui s'y était retirée, entendit les accens mélodieux de la jeune cantatrice, voulut la voir, fut charmée de ses grâces et de son amabilité, et devint bientôt sa protectrice. Les personnes les plus distinguées de la cour voulurent l'entendre. L'intendant des Menus-Plaisirs conçut le projet de l'attacher à la musique du Roi. Il en parla à madame de Pompadour : elle demanda mademoiselle Arnould. La jeune virtuose ne démentit point sa réputation. La favorite fut enchantée : « Voilà, dit-elle, une jeune per- » sonne destinée à devenir un jour une grande princesse ». Madame Arnould sentit alors toute son imprudence. — « Ma fille, dit-elle à madame de Pom- » padour, n'est ni de rang, ni de fortune à épouser un prince, et je ne l'ai » point élevée pour être une princesse de théâtre. »

Cependant, fatiguée des instances de l'intendant et de la favorite, elle consentit à laisser inscrire la jeune Sophie sur l'état de la musique du Roi. Quelle fut sa surprise quand elle apprit qu'on lui avait donné un ordre de début à l'Opéra. Elle en témoigna hautement sa douleur, et pour sauver sa fille de l'affront qu'on lui préparait, elle se disposa à la mettre au couvent; mais l'autorité suprême intervint, et malgré ses plaintes on lui ravit sa fille.

C'était alors un droit du prince de pouvoir disposer des gens attachés à ses plaisirs; et tout sujet admis à l'Opéra cessait d'être sous l'autorité paternelle, droit odieux qui blessait également la justice et les mœurs. Sophie débuta le 15 décembre 1757, et ravit tous ses auditeurs. On n'avait point encore entendu une actrice plus vraie, plus naturelle, d'une sensibilité plus touchante; elle fut reçue l'année suivante. Sa mère continuait néanmoins de veiller sur elle; elle l'accompagnait partout, et n'avait pas souffert qu'elle quittât la maison paternelle. Vaine précaution! un jeune seigneur épris des charmes de Sophie, forma le projet de l'enlever. Il déguise son rang et sa fortune, s'annonce comme un jeune poète de province qui vient solliciter à Paris l'honneur de faire jouer une tragédie; il se loge à l'hôtel de Lisieux

Galerie Théatrale.

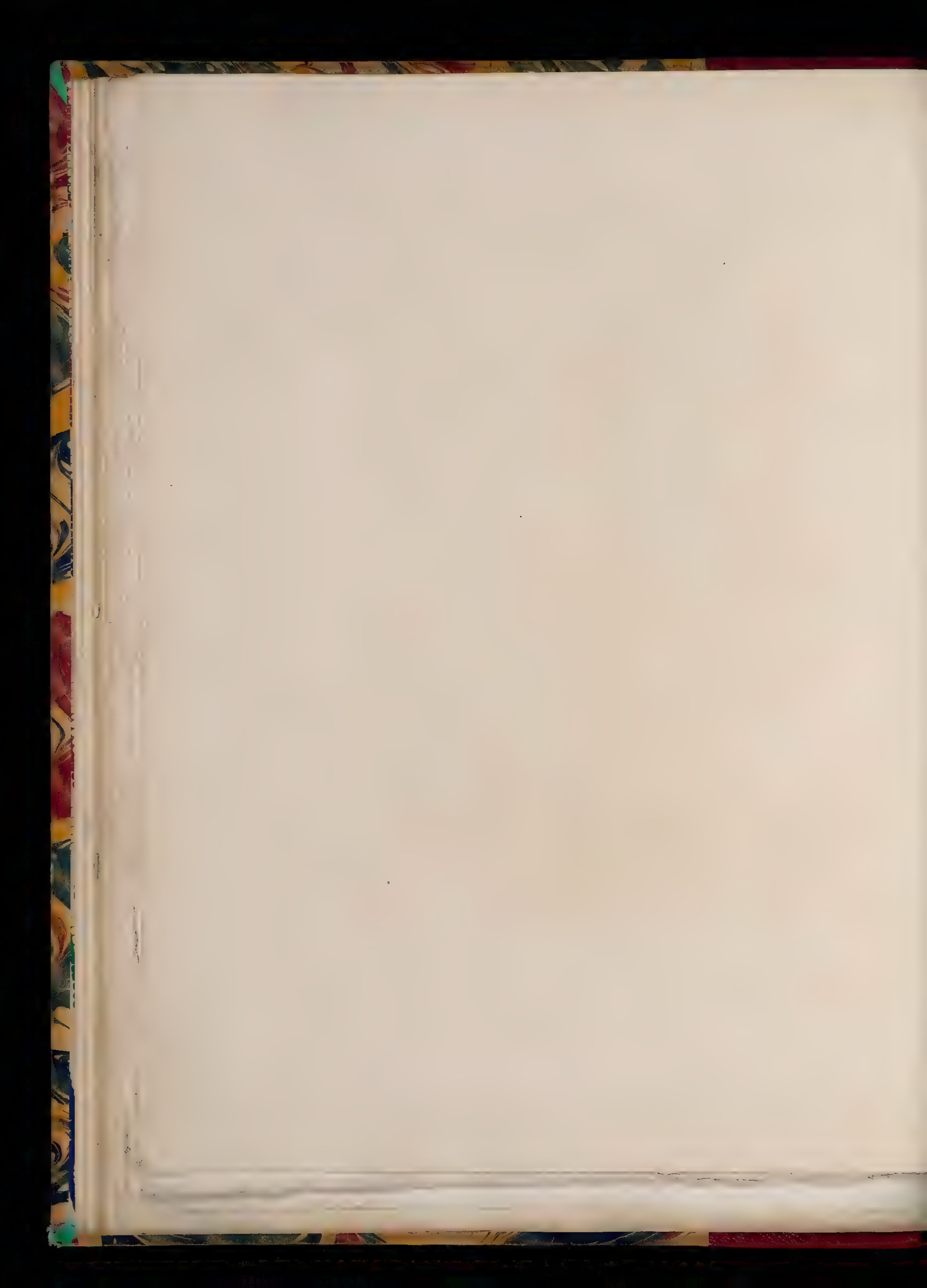


[illegible] del. — Déposé à la Direct.on de la Lib.ie — [illegible] sculp.

(Théâtre de l'Opéra) **M.LLE ARNOUD.** (Rôle d'Iphigénie)

Toi qui prolongeas mes jours,
Viens, reprends un bien que je déteste.

Écrit par [illegible]



sous le nom de Dorval. Le jeune tragédien enivre d'éloges madame Arnould; séduit par ses promesses et ses charmes mademoiselle Arnould, et dans une belle soirée d'hiver, après une lecture attendrissante, il part avec Sophie.

Alors sa destinée fut accomplie. Elle revint à l'Opéra, y brilla de nouveau par ses grâces, son esprit et ses talens, vit sur ses pas tout ce que la cour avait de plus brillant. Elle se forma elle-même une cour non moins brillante; sans rien dérober à ses plaisirs, elle rechercha les hommes les plus célèbres par leurs talens. D'Alembert, Diderot, Duclos, Helvétius, Mably, J. J. Rousseau ne dédaignaient pas la société de la nouvelle Ninon. Quelques hommes moins illustres se mêlaient à ces grands personnages; M. André de Murville en devint si épris, qu'il voulut l'épouser. Sophie n'était pas moins célèbre par ses bons mots que par ses talens et ses charmes. Un jour que M. de Murville lui disait, que s'il n'était pas de l'Académie française à trente ans il se brûlerait la cervelle: *Taisez-vous cerveau brûlé*, lui dit Sophie. On a recueilli dans un volume tous les traits piquans qui lui sont échappés. Ils sont tous spirituels; mais souvent plus spirituels que décens. Dans le cours de la révolution, des délégués d'un comité révolutionnaire s'étant présentés chez elle pour s'assurer de son civisme: « Mes amis, leur dit-elle, » vous ne doutez pas que je ne sois une bonne sans-culotte; quant aux » Droits de l'Homme, je les connois par cœur ». Les délégués rirent, passèrent une écharpe tricolore à son buste et se retirèrent fort contens du patriotisme de Sophie.

Elle était alors retirée depuis long-temps du théâtre. En 1769, son peu de respect pour madame Dubarry lui avait attiré la disgrâce du Roi, qui avait ordonné qu'elle fût mise pour six mois à l'Hôpital. Cet évènement, qui cependant n'eut point de suite, troubla la sécurité de ses plus beaux jours: la jalousie en profita; la médiocrité conspira contre elle; elle fut abreuvée de dégoûts, et six ans après elle quitta le théâtre avec une pension de deux mille francs. Elle avait d'ailleurs une fortune brillante; elle se retira d'abord à Clignancourt, puis à Lusarches, dans une maison de Franciscains, qu'elle avait achetée, et sur la porte de laquelle elle fit mettre, par plaisanterie: *Ite missa est*, jeu de mots échappé à son imagination plutôt qu'à son cœur. Elle avait formé, pendant quelque temps, le projet de vivre dans la retraite et la dévotion. Il lui fallait un bon pasteur qui rapportât la brebis égarée sans la faire crier; elle ne trouva qu'un homme farouche qui l'effraya: *Ce directeur là vaut encore moins que celui de l'Opéra*, dit-elle; elle le quitta et reprit ses habitudes. Ainsi fut perdue une très-bonne conversion.

Sophie vécut heureuse jusqu'aux funestes époques de la révolution. Alors ses amis furent dispersés, sa fortune presque anéantie : un homme d'affaire lui enleva ce qui lui en restait; elle tomba dans un état voisin de l'indigence. Heureusement un homme d'esprit, qu'elle avait aimé autrefois, fut élevé au ministère; elle s'adressa à lui, et retrouva une partie des sentimens qu'il avait eus pour elle autrefois. Il lui obtint une pension de 2400 fr. et un logement à l'hôtel d'Angevilliers. Elle conserva jusqu'au dernier moment son enjouement et toutes les grâces de son esprit. Le charme de sa conversation et la vivacité de ses saillies faisaient oublier les ravages du temps. Elle mourut en 1802, et fut enterrée sans pompe au cimetière Mont-Martre. Les rôles où elle se distingua davantage sont ceux de *Thélaïre* dans *Castor et Pollux*, d'*Iphigénie en Aulide*, de *Psyché*, *etc.*; mais dans tous elle déployait une chaleur d'expression et de sentiment qui la plaçait au premier rang.



GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Mlle ANAIS AUBERT,

ROLE DU DUC D'YORK (DANS LES ENFANS D'ÉDOUARD).

Il y avait autrefois, non loin de Paris, au-delà de la Seine, en passant par le Pont-Neuf, les rues Dauphine, des Fossés-Saint-Germain-des-Prés et de l'Odéon, sur un emplacement magnifique, proche le palais du Luxembourg, un vaste théâtre où s'empressaient chaque soir les vieux habitans du noble faubourg et les jeunes étudians du pays latin. Ce théâtre offrait alors de nombreux attraits à l'avidité du public; tous les genres s'y trouvaient réunis : l'opéra avec la délicieuse musique de Wéber sur le drame francisé de Robin des Bois, la tragédie avec mademoiselle Georges, la comédie avec mademoiselle Anaïs-Aubert. C'était le bon temps de l'Odéon; il y avait foule à la porte, foule dans la salle, du parterre au paradis; il y avait du plaisir pour les spectateurs, des applaudissemens pour les artistes, de l'argent pour la caisse du trésorier; il y avait enfin de la vie pour ce florissant théâtre, qui depuis......

C'était déjà de ce temps une fort gentille, fort spirituelle actrice que mademoiselle Anaïs. Vive et sémillante, elle brillait par sa jeunesse et par sa grâce; elle n'était pas écrasée par l'immensité de la scène ni éclipsée par le prodigieux volume de mademoiselle Georges, quand, déposant le brodequin de Thalie, la petite comédienne empruntait le cothurne de Melpomène.

La création tragique qui lui fit le plus d'honneur, fut celle de Misaël, dans les Machabées; elle obtint, dans ce rôle, un succès prodigieux, un succès égal à celui de la tragédienne mère; elle joua ensuite le rôle de Juliette, dans Roméo et Juliette, de Ducis, et grandie par son talent, elle renouvela, dans cette pièce, le triomphe des Machabées. Malgré cela, le véritable genre, la véritable place de mademoiselle Anaïs était dans la comédie. Elle fut très-remarquable dans une infinité de rôles : dans Henriette des Femmes Savantes, dans Marianne du Tartufe, dans l'Homme Habile, la Première Affaire, les Deux Anglais, la Bossue, et surtout dans les Ephémères, ce joli petit rêve, dernier ouvrage de Picard, où l'on retrouve tout l'esprit de ce charmant auteur; c'est un cadeau d'adieu qu'il fit au public; c'est aussi un cadeau qu'il fit à mademoiselle Anaïs en lui confiant un rôle pétillant de finesse et de légèreté, un rôle entièrement à la taille de cette jolie actrice. Tout le monde se rappelle avec plaisir la petite Reine des Ephémères, tout le monde se réjouit que le rêve ne se soit pas réalisé, et qu'en effet mademoiselle Anaïs ne se soit pas trouvée éphémère comme dans la pièce..... comme la pièce...

Tout cela c'était du tems que l'Odéon chantait ou parlait, mais aujourd'hui ce pauvre théâtre, de chute en chute, est venu mourir d'inanition devant l'indifférence de ses anciens habitués. De l'Odéon, il ne reste plus rien que le grand édifice, temple sans divinité, squelette sans vie, corps sans âme; au demeurant, un monument superbe et digne d'un meilleur sort. L'Odéon a perdu la parole, il a perdu l'or qu'il avait entassé dans sa caisse; auteurs, acteurs et spectateurs, il a tout perdu; il est resté en ruines avec ses directeurs ruinés. A sa mort tous les théâtres se présentèrent pour recueillir chacun sa part d'héritage; la capitale s'empara des premiers artistes; la province s'accommoda du reste.

Avant d'entrer à l'Odéon, mademoiselle Anaïs fit une courte apparition sur le Théâtre-Français; puis, après avoir passé une saison à Londres, elle débarqua d'Angleterre sur le théâtre Bonne-Nouvelle, qui promettait alors de réunir tous les genres, mais il tint mal ses promesses. M. Scribe en ordonna autrement : il changea le théâtre en boudoir, la comédie en vaudeville; et mademoiselle Anaïs, n'ayant pas l'habitude de chanter, fut chercher une glorieuse retraite à l'Odéon; nous l'y avons suivie dans ses divers triomphes : long-tems elle eut le courage de rester attachée à la mauvaise fortune de son théâtre adoptif; elle obéit à toutes ses fluctuations; elle par-

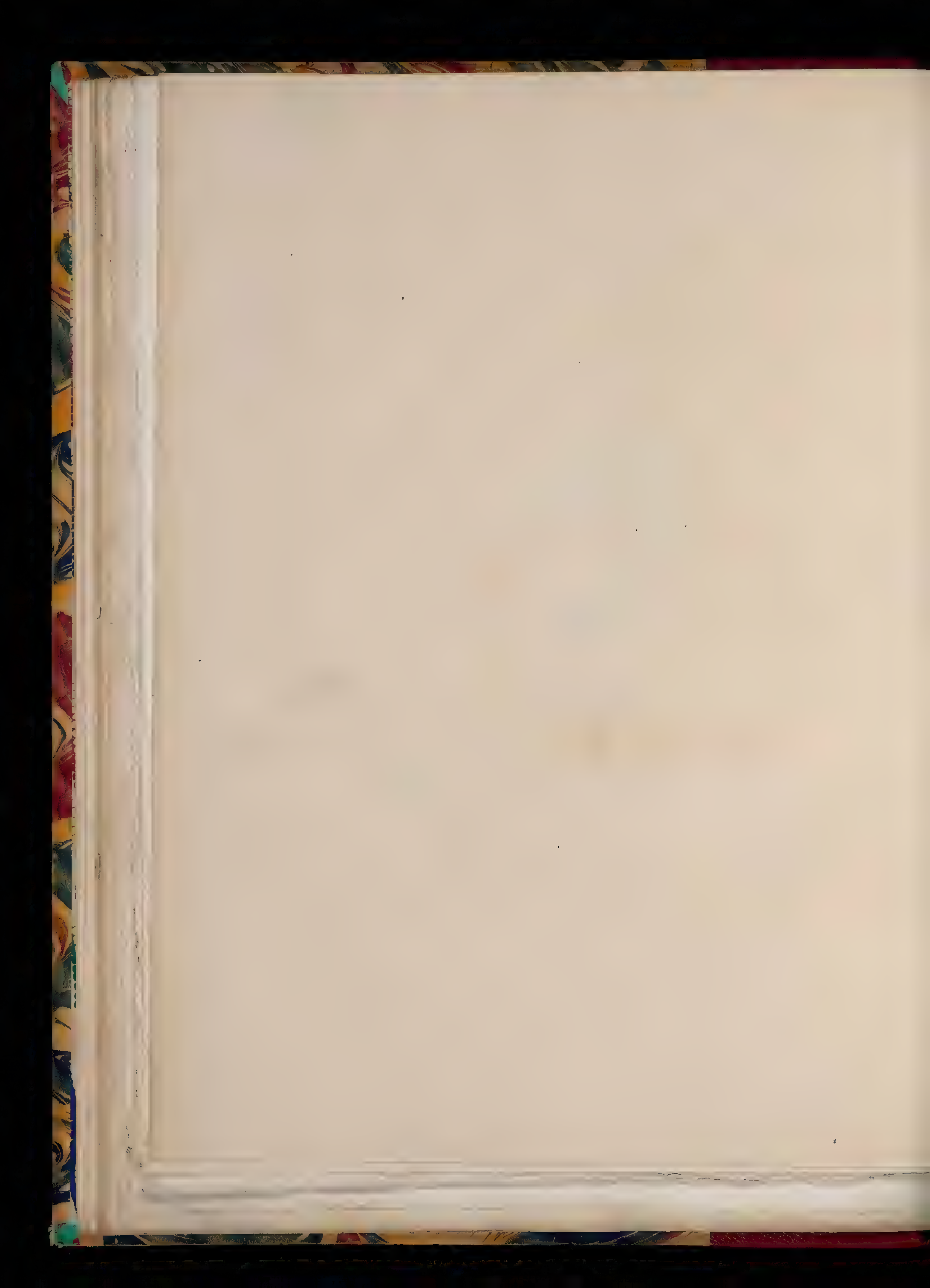
Galerie Théâtrale.



Dessiné par A. Lacauchie — *Gravé par Charlet*

Théâtre Français. M^{ELLE} ANAÏS AUBERT. rôle du Duc d'York *(Enfans d'Édouard)*

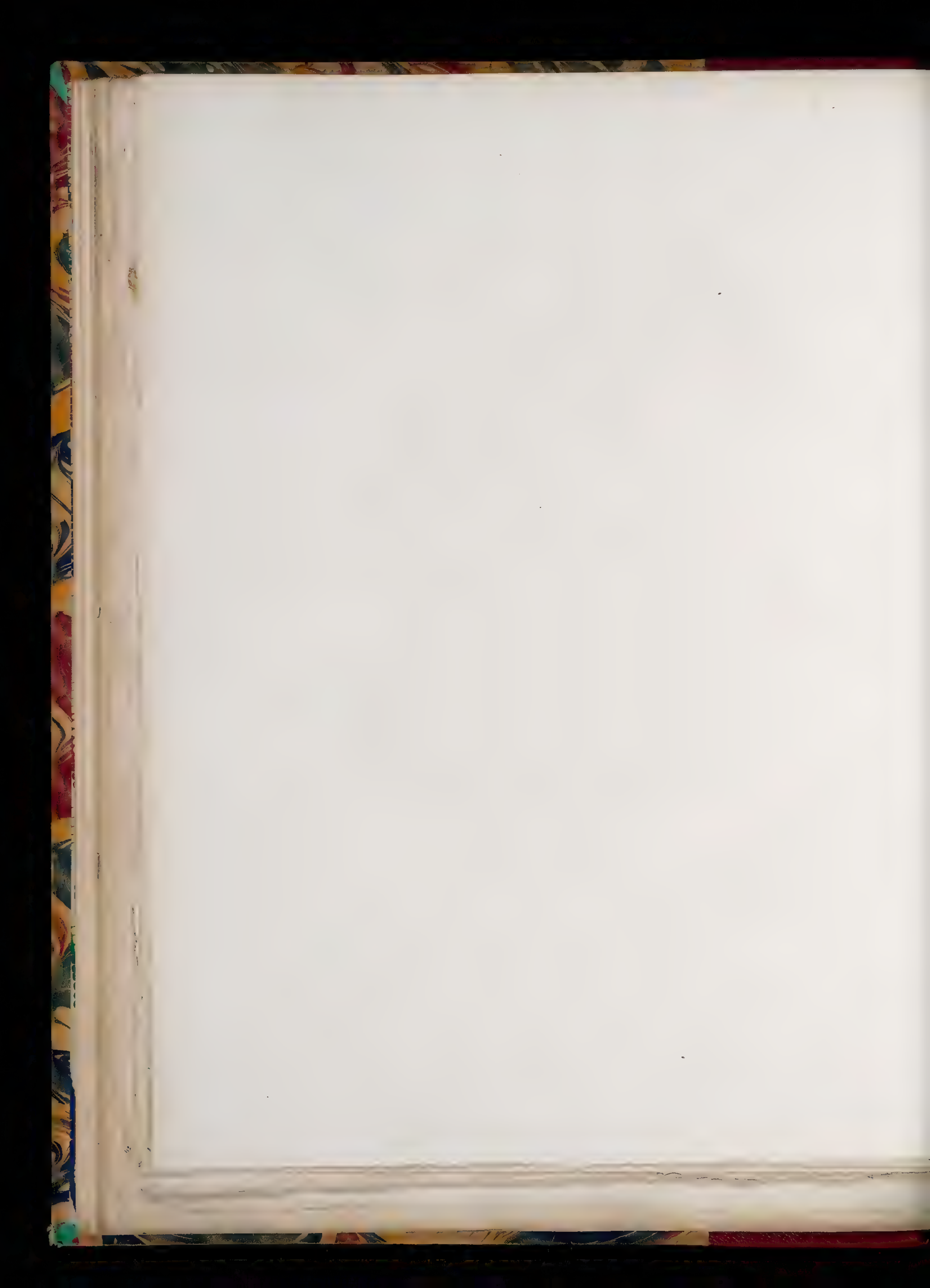
— Prenez garde, Mylord! ...porter la main sur moi,



tagea tous ses malheurs; mais enfin elle quitta ce théâtre désespéré, et bientôt après elle reparut sur la scène de ses premiers débuts; elle reprit avec bonheur les rôles de l'ancien répertoire; mais à sa gloire nous citerons de préférence ceux qu'elle créa. Denise dans Dominique-le-Possédé; Louison dans les Préventions; Marie dans Louis XI de M. Casimir Delavigne, et enfin le rôle du duc d'York dans le dernier ouvrage du même auteur, les Enfans d'Edouard. — Elle se surpassa dans ce joli rôle; l'auteur et l'actrice se doivent de mutuels remerciemens, le public en doit à tous les deux. Ce rôle est incomparablement le plus gracieux, le plus vrai, le mieux traité de tout l'ouvrage qui généralement est assez médiocre, sans drame et sans intérêt continuel, tissu de vieux proverbes, mais le tout si bien dit, si habilement revêtu d'une couleur poétique, qu'on ne peut en vouloir au succès de cette pièce.—De toutes les tragédies de M. Delavigne, celle-ci est sans doute la plus faible; c'est peut-être celle qui a obtenu le plus d'applaudissemens, et cependant mademoiselle Mars a fait comme l'auteur, elle a été de beaucoup au-dessous d'elle dans le rôle d'Elisabeth; Ligier a eu de très-beaux momens qu'il a prêtés à M. Delavigne; mais dans nos éloges à mademoiselle Anaïs, il ne doit y avoir aucune restriction; elle a parfaitement compris la vivacité, la pétulance historique du jeune duc Richard, qui, ainsi que nous le voyons dans les chroniques de Molinet « estoit » fort joyeux et spirituel, appert et prompt aux danses et aux esbats. » Elle a compris son personnage et l'a joué de verve; c'est son plus beau triomphe.

Pour la comédie, je dois rappeler le rôle déjà cité de Louison dans les Préventions; on ne peut être plus jolie, plus alerte qu'elle dans cette petite comédie de M. d'Epagny.

Mademoiselle Anaïs est et sera toujours jeune; elle est toute gentille, toute gracieuse, et puis elle a des yeux noirs si scintillans, elle a une physionomie si expressive. C'est un petit bijou, c'est une des jolies actrices auxquelles la capitale se félicite d'avoir donné le jour.



GALERIE THEATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

BAPTISTE AINÉ,

ROLE DE L'AMIRAL (DANS PINTO).

Baptiste aîné naquit en 1760 à Bordeaux; ses père et mère étaient comédiens et comédiens de beaucoup de talent. Dès sa plus tendre enfance, se destinant à suivre la carrière paternelle, il s'essayait à jouer quelques petits rôles, et mettait déjà le pied sur le premier échelon de l'échelle qui devait en droite ligne le conduire à la haute gloire d'une première place au Théâtre-Français. Il avança pas à pas; et graduellement de remarquable qu'il était dans les petits rôles il devint remarquable dans les premiers emplois. Déjà la province applaudissait à ses essais et les encourageait, déjà Baptiste jouissait d'une certaine réputation; mais ce n'était pas assez pour lui; ce n'était pas là le but de ses travaux; il espérait un plus brillant avenir, il mit tout en œuvre pour le réaliser. Il vint donc à Paris, et en l'année 1781, il débuta au théâtre Molière rue Culture Sainte-Catherine. Ce fut là qu'il créa le fameux Robert, chef de Brigands, ce grand type du mélodrame qui fit si long-tems courir tout Paris et la province. Cet ouvrage commença la gloire parisienne de Baptiste et le plaça de suite dans un rang très élevé. Une autre création qui lui fit beaucoup d'honneur fut celle du comte Almaviva dans la Mère Coupable; il le joua avec une grande supériorité. Depuis, lorsque le théâtre Molière eut été réuni au Théâtre-Français, Molé et Fleury reprirent ce rôle; mais ces deux admirables acteurs n'y furent pas ce que l'on aurait pu espérer de leur talent; on doit dire à la

gloire de Baptiste qu'il fut plus heureux que ses successeurs. En 1793, les deux théâtres furent confondus en un seul qui prit le nom de théâtre de la République ; Baptiste y fut admis comme sociétaire, et son talent le mit de suite sur la ligne des premiers artistes de notre scène française. Il créa une infinité de rôles qui tous ajoutèrent à sa réputation. Il suffit pour son honneur de citer ceux qu'il joua dans les Deux Frères, le Vieux Fat, Orgueil et Vanité, l'Abbé de l'Épée, la Jeunesse de Richelieu et Pinto, ce beau drame de Lemercier; et ceux de l'ancien répertoire qu'il reprit, dans le Festin de Pierre, le Menteur, le Glorieux, le Philosophe sans le Savoir, Tartufe, etc. etc... Il parcourut au Théâtre-Français une carrière de plus de trente années et remplit successivement les emplois de jeunes premiers, de premiers rôles et de pères nobles. Il comprenait parfaitement bien la tragédie; mais tout se réunissait pour l'empêcher de se livrer à ce genre, son organe nasillard, sa mâchoire lourde, sa taille élevée et maigre, ses yeux presque toujours fermés, tout enfin lui refusait une place parmi les interprètes de Melpomène. Ces mêmes défauts devinrent des qualités lorsqu'il joua le rôle de Prusias dans Nicomède. Il représentait admirablement, je puis même dire au naturel, ce vieux roi faible et usé que depuis on a revêtu de la déclamation romaine, en lui ôtant tout cachet de vérité, en le confondant dans la foule obscure de tous les rois de théâtre.

Après sa longue carrière dramatique, Baptiste se retira du théâtre en 1828. Il emporta dans sa retraite les regrets de ses camarades, ceux du public et surtout ceux des connaisseurs qui savaient apprécier son talent vrai et profond.

Baptiste mit ses différens congés à profit pour aller visiter la province ; il y produisit toujours le plus grand effet, surtout dans le rôle de Robert, Chef de Brigands, qui lui valut beaucoup d'argent et de couronnes. En 1798 dans une tournée qu'il faisait dans le Midi, son voyage fut entravé par une aventure assez remarquable; il venait de commencer ses recettes et se disposait à prélever un nouvel impôt sur les plaisirs et la bourse de nouveaux spectateurs, lorsqu'entre Moissac et Agen il fut arrêté lui et la voiture qui le portait, par une troupe de bandits qui, dans ce tems, avaient le privilège de dévaliser les diligences. Ces braves voleurs cherchaient l'argent du gouvernement, ne le trouvant pas, ils se rejetèrent sur celui des particuliers, pour ne pas avoir fait une démarche inutile. Tous les voyageurs s'empressèrent de contribuer à la bonne œuvre et d'indemniser les voleurs de

Galerie Théâtrale.



Gravé par Thoubard

Théâtre Français. Mr. BAPTISTE aîné. Rôle de l'Amiral. dans Paule.

Lopez Ozorio, Amiral des flottes Espagnoles

la peine qu'ils avaient prise. Mais quelle fut la surprise des percepteurs ex abrupto, lorsqu'au nombre de leurs contribuables ils découvrirent Baptiste aîné, ce même Baptiste que la veille ils avaient applaudi sous le costume de Robert. L'ex-chef de brigands rendit avec usure à ses admirateurs de la veille, l'argent qu'en son honneur ils avaient versé dans la caisse du directeur. En bons confrères ils auraient dû l'épargner; mais son argent leur parut aussi bon que celui des autres voyageurs. Après lui avoir demandé une somme de trois cents francs, ils le prièrent fort honnêtement de vouloir bien leur remettre une bourse contenant encore environ une égale somme. Baptiste la leur céda volontiers en leur disant qu'il fallait encourager les talens; ce bon mot les fit beaucoup rire, mais voilà tout. Arrivé à Moissac, Baptiste raconta son aventure à une vieille femme qui lui dit que c'était une habitude du pays, et qu'on n'inquiétait pas ces jeunes gens parce qu'ils étaient fils de bonnes familles, ce qui dans le fait était vrai.

Baptiste, quoique mort depuis cinq ans pour le théâtre, se survit à lui-même dans les nombreux élèves en tout genre que la scène lui doit. Professeur de déclamation, il a enrichi tous nos théâtres. Parmi les plus remarquables sujets qu'il nous a donnés, nous citerons à l'Opéra A. Nourrit, Levasseur, Dabadie, A. Dupont, Ferdinand Prévot; à l'Opéra-Comique, mesdames Boulanger, Rigaud et Ponchard, messieurs Ponchard et Féréol. Ce dernier, l'un de nos plus amusans comiques, ne tient pas seulement à Baptiste comme élève, il lui est encore attaché par des liens de famille: enfin c'est aux leçons de Baptiste que nous devons Samson, Cartigny et Perlet, mademoiselle Demerson, madame Paradol et madame Desmousseaux; madame Desmousseaux est fille de Baptiste; c'est notre meilleure duègne. Je ne parlerai pas d'une infinité de petits élèves nomades qui portent à la province le fruit des bonnes leçons d'un excellent maître.

En 1832, Baptiste a fait une courte apparition sur le Théâtre-Français; mais après quelques représentations, il est rentré dans son repos et maintenant il est retiré aux Batignolles, près Paris; il termine tranquillement son honorable carrière, à l'ombre de ses lauriers et de ses souvenirs.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-NEUVIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

BAPTISTE CADET,

ROLE DE DANDIN.

Baptiste cadet occupe un des premiers rangs parmi le petit nombre d'acteurs habiles dont s'honore encore la scène française.

Nul ne connaît mieux l'art d'imiter le ton, les manières, le costume, la figure du personnage qu'il représente. C'est un avantage qu'il doit à ses études et à l'extrême mobilité de ses traits, qu'il compose et décompose à son gré. Sa vue seule excite le rire, et l'on devine l'acteur avant même qu'il parle. Baptiste cadet s'est réservé les rôles qui touchent à la caricature, et les rend avec une supériorité de talent qui ne lui laisse, dans ce genre, aucun rival. Il ne tombe point dans la farce et la bouffonnerie; son goût le garantit suffisamment de cet écueil. Il est grotesque et niais, comme il convient qu'on le soit au Théâtre Français. Depuis la retraite de Grandménil, il s'est chargé de quelques rôles de ce célèbre acteur, et les joue avec le plus grand succès.

Comme il est doué de beaucoup d'esprit, et surtout de l'esprit d'observation, si nécessaire à l'acteur comique, il sait plier son talent à plusieurs genres, et s'y montre toujours comédien habile et intelligent.

Il avait acquis, avant d'entrer au Théâtre Français, une réputation plus grande que ne la donnent ordinairement les succès de province. Né à

Grenoble le 8 juin 1765, il avait en naissant respiré l'air de la comédie. Son père, qui se nommait Anselme Baptiste, était un bon acteur, et sa mère une actrice estimable. L'un et l'autre étaient aimés du public, et recherchés des directeurs. Malgré leur succès, ils crurent devoir épargner à leur fils les désagrémens de leur profession, et le destinèrent à l'étude de la chirurgie.

Mais il ne tarda pas éprouver une répugnance extraordinaire pour cet art. La vue des cadavres et les travaux de dissection lui inspirèrent une horreur insurmontable. Il quitta l'école de Saint-Côme, et se livra tout entier à l'étude de la musique. Il n'avait pas de maître; mais le travail, le talent et l'émulation suppléent à tout. Il se trouva peu de tems après en état de chanter dans les chœurs, et de s'associer au succès des représentations dramatiques.

Il prit bientôt du penchant pour la comédie, et débuta sur le théâtre de Marseille. Il jouait les troisièmes amoureux, et chantait les hautes-contre dans l'opéra. Ses premiers essais furent très-heureux, et l'on ne tarda pas à démêler en lui un acteur vrai, franc, original, et destiné à se distinguer dans son art. La troupe de Reims voulut se l'attacher. Cette troupe jouait successivement dans les villes de Troyes, Châlons, Saint-Quentin. Partout le talent du jeune Baptiste fut remarqué, et sa réputation commença à s'établir parmi les comédiens les plus habiles. Le théâtre de Rouen a toujours été regardé comme l'une des meilleures écoles de la province. Baptiste y fut admis, y resta trois ans, et joua avec un tel succès, que depuis ce tems son rang fut marqué parmi les sujets qui devaient faire le plus d'honneur à la scène française.

En 1789, il fut nommé régisseur du théâtre de Versailles, vint débuter en 1790 à celui de mademoiselle Montansier, et s'y fit extrêmement applaudir dans le *Conteur* et le *Désespoir de Jocrisse*. Son jeu avait, sous l'enveloppe de la naïveté, une finesse particulière et des intentions comiques qu'il tenait de la sagacité naturelle de son esprit, mérite rare qui l'élevait au-dessus d'un genre qui semble appartenir plus aux tréteaux des boulevards qu'au temple de Thalie.

La liberté accordée à l'industrie par les premiers décrets de l'assemblée nationale avait singulièrement multipliés les théâtres à Paris. Baptiste débuta trois ans après à celui de la rue de Richelieu. Il remplaçait un acteur d'un talent supérieur. Grandménil venait d'entrer aux Français; il s'agissait de trouver un successeur capable de réparer une perte aussi sensible. Baptiste cadet fut regardé comme le seul qui fût digne de son emploi. Il

Galerie Théatrale



Dessiné par Cœuré — Déposé à la Direction de la Librairie — Gravé par

(Théâtre Français) M^R. BAPTISTE CADET. (Rôle de Dandin dans les plaideurs)

Je ne veux de trois mois rentrer dans ma maison.

fut appelé, et débuta le 5 mai 1792 dans le rôle du *vieillard* de *l'Amour et la Raison*, et celui de *Clenard* dans l'*Intrigue épistolaire*. La supériorité de son jeu fut telle, qu'on lui offrit aussitôt un traitement de 12,000 fr., qu'il accepta.

C'était l'approche des plus tristes évènemens de la révolution. Les acteurs étaient divisés entr'eux d'opinion; plusieurs tenaient courageusement pour le roi : d'autres, séduits par les avantages de l'égalité, embrassèrent le parti de la république. Ces divisions rompirent plusieurs sociétés.

Baptiste se rendit en province, où la muse de la Comédie pouvait encore trouver quelques asyles, quoique rares et menacés. Il ne revint à Paris qu'en 1799, à l'époque où les orages révolutionnaires avaient épuisé leurs fureurs, où les acteurs dispersés se rapprochaient, où les théâtres se reconstituaient, où les erreurs s'oubliaient, et y rapporta toute l'originalité et la verve de son talent. Il entra aux Français, et ne tarda pas à y retrouver la faveur dont il avait joui précédemment.

On le compte aujourd'hui parmi les acteurs qui soutiennent avec le plus d'honneur l'ancienne gloire, qu'une foule de sujets célèbres avaient acquise à notre scène.

Grandménil semblait avoir porté l'art aussi loin qu'il pouvait aller dans le rôle du Malade imaginaire; sa figure pâle, son corps fluet et amaigri, sa voix d'un timbre cassé et inégal, son œil qui s'étaignait à son gré, produisaient l'illusion la plus complète.

Baptiste cadet, appréciateur éclairé de son prédécesseur, craignait de se charger de ce rôle. Il céda aux instances de ses camarades, et l'on éprouve aujourd'hui, en le voyant, un plaisir différent, mais aussi vif peut-être que celui que procurait le jeu de Grandménil.

Les Plaideurs, de Racine, étaient presque abandonnés; en se chargeant du rôle de Perrin Dandin, Baptiste cadet a rendu à ce bel ouvrage tout le lustre dont on l'avait dépouillé.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-DOUZIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

BARON.

Baron est le plus grand acteur qu'ait produit le Théâtre Français. Son véritable nom était *Boiron*, et son prénom Michel. Son père, après avoir été marchand à Issoudun, s'était engagé dans une troupe de comédiens. Sa mère, aussi comédienne, était la plus belle femme de son tems. La reine se plaisait quelquefois à la faire venir à sa cour, et quand elle disait *voilà la Baron*, toutes ses femmes prenaient la fuite, ce qui l'amusait beaucoup.

Le père de Baron jouait la tragédie avec beaucoup de succès, et donna d'excellentes leçons à son fils. Sa mort fut marquée par une circonstance tragique. Il remplissait le rôle de Don Diègue dans le Cid; il laissa tomber son épée de sa main, comme le rôle l'exige, mais, en tombant, elle le blessa légèrement au pied. L'acteur regarda cette piqûre comme une bagatelle. La plaie s'enflamma; la gangrène survint, les médecins lui proposèrent l'amputation de la jambe : il s'y opposa en disant gaiement, un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois; et il attendit paisiblement la mort.

La nature avait tout fait pour son fils; il était doué d'une taille admirable, d'une physionomie pleine de grâce et de diguité, d'un esprit vif et

pénétrant, d'un goût exquis. Rien n'égalait la beauté de sa voix et la noblesse de ses gestes. Il débuta d'abord dans la troupe de Raisin, acteur d'un talent remarquable, qu'on appelait *le petit Molière*. Ses Succès passèrent tout ce qu'on pouvait attendre. Molière l'ayant vu jouer à la foire Saint-Germain en 1666, en fut tellement épris, qu'il n'oublia rien pour l'attacher à sa troupe. Baron y entra, perfectionna son talent, et par une suite de son inconstance naturelle, quitta la capitale pour aller en province jouir de sa supériorité, et s'assurer de nouveaux triomphes.

Il revint en 1670, reparut au théâtre du Palais-Royal, et joua le rôle de l'Amour, dans *Psyché*, pièce également recherchée de la cour et de la ville. Jamais Cupidon n'avait eu un plus aimable représentant. Sa jeunesse, sa beauté, les élégantes proportions de sa taille ravirent tous les spectateurs. Les dames devinrent autant de Psyché pour lui. Dès ce moment sa réputation et la faveur publique ne firent que s'accroître. Les grands le recherchèrent. Il avait de l'instruction, des grâces dans la conversation, des manières pleines de charmes. Baron devint non-seulement un grand acteur, mais un homme du monde. Il avait des cheveaux, un équipage, tout ce qui convient à un grand seigneur, et se plaisait à en jouer le rôle. A force de vivre à la cour, il s'était cru l'égal des seigneurs qui en faisaient l'ornement, et souvent il leur parlait avec une familiarité qui les forçait quelquefois de le rappeler à son rang. Les gens du marquis de Biron ayant un jour maltraité les valets qu'il traînait à sa suite, il se plaignit au marquis. — Vos gens, lui dit-il, ont battu les miens, et je vous en demande justice. Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours du mot *mes gens*. — Eh! mon pauvre Baron, lui répondit le marquis, que veux-tu que j'y fasse, pourquoi as-tu des gens!

C'était, à cette époque, la manie de quelques artistes de singer le luxe des grands. Un célèbre claveciniste nommé *Chambonnière*, ne pouvant avoir des gens comme Baron, s'était fait faire un mannequin habillé en page, qui occupait le derrière de sa voiture; mais un jour que son carrosse suivait une file pressée, les chevaux du carosse voisin ayant senti le foin dont le page était bourré, le saisirent par la jambe et en mangèrent une partie.

Baron recherché au théâtre, recherché des grands, ne tarda pas à concevoir de lui-même la plus haute idée. Il se regardait comme le plus grand homme de son siècle. — On voit, disait-il, naître un César tous les cent ans; il faut vingt siècles pour produire un Baron.

Il est vrai que son talent était prodigieux. Il possédait le secret de tout

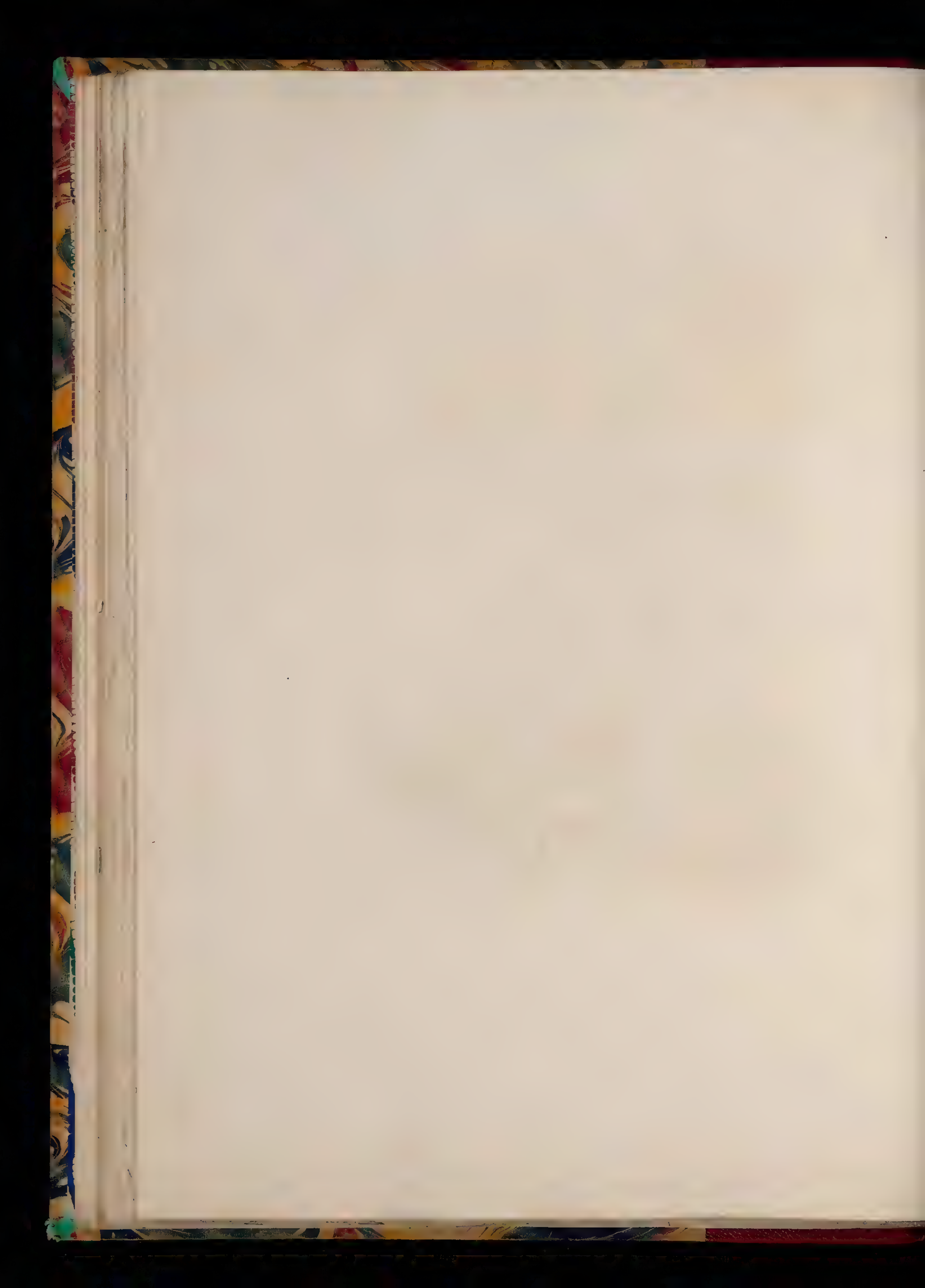
Galerie Théâtrale.



Déposé à la Direction d

(Théâtre Français) M^r. BARON. (Rôle de Pyrrhus dans Andromaque)

Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez, aux Grecs annoncer mon refus.



faire valoir ; et comme l'a dit J. B. Rousseau, il embellissait Racine, et couvrait les défauts de Pradon. Souvent il s'amusait à faire des essais sur les vers les plus mauvais ; il fit le pari de faire pleurer son auditoire en déclamant ce vers ridicule :

Cependant, cependant mon père ne vit plus.

et il y réussit. Quelquefois il donnait à une simple chanson une expression si touchante, qu'il arrachait des larmes de tous les yeux. Il en fit un jour l'épreuve sur ce couplet si connu :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville, etc.

Il n'était pas seulement acteur, il était auteur agréable et spirituel. On lui doit plusieurs pièces de théâtre qui sont restées au répertoire, telles que l'*Andrienne* et l'*Homme à bonnes fortunes*. Dans la dernière, il était à-la-fois le héros, l'auteur et l'acteur.

Comme il vivait dans la société des savans et des gens de lettres, l'envie lui disputa ses ouvrages, et l'on supposa que ses meilleures comédies étaient du P. Larue, jésuite. Mais il est évident que jamais un jésuite n'aurait deviné ces aperçus fins et déliés, qui ne peuvent évidemment appartenir qu'à l'homme du monde.

La jalousie alla bien plus loin encore. Un acteur envieux de ses succès, essaya d'attenter à ses jours. Cet homme, qui se nommait d'Auvilliers, jouant le rôle de l'affranchi *Tros* dans la tragédie de *Cléopâtre*, où Baron jouait celui d'Ariane, lui présenta au moment où il devait terminer sa vie, au lieu d'une épée dont la pointe doit rentrer en-dedans, une épée très-affilée : Baron s'en aperçut à tems, et se garda du piège terrible qu'on lui tendait.

Arrivé à l'âge de quarante-quatre ans, Baron excédé de sa gloire, songea à se retirer du théâtre. Le roi lui fit une pension de trois mille francs ; mais le brevet portant en tête ces mots : *Au nommé Michel Baron.* L'acteur orgueilleux fut sur le point de le refuser. Il passa ainsi vingt-quatre ans, jouissant de ses triomphes passés, lorsque le désir d'en acquérir de nouveaux le porta à reparaître sur la scène. Il s'y montra dans Cinna, et sembla n'avoir rien perdu du feu de sa jeunesse. A ces vers de son rôle :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur ;
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leurs fronts pâlir d'horreur et rougir de colère.

on vit sa figure pâlir et rougir au même instant. Baron avait soixante-huit ans. Le tems lui avait fait un grand nombre de larcins : il employait toutes les ressources de l'art pour les diminuer. Il faisait teindre ses cheveux et ses sourcils, et couvrait ses rides le mieux qu'il pouvait; mais il ne pouvait arrêter le cours du tems qui minait insensiblement ses forces. Un jour qu'il jouait le rôle de Ladislas, il ne put aller au-delà de ce vers :

Et si près du tombeau où je me vois descendre.

Sa faiblesse devint telle, qu'il fallut l'emporter. Il mourut peu de tems après, abjura sa profession, et fut enterré à Saint-Benoît, sa paroisse. Il avait soixante-dix-sept ans, et l'on avouait généralement que jamais la scène française n'avait possédé un acteur qui lui fût comparable.

Racine qui donnait des conseils aux autres acteurs, disait à Baron : Quant à vous, monsieur, ce que j'ai de mieux à faire, est de m'en rapporter à votre esprit et à votre cœur, qui vous enseigneront mieux que tous mes préceptes.





OPÉRA-COMIQUE

BATISTE,

ROLE DE FRONTIN (DANS LE NOUVEAU SEIGNEUR).

CET habile chanteur n'est point parent des Baptiste du Théâtre Français. Il est né à Paris le 23 novembre 1779, d'une famille honnête, mais sans fortune. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique, et pour l'y préparer, on le fit entrer au pensionnat des jeunes enfans de chœur de la paroisse de Saint-Paul. Il avait alors à peine sept à huit ans, mais il annonçait les plus heureuses dispositions pour le chant. Les cathédrales et les églises principales de Paris étaient de très-bonnes écoles, où se formaient d'excellens sujets, qui souvent abandonnaient les autels pour s'élancer sur les planches des théâtres. C'était des cathédrales de Paris et des provinces, qu'étaient sortis autrefois les sujets les plus célèbres de l'Académie royale de Musique et des autres théâtres consacrés au chant. Après avoir commencé ses premières études parmi les enfans de chœur, le jeune Batiste était

sur le point d'obtenir une bourse au collége de Navarre, lorsque la Révolution qui dévorait tout détruisit les colléges et les bourses.

Forcé de s'ouvrir une nouvelle carrière, Batiste entra dans l'étude d'un procureur, où il resta peu de tems. Le notariat parut lui offrir plus de ressources; il en commença l'étude et la quitta encore.

La nature l'appelait invinciblement à l'art du chant; il ne put y résister. Le soir, quand il pouvait se dérober à la surveillance du maître clerc, il courait à l'Opéra-Comique pour y entendre les meilleurs chanteurs. On ne tarda pas à s'apercevoir de ses fréquentes absences. On lui en fit des reproches; ses amis se mêlèrent de la querelle, et lui firent entrevoir des avantages certains dans la carrière dramatique. Il ne fallut pas de grands efforts pour le convertir. Il abandonna la cléricature, et se livra exclusivement à l'étude du chant et de la musique. Il recevait des leçons des maîtres les plus célèbres, répondait à leurs soins avec empressement, et chaque jour se montrait plus digne de les recevoir. Ses succès furent rapides; et le jeune Batiste, dans l'espace de quelques mois, se trouva en état de paraître en public.

Son premier début eut lieu au Théâtre Molière, il s'y montra avec avantage; son goût était remarquable, sa méthode savante, son chant, sans avoir beaucoup d'éclat, plaisait, parce qu'il était pur : jamais aucun son sorti de ses lèvres n'offensait l'oreille.

Un an après, Batiste passa aux Italiens; il y débuta par le rôle de *Valère* dans le *Secret*. Il réunit tous les suffrages de ceux qui savent apprécier une voix douce, pleine, harmonieuse, conduite avec goût; c'était pour la Comédie Italienne une heureuse acquisition. Mais on ne paie pas toujours le mérite ce qu'il vaut. Les appointemens étaient médiocres, la dépense grande. Batiste prit un engagement moins brillant, mais plus lucratif à Strsabourg. Il sacrifia l'amour-propre à l'amour du bien-être, et resta deux ans en province, estimé et recherché de tous ceux qui l'entendaient.

On l'envia bientôt à la ville qui le possédait, et M. le Comte Chaptal, alors ministre de l'Intérieur, protecteur éclairé des talens, lui donna un ordre de début au théâtre Feydeau : il y parut, pour la première fois, le 4 mai 1802, par le rôle de la *France*, dans l'*Épreuve villageoise*.

Son chant satisfit tout le monde; son jeu parut moins animé qu'il n'aurait pu l'être; mais le tems seul donne l'assurance et le mordant dont on a besoin au théâtre. On le reçut aux grands appointemens pour doubler Martin, et trois ans après, il fut admis comme sociétaire.

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction de la Libᵉʳⁱᵉ

(Opéra Comique.) Mʀ. BATISTE. (Rôle de Frontin)

Je ferai valoir je l'espère
Un plus joli droit du Seigneur

Ce n'est pas en 1802 que Batiste parut à Feydeau, puisque l'auteur de la *Lorgnette des Spectacles,* Fabrice Pillet, l'y cite en 1801. Voici l'article qu'il lui consacre en 1808, dans la *Revue des Comédiens :*

« Ténor, élève du Conservatoire. Bonne méthode de chant, figure un peu triste, voix flexible et beau timbre; pas assez d'expression dans son chant, et moins encore dans son jeu.

« La romance qu'il chantait dans l'opéra d'*Ariodant* lui valut des encouragemens dont quelques-uns de ses camarades prirent ombrage, et il fut quelque tems forcé de quitter l'Opéra-Comique; mais Martin ayant à son tour voyagé dans les départemens, l'administration de Feydeau se trouva trop heureuse de pouvoir rappeler Batiste, et il y a maintenant apparence qu'elle ne s'en dessaisira plus. »

Voici maintenant le passage qui le concerne dans le *Rideau Levé* (1818) :

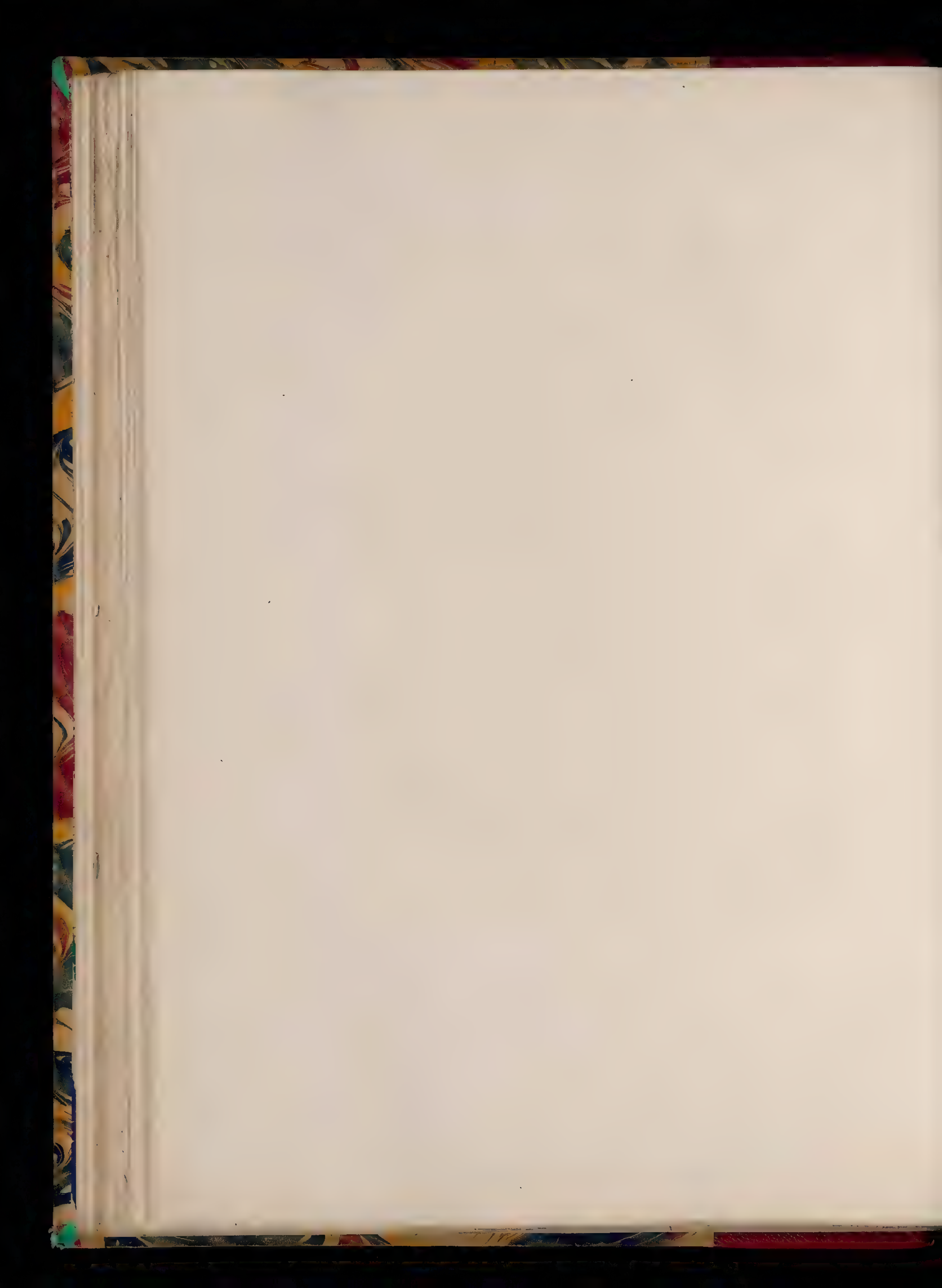
« Batiste est le double de Martin : rapprochement d'autant plus terrible à soutenir qu'il est continuel. Loin d'y ramener le public, il fallait donc l'en éloigner sans cesse. Mais je parie que Batiste n'a jamais jeté les yeux sur le passage suivant. Il a d'autant plus de tort, que l'auteur semble l'avoir écrit tout exprès pour lui.

« Si je chantais sur un théâtre où il y eût un ou deux hommes réputés pour « savoir orner leur chant, plus ils seraient abondans en ornemens, plus, je « pense, je me risquerais d'être sobre, vrai, simple et expressif. Pourquoi « serais-je imitateur d'un genre, tandis que je puis être original dans un autre ? « — Mais Martin chante bien ! — Oui. — Il faut se rapprocher de sa manière. « — Non, il faut, au contraire, l'éviter et chanter selon nos propres moyens, « selon notre manière de sentir, et, surtout, toujours d'accord avec la vérité « dramatique. » (*Essais sur la musique.*)

« Je plains Batiste à présent; je le plaindrai bien davantage, lorsque Martin n'y sera plus. Il s'efforcera de le rappeler, quand il faudrait mettre tout en œuvre pour le faire oublier. »

En 1824, l'*Ermite du Luxembourg*, en faisant un grand éloge de Batiste, annonce que, dégoûté de la jalousie de ses camarades, il s'est retiré de l'Opéra-Comique, et que la province l'a reçu avec empressement. Cependant la *Petite Biographie* de 1833 le signale comme tenant encore les *Martins* à son ancien théâtre : l'administration avait sans doute eu le bon esprit de l'y rappeler. C'est la dernière fois que nous entendons parler de lui, et nous ignorons la date de sa mort.

J. B.



GALERIE THEATRALE.

THÉATRE FRANÇAIS.

BEAUVALLET,

ROLE DE D. MANRIQUE (DANS D. SANCHE D'ARAGON).

Du tems que la capitale avait son grand Talma au Théâtre-Français, la banlieue jouissait du même bonheur; elle avait alors son petit Talma, ou, pour mieux dire, son Beauvallet; c'était l'âge d'or pour M. Sevestre, directeur des plaisirs des environs de Paris, qui exploite avec courage et succès trois théâtres à la fois, depuis le Mont-Parnasse jusqu'à la butte Montmartre. Dans ce tems-là Beauvallet faisait les délices des barrières : sa voix caverneuse enthousiasmait ses nombreux spectateurs, sa modestie était constamment en butte aux triomphes faubouriens d'un public admirateur.

Beauvallet s'était fait, ou plutôt son talent lui avait fait une prodigieuse réputation; on l'avait décoré du surnom de Talma, et cette dénomination honorifique était en vérité une justice; Beauvallet était à Talma ce que le théâtre extra-muros était au théâtre Richelieu.

Mais l'honneur sans argent n'est qu'une maladie.

Aussi il vint un jour où, fatigué de sa gloire peu lucrative, Beauvallet quitta ses claqueurs bénévoles et fit son entrée dans la capitale. L'Odéon lui ouvrit ses portes, et là, comme au théâtre Montmartre, Beauvallet recueillit bon nombre d'applaudissemens. Les habitans du faubourg Saint-Germain furent pour lui d'aussi bon juges que ceux de la banlieue; il retrouva son public et ses bravos; il aurait pu se croire retourné sur ses pas. A l'Odéon, il joua Néron dans Britannicus du tems que mademoiselle Jersay jouait Agrippine; il joua surtout Perkins Warbec, et dans cet ouvrage il mérita et obtint un très-beau succès; il y prit dès-lors rang parmi les premiers

artistes; enfin, il fut en possession du sceptre de la tragédie jusqu'à ce que le trône s'écroulât avec le palais, et le roi avec le trône. L'Odéon ferma, et Beauvallet, rejetant le manteau romain, s'en fut frapper à la porte de l'Ambigu; il y reçut une bienveillante hospitalité; et là, plus que jamais, il brilla de tout son éclat.

Beauvallet est l'homme du mélodrame : sa figure, sa voix, son jeu, tout lui donne droit à la première place sur un théâtre de boulevard; il fut donc le premier à l'Ambigu : il joua le Fou avec beaucoup de talent; il joua Caïn dans la pièce de ce nom, et je crois qu'il y avait un peu d'amour paternel dans le talent avec lequel il joua ce rôle; il fut très-remarquable dans celui de Charles-le-Téméraire et dans une infinité d'autres. Le public du boulevard regrette son départ, le public des Français ne regrette pas son arrivée. Cet acteur a beaucoup d'intelligence : il saisit habilement le caractère de ses personnages, malheureusement il est forcé de leur prêter à tous la rudesse de son organe.

Il fit son premier début au Théâtre-Français par le rôle d'Hamlet; il le joua fort bien et y obtint des succès; il créa aussi avec bonheur le rôle du Nègre dans la pièce de ce nom, et ce n'est pas à lui qu'on doit reprocher la chute de cet ouvrage que sa propre faiblesse condamna à l'oubli.

Mais le rôle qui fit le plus d'honneur à Beauvallet fut celui de Marat : son physique convenait admirablement, son jeu fut en harmonie avec son physique, et les nombreux applaudissemens qu'il recueillit furent très-justes et très-flatteurs. Cette création lui mérita l'honneur de faire partie de la Comédie Française en qualité de sociétaire à part entière. La vérité dit pourtant que Beauvallet serait beaucoup mieux placé sur une scène inférieure, sur un théâtre de mélodrames; il n'a pas ce qu'il lui faut pour tenir l'emploi des Achille, ni des Néron : il ne peut oublier le théâtre extra-muros; il se rappelle trop les applaudissemens forcenés de ses anciens spectateurs.

Beauvallet est artiste en-dehors du théâtre : il peint très-bien : c'est lui qui dessina tous les costumes, et d'ordinaire ils sont très-remarquables par leur vérité historique; il est, de plus, l'auteur d'une tragédie en cinq actes et en vers que l'on a donnée au Théâtre-Français et dont il joua le principal rôle : il y avait de très-beaux paysages dans cette pièce, mais elle appartenait à un genre mort, elle mourut aussi; elle était intitulée : « La Prédiction. »

Galerie Théâtrale.



Théâtre Français. **M.R BEAUVALET.** Rôle de Don Manrique.
(Don Sanche d'Aragon)

... donc enfin, Madame, ...

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-SEPTIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

M.ME BELMONT,

ROLE DE FRANÇOISE DE FOIX.

MADAME BELMONT est une des plus belles actrices de la capitale; elle est née à Givet, ville féconde en talens distingués; car elle a produit le célèbre compositeur Méhul, et cette infortunée et brillante Rollandeau, morte d'une manière si tragique.

Ses parens étaient des négocians aisés qui se disposaient à donner à leur fille chérie une éducation assortie à leur fortune, lorsque des spéculations malheureuses les forcèrent de changer de résolution. La jeune Belmont était d'une figure charmante et d'un caractère qui en augmentait encore le charme. Elle aimait chanter; sa voix avait de l'éclat, ses jolies manières enfantines la faisaient chérir de tout le monde. Ses parens virent dans ces heureuses dispositions une ressource contre le malheur.

A peine avait-elle huit ans, qu'elle fut engagée au Théâtre du Vaudeville pour y jouer les rôles d'enfans. Elle y débuta le 12 janvier 1792: c'était l'époque où ce théâtre venait de se former sous les auspices de MM. Piis et Barré qui avaient enrichi l'Opéra-Comique de leurs aimables et spirituelles compositions. On y donnait une pièce de circonstance, intitulée les *Deux Panthéons*, ouvrage composé pour l'inauguration de la salle.

Elle y joua avec beaucoup de grâces le petit rôle qui lui était confié. A quinze ans on lui en confia de plus importans. Elle se montra avec beaucoup d'avantage dans *La Lettre*, jolie production de M. d'Avrigny, le même auquel nous devons la tragédie de *Jeanne d'Arc*. Dès-lors ses succès furent toujours croissans. Elle épousa, vers le même temps un acteur de mérite nommé Henri.

Mais la pièce qui devait couronner ses triomphes et fixer sa réputation, fut *Fanchon la Vielleuse*. Ce fut là qu'elle déploya tout ce qu'elle avait de grâces et de talens. Jeu piquant et spirituel, voix charmante, figure enchanteresse. Cent représentations de suite épuisèrent à peine l'intérêt et la curiosité du public. La pièce et l'actrice firent la fortune du théâtre.

Tant de succès fixa l'attention de notre premier Théâtre lyrique. Il envia au Vaudeville une si belle personne et un si beau talent. On lui fit les propositions les plus avantageuses; mais, fidèle à ses engagemens, elle s'y refusa long-temps. Cependant, par une convention particulière dont on trouve peu d'exemples, il fut stipulé que la belle Fanchon jouerait alternativement au Vaudeville et à l'Opéra, et qu'elle recevrait les appointemens des deux théâtres. Tel était le désir qu'on avait de la posséder.

Jusqu'alors la capitale seule avait joui de l'avantage de la voir et de l'entendre. Les provinces souhaitaient vivement de participer à la même faveur. Elle obtint un congé, et alla jouer successivement à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, et elle y fut plutôt reçue comme une de ces divinités de la fable qui descendaient quelquefois sur la terre, que comme une simple mortelle. Partout où elle passait, on dressait des arcs de triomphe, on répandait des fleurs sous ses pas; car il n'est pas d'enthousiasme semblable à celui des Français quand il s'agit d'honorer la beauté réunie aux talens.

La louange a tant d'attraits pour les cœurs sensibles à la gloire, que madame Belmont témoigna, l'année suivante, le désir de moissonner de nouvelles palmes; elle obtint le même triomphe, et en retira les mêmes avantages. Un troisième congé lui fut refusé. Le Vaudeville voulait aussi jouir de ses richesses. Il en résulta du refroidissement, puis des mécontentemens, puis une rupture ouverte. En l'absence de madame Belmont, madame Hervey avait trouvé l'occasion de se montrer plus souvent, et de gagner aussi sa part de la faveur publique. Madame Belmont était encore la reine du Théâtre, mais ce n'était plus cet empire exclusif si propre à flatter l'amour-propre. Toutes ces causes la déterminèrent à passer au théâtre de mademoiselle Montansier, où elle était vivement désirée. C'était décroître un peu; car le Vaudeville s'est toujours regardé comme fort supérieur aux Variétés.

Galerie Théâtrale.



Cœuré del. — Déposé à la Direct.on de la Lib.ie — Prudhon sculp.

(Théâtre de l'Opéra-Comique) **M.ME BELMONT.** (Rôle de Françoise de Foix)

... Ah! puisse la postérité en se rappellant les hauts faits d'un si grand Monarque, oublier qu'il voulût tromper l'Epouse d'un de ses frères d'armes et ne l'entoura de tout le prestige de sa puissance que pour chercher à la séduire !

Madame Belmont le sentait; le public disposé à la suivre partout où elle irait, lui désirait une fortune et un rang plus dignes d'elle.

Elle obtint bientôt l'un et l'autre. Napoléon avait autorisé les théâtres du premier ordre à choisir les sujets les plus distingués dans les théâtres inférieurs. L'Opéra-Comique jeta les yeux sur madame Belmont, et lui témoigna l'empressement le plus honorable de l'adjoindre aux sujets célèbres qu'il possédait déjà.

Madame Belmont céda, et fit généreusement le sacrifice d'un dédit de 30,000 fr. pour reprendre le rang qui lui convenait. Son début fut l'un des plus brillans qu'on eût vus à l'Opéra-Comique. La foule des curieux fut immense, et la recette s'éleva à 7000 fr., produit extraordinaire pour une salle de cette dimension. Depuis ce temps madame Belmont continue de tenir un rang distingué au Théâtre qui la possède. Douée des avantages extérieurs les plus précieux, elle les fait valoir encore par la douceur de son caractère et le charme de sa société.

Françoise de Foix fut composée plus pour elle encore que pour le théâtre. C'est la production d'un poète plein d'esprit, et l'un des plus fidèles admirateurs du talent de madame Belmont; c'est aussi un des rôles où cette belle actrice paraît avec plus d'avantage. Il exige un air de noblesse et de grandeur que madame Belmont sait se donner sans affectation et sans contrainte, parce qu'elle s'est fait une société où elle peut en trouver le modèle. Le célèbre d'Aleyrac avait pour elle une affection particulière d'intérêt et d'estime. Il contribua beaucoup à la faire recevoir au théâtre de l'Opéra-Comique.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-DEUXIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M.lle BIGOTINI,

ROLE DE LA FOLIE (DANS LE CARNAVAL DE VENISE.)

MADEMOISELLE Bigotini est Romaine d'origine. Avant qu'elle illustrât la danse française par ses talents, d'autres Bigotini avaient acquis de la réputation sur plusieurs de nos théâtres. En 1757, un jeune acteur du nom de Bigotini vint de Rome, débuter au Théâtre Italien dans l'emploi de Carlin ; quoique éloigné de la perfection de cet inimitable comédien, il parvint néanmoins à plaire à un auditoire éclairé et délicat ; on s'étonna surtout de l'extrême agilité avec laquelle il opérait ses changemens dans *Arlequin Protée.* Bigotini n'était pas simplement acteur, il était encore auteur aimable et spirituel, et ne jouait jamais mieux que dans ses propres ouvrages.

Un autre Bigotini débuta au même théâtre, et dans le même emploi, en 1776. Il était, comme le premier, auteur et acteur. Il fit son premier essai dans *Arlequin esprit folet,* joli cannevas italien de sa composition ; il plut beaucoup, non-seulement par la souplesse, l'élégance et la grâce de son jeu naïf, mais encore par des reparties fines, et des saillies vives et spirituelles.

Il y a, surtout en Italie, des familles qui semblent nées pour le culte des arts. Combien de Cassini ont honoré, par leurs connaissances, la science de l'astronomie! Celle de Mademoiselle Bigotini ne s'est pas élevée à de si grandes hauteurs ; c'est dans une sphère plus modeste, sur la terre, et dans le cercle des théâtres qu'elle a renfermé sa renommée.

L'aimable artiste dont il est ici question, est née à Toulouse. La nature avait pris soin, comme autrefois les Fées bienfaisantes de l'orner des dons de la beauté et des talens qui en relèvent encore l'éclat. Elle eut pour maître, dans l'art de la danse, un de nos plus célèbres chorégraphes, M. Milon, son beau-frère; il lui donna des soins d'autant plus assidus que son élève lui était également chère par les liens du sang et par ses heureuses dispositions. Elle débuta fort jeune à l'Opéra, et les succès qu'elle obtint annoncèrent que bientôt elle s'éleverait au rang des plus brillantes danseuses.

La danse est un des arts cultivés en France avec le plus de goût et d'affection. On n'oublira pas que c'est au célèbre Noverre qu'elle doit l'avantage d'être remontée à la noblesse de son origine. Elle avait perdu, dans les siècles d'igorance, un de ses plus nobles attributs, celui de représenter les actions, les sentimens et les passions des hommes. Noverre lui rendit la plénitude de ses anciennes prérogatives; et ses ballets excitèrent une si vive émulation que la scène chorégraphique compte aujourd'hui ses chefs-d'œuvre, comme la scène lyrique, et la scène tragique.

Une des productions les plus connues et les plus dignes de l'être, est le ballet de *Psyché*, heureuse et brillante allégorie, que la muse d'Apulée et de La Fontaine n'a pas dédaigné d'embellir, et que le talent de M. Gardel a su approprier, avec un rare succès, à l'art de la pantomime. Ce fut dans ce ballet que débuta M.lle Bigotini. Sa taille élégante, sa jolie figure, la légèreté gracieuse de sa personne, lui concilièrent tous les suffrages, et la firent juger digne de son rôle. Dès la première année, elle obtint (en style de théâtre) les honneurs de *remplacement*, et justifia cet avancement par la manière pleine de charme avec laquelle elle joua le rôle d'*Eucharis* dans le ballet de *Télémaque*, et tous ceux qui lui furent confiés.

Sa réputation la fit bientôt désirer dans les cours étrangères; elle obtint la permission de danser à Vienne, et jouit, pendant son séjour dans cette ville, de tous les hommages dus aux talens et à la beauté. M.lle Bigotini n'a point la hardiesse, la vigueur d'exécution qui distingue plusieurs de ses compagnes; elle ne recherche point les difficultés de l'art; elle n'a point l'ambition d'étonner et de surprendre, son genre est l'élégance et la grâce. Tous ses mouvemens, toutes ses attitudes, tous ses gestes sont faciles, souples, harmonieux. Ces heureuses qualités lui ont mérité, en 1815, l'emploi de premier sujet; elle a joué, en cette qualité, les rôles de *Nina*, de *Proserpine*, de *la Servante justifiée* et la *Folie* dans *le Carnaval de Venise*, rôles fort différens entr'eux, et qu'on ne saurait bien rendre sans être doué d'une grande diversité de talens. Le caractère de M.lle Bigotini répond à l'expression de sa figure; il

Galerie Théâtrale



Cœuré del. Déposé à la Direct.on de la Librairie. Prud'hon Sculp.

(Académie R.le de Musique) **M.LLE BIGOTINI.** (Rôle de la Folie)

Dans le Balet du Carnaval de Venise

est doux et gracieux, et jamais, parmi ses camarades, personne ne s'est plaint, ni de son ambition, ni de ses procédés; elle jouit de ses succès sans opposition et sans rivalité.

Le célèbre Noverre, qui, dans un âge très-avancé, prenait plaisir à encourager les jeunes talens, l'a trouvée digne d'occuper une place dans ses excellentes lettres sur la danse.

« M.lle Bigotini, dit-il, marche d'un pas ferme à la perfection. Elle est bien faite, a une taille svelte et une physionomie intéressante. Elle suit les traces brillantes et légères des jolis pieds de notre Terpsicore moderne (*); le public l'encourage par des applaudissemens nombreux; mais les amateurs désireraient qu'elle prît plus soin de sa tête, de son buste et de ses bras, dont elle pourrait tirer le plus grand parti : ils souhaiteraient encore qu'elle se portât plus en dehors, ses entrechats deviendraient plus brillans. »

M.lle Bigotini a bien profité de ces leçons, parce qu'elles étaient données par la bienveillance et l'intérêt qu'elle inspirait au Nestor de la danse. Aujourd'hui, le goût le plus difficile trouverait bien peu à reprendre dans le jeu et les talens de M.lle Bigotini, et tout le monde lui assigne une première place sur le plus brillant théâtre de l'Europe.

(*) Madame Gardel.



GALERIE THÉATRALE.

PORTE SAINT-MARTIN.

BOCAGE,

ROLE DE BURIDAN (DANS LA TOUR DE NESLE).

Eh ! que nous importe, à nous, que Bocage soit né à Paris ou en province, même qu'il soit né en France ou ailleurs !.. Le berceau de l'enfant ne doit-il pas être oublié et jeté au feu, quand l'homme a grandi et n'y peut plus tenir ? Notre Bocage, le seul que nous aimions, est l'homme d'aujourd'hui ; pourquoi donc retourner un regard inquiet sur hier, pourquoi sonder des ruines et leur demander l'inutile secret de sa naissance ? On connaît l'arbre par ses fruits et non par ses racines ; donc, il nous faut parler de Bocage artiste, homme qui pense et qui parle, et non de ce petit enfant qui, il y a quelque trente ans, faible et muet, commençait la vie, et n'était rien encore que par son avenir. Je ne sais où il est né, quand il est né... Eh bien, je suis allé à lui, je lui ai dit : Eclairez mon ignorance, je ne sais cela ni cela... Et il m'a répondu que, lui aussi, avait tout oublié.. Il marche devant lui, et toujours devant, sans se détourner... Après chaque jour, il tire le voile et ne voit que le lendemain.. Sa pensée unique, grande et généreuse, son idée fixe, c'est le progrès. Il n'y a pas en lui un comédien à la Vaucanson, qui lève le bras et la jambe à point nommé, qui desserre les dents de telle façon, pour que tel son en sorte et veuille dire telle chose, exprimer telle pensée, qui s'asseye à telle place, à tel hémistiche, se lève à tel autre, fasse concorder son bras avec sa voix sans variation aucune, sans inspiration.... Ridicule machine dont on monte le ressort à sept heures du

soir, et qui va ainsi, riant, chantant, parlant, dansant, gesticulant, jusqu'à ce que minuit sonne et que le rideau tombe... Bocage est artiste, et toujours artiste... Parce qu'il a fait hier un mouvement plus ou moins beau, il ne se croit pas forcé aujourd'hui de répéter, de calquer le même mouvement pour accompagner le même mot; il sait ce qu'il doit dire, mais non, comme il doit le dire, c'est l'inspiration actuelle qui détermine le geste... Aussi son jeu est-il naturel et vrai... Et puis après cela, dites: C'est du romantisme !.. Et loin de protester contre votre qualification, il en sera glorieux; oui, sans doute, Bocage est l'homme romantique, si vous autres, vous appelez romantisme le vrai, le naturel, ce genre neuf, expression du cœur humain, ce jeune dieu qui vient de s'élever sur le piédestal de la vieille idole renversée.... Oui, Bocage est l'acteur nouveau du drame nouveau.

Sur la tombe de Talma, venait de se faner la couronne du théâtre Français... Autour de son mausolée étaient gisans et Sylla, et Manlius, et Charles VI, et tout ce qui n'était que Talma. La tragédie était frappée au cœur... Elle mourait de la mort de son immense tragédien... Elle était morte, et sans espoir de résurrection. Voilà ce que vit Bocage ! Il vit aussi que Talma était tragédien en désespoir de cause et parce qu'il ne pouvait être que tragédien. Talma dans sa vaste conception avait cherché, deviné et compris quelque chose qui ne fût pas cette tragédie longue, usée, raide et corsée, toujours habillée à la romaine et déclamant avec les bras autant qu'avec la voix; Talma avait inventé le drame, mais il n'avait pas inventé un auteur dramatique.. Obligé de travailler sur une terre inféconde, et d'ériger en chefs-d'œuvre les plus plates productions, il rêvait une ère nouvelle pour la littérature, et il mourut avant l'heure. Comme Moïse, du haut de la montagne, il entrevit la terre promise, et il ne lui fut pas donné d'y pénétrer. Il mourut trop tôt, et son héritage fut mis à l'enchère.

Au plus digne !...

Il y avait deux manières de lui succéder : la première, la plus facile, c'était de l'imiter, de parodier ses gestes et ses inflexions de voix, de singer son talent, et de se faire moquer de soi; la seconde, la plus honorable, c'était de le continuer, d'exploiter ses idées de création, de réaliser son rêve... Avec cela, on pouvait encore être original... Le fond existait, mais nu et sans formes, il fallait développer la pensée mère, la vêtir de vêtemens

Galerie Théâtrale.



Rôle de Buridan. **M^R. BOCAGE.** Dans la Tour de Nesle.

Je veux tout cela!

nouveaux; Bocage préféra cette voie. Il fut assez heureux pour trouver un homme qui lui fit un Antony... Et là, il mit au jour tout ce qu'il y avait de dramatique dans son talent, il s'identifia avec son personnage; il ne joua pas Antony, il fut Antony.... C'est que, dans cet ouvrage, il y avait un véritable drame, une peinture des mœurs privées, une scène du monde actuel. C'est ce que Talma cherchait, et ce que Bocage trouva.

Après Antony, Buridan!.. Que d'aisance, que de fatuité dans ce beau jeune homme, capitaine aventurier, qui entre, flambergeant l'air, pour réduire dix manans au devoir; que d'âme, de force, de vigueur, de noblesse, dans Buridan le prisonnier qui conte avec un flegme infernal une histoire à tuer une femme, à lui faire blanchir les cheveux de peur et de souvenir... Et puis encore après, que de passion, d'amour, de fureur, de frénésie, dans Buridan le père qui court sauver son fils mourant du coup qui doit le frapper! Je ne sais en vérité qui l'on doit admirer le plus ici, de l'auteur ou de l'acteur; pour ma part, j'ai lu la Tour de Nesle, et je l'ai trouvée belle, je l'ai vu jouer, et je l'ai trouvée magnifique.

J'ai vu aussi Thérèsa au théâtre des Nouveautés, j'ai vu l'Homme Habile à l'Odéon, et partout, j'ai retrouvé Bocage, homme neuf et plein de génie... Je l'ai encore vu à la Gaîté il y a de cela long-tems... Je l'ai vu naguère au Théâtre-Français, et là, où devrait être sa place, on ne l'a pas compris; il a voulu jouer Nicomède, mais Nicomède d'après lui, comme il l'avait conçu dans son cabinet, Nicomède parlant ainsi qu'il a dû parler, et non pas, déclamant sentencieusement de longues et ennuyeuses tirades; eh bien, quand Bocage se présenta aux répétitions avec sa création nouvelle, on s'empressa, non pas de seconder ses vues, mais de les entraver; à tout propos, on lui objectait Talma... Talma faisait ce mouvement, élevait la voix à ce vers, la main à celui-ci, se plaçait là... Enfin on lui demandait une copie, une seconde édition du Nicomède de Talma, on dédaigna le sien sans avoir pris le tems de l'examiner. Dans Prusias, roi par sa couronne, mais roi sans vouloir, qui se laisse tour-à-tour gouverner par sa femme et son fils, il demandait un acteur simple, vieux, faible, chancelant, un homme enfin, tel qu'en le voyant, on pût croire à Prusias, presque Duparrai.. Mais non, il lui fallut subir l'orgueilleuse déclamation de M. Desmousseaux, l'héritier des Saint-Fal et des Saint-Prix, le roi des rois de la Comédie française... Et à tout moment, sa simplicité avait à se heurter contre le prétentieux langage du moindre confident qui ne peut présenter une lettre sans

se torturer bras et jambes en manière de télégraphe, sans lever les yeux au ciel comme Joad inspiré.

Bocage a donc quitté le Théâtre-Français, il l'a quitté pour aller visiter la province, et il a bien fait.... De ville en ville il a reçu des marques non équivoques d'estime et d'admiration. Après l'avoir largement applaudi sur la scène, la reconnaissance de ses spectateurs l'a pour suivi jusque dans la vie privée... Partout il était le héros de splendides repas; d'où l'on pourrait conclure que, tel ou tel jour, Bocage a plus ou moins bien dîné, d'où je concluerai moi, que la province a fait justice du premier théâtre de Paris en rendant hommage au grand artiste qu'il semblait dédaigner. Après cela, Bocage est revenu à Paris, mais il n'a pas été frapper à la porte du théâtre Richelieu; il a rendu orgueil pour orgueil; le théâtre Saint-Martin s'est empressé de le réclamer, Bocage a reparu dans le rôle de Buridan; aujourdhui, il honore ce théâtre de son talent, mais aucun engagement ne le lie, il conserve une pleine et entière liberté; vienne à un autre théâtre un drame qui demande un homme de haute taille, et Bocage, auxiliaire bénévole, déserte pour de nouveaux drapeaux; il n'adopte pas un théâtre à lui, il appartient à Paris, et partout où sa présence sera nécessaire, il ira; car il a trop d'estime de lui-même, pour se donner à bail pour trois, six ou neuf, comme on le voit presque toujours; il se garde indépendant, et ne veut pas s'accrocher par des nœuds légaux et indissolubles à la bonne ou mauvaise fortune d'un théâtre; Bocage, qui a toujours l'avenir et le progrès devant les yeux, ne doit pas disposer de cet avenir qu'il ne saurait deviner, mais dont il ne peut qu'espérer beaucoup.

De grands littérateurs sont venus, qui ont eu la force de tout détruire... Vienne un homme qui rebâtisse, et il trouvera à qui et par qui parler... Bocage attend, et nous aussi !....

GEORGES.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

M.ME BOULANGER,

ROLE DE LA SERVANTE, DANS EMMA.

CETTE aimable et brillante actrice n'était point destinée au théâtre. Née à Paris de parens honnêtes, qui s'étaient acquis dans le commerce une réputation honorable de probité et de bonne conduite, elle avait été élevée pour leur succéder; mais la vivacité de son esprit, son penchant pour les arts, le chant et la musique se manifestaient d'une manière si vive, son esprit avait tant de grâce et de légèreté, qu'il était facile de prévoir que les habitudes obscures et monotones du comptoir lui conviendraient fort peu. Elle ne cacha point à ses parens son aversion pour la profession qu'ils exerçaient, et les pressa avec instance de l'envoyer à l'école du Conservatoire.

Cette demande imprévue jeta d'abord la consternation dans la famille. Comment livrer aux dangers d'une école dramatique, une jeune personne élevée jusqu'à présent sous les yeux de ses parens, destinée à remplir dans la société les devoirs honorables d'épouse et de mère de famille ? Malgré les efforts de quelques littérateurs philosophes pour mettre en honneur la profession de comédienne, les honnêtes familles bourgeoises de Paris sont encore loin d'être converties. Il fallut beaucoup d'efforts pour vaincre celle de madame Boulanger. Une amie s'entremit dans cette affaire, parla

des arts avec chaleur et sentiment, et décida enfin le sort de la jeune postulante.

Elle fut présentée au célèbre M. Garat. Il l'entendit chanter; il lui trouva d'heureuses dispositions, se fit son protecteur, et obtint bientôt son admission au conservatoire. Il voulut lui-même lui donner les premières leçons. Elle en profita si bien, que quelques jours après on lui accorda la pension que l'on ne donne qu'aux élèves qui annoncent des dispositions extraordinaires.

Dès-lors elle s'appliqua à ses études avec une ardeur extraordinaire. Elle apprit à déclamer à l'école de M. Baptiste aîné, l'un des professeurs les plus distingués du Conservatoire. Elle fit des progrès rapides dans l'art du chant, et en obtint le prix à la fin de la troisième année. La palme de la déclamation lui fut décernée l'année suivante.

Ce double mérite n'appartient guères qu'aux artistes des théâtres de France. C'est en cela surtout qu'ils sont au-dessus de tous les autres. L'Italie peut l'emporter sur nous pour le goût et la méthode, pour le charme de la voix; mais elle ne saurait nous disputer l'avantage inappréciable de joindre l'expression du sentiment et la situation à l'expression du chant. C'est en France seulement que l'on veut que l'acteur et le chanteur se confondent dans le même personnage.

Si la musique italienne fut difficilement établie en France, ce n'est pas que nos oreilles soient insensibles à ses charmes; mais nous avons de la peine à ne considérer un chanteur que comme on considère un instrument; nous ne pouvons guères supporter ces acteurs froids et inanimés qui, tout occupés de débiter et de faire valoir des notes, semblent étrangers à toute émotion. Il faut chez nous que l'âme et le cœur animent la voix.

Madame Boulanger, chargée d'une double couronne, crut que c'était le moment de se montrer en public. Elle obtint un ordre de début, et parut au théâtre de l'Opéra-Comique le 16 mars 1811, dans le rôle d'*Agathe* de l'*Ami de la maison*, et celui de *Cécile* du *Concert interrompu*.

Elle apportait au théâtre tous les avantages qu'on pouvait désirer. Elle était jeune, jolie, spirituelle; sa voix, d'une rare pureté, avait autant d'éclat que d'élégance et de légèreté. Sa méthode était celle des plus grands maîtres du Conservatoire. Elle joignait à tant de mérite, le mérite encore plus rare d'un sentiment exquis de l'expression dramatique. Les grâces de son jeu égalaient les grâces de sa personne et les charmes de sa voix. Elle ravit tous les suffrages, et l'Opéra-Comique se vit avec plaisir enrichi d'un talent distingué. Deux jours après, la jeune actrice reparut dans les

Galerie Théâtrale.



Déposé à la Direction de la Lib^{rie}

(Opéra Comique) Mme BOULANGER, (Rôle de la Servante [illegible])

Comment ! Comment ! C'est Vous !

mêmes pièces, et obtint le même triomphe. Elle fut moins heureuse dans son troisième début. Elle jouait le rôle de *Zémire*, dans l'opéra de *Zémire et Azor*. Les talens sont capricieux; un léger dérangement, la moindre cause suffit pour nous ravir une partie de nos moyens. Madame Boulanger parut audessous d'elle-même dans les deux premiers actes. Ses amis étaient interdits, la malveillance et l'envie triomphaient; mais leur joie fut de peu de durée. Tout à coup elle recouvre ses avantages, et brille avec un nouvel éclat dans l'air du troisième acte. Les applaudissemens retentissent de toutes parts, et semblable à l'astre qui en se levant se couvre de quelques nuages, pour verser ensuite des flots de lumières, elle paraît plus belle que jamais.

Sa réputation s'accroît rapidement. Bientôt elle s'étend dans toutes les parties de la France. Les théâtres des départemens se disputent l'honneur de la posséder. Elle obtient un congé en 1816; elle se rend à Lyon; elle passe de là à Bruxelles. Partout elle est accueillie avec enthousiasme; partout elle justifie la réputation qu'elle s'est acquise, et la faveur dont l'a comblée la capitale.

D'autres congés lui sont accordés; mais ses camarades craignent de la perdre. Ils s'empressent de lui offrir des dédommagemens, et déposent entre ses mains l'honorable rançon d'une absence qu'ils redoutent.

Madame Boulanger a créé plusieurs rôles, et notamment celui de la comtesse dans *Jeannot*, de Juliette dans *Félicia* et d'Erile dans *Joconde*; mais il n'en est aucun où ses talens se développent avec plus de grâce que celui de la servante dans *Emma*. C'est là que par la finesse, la grâce, l'élégance et le naturel de son jeu, la légèreté de sa voix, la pureté de son chant, elle mérite surtout les applaudissemens que le public se plaît à lui prodiguer.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

BOULLARD,

ROLE DU SÉNÉCHAL (DANS JEAN DE PARIS).

Jean-Baptiste-Prosper Boullard est né à Nismes (Gard) le 24 août 1800; destiné d'abord à la chirurgie, il fut à l'école de Montpellier faire ses premières études.

Dans ce pays où l'on reçoit par contrebande quelques rayons du beau soleil d'Italie, chacun s'estime musicien né, chacun croit savoir chanter, chacun chante. A Montpellier, comme dans la plupart des villes de province, il existait un théâtre de société et une confrérie d'artistes amateurs qui, sur le théâtre bourgeois, jouaient la comédie bourgeoise en manière de récréation; il est rare que ce genre de société soit une pépinière de bons comédiens; gâtés par l'indulgence du public, ces jeunes artistes se croient de petits phénomènes, et leur orgueil s'enfle volontiers aux applaudissemens gratuits des spectateurs bénévoles; on ne siffle pas sur les théâtres bourgeois, et même on n'y doit pas siffler, car, vous le savez comme moi, siffler,

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Là, chacun entre librement, non avec un petit écu, mais avec une lettre d'invitation; là, tout est plaisir, ou du moins, si l'on éprouve quelqu'ennui, on n'a pas le regret de l'avoir payé, et l'on se console en applaudissant,

faute de mieux. C'est tout-à-fait une exception quand, sur un de ces théâtres, apparaît une voix chantante, une voix vraiment harmonieuse; aussi, ce fut une bonne fortune pour la scène bourgeoise de Montpellier, lorsqu'un jour Boullard s'y présenta, le scalpel d'une main, une romance de l'autre; on s'empressa de serrer les rangs pour lui faire une place, et bientôt, le nouveau venu occupa la première, avant ceux qui lui avaient donné une si généreuse hospitalité. Le jeune chirurgien faisait fureur, on ne parlait à Montpellier que de sa belle voix de tenor; voilà que, fesant une tournée départementale, le père de notre admirable Nourrit passa par Montpellier sa ville natale, pour y donner quelques représentations. Aussitôt après son arrivée, entendant faire grand bruit du talent des jeunes acteurs, il eut la curiosité de les entendre; il vint donc un soir à l'opéra surnuméraire de Montpellier. Il avait bien choisi son jour, car on jouait Œdipe à Colonne; il écouta la pièce jusqu'au bout, et même, fut assez satisfait de l'exécution pour adresser des félicitations aux jeunes chanteurs; mais celui qui avait le plus fixé son attention de connaisseur pendant la représentation, celui qui obtint le plus d'éloges, ce fut Boullard, qui, dans le rôle de Polynice, premier tenor s'il en fût, avait éclipsé toutes les autres voix et même la basse-taille d'Œdipe. — Vous avez un tenor magnifique, lui dit Nourrit; pourquoi, avec une aussi belle voix, ne prendriez-vous pas la carrière théâtrale? Et comme l'artiste est toujours à la fois le protégé et le protecteur des arts, il lui proposa de le faire entrer comme élève au Conservatoire de Paris. Les conseils d'un bon maître, la passion musicale de Boullard, son espérance de succès l'eurent bientôt décidé... Il accepta la bienveillante proposition.

Un mois après, il reçut l'autorisation de partir pour la capitale. Alors, renonçant pour jamais à la trousse chirurgicale, après avoir reçu les embrassemens de sa famille et les adieux de ses amis, il partit seul avec ses espérances et sa voix; il se confiait dans un heureux avenir hypothéqué sur son tenor, et gaîment, il s'avançait sur la route de Paris en chantonnant le refrain de Bias:

Omnia mea mecum porto !...

Il chantait donc, pour abréger la longueur et l'ennui du chemin, il chanta tant et si bien, qu'aux approches de Lyon il fut pris d'un violent

Galerie Théâtrale.



Opéra Comique. M^R. BOULLARD. Rôle de Sénéchal (Jean de Paris)

Qu'à mes ordres ici tout le monde se rende

enrouement qui le força de garder le lit pendant trente-six heures... Au bout de ce tems, le pauvre enroué qui s'était couché tenor, se réveilla propriétaire d'une basse des mieux conditionnées, de la basse que nous lui connaissons tous; et quand il voulut essayer un air de Polynice, il fut tout surpris de se trouver transformé en Œdipe.

Il était alors dans sa dix-neuvième année; désappointé de sa nouvelle découverte, il hésita un moment, doutant s'il continuerait son voyage, ou si, retournant sur ses pas, il reviendrait à ses lancettes; dans son incertitude, il tira sa carrière à pile ou face; le Conservatoire gagna sa cause, et Boullard poursuivit son chemin.

Aussitôt arrivé à Paris, il s'empressa d'aller trouver son protecteur et de lui conter sa mésaventure; la surprise de Nourrit fut extrême; cependant, il le fit chanter, afin de connaître l'étendue de son nouveau larynx, et fut encore plus étonné, quand, après examen, il vit que Boullard n'avait pas perdu au change. Le jeune homme rassuré reprit courage, et fut au Conservatoire en qualité d'externe; on n'y recevait pas encore d'internes à cette époque. Il eut pour maître de chant Garat, et Lainé pour maître de déclamation. Il entra aussi dans les chœurs de l'Opéra en même tems que son camarade Chollet, et après deux ans d'études, il prit un engagement à Bordeaux dans l'emploi des secondes basses-tailles; il y fut très goûté, et l'année suivante, ses progrès le firent parvenir aux premières basses.

Dufresne, ancien artiste de l'Académie de Musique, se trouvant alors à Bordeaux, encouragea le jeune acteur par ses conseils, et le perfectionna par ses leçons. De Bordeaux, Boullard se rendit à Toulouse où il resta deux ans; de là il vint à Rouen. Il eut le talent de captiver la bienveillance des difficiles habitans de cette ville, et pendant trois années, la faveur publique applaudit à ses succès. Après ce tems, il revint à Paris au théâtre de l'Odéon, où l'on jouait alors l'opéra; il débuta dans Robin des Bois, la Pie Voleuse et le Barbier de Séville. Ses débuts furent très heureux, et M. Sauvage, alors directeur, n'eut qu'à s'applaudir de l'emprunt qu'il venait de faire à la province. Après la dissolution de l'ancienne société de l'Opéra-Comique, sous la direction de M. Ducis en 1828, Boullard passa au théâtre Feydeau, car l'Odéon ne chantait déjà plus. Ses brillans débuts dans Gaveston de la Dame Blanche, Jacob de Joseph, et Alibourg d'Euphrosine le firent attacher à ce théâtre dont il fait aujourd'hui partie comme sociétaire; il est très

remarquable dans le sénéchal de Jean de Paris, et chante avec beaucoup de goût le grand air :

C'est la princesse de Navarre !

Il mérite aussi une mention honorable dans le Livre de l'Ermite, les Gondoliers et le Proscrit; il jouait encore fort bien dans la Marquise de Brinvilliers, et le jeu est une qualité que l'on trouve rarement chez un chanteur. Au résumé Boullard est un homme plein d'intelligence et de moyens. On lui reproche de la paresse et c'est un grand défaut, dont nous devons tous nous plaindre; c'est une perte pour nos plaisirs, espérons qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin, et qu'il travaillera pour lui, pour le théâtre et pour nous.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

MLLE BOURGOIN,

ROLE DE ROXELANE (DANS LES TROIS SULTANES).

LES TROIS SULTANES sont une des plus agréables productions du poète Favart. Elles lui appartiennent tout entières, et ne doivent rien à l'esprit futile et léger de l'abbé de Voisenon. Cette pièce fut composée pour la troupe Française, réunie aux Italiens en 1761. L'auteur s'était rendu célèbre par tant d'ouvrages étincelans de grâce et d'esprit, qu'on attacha le plus grand intérêt à la réussite de celui-ci. On commanda les costumes des acteurs à Constantinople. On les fit des étoffes même du pays, et sur le modèle de ceux des femmes du sérail. Le des Trois Sultanes sujet était en quelque sorte national. Il s'agissait du triomphe des Françaises, et les dames ne pouvaient manquer de faire cause commune dans de si grands intérêts. Aussi la représentation eut-elle le plus grand succès. C'était l'époque où l'Opéra-Comique venait de se tirer de sa longue et ancienne roture, où il comptait parmi ses acteurs, les Colalto et les Carlin, et parmi ses actrices, les Riccoboni et les Favart.

Ce fut Madame Favart qui joua le rôle de Roxelane. Elle y déploya la grâce, la finesse et l'élégance qui la distinguaient comme auteur et comme actrice. L'abbé de Lattaignant (car il était de sa destinée d'être recherchée par des abbés) fit pour elle, en sortant du spectacle, un impromptu que l'on a conservé:

Le joli couple à mon avis,
Que Favart et sa femme!
Quel auteur met en ses écrits
Plus d'esprit et plus d'âme?
Est-il pour l'exécution
Actrice plus jolie?
L'on prendrait l'un pour Apollon,
Et l'autre pour Thalie.

Le sujet des *Trois Sultanes* est tiré d'un conte de Marmontel. Favart avait donc peu à inventer; mais il a si bien distribué toutes les parties de son ouvrage, que cette composition s'élève en quelque sorte au-dessus du genre de l'opéra.

Le rôle de Roxelane exige une réunion de qualités qu'il n'est pas toujours facile de rencontrer: jeunesse, grâce, légèreté, figure spirituelle et piquante, démarche vive et animée; il faut chanter avec goût, danser avec élégance: Madame Favart possédait tous ces avantages. Après elle, Madame Dugazon trouva encore le secret d'enchanter le public. Nulle actrice n'a jamais eu plus de gaîté, de franchise, de naturel. Sa figure semblait dessinée pour le rôle; quand elle jouait, tous les spectateurs avaient pour elle le cœur de Soliman. Après sa retraite, on crut qu'il était désormais impossible de remettre Roxelane sur la Scène. M.lle Bourgoin en jugea autrement; et, sans s'effrayer ni des préjugés du public, ni de la réputation de l'actrice qui l'avait devancée, elle résolut, quelques années après son admission au Théâtre Français, de disputer à son tour le cœur du sultan; et le succès couronna son entreprise.

Les Trois Sultanes, quoique nées sur un théâtre secondaire, sont du nombre de ces ouvrages dont un grand théâtre peut, sans déroger, enrichir son répertoire. Les comédiens français, qui savent, quand il le faut, concilier les intérêts de la caisse avec la dignité du rang, ne les ont point dédaignées; et cet ouvrage est toujours recherché quand il est joué avec soin.

La nature a pourvu M.lle Bourgoin de tous les charmes nécessaires pour captiver le cœur du sultan; sa figure est enjouée, sa tournure vive et piquante; sans être musicienne, elle chante avec assez de goût pour contenter même ceux qui ont le goût difficile. Sa voix est pure et flexible; elle danse avec élégance et légèreté.

Cette jolie actrice est entrée au Théâtre Français en 1802. Elle avait débuté deux ans auparavant dans l'emploi des jeunes princesses de la

Galerie Théâtrale



(Théâtre français) Mlle BOURGOIN. Rôle de Roxelane

tragédie. Son maître était le célèbre comédien Dugazon, homme qui aurait laissé au théâtre des souvenirs recommandables, si les folies de l'esprit révolutionnaire ne l'eussent entraîné au-delà de toutes les bornes de la décence et de la raison. Sa jeunesse et ses charmes lui concilièrent facilement tous les suffrages, car il était difficile d'être plus jolie; mais on s'aperçut bientôt que la nature de son talent et ses dispositions naturelles l'appelaient plutôt à l'aimable enjouement de la comédie qu'aux sévères douleurs de la tragédie. Elle a constamment eu le plus grand succès dans tous les rôles qui exigent une gaîté vive et spirituelle. Personne n'a jamais mieux joué celui d'Hortense dans le *Florentin.* Elle était même parvenue à donner de la vogue à cette bluette presque abandonnée. On regrettera toujours que M.lle Bourgoin ne se soit pas exclusivement attachée au genre léger où elle aurait obtenu les plus brillans succès. Cependant, quoiqu'elle n'occupe pas le premier rang sur la scène tragique, on la voit avec beaucoup de plaisir dans tous les rôles qui demandent de la grâce, de la douceur, de l'ingénuité.

Elle joue avec un talent remarquable celui d'Iphigénie en Aulide. Elle se l'est en quelque sorte approprié, et en fait son plus beau titre de gloire. On cite à ce sujet une anecdote que les Annales des théâtres ne manqueront pas de recueillir. Sous le règne de Napoléon, elle eut un léger différent avec une grande dame de la France impériale : celle-ci lui écrivit une lettre, où elle usait de toute la hauteur de son rang, et qu'elle terminait en signant la *Duchesse de D.... ie.* M.lle Bourgoin répondit sur le même ton, et signa fort malignement, la *Princesse Iphigénie.*

M.lle Bourgoin n'égale pas M.lle Mars dans l'emploi des ingénuités, car personne n'égalera M.lle Mars; mais elle la remplace souvent avec beaucoup de bonheur; et, si l'on ne connaissait point l'actrice que ses camarades même ont surnommée le *Diamant*, on croirait souvent n'avoir rien à désirer en entendant M.lle Bourgoin.

Elle partage avec M.lle Leverd l'honneur de représenter Roxelane sur la Scène Française; et ces deux brillantes sultanes jouissent également de la faveur du public, car elles possèdent toutes les deux, dans un degré presque égal, les qualités qui conviennent à ce rôle.

Une troisième rivale, placée sur un théâtre moins élevé, s'y est fait aussi une réputation méritée; c'est M.lle Delia, de l'Odéon. Sa taille, sa figure vive et animée, son enjouement, et surtout l'art avec lequel elle exécute la danse du Schall, inventée sous le ciel où elle a pris naissance, lui assure toujours un grand nombre d'auditeurs. On peut donc se flatter que de long-temps Roxelane ne manquera d'aimables et spirituelles représentantes.

Ce n'est pas seulement à Paris que les talens et les charmes de M.lle Bourgoin sont connus. Il y a quelques années qu'elle obtint la permission de se rendre à Saint-Pétersbourg, où elle avait contracté un engagement pour quelques mois. Elle se rendit à son poste, à travers tous les périls de la guerre; car la partie de l'Allemagne qu'elle devait traverser était alors occupée par de nombreux corps de partisans, et notamment par celui du général Schill. Sa beauté et l'art avec lequel elle joua plusieurs rôles dans la tragédie et la comédie, lui firent parmi les Russes de nombreux admirateurs. En ce moment, elle est allée tenter de nouvelles conquêtes sur les bords de la Tamise.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE VINGT-SIXIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M.ME BRANCHU,

ROLE DE LA VESTALE (OPÉRA DU MÊME NOM.)

Madame Branchu est l'une des plus belles et des plus riches productions du Conservatoire. A une âme ardente et passionnée, elle joint une voix pure, flexible, éclatante, harmonieuse; on reconnaît dans son chant tout ce que le goût a de plus sûr, tout ce que l'art a de plus propre à embellir les dons de la nature. Car, quelque belle que soit la voix, les organes qui la produisent sont susceptibles de se perfectionner : ce sont des instrumens dont il faut étudier le mécanisme, dont il faut connaître toutes les ressources. C'est la méthode seule qui enseigne à bien chanter, comme c'est la grammaire et la rhétorique qui enseignent à bien parler. L'art de chanter a aussi ses Aristotes, ses Quintiliens. Heureux ceux qui l'ont cultivé sous des maîtres habiles! Madame Branchu a eu l'avantage d'avoir pour professeur un homme que la nature semble avoir créé pour le chant; un homme qui aurait deviné tout ce que la musique a de plus propre à captiver l'âme, si l'art n'eût pas existé. Élevée dès sa jeunesse au Conservatoire, enrichie des leçons de M. Garat, madame Branchu a contribué à fixer l'époque d'une heureuse révolution à l'Académie royale de Musique. Elle y a porté cette méthode, ce goût que nous avons emprunté des Italiens; conquête douce et précieuse, que nous n'avons acheté ni par le sang ni par les larmes, et qui finira par se naturaliser parmi nous.

Madame Branchu est non-seulement une habile cantatrice, mais le plus souvent une excellente actrice. Il n'en est pas de la France comme de l'Italie. Moins passionnés pour le chant que les Italiens, nous ne saurions nous contenter uniquement du plaisir de l'oreille. Il faut que les sons les plus harmonieux, les effets de la voix les plus purs, les plus étonnans, les plus propres à nous charmer, se rapportent à un sujet capable d'occuper notre cœur et notre esprit. En Italie, un simple cannevas suffit au compositeur. En France, la musique la plus belle, appliquée à un sujet sans intérêt, sans imagination et sans goût, n'obtiendra jamais nos suffrages. Il nous faut donc une action dramatique, mais une action qui plaise, qui occupe, qui charme notre attention; et non seulement nous exigeons du compositeur qu'il s'associe à un poète habile, nous voulons encore que le chant de l'acteur ne nuise point à l'action, et nous n'avons de véritable plaisir que quand nous trouvons la triple jouissance d'une pièce composée, jouée et chantée habilement. Nos virtuoses français ont donc beaucoup plus à faire pour obtenir nos suffrages, que les virtuoses italiens pour plaire à leurs auditeurs.

Madame Branchu est heureusement douée de tous les dons nécessaires pour obtenir sur notre scène lyrique les plus brillans succès. Elle joue comme elle chante. Son âme se déploie dans tous ses rôles : elle eût été une excellente actrice, quand elle n'eût pas été une excellente cantatrice. Sa taille n'a rien d'élevé, sa figure n'est remarquable que par une disposition singulière à exprimer tous les sentimens et toutes les passions; mais lorsqu'on l'entend, on n'est occupé que de son talent.

On trouverait difficilement sur les théâtres les plus célèbres une actrice capable de représenter avec plus d'âme, de châleur et d'énergie le beau rôle de l'opéra de la Vestale.

Ce sujet, éminemment dramatique, a eu le bonheur de rencontrer un poète habile, un compositeur digne du poète et une actrice digne de leur servir d'interprète. Ainsi tout se réunit pour lui assurer le succès le plus durable. La plupart des tragédies lyriques ne sont que d'un intérêt local ou de convention. L'intérêt de la *Vestale* est celui de l'humanité toute entière; c'est au moins l'intérêt du sexe le plus faible et le plus doux, de celui dont on excuse plus volontiers les fautes, dont on plaint plus facilement les infortunes; c'est une tragédie touchante dont les sensations et le dénouement attacheraient fortement encore, quand elle serait dépouillée du prestige des décorations et des machines, des appareils de la guerre et du triomphe, et du charme de la musique.

Mais elle perdrait néanmoins beaucoup de son rare mérite, si le principal

Galerie Théatrale



Deposée à la Don de la Librairie

(Acadie Royle de Musique) **Mme. BRANCHU.** (Role de la Vestale. Opera du même nom)

Toi que j'implore avec effroi
Redoutable Déesse,
Que ta malheureuse Prêtresse
Obtienne grâce devant toi &c

rôle était confié à une actrice moins habile que madame Branchu. Presque toutes celles qui ont voulu s'y essayer, sont restées fort au-dessous de leur modèle.

Il serait à souhaiter que notre grande scène lyrique eût un plus grand nombre de sujets propres à la suppléer, car les efforts qu'elle est obligée de faire altèrent souvent sa santé.

C'est une excellente institution que le Conservatoire. Nulle part on ne trouverait une réunion de professeurs plus célèbres et plus habiles. Mais il ne peut créer des talens; il cultive, il mûrit, il perfectionne les dons de la nature : il ne les supplée pas. On a souvent l'injustice de lui reprocher le petit nombre de sujets supérieurs qu'il a produits, comme si, dans tous les genres, les sujets supérieurs n'étaient pas toujours rares. Combien de poètes médiocres pour un Voltaire, de cantatrices vulgaires pour une Billington, une Barilli, une Catalani ! Le Conservatoire a déjà enrichi nos deux théâtres lyriques de talens précieux. Il a donné à l'art du chant une direction nouvelle. Il a perfectionné le goût et fixé chez nous les règles que nous avions méconnues avant lui. M. Nourrit, madame Branchu, madame Albert-Himm, et beaucoup d'autres sujets sortis de cette école, répondent assez à ses détracteurs.

Les arts ne fleurissent que pendant la paix, sous un gouvernement sage et paternel. Au milieu du tumulte des armes, lorsque le champ de bataille et les camps réclamaient toute la jeunesse de France, les écoles consacrées aux beaux-arts ne pouvaient réunir un nombre d'élèves capables d'exciter et d'entretenir cette noble émulation qui excite les efforts et enfante les talens. Lorsqu'après tant d'orages, il nous sera permis de nous reposer sous le sceptre du meilleur et du plus éclairé des monarques, à quels succès n'a pas droit de prétendre une nation riche en chefs-d'œuvres de tous les genres, et que son esprit et son goût appellent invinciblement à joindre aux lauriers de la victoire les palmes du génie ?

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-DEUXIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

BRISARD,

ROLE DU VIEIL HORACE.

Le véritable nom de cet acteur était *Britard*. Ce fut le public qui, par une fausse prononciation, lui donna celui de *Brisard;* il était né à Orléans en 1721, de parens honnêtes qui jouissaient d'une douce aisance, et lui donnèrent une bonne éducation. Il vint à Paris achever ses études, et comme il montrait des dispositions pour l'art du dessin et de la peinture, on le fit entrer dans l'école de Carle-Vanloo, premier peintre du Roi. Il y fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de dix-huit ans il se trouva en état de concourir pour le grand prix. Il était surtout habile dessinateur, et ses premiers essais promettaient à la France un grand artiste de plus.

Mais il ne donna aucune suite à ces études : il fréquentait le théâtre, et les succès des habile acteurs de ce temps enflammaient son imagination facile à s'exalter. Il ne put résister au désir de cueillir quelques palmes dans la même carrière.

Il avait fait connaissance de mademoiselle Destouches, directrice du théâtre de Lyon; elle le pressa de s'attacher à sa troupe : il céda facilement à ses instances et débuta peu de temps après. Les succès qu'il obtint furent si brillans, qu'on ne négligea rien pour le retenir en province; mais la capitale réclamait ses talens. Mademoiselle Dumesnil et mademoiselle Clairon

en avaient pris l'idée la plus avantageuse. La scène française était menacée de perdre Sarrasin, l'un des plus grands acteurs qu'elle eût jamais possédés. Brisard semblait seul capable de lui succéder ; mademoiselle Clairon et Dumesnil l'engagèrent à quitter la province. Il vint à Paris, débuta et parut bientôt supérieur à tous ses rivaux ; il avait alors trente-six ans. Sa figure était d'une noblesse théâtrale ; sa taille était élevée, sa démarche grande et digne de la tragédie ; son front était ombragé d'une belle chevelure blanche qui ajoutait à la dignité de sa personne. Tous ses traits portaient l'empreinte de la majesté, et sa figure s'animait sans peine de l'expression qui convenait à ses rôles. Jamais la nature n'avait produit un homme plus digne de représenter les rois et les grands prêtres.

On lui donna pour rôle de début *Alphonse*, dans la tragédie d'*Inès de Castro*; ce n'était pas le traiter d'une manière très-favorable. Cependant, il y obtint un succès éclatant, et l'on jugea, dès le premier jour, que le théâtre français aurait en lui un sujet digne d'en soutenir la gloire. Il parut avec bien plus d'avantage dans les rôles de *Mithridate* et de *Burrhus*. Ce fut là qu'il déploya tout ce que la nature lui avait prodigué de talens, tout ce que l'étude de l'art lui avait donné d'expérience. On le reçut le 13 mars 1758, et bientôt après, il prit rang parmi les premiers sujets du théâtre.

Son jeu était simple, son débit éloquent et grave, ne s'éloignait jamais de la nature. Jamais de recherche, jamais d'emphase, jamais d'effort. Il semblait avoir composé lui-même les vers qu'il récitait. Ceux qui lui enviaient ses triomphes prétendaient que ses cheveux blancs, sa taille et sa physionomie faisaient les trois quarts de ses succès. Mais quelque précieux que fussent ces avantages, il n'aurait jamais enlevé les suffrages, s'il n'avait joint à ses qualités extérieures les dons d'une âme élevée, sensible et intelligente.

Il resta près d'un demi siècle sur la scène sans rien perdre ni de la faveur publique, ni de sa première réputation ; les auteurs se disputaient l'avantage de lui confier des rôles. Il créa avec un grand talent ceux d'*Argyre* dans *Tancrède*, d'*Eustache de Saint-Pierre* dans le *Siège de Calais*, du *Grand Bramine* dans la *Veuve du Malabar*, d'*Avogare* dans *Gaston et Bayard*, de *Soliman* dans *Mustapha et Zéangir*, d'*OEdipe chez Admette*, et même de *Henri IV* dans la *Partie de Chasse* de ce nom.

Un mérite beaucoup plus réel que celui de ses cheveux blancs, et qui contribuait peut-être aussi à la faveur qu'on lui témoignait, c'était l'opinion qu'avait le public de sa probité, de son honneur, et de toutes les qualités



[illegible] del. [illegible] — Déposé [illegible]

(Théâtre français) **BRISARD.** (Rôle du vieil Horace)

« [illegible] seul contre trois [illegible] »

Le Vieil Horace

Qu'il mourût !

qui constituent l'homme de bien. Jamais un acteur plus honnête n'était monté sur les planches. Au milieu des périls du mauvais exemple et des séductions de tous les genres, il se distingua plus encore par la dignité de son caractère, la pureté de ses mœurs et la pratique de tout ce que la vertu a de plus honorable, que par l'éclat de ses succès et la supériorité de son talent.

Après avoir honoré la scène pendant une longue carrière, il obtint sa retraite en 1786, et joua pour la dernière fois le 1er d'avril de cette année, les rôles du *Vieil Horace* et de *Henri IV*. Cette représentation offrait un intérêt rare et pénible pour l'art. Le Théâtre-Français perdait à la fois Brisard, Préville, mademoiselle Fannier et madame Préville.

La scène de la *Partie de Chasse* où ils se trouvèrent tous les quatre réunis à la même table, produisit la plus vive impression. Brisard s'était surpassé dans les *Horaces;* touché jusqu'aux larmes des applaudissemens qu'on lui prodiguait, il ne put sans un extrême attendrissement prononcer ce vers qui convenait si bien à sa situation.

Moi-même, en vous quittant, je sens couler mes pleurs

Après la représentation, un homme d'un rang distingué monta dans sa loge avec son fils, et dit à cet enfant : « Mon fils, embrassez Monsieur, et » souvenez-vous que nous perdons un homme dont les vertus ont surpassé » le mérite. »

Brisard emportait dans sa retraite une pension de 2000 francs sur la caisse du Théâtre-Français, 2000 francs sur la cassette du Roi, et 500 francs comme professeur de déclamation. C'était tout ce qui lui restait avec une longue et honorable suite de trente ans de travaux au Théâtre-Français ; mais il était modeste, économe et simple dans ses goûts.

Il avait à peine passé trois ans dans les douceurs de la retraite, que les orages de la révolution vinrent l'arracher à son repos. Sa section le nomma capitaine des grenadiers, et il servit en cette qualité sous les ordres de M. de Lafayette; il n'eut pas le temps de voir toutes les horreurs de cette sanglante tragédie, où son cœur noble eût sans doute refusé de jouer un rôle. Il mourut le 30 janvier 1790, pleuré de ses amis, honoré du regret de tout ce que la capitale possédait d'hommes honnêtes.

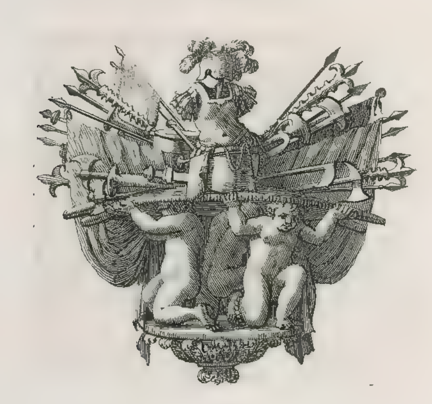
On raconte à son sujet plusieurs anecdotes qui méritent d'être citées. Ces beaux cheveux blancs qui ornaient sa tête ne provenaient pas de l'âge, mais d'une vive frayeur dont il avait été frappé sur le Rhône. Il passait ce

fleuve sur une barque; elle fut submergée par la mauvaise manœuvre du batelier. Brisard, plongé dans les flots, aurait infailliblement péri s'il n'eût eu le bonheur de s'attacher à un anneau de fer sous une des piles d'un pont voisin. Il resta ainsi suspendu entre la vie et la mort, et pret à succomber, lorsqu'on vint enfin à son secours. Le danger fit sur lui une si forte impression, que ses cheveux blanchirent subitement. On connaît plusieurs exemples d'un pareil phénomène.

Jamais acteur ne montra sur la scène plus de présence d'esprit que lui: un jour que le feu avait prit à son casque, le parterre témoigna vivement son inquiétude. Brisard l'ôta tranquillement, le remit à son confident, et continua son rôle sans s'arrêter un seul instant. Une autre fois, blessé à la main, et répandant beaucoup de sang, il ne quitta la scène qu'après en avoir reçu l'ordre formel du parterre.

Dorat, dans son poëme de la Déclamation, après avoir fait l'éloge de Le Kain, a dit de Brisard:

Tel est encor Brisard lorsque du viel Horace
Il peint l'âme romaine et l'héroïque audace,
Et que perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reste, il embrasse un vainqueur.
Quel feu! quel naturel! quel auguste langage!
C'est le héros lui-même et non le personnage.



GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Mlle BROCARD,

ROLE D'ALICIA (DANS JANE SHORE).

Le proverbe a menti..... vous êtes Champenoise!....

Oui, mademoiselle Suzanne Brocard est Champenoise, et très Champenoise elle est née à Chaumont dans le département de la Haute-Marne, ce qui ne l'empêche pas d'être une fort spirituelle et fort aimable femme. La nature lui a été généreuse, elle l'a dotée de grâce, d'esprit et de beauté: nous devons remercier mademoiselle Brocard de l'usage qu'elle a fait de ces précieuses qualités: elle les a consacrées à nos plaisirs en réunissant le titre de charmante actrice à celui de femme charmante.

Elle était toute jeune fille de 13 ans quand, essayant sa marche timide, elle s'avança pour la première fois sur la vaste scène de l'Odéon; elle y remplit de petits rôles à sa petite taille et s'y fit déjà remarquer par un naturel et une gentillesse vraiment extraordinaires dans une enfant. Elle était depuis deux ans au théâtre du faubourg Saint-Germain, lorsqu'en 1817, elle fixa l'attention de M. Sarrette, alors attaché à l'administration des Menus-Plaisirs. Remarquant en elle d'excellentes dispositions, il lui conseilla de tourner ses regards du côté de la Comédie-Française. C'était pour tous les acteurs le but de leurs désirs, le couronnement de leurs travaux, le pinacle de leur gloire, leur terre promise; il était si beau le Théâtre-Français de ce tems!... Mademoiselle Brocard, encouragée par les conseils et les espérances qu'on lui donnait, aspira à prendre un jour sa place parmi les premiers artistes du

grand théâtre : pour s'y préparer, elle alla demander des leçons au Conservatoire qui la compta bientôt au nombre de ses élèves les plus distingués : elle voyait devant elle un brillant avenir au Théâtre-Français, aussi fesait-elle tous ses efforts pour se mettre promptement en état d'arriver. — Elle n'était pas sur ses gardes quand l'heure sonna, quand la fortune vint la prendre en traître.

Un soir, elle sortait de jouer Iphigénie devant le duc de Duras ; séduit par les grâces et le talent de cette jeune actrice, il lui annonce qu'elle fait partie du Théâtre-Français, que son engagement est préparé, qu'il ne reste plus qu'à le signer et que le lendemain elle débute par le rôle de Zaïre. O ! Malheureux bonheur ! Mademoiselle Brocard n'avait jamais appris que les trois premiers actes de cet ouvrage ! Que faire ? L'ordre est formel, il lui faut débuter le lendemain ; étudier le rôle, elle n'en a pas le tems ; avouer son ignorance, elle n'en a pas le courage : une fausse honte la maîtrise ; elle n'ose parler, elle tremble, elle hésite, sa tête s'égare... elle prend un parti ! Dans son désespoir elle déjeune, mais plutôt deux fois qu'une ; puis immédiatement après, elle prétexte un étouffement, un éblouissement, que sais-je ?.... Le médecin accourt et saigne la jeune débutante. Mais en dépit d'elle-même, en dépit du déjeuner, des lancettes et de la Faculté, mademoiselle Brocard sort plus florissante que jamais de son épreuve suicide ; ses joues sont plus roses et plus fraîches, sa tête est plus légère, sa digestion plus promptement faite ; et cependant l'heure approche, ses débuts sont annoncés, l'indisposition impromptue n'a pas réussi ; mademoiselle Brocard se désole ; elle fait mieux elle se revêt, non pas de la gaze musulmane, mais d'une robe de voyage, elle s'embarque, non pas dans un landaw pour aller au théâtre, mais dans une chaise de poste pour fuir de Paris : elle part.—Et le soir, Orosmane éperdu pleurait sa Zaïre égarée, qui demandait à la province un refuge contre les applaudissemens de la capitale.

Mademoiselle Brocard courut long-tems de ville en ville sans se retourner ; mais enfin lasse de courir elle s'arrêta, puis rebroussa chemin, rentra à Paris, c'est-à-dire à l'Odéon où l'orage allait rembrunir son ciel jusqu'alors si limpide, où la cabale et les intrigues allaient troubler son existence si heureuse. Jeune et jolie, mademoiselle Brocard trouva une rivale jeune et jolie qui trembla devant la nouvelle venue et mit tout en œuvre pour entraver sa marche, pour couper les lauriers sous ses pas. Mademoiselle Brocard était belle, avec de beaux yeux bleus, un teint de roses, des cheveux châ-

Galérie Théâtrale.



Dessiné par A. Lacauchie — gravé par

Théâtre Français. Melle BROCARD. rôle d'Alicia (Jane Shore)

_Le ciel sur les ingrats ne lance plus la foudre !.

tains clairs, elle était faite au tour, elle était riche de toutes les richesses et de tous les charmes, et à cause de ces avantages elle fut obligée de quitter l'Odéon ; et pourtant en 1821 elle y avait créé avec le plus brillant succès le rôle de la si jolie et si diaphane Néala dans le Paria de M. Delavigne.

Exilée de l'Odéon, mademoiselle Brocard rentra ou plutôt entra aux Français le 10 avril 1825. Elle y débuta par les rôles de Junie dans Britannicus et celui de Rosine dans le Barbier de Séville; là ses grâces et son talent parlèrent plus éloquemment qu'au faubourg Saint-Germain : tout se réunissait en sa faveur, elle fut reçue par l'administration, reçue aussi par les applaudissemens des spectateurs.

Depuis cette époque elle marcha de succès en succès, et créa un grand nombre de rôles qui lui firent beaucoup d'honneur; parmi les plus remarquables, nous citerons ceux de Olga dans la pièce de ce nom, tragédie de M. Ancelot, dans laquelle on trouve une richesse exquise de poésie; la duchesse de Nottingham dans Elisabeth d'Angleterre, tragédie du même auteur; Claire dans les Deux Cousines; Alicia dans Jane Shore de Lemercier, rôle charmant auquel elle prêta une grâce toute particulière; nous lui devons encore une mention honorable dans les rôles de la Présidente des Rendez-Vous; de Louise Leroux dans Un An, ouvrage de M. Ancelot qui dernièrement se voilait sur les affiches de l'Ambigu du nom de Charlotte ou le Mariage d'Amour, après avoir eu l'honneur de figurer sur les affiches du théâtre Richelieu. Mademoiselle Brocard déploya beaucoup de verve dans la Charlotte Corday de Regnier Destourbets, jeune homme alors plein d'avenir et d'espérances et qui vient de mourir à la fleur de l'âge; Blanche dans Dominique, Julie dans 1760 ou les Trois Chapeaux, madame de la Popelinière dans l'Alibi ont glorieusement couronné les créations de mademoiselle Brocard, mais ne les ont pas terminées; les auteurs et le public peuvent long-tems encore compter sur cette jeune et jolie femme. — Mademoiselle Suzanne Brocard est sœur des deux demoiselles Brocard de l'Opéra...

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

Mme CASIMIR,

ROLE D'ANTONIA (DANS LE PROSCRIT).

Madame Casimir est sans contredit la première cantatrice de l'Opéra-Comique; et ce n'est pas à la mauvaise fortune du théâtre, mais bien à son talent, qu'elle est redevable de sa juste réputation. L'Opéra-Comique reviendrait aux jours de son ancienne splendeur, la baguette d'une fée le ferait renaître de cette vie d'autrefois qu'on ne connaît plus que par le souvenir et la tradition historique; elle lui rendrait toutes ces voix ravissantes qui se sont éteintes malheureusement dans la nuit du tombeau; eh bien, au milieu de ces anciennes gloires rajeunies, madame Casimir occuperait encore une des premières places. Elle ferait tour-à-tour de fort jolis duos avec mesdames Rigaut et Saint-Aubin, et ces dames trembleraient devant leur redoutable rivale. Madame Casimir a de plus un grand avantage qui depuis long-tems est rare à l'Opéra-Comique, elle chante fort bien et c'est beaucoup, mais elle est fort jolie et c'est aussi quelque chose; elle a surtout une physionomie très-gracieuse. Blonde comme madame Casimir, jolie comme elle, comme elle aux yeux bleus, mademoiselle Massy est la seule qui puisse entrer en lice avec elle; le public les adopte toutes les deux : il y a tant de présent dans la première, tant d'avenir dans la seconde.

Madame Casimir est née à Paris; ses noms de demoiselle sont : Alphonsine-Virginie-Marie Dubois; elle entra toute enfant au Conservatoire et fit ses premières études dans la classe de Blangini. Née avec les plus heureuses

dispositions, elle devint en peu de tems une des élèves les plus distinguées du Conservatoire, et déjà dans cette jeune fille on pouvait deviner le talent qui fait maintenant les beaux jours du théâtre de la Bourse. A 15 ans elle fit ses premiers débuts dans Jeannot et Colin et le Nouveau Seigneur; la présence de madame Rigaut qu'elle ne craindrait pas aujourd'hui lui fut alors nuisible. Elle faiblit devant la grande cantatrice; mais elle ne se découragea pas; elle ne se regarda pas comme vaincue, ne désespéra pas d'elle-même et fit bien. On lui confia un rôle important dans les Deux Jumelles, et la faveur du public lui fut dès-lors assurée; c'est de ce jour que date sa réputation. Depuis, elle marcha de progrès en progrès; les rôles qu'elle reprit ou ceux qu'elle créa lui firent beaucoup d'honneur; un de ceux qu'elle affectionnait le plus et dans lequel elle développa le plus de talent, ce fut le rôle de Danilowa dans la pièce de ce nom; malheureusement la faiblesse du poème perdit cet ouvrage et dans la chute entraîna la belle musique de M. Adam et le joli rôle de madame Casimir. La nullité des paroles sera toujours funeste à ce genre. Il semble passé en proverbe qu'un opéra-comique ne soit pas une pièce, mais un simple canevas bien nu, sur lequel le musicien brode quelques airs qui suffisent pour protéger tout l'ouvrage; et cela est une erreur très-grave : on serait bien plus disposé à comprendre l'intérêt de la musique, si l'on était prévenu favorablement et intéressé par le drame; et puis après, pourquoi se jouer ainsi du public et s'imaginer qu'il est consolé par une jolie ritournelle de l'ennui d'un long poème? Donnez-nous des concerts ou donnez-nous des pièces amusantes; les mauvaises paroles tuent la bonne musique....... et depuis long-tems Danilowa est oubliée!

Mais madame Casimir qui ne s'oublie pas et qui ne veut pas qu'on l'oublie a su se faire d'autres droits à la reconnaissance et à l'amour des dilettanti; parmi les rôles qu'elle a créés, nous remarquons surtout celui de Camille dans Zampa et celui d'Isabelle dans le Pré-aux-Clercs. Ce dernier rôle est son plus beau triomphe; avec quelle âme elle chante la délicieuse musique d'Hérold et surtout le grand air :

Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir!

Enfin je citerai pour compléter son éloge le rôle d'Antonia qu'elle vient

Galerie Théâtrale.



Opéra Comique. Mme CASIMIR. Rôle d'Antonia

[illegible]

de créer dans le Proscrit : elle y a obtenu un beau et légitime succès.

L'année dernière, l'Opéra-Comique se vit menacé de perdre sa prima donna : madame Casimir débuta aux Italiens par le rôle de Ninetta dans la Gazza Ladra et le succès qu'elle y obtint dut faire trembler les habitués de l'Opéra-Comique ; il y avait presque certitude du départ de leur chanteuse bien aimée ; cependant la saison musicale étant terminée, les acteurs italiens quittèrent Paris, et madame Casimir revint au théâtre de la Bourse. Dernièrement elle s'éloigna de la capitale et s'en fut visiter la province. Partout sur son passage elle recueillit de nombreux et justes applaudissemens. Nous autres Parisiens qui ne sommes pas chargés des plaisirs des provinciaux, nous prions madame Casimir de ne pas faire souvent de pareils voyages : deux mois d'absence c'est trop long. Chaque jour nous la regrettions sur l'affiche, nous la regrettions bien plus encore sur la scène. Maintenant madame Casimir nous est rendue et nous aimons à espérer que c'est pour long-tems, elle nous l'a promis ; qu'elle tienne sa parole et nous l'en remercierons par notre fidélité ; c'est une dette qu'il nous sera bien doux d'acquitter.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-SEIZIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.ME CHAMPMESLÉ,

ROLE DE PHÈDRE.

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a couté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

Il n'est point d'actrice qui ait reçu plus d'hommages et laissé de plus brillans souvenirs que madame Champmeslé. Cette illustre tragédienne, née à Rouen en 1641, était petite-fille d'un président au parlement de Normandie. Son nom était Marie Desmares. Son père, déshérité pour s'être marié sans l'aveu de ses parens, était devenu un simple marchand. Comme il n'avait point de fortune à laisser à ses enfans, la jeune Desmares suivit un penchant naturel qui l'entraînait vers le théâtre. Elle s'engagea dans une troupe de province, et épousa peu après Charles Chevillet dit Champmeslé, qui vint débuter dans la même troupe qu'elle.

La nature avait doué ce jeune acteur de beaucoup d'esprit et de talent. Il jouait dans la comédie avec une finesse remarquable. Ses succès en province furent rapides et brillans. Ceux de sa jeune épouse eurent moins d'éclat. Cependant, ils se présentèrent l'un et l'autre, en 1660, au théâtre du Marais, pour y jouer, Champmeslé dans la comédie, et sa jeune femme dans la tragédie. Les heureuses dispositions de cette aimable actrice ne s'étaient point encore développées. Son talent fut méconnu, et ce ne fut qu'en considération de celui de son mari qu'elle fut admise. Mais Laroque, comédien de ce théâtre, et son orateur habituel, jugea mieux que ses camarades. Il entrevit dans ce qu'elle faisait de bien, tout ce qu'elle pouvait

faire de mieux, lui donna des leçons, et dans l'espace de quelques mois, la mit en état de jouer les premiers rôles avec supériorité. La troupe de l'hôtel de Bourgogne envia un talent si remarquable à celle du Marais, et s'empressa de se l'attacher. Madame Champmeslé y fut reçue en 1670, et y débuta par le rôle d'*Hermione*.

Les amis de notre célèbre Racine voulurent voir cette représentation, et le pressèrent d'y assister. Il s'y refusa d'abord, dans la crainte de voir défigurer son ouvrage. Enfin, il se rendit. Les deux premiers actes lui parurent médiocrement joués; mais dans le reste de la pièce, l'actrice s'éleva à une telle perfection, que Racine, après le spectacle, courrut à sa loge, et se jetant presque à ses genoux, la combla d'éloges pour elle, et de remercimens pour lui.

Mademoiselle Desœillets qui avait acquis une réputation extraordinaire en jouant ce rôle, voulut voir la jeune débutante, et frappée comme tout le monde de son brillant succès, s'écria : *Il n'y a plus de Desœillets*. Cependant on convenait que sa nouvelle rivale lui était inférieure dans les deux premiers actes; ce qui fit dire à Louis XIV, le meilleur juge de la cour, que pour bien rendre le rôle d'Hermione, il faudrait en confier les deux premiers actes à M.lle Desœillets, et les autres à madame Champmeslé.

Dès ce moment, la réputation de madame Champmeslé alla toujours croissant, et Racine lui destina ses plus beaux rôles. Il venait d'achever *Bérénice*. Il la chargea de représenter cette grande princesse; et elle le fit avec un si rare succès, qu'elle devint un objet d'enthousiasme pour la cour et la ville. Racine ne fut pas le moins épris. On assure même qu'il ne put résister à l'ascendant de ses charmes, et qu'il s'établit entre elle et lui une liaison de cœur, à laquelle la célèbre actrice ne fut pas aussi fidelle que son illustre amant. Racine fils a nié cette liaison, et voici comment il s'explique à ce sujet :

« Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait entendre que mon » père était très-amoureux de la Champmeslé, et qu'il faisait même ses » tragédies suivant le goût de déclamation de cette actrice. Dans sa vie » imprimée à la tête de la dernière édition de ses œuvres, on lit qu'il en » avait un fils naturel, et que l'infidélité de cette comédienne, qui lui pré- » féra le comte de Tonnerre, fut cause qu'il renonça à cette actrice et aux » pièces de théâtre.

» Puisque de pareils buits, faussement répandus dans le tems, subsistent » encore aujourd'hui à la tête de ses œuvres, c'est à moi de les détruire.

» Ce prétendu fils naturel n'a jamais existé, et même selon toutes les » apparences, mon père n'a jamais eu pour la Champmeslé cette passion » qu'on a conjecturée de ses assiduités auprès d'elle; et je garderais le silence » à ce sujet, si je n'étais obligé d'en dire la véritable raison.

Galerie Théâtrale.



Dessiné par Coeuré — Déposé à la Direction de la Libᵉ — Gravé par Boulton

(Théâtre Français.) Mˡˡᵉ. CHAMPMESLÉ. (Rôle de Phèdre dans Phèdre)

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée

» La nature ne lui avait donné que la beauté, la voix, la mémoire. Du » reste, elle avait si peu d'esprit, qu'il fallait lui faire entendre les vers » qu'elle avait à dire et lui en donner le ton. Tout le monde sait le talent » que mon père avait pour la déclamation. Ceux qui s'imaginent que celle » qu'il avait introduite au théâtre était enflée et chantante sont dans l'er- » reur. Ils en jugent par la déclamation de la Duclos, élève de la Champ- » meslé; mais cette actrice quand elle eut perdu son maître, ne fut plus » la même. Elle poussait de grands éclats de voix, qui donnèrent un faux » goût aux comédiens. Mon père avait formé la Champmeslé, comme il » avait formé Baron; mais avec beaucoup de peine. Il lui faisait d'abord » comprendre les vers qu'elle avait à dire, lui faisait les gestes et lui dictait » les tons, que même il notait. L'écolière fidelle à ses leçons, quoiqu'actrice » par art, paraissait inspirée par la nature; et comme, par cette raison, » elle jouait beaucoup mieux dans les pièces de son maître que dans les » autres, on disait qu'elles étaient faites pour elle, et on en concluait l'amour » de l'auteur pour l'actrice. Mais de tous ceux qui l'ont fréquenté dans le » tems qu'il travaillait pour le théâtre, et que j'ai connus depuis, aucun » ne m'a nommé une personne qui eût sur lui le moindre empire. Il est » certain que depuis son mariage jusqu'à sa mort, la tendresse conjugale » a régné seule dans son cœur, quoiqu'il fût bien reçu dans une cour ai- » mable, qui le trouvait très-aimable lui-même. »

Cette justification d'un fils en faveur de son père paraît plus que suffisante. Madame de Sévigné recueillait avec plaisir toutes les notes galantes, et n'aimait pas assez Racine pour qu'on puisse s'en rapporter à son témoignage; mais il faut convenir aussi que Louis Racine fait un portrait bien sévère de madame Champmeslé. Il n'était guères possible que cette actrice fût aussi bornée qu'il le suppose; et quand elle joua pour la première fois le rôle d'Hermione avec tant de succès, ce n'était pas Racine qui le lui avait appris.

Les auteurs sont trop disposés à s'attribuer le triomphe des acteurs. Nous avons vu tout récemment attribuer exclusivement aux talens de M. Legouvé les succès les plus éclatans d'une actrice qui paraît avoir beaucoup de ressemblance avec madame Champmeslé; cependant, depuis la mort de son premier maître, elle a créé, par ses propres forces, des rôles qui ne lui font pas moins d'honneur que ceux qu'elle avait joués antérieurement.

Si madame Champmeslé excellait dans les pièces de Racine, c'est qu'elles étaient plus assorties à la nature de ses moyens, et que douée d'une grande sensibilité, elle trouvait dans les vers harmonieux de ce poète célèbre et dans le charme de son style, un accord parfait avec ses qualités personnelles. Rien n'est donc moins fondé que l'opinion répandue

dans quelques écrits, que Racine ne créa Phèdre que pour donner à madame Champmeslé un rôle où elle pût déployer tous ses talens, et peindre toutes les passions. Ce rôle mit en effet le comble à la gloire de l'actrice comme à celle de l'auteur. Mais dès-lors Racine s'éloigna de la scène tragique, et le roi l'ayant nommé son historiographe, il ne songea plus qu'à se livrer aux études nécessaires à cette nouvelle carrière.

A-peu-près à la même époque, madame Champmeslé passa au théâtre de la rue Guénégaud, où elle débuta par le rôle d'*Ariane*. C'était encore un de ceux où elle excellait, et il est probable que Racine ne le lui avait pas appris. Son triomphe fut complet. Rentrée au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, elle continua d'y être la première actrice. En 1698, sa santé commença à s'altérer; pour la rétablir, elle se retira à Auteuil, lieu célèbre alors, où Molière et Boileau avaient leur maison de campagne. Tous les secours de l'art ne purent prévenir une maladie dangereuse. Madame Champmeslé, au milieu des scènes tragiques, ne put voir la mort sans effroi. On eut de la peine à l'y préparer. La vue des ministres de la religion, dont la présence est ordinairement le signal d'un passage fatal et prochain, porta la terreur dans son âme. Cependant, le curé de Saint-Sulpice parvint à lui rendre le calme; elle renonça à sa profession, reçut les sacremens de l'église, et mourut le 15 mai de la même année. Son corps fut porté à Saint-Sulpice avec toutes les cérémonies accoutumées.

Madame Champmeslé n'était pas régulièrement belle. Sa peau était un peu brune et ses yeux petits; mais l'ensemble de ses traits était d'une expression séduisante. Sa taille était élevée, ses manières nobles, et le son de sa voix enchanteur. Quoiqu'elle eût peu d'esprit et d'instruction, sa maison n'en était pas moins le rendez-vous des hommes les plus distingués de son siècle. On y voyait Racine, Boileau, Chapelle, Valincourt et l'inimitable La Fontaine. Elle plaisait à ces grands hommes par la douceur de ses mœurs et une naïveté particulière, souvent préférable à l'esprit. Le fabuliste français ne dédaigna pas de lui dédier le conte de Beelphégor. Il lui disait :

Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante;
En pourrait-on trouver de plus touchante?
. . . .
Vous auriez eu mon âme toute entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé.
Mais en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant point vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami.
Et plût au ciel que j'eusse pu mieux faire!

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-TROISIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

CHENARD,

ROLE DE TITSIKAN (DANS LODOISKA OU LES TARTARES.)

Cet acteur, l'un des plus gais de la scène comique, est né à Auxerre. Il a été élevé à la cathédrale de cette ville, qui avait alors une fort bonne école de musique. La nature lui avait donné les plus heureuses dispositions, mais elle y avait ajouté un caractère de légèreté, d'enjouement, de dissipation même, qui le rendait peu propre aux exercices graves et sérieux du culte des autels.

Arrivé à l'âge où l'on se décide pour le choix d'un état, il quitta l'église pour le théâtre, et vint à Paris solliciter un début à l'Académie royale de musique. Il obtint la permission d'y jouer en 1782, et choisit pour rôles ceux de *Julien* dans *Colinette à la cour*, et d'*Oreste dans Iphigénie*.

Il apportait une belle qualité de voix, des sons purs et étendus, un jeu franc, naturel et animé. On l'entendit avec plaisir, et tout présageait une admission prochaine. Mais soit que l'Opéra eût encore trop de solemnité pour son caractère enjoué, soit qu'il s'impatientât de trop longs délais, ou qu'il fût effrayé du fracas d'un orchestre qui ménage rarement le chanteur, il abandonna l'Académie royale, s'offrit, l'année suivante, au Théâtre-Italien, et y débuta dans les rôles de *Jacques* des *trois Fermiers;* de *Dorimon* de la *Fausse Magie;* d'*Alexis* du *Déserteur*, de *Mathurin* dans *Rose et Colas*, de *Blaise* dans *la Colonie.*

L'Opéra-Comique était à cette époque dans tout son éclat. La muse des Favart, des Sedaine, des Voisenon, des Marmontel, des Piis, des Laujeon, fournissait des sujets pleins d'esprit et de gaîté à la lyre des Philidor, des Grétry, des Duni, des Dezède, des Martini, des Dalayrac, des Monsigny, etc., et ces aimables compositions étaient chantées et jouées par les Trial, les Clairval, les Rosières, les Michu. Voltaire lui-même ne dédaignait pas de descendre des hauteurs de la scène tragique, pour s'amuser des jeux rians et enjoués de la scène italienne; en 1807, on avait représenté sur ce théâtre *la Comtesse de Givry*, production piquante de ce poète célèbre.

Le théâtre du Vaudeville n'était point alors séparé de l'Opéra comique. On y jouait les productions riantes et légères de MM. Piis, Pariseau, Barré; et ce genre d'amusement était recherché d'un peuple naturellement gai, disposé à rire et à chanter; on répétait dans toute la France les couplets des *Amours d'été, des Vendangeurs*, etc.

Le théâtre même avait un corps de ballets pour les danses, et ne négligeait rien de ce qui pouvait attirer le public par l'appât du plaisir.

Chenard parut fait pour contribuer à la vogue extraordinaire dont les Italiens jouissaient à cette époque heureuse. On le dispensa des épreuves accoutumées; et peu de temps après ses débuts, on l'admit à un quart de part.

Ce n'était pas seulement par sa belle basse-taille, le naturel et la franchise de son talent que Chenard se recommandait; il était encore plus estimable par ses qualités sociales : on distinguait jusques dans ses moindres actions une disposition particulière à l'obligeance. Ses camarades trouvaient en lui un suppléant toujours prêt, et comme il aimait sa profession, il en remplissait facilement tous les devoirs. Jouissant de ses succès sans vanité, usant de ses talens sans prétention, il savait adroitement concilier la liberté et l'indépendance.

Il ne fallait que le voir une fois et l'entendre, pour se convaincre que la nature ne l'avait pas fait pour jouer les rôles de petits-maîtres. Rien d'artificiel en lui; les caractères qui lui conviennent le mieux sont ceux qui sont fondés sur une simplicité franche, et cette espèce d'abandon naïf que les esprits dédaigneux affectent de mépriser, et que l'homme qui observe sait apprécier. Chenard se fit bientôt une réputation dans les rôles qu'on appelle *à Tablier*; personne ne peint en effet mieux que lui les mœurs populaires. Mais il sait s'élever quand il faut, et malgré sa tendance à la gaîté quelquefois bouffonne, il sait trouver, quand il le faut, ces inspirations du sentiment, qui ne sont données qu'aux âmes honnêtes et aux bons cœurs. C'est ainsi que dans *Félix*, tous les sons de sa voix ont cet accent de la douleur et de la probité souffrante, qui intéresse et touche.

Galerie Théâtrale



Coeuré del. Déposé à la Direction [illegible] Prud'hon Sculp.

(Théâtre de l'Opéra-comique) **CHENARD.** (Rôle de Titzikan chef des Tartares dans Lodoïska)

Arrêtez, il est juste que j'imite sa générosité,
il a respecté nos jours, respectez les siens, respectez-le
ou j'abats la tête de celui qui oserait attenter à sa vie.

Chenard n'est pas seulement un habile acteur, un chanteur distingué, il se fait encore remarquer par le talent avec lequel il joue de quelques instrumens. Il a pris, pendant quatre ans, des leçons de violoncelle du célèbre Duport (*), et le public l'entend toujours avec un extrême plaisir dans la pièce intitulée, *le Concert interrompu.*

Les annales dramatiques ont conservé, au sujet de Chenard, une anecdote qui peint bien son caractère.

Un jour qu'il était au cabinet de minéralogie de l'hôtel des Monnaies, écoutant la leçon du célèbre chimiste, M. Sage, il oublie tout-à-coup le lieu où il est, le professeur qui parle, les objets curieux qui l'entourent, tire de sa poche le manuscrit d'une pièce nouvelle, et se met à en débiter à haute voix une longue tirade. L'auditoire le crut fou; mais quand on sut qui il était, on rit beaucoup de sa distraction.

La notice sur cet acteur ne serait pas complète si l'on n'ajoutait à l'éloge de ses talens celui d'un mérite bien plus précieux, l'amour filial, dont il n'a cessé de donner les preuves les plus recommandables, en prenant un soin particulier de sa mère, pauvre, mais bonne et vertueuse.

Le rôle de *Titsikan*, dans lequel cet acteur est ici représenté, est celui d'un tartare qui, après avoir éprouvé la générosité d'un chevalier polonais qui l'a fait prisonnier, le sauve à son tour de la fureur d'un détachement de Tartares. Ce sujet a été traité deux fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique; la première par MM. Loraux et Chérubini; la seconde par MM. Dejaure et Kreutzer. Il est tiré d'un épisode du roman de Faublas.

(*) Les annales de l'art musical comptent deux Duport; l'un qui vécut à Paris jusqu'en 1772, et passa ensuite à Berlin, où le roi le nomma Violoncelliste de la Chambre, et ensuite Surintendant de la musique de la Cour. Il tire de son instrument les plus beaux sons, et l'on a gravé à Paris plusieurs sonates de sa composition.

L'autre est frère et élève de celui qui est en Prusse; mais il a surpassé son maître. On regarde ses concerto sur le vioncello, comme ceux de Viotti sur le violon. Dès 1780, il fit l'admiration des concerts spirituels. En 1806, il n'avait encore rien perdu de l'aisance, de l'énergie et de l'éclat qui caractérisaient son jeu, à l'époque de sa plus haute réputation.

C'est de ce grand maître que Chenard a pris des leçons : l'élève s'est montré digne du professeur.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-QUATRIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

CHÉRON,

ROLE D'AGAMEMNON (DANS IPHIGÉNIE.)

Cet acteur qui a long-temps fait l'ornement de la scène lyrique, et qui vit aujourd'hui dans le sein de sa famille, est né en 1760, au village de Guyancourt, département de Seine et Oise. Ses parens étaient honnêtes quoique d'une condition obscure. Ils lui donnèrent une éducation conforme à leurs moyens, et pour l'achever à moins de frais, ils le firent entrer, en qualité d'enfant de chœur, à la cathédrale d'Evreux. Les cathédrales étaient alors les écoles qui fournissaient le plus de sujets aux Théâtres. L'éducation y était mâle; les enfans élevés au grand air, et loin des délicatesses et des vices de la capitale, y acquéraient une santé robuste, et venaient faire entendre sur la scène ces voix pleines et vigoureuses que le Conservatoire nous donne si rarement. Ils chantaient peut-être avec moins d'art, mais ils rendaient avec une expression plus forte et plus théâtrale les rôles qu'on leur confiait.

Chéron se distinguait parmi ses petits camarades par la justesse de son chant. Dès qu'il eut atteint sa dix-huitième année, il songea à s'ouvrir une carrière, et se présenta à l'Académie royale en 1779. Il y débuta dans le rôle de *Roland* de l'Opéra de ce nom. On admira l'étendue et la pureté de sa voix; il obtint un succès complet, et fut reçu dans le cours même de cette année.

Etranger aux mœurs et aux habitudes de la capitale, encore plus aux intrigues et aux tracasseries des coulisses, il regretta la vie religieuse qu'il avait quittée, et ne pouvant plus servir comme enfant de chœur, il sollicita et obtint la permission de servir dans la musique de Notre-Dame comme chantre.

Mais les chantres ont aussi leurs passions; les rivalités, l'envie, les injustices habitent souvent au fond du sanctuaire, comme elles résident au Théâtre; il retrouva dans sa nouvelle profession tout ce qu'il avait voulu éviter dans l'autre, et tracasseries pour tracasseries, il préféra une carrière qui lui assurait plus de fortune, plus de gloire, et les avantages d'une société plus policée. Il renonça donc à l'église, et, de simple lévite, redevint héros de théâtre. Sa rentrée à l'Opéra fut signalée par un nouveau triomphe. Dès ce moment il n'eut plus qu'une pensée, celle de se distinguer parmi ses camarades, et d'obtenir par son travail les suffrages publics; c'était par une résolution noble et généreuse, car la nature l'a fait ami du repos, et jamais il ne se familiarisa avec l'espèce de défaveur attachée à sa profession.

Il jouait avec un rare talent le rôle d'Agamemnon dans *Iphigénie en Aulide*. C'était un double honneur, car ce rôle avait été rempli, pendant plusieurs années, avec le plus brillant succès par le célèbre Larrivée. Chéron ne se montra point indigne de son modèle. Cependant on lui reprochait de manquer de pathétique dans les scènes de douleur où le malheureux roi des rois se voit contraint d'abandonner sa fille au fer de Calchas. Sa voix ne trouvait pas ces accens de tristesse et de désespoir concentré, qui répandent tant d'intérêt sur cette situation.

Mais combien il rachetait ce défaut par le ton de grandeur, de fierté qu'il rendait à Agamemnon quand il redevenait le chef des Grecs, et qu'on essayait de méconnaître son autorité ! La scène entre Achille et lui était admirable.

Il jouait aussi d'une manière supérieure le rôle d'Œdipe à Colonne, et chaque représentation augmentait sa réputation, en lui assurant de plus en plus les suffrages et les applaudissemens publics.

La nature lui avait donné une superbe basse-taille, une figure intéressante, une taille majestueuse, et tous les avantages extérieurs. Ses yeux étaient l'expression de son âme, et son âme était celle d'un homme sensible aux charmes des arts, et pénétré des devoirs de la société publique et privée. Malheureusement sa santé supportait difficilement les fatigues de sa profession; elle s'affaiblissait visiblement; mais son zèle le soutenait, bientôt il fallut céder. En 1802, à l'ouverture du Théâtre, on s'aperçut que le timbre de sa voix était sensiblement affaibli, il avait perdu l'usage de ces beaux sons qui rem-

Galerie Théâtrale



Cœuré del. | Déposé à la Direct.on de la Lib.ie | Prud'hon Sculp.t

(Académie R.le de Musique) **CHERON** (Rôle d'Agamemnon) dans Iphigénie en Aulide

Avec ma garde, Arcas, accompagnez la Reine,
Qu'elle prenne avec vous le chemin de Micène,
Qu'avec ma fille abandonnant ces lieux,
Elle la cache à tous les yeux.
Allez.

Act II. Sc. III

plissaient la salle avec tant de charme pour les auditeurs : elle était toujours franche et pure, mais elle n'obéissait plus avec la même docilité, et l'artiste avait besoin de la plus grande attention pour éviter des tons faux.

Dès lors, il parut moins souvent, et le public qui ne tient compte que des jouissances qu'on lui procure, s'accoutuma à son absence. Chéron sentit la nécessité de la retraite, il aspirait à cette époque, et l'a vit sans regret. Il obtint en 1808 une représentation à bénéfice, et ce fut là que se termina sa carrière. On donna pour lui la *Vestale* et le ballet de *Mirza*. Ses camarades regrettèrent un excellent sujet, un ami de mœurs douces, d'une conduite honorable ; et lui, il alla avec plaisir recueillir, au milieu de ses enfans, les fruits de l'éducation généreuse qu'il leur avait donnée.

On s'est demandé plus d'une fois, si nos théâtres lyriques avaient plus gagné que perdu par l'institution d'un conservatoire.

Lorsqu'on fonda ce bel établissement, on s'attendit à en voir sortir une foule de sujets précieux pour le chant, les instrumens et la déclamation théâtrale. On ne pouvait se persuader que dans une capitale aussi vaste, le nombre, la concurrence, et l'émulation des élèves ne produisissent pas des résultats précieux pour l'art.

L'expérience n'a pas justifié ces espérances ; les cathédrales ont fourni beaucoup de sujets, le conservatoire très-peu. Nos théâtres languissent sous le rapport du chant et de la déclamation : il a fourni des femmes et presque pas d'hommes ; cependant, il faut le dire, l'art musical a gagné à cet ordre de choses. On chante avec plus de goût ; les cathédrales, trop pauvres, ne peuvent plus nous donner de sujets. Le conservatoire est devenu la seule école. Les maîtres ne manquent pas ; mais les élèves d'un ordre supérieur sont rares.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

CHOLLET,

ROLE DE ZAMPA (DANS LA PIÈCE DE CE NOM).

Que devient-il ce charmant acteur que nous aimions tant au théâtre Ventadour ? — Est-il malade, est-il mort, est-il muet ? Non il vit toujours, il se porte à merveille, et chante aussi harmonieusement qu'autrefois ; seulement, il a renoncé à la France, il a emporté nos regrets, il a dédaigné nos applaudissemens et leur a préféré ceux des habitans de Bruxelles. La Belgique a recueilli notre chanteur bien aimé, que la Belgique lui soit un pays de bonheur ; et pourtant, qu'elle le garde le moins long-tems possible, qu'elle nous le rende un jour, aussi mélodieux que lorsqu'elle nous l'a emprunté.

Chollet est né à Paris, il y a trente-sept ans environ ; son père, maître de chapelle à Saint-Eustache, commença son éducation, et le fit entrer à cette église en qualité d'enfant-de-chœur. Le jeune Chollet avait quatorze ans à peine, qu'il se fesait remarquer par un très-beau talent sur le serpent ; c'était, sans contredit, un des premiers joueurs de serpent de la capitale. — On s'étonne à juste titre aujourd'hui, qu'après avoir joué long-tems d'un instrument aussi fatigant pour la poitrine, il ait pu conserver une douceur de voix si extraordinaire. Chollet entra en 1812 dans les chœurs italiens à l'Odéon ; il chanta l'Enfant des Augures dans Axout, opéra de Paër, et malgrè sa voix suave et mélodieuse, il resta humblement dans les chœrs et ne les quitta que pour ceux de l'Opéra-Comique : envain, on le sollicita de s'essayer

dans quelques petits rôles, il s'y refusa obstinément; et poursuivant sa vocation pour les chœurs, il entra dans ceux de l'Opéra, et y languit avec courage jusqu'à ce qu'un hasard heureux soit venu l'en tirer malgré lui. Un jour que l'on jouait Œdipe à Colonne, le Coryphée tomba subitement malade; pour le remplacer, ont eut recours à Chollet qui s'acquitta fort bien de son intérim; le soir même, son père, qui l'avait souvent engagé à débuter, lui signifia qu'à partir du lendemain il eût à quitter les chœurs de l'Opéra pour prendre un rang plus honorable et plus digne de lui. Quelque tems après, Chollet partit avec son père pour la Suisse et joua son premier rôle à Genève; il séduisit tous les spectateurs par le charme de sa voix, et de nombreux applaudissemens l'encouragèrent à poursuivre sa carrière, depuis si glorieuse. Il revint ensuite en France, la traversa dans son entier, donna des représentations au Hâvre, vint débuter à Paris à Feydeau et peu après fut engagé au théâtre de Bruxelles. C'est là qu'il connut la jeune et jolie demoiselle Wenzel qui fesait partie de la même troupe; ils revinrent ensemble à Paris et débutèrent, l'une à l'Odéon, et l'autre à l'Opéra-Comique. Là, sur une scène différente ils brillèrent d'un pareil éclat, et les deux astres amis, quoique séparés, continuèrent quelque tems encore à confondre leurs rayons.

L'amour d'une femme charmante et l'amour du public, tout souriait à l'ancien comparse; tout allait pour le mieux. — Mais voilà que l'infidélité vint déranger cette douce quiétude; en un jour, Chollet oublia les bontés de sa compagne... en une nuit il l'abandonna. — L'amour fut vengé par l'hymen. — Chollet ne s'en fâcha pas autrement; mari infortuné, il se rappela cette si heureuse vie d'amant heureux, il se consola facilement par l'inconstance de l'inconstance conjugale; on dit même qu'il en revint à ses premières amours; mais l'illusion était détruite; mademoiselle Wenzel avait été consolée par d'aimables consolateurs; elle ne voulut pas faire un retour sur elle-même, et rendit rigueur pour rigueur.

De désespoir, Chollet chanta, et tout le monde sait comment; sa voix est délicieuse, sa méthode excellente; comme acteur, il n'est pas toujours à l'abri du reproche; mais son chant est la meilleure excuse pour son jeu. Le plus grand éloge qu'on puisse lui faire, c'est de rappeler ses succès dans la Fiancée, Fra-Diavolo, les Deux Nuits, Zampa, etc.... Chollet savait nous consoler de la retraite de Martin, il était le plus précieux chanteur de l'Opéra-Comique; son départ est une très-grande perte pour l'art, pour le



Opéra Comique. M^r. CHOLLET Role de Zampa

théâtre, et surtout pour les spectateurs. Nous ne pouvons renoncer à l'espérance de le voir un jour revenir à nous; il nous doit de la reconnaissance pour nos applaudissemens et notre amour; puisse-t-il bientôt venir acquitter sa dette! — Ce qui nous autorise surtout à croire à son retour, c'est le bruit qui court dans les coulisses du début futur de sa fille à la salle de la Bourse; — élève de Chollet elle ne peut manquer d'être bien accueillie; elle le sera mieux encore et à plus forte raison, si elle s'offre au public protégée par la présence et par le talent de son père.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-TREIZIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.LLE CLAIRON,

ROLE DE D'AMÉNAIDE.

Claire-Joséphine-Hippolyte Lerys de la Tude, connue sous le nom de Clairon, apparemment à cause de son nom de baptême, naquit aux environs de Condé en 1724.

Fut-elle baptisée par un arlequin? On est d'abord étonné de l'impertinence de cette question; mais elle le dit dans ses mémoires, et voici à-peu-près de quelle manière on raconte cette singulière aventure.

Le jour de sa naissance était celui d'une fête que les habitans du lieu où elle était née, célébraient par des danses, des festins et des mascarades. Le curé était un homme jovial, qui, loin d'attrister ses paroissiens des funèbres images de l'enfer, aimait à partager leurs plaisirs. Dans ces jours de modernes bacchanales, il n'était pas le dernier à saisir le hochet et les grelots de la Folie.

La petite Clairon était si faible en venant au monde, qu'on eut peur qu'elle ne mourût avant d'être baptisée. La sage-femme se rendit en toute hâte au presbytère. M. le curé n'y est pas; à l'église... point de curé... mais du moins M. le vicaire... Pas plus de vicaire que de curé; il était aussi en goguettes. Une voisine croit qu'ils sont allés l'un et l'autre au bal masqué. On y court; effectivement le curé, habillé en arlequin, s'y divertissait avec son vicaire habillé en Gille.

La petite Claire se mourait. Retourner au presbytère, prendre des habits d'église, chercher le bénitier, tout cela demandait du tems, et l'on pouvait faute de baptême exposer le salut de Claire. Le curé prend son parti, fait ses excuses à l'assemblée, impose silence aux violons, et baptise

Claire, qu'on reporte promptement dans la maison paternelle. Aventure bisarre, mais qui paraît moins inconvenante pour une petite fille destinée à jouer la comédie. On ajoute que le bal recommença, et que la petite, à force de soins, parvint à recouvrer la santé et se faire une assez bonne constitution.

Ce récit ne paraît-il pas un peu fabuleux? Dans quel tems, en effet, en quel pays a-t-on vu le pasteur d'une église oublier sa dignité jusqu'à courir les bals et s'habiller en arlequin?

L'abbé de Montampuy, recteur de l'Université, se déguisa à la vérité sous des habits de femme pour aller au spectacle, mais il ne se déguisait que pour sauver le scandale. Ici c'est un curé qui gambade en habit d'arlequin, avec son vicaire en habit de Gille. *Credat judœus apella.*

J'aime mieux me persuader que mademoiselle Clairon, habituée à la société des beaux esprits de son tems, philosophe femelle au milieu d'un cercle de philosophes, a trouvé plaisant de travestir son curé en baladin, et de rire de son propre baptême, au risque de ce qui pourrait en arriver.

Toutefois, baptisée par un prêtre ou par un arlequin, elle montra dès ses premières années des étincelles d'un esprit brillant, et surtout le désir de jouer la comédie. Elle avait reçu de ses parens une éducation passable. Elle l'étendit par ses propres études, et parvint à débuter à la Comédie Italienne, en 1736, dans un petit rôle de soubrette. Elle était bien loin alors de ce haut rang qu'elle occupa par la suite sur la scène tragique; mais telle était la flexibilité de son talent, qu'elle pouvait jouer avec un égal succès les rôles les plus opposés.

Cependant, on la trouvait petite, et d'une jeunesse qui approchait de l'enfance. La Comédie Italienne ne parut pas sentir tout ce que la jeune Clairon avait de mérite. Son amour-propre s'en irrita. La troupe de Rouen lui fit des propositions; elle les accepta et joua dans cette ville, avec un succès extraordinaire, tous les rôles convenables à son âge. Elle chantait à merveille, dansait avec élégance, et mettait de l'esprit et de la grâce dans les moindres choses. Le théâtre de Rouen était dirigé par Lanoue, auteur et comédien d'un talent remarquable. Il distingua la jeune Clairon, ne la perdit point de vue, et quand il fut lui-même établi à Paris, il en parla si avantageusement, que mademoiselle Clairon reçut, à Dunkerque où elle était alors, l'ordre de se rendre à l'Opéra, pour y doubler mademoiselle Maure, célèbre cantatrice de ce tems. A travers ses rôles chantés, on voyait percer le véritable génie du débit théâtral. La célèbre Dangeville, soubrette la plus parfaite qu'on eût encore vue, avait besoin d'être doublée. Clairon se présenta et fut admise au début; mais pour l'effrayer, on la prévint qu'elle serait obligée de chanter et de danser dans les pièces d'agrément,

Galerie Théatrale.



Déposé à la Direction de la Libr.

(Théâtre Français) **Mlle CLAIRON.** (Rôle d'Aménaïde dans Tancrède.)

Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie
Mais la plus exécrable et la plus impunie
Est celle qui commande et la haine, et l'amour
Et qui veut nous forcer de changer en un jour
Le sort en est jeté

et de jouer même la tragédie, lorsque la comédie le trouverait à propos. Elle accepta tout, et demanda même à débuter dans l'emploi tragique. On rit d'abord de sa vanité. On rit bien plus encore quand on la vit choisir pour rôle de début, celui de *Phèdre*, dans lequel mademoiselle Duménil excellait. On s'attendait à une chute complète. Quelle fut la surprise des comédiens quand ils l'entendirent! Elle donnait à ce rôle une couleur neuve, forte, pathétique, constamment soutenue, constamment digne d'éloges, souvent d'admiration. Satisfaite d'avoir trompé l'attente de ses détracteurs, elle voulut que le triomphe fût complet, et affecta de jouer le rôle de *Dorine* du *Tartuffe* et de la *Nouveauté*, dans la petite pièce de ce nom. Les comédiens commencèrent à soupçonner qu'ils avaient acquis un sujet du plus rare mérite.

Mademoiselle Clairon était très-petite, et paraissait au théâtre d'une taille héroïque; elle était jolie, elle paraissait belle, noble, majestueuse, tant elle savait appeler l'art au secours de la nature. Jamais personne n'étudia autant qu'elle; jamais acteur ne fit une plus constante application de son esprit, de son goût, de son savoir aux progrès de son art. Elle ne négligeait aucun vers, aucune idée intermédiaire, aucune gradation, aucune nuance, Elle étudiait toutes ses attitudes, tous ses gestes, tous ses mouvemens, et jusqu'à la manière de s'asseoir, de se lever, de marcher. Elle était tellement pénétrée de la dignité royale dont elle se faisait l'interprète et l'image, qu'elle disait qu'une tragédienne devrait être élevée sur les genoux des reines. Sa dignité ne l'abandonnait jamais, et dans le secret même de sa vie privée, elle donnait à toutes ses manières une noblesse et une élégance qui la tenait constamment au-dessus des autres femmes. On lui reprochait seulement de ne pas varier ses rôles, et de n'y faire jamais de changement. « Quand j'ai trouvé ce qui est bien, disait-elle, je me garde » bien de chercher le mieux. »

En peu de tems, sa réputation éclipsa celle de toutes ses rivales. Les auteurs se disputèrent l'avantage de lui confier des rôles. Voltaire lui adressa des vers; Dorat la chanta dans son poëme de la Déclamation :

> Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
> Et tous ses mouvemens déployés avec grâce.
> Quel auguste maintien ! quelle noble fierté !
> Tout, jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Les rôles où elle excellait étaient ceux d'*Electre* dans l'*Oreste* de Voltaire, de *Cassandre* dans les *Troyennes*, d'*Idamé* dans l'*Orphelin de la Chine*, d'*Iphigénie en Tauride*, d'*Astarbé*, d'*Aménaïde* dans *Tancrède*, d'*Aliénor* du *Siège de Calais*.

Cette dernière pièce devint pour elle l'occasion des plus vifs désagrémens. Elle était à sa trentième représentation. Un acteur nommé *Dubois* y jouait, et cet acteur venait d'être l'objet d'un procès scandaleux. Mademoiselle Clairon crut l'honneur de la scène compromis si Dubois reparaissait. Au moment de jouer, elle refusa de remplir son rôle, et toute instance fut inutile. Le parterre irrité, fit entendre les cris : *Au Fort-l'Evêque la Clairon! à l'Hôpital la Frétillon!* L'autorité intervint, et le lendemain un exempt de police se présenta chez la princesse pour la conduire en prison. Les anciens rois étendaient leur sceptre, et à ce signal toute puissance s'abaissait. Mademoiselle Clairon voulut user de ce noble privilège, et déclara que le roi n'avait aucun pouvoir sur son honneur. « Je le sais, reprit l'exempt, où il n'y a rien, Sa Majesté perd ses droits. » Et en même tems il se saisit de l'héroïne et l'emmena. Madame de F..., femme de l'intendant de Paris, était en ce moment chez mademoiselle Clairon; elle voulut lui faire l'honneur de la conduire dans sa voiture, et l'accompagna jusqu'au Fort-l'Evêque.

Ce désagrément laissa une profonde blessure dans son cœur. Dès ce moment elle ne pensa plus qu'à la retraite; elle quitta le théâtre un an après, n'ayant encore que quarante-trois ans. Ce fut une perte très-grande pour la scène française. Elle reparut cependant en 1770, pour les fêtes du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et joua avec sa supériorité ordinaire les rôles d'*Athalie* et d'*Aménaïde*.

Mais elle avait besoin de célébrité et d'hommages. Pour se conserver une sorte de cour, elle réunit à un brillant souper un grand nombre d'hommes distingués et de gens de lettres. Ce fut dans une de ces fêtes qu'elle fit l'apothéose de Voltaire, revêtue des attributs de Melpomène; le vieil Apollon en ressentit un vif plaisir, et l'exprima en vers plus remarquables par la flatterie que par leur mérite réel.

Elle jouissait alors d'une grande fortune; mais les opérations de l'abbé Terray l'ayant réduite à 14,000 livres, elle se crut trop pauvre pour vivre à Paris, se retira en Allemagne, à la cour du margrave d'Anspach, et revint, après dix-sept ans, mourir à Paris dans l'obscurité. Elle avait alors soixante-dix-neuf ans.

Elle a laissé des mémoires, où l'on trouve souvent des réflexions utiles sur les rôles qu'elle a joués, et quelquefois justes sur son art. Elle avait contribué avec Lekain à bannir du théâtre ces costumes modernes, dont on habillait ridiculement les héros et les héroïnes de l'antiquité.

On a parlé diversement de sa vie privée. Il est constant qu'elle était moins irrégulière qu'on ne l'a dit. Il ne faut pas en croire ce qu'a écrit le comte de Caylus dans son roman de *Frétillon*.

GALERIE THÉATRALE.

VARIÉTES.

Mlle JENNY-COLON,

ROLE DE MARIE (DANS L'ONCLE RIVAL).

Il fut un tems où l'Opéra-Comique semblait exploité en entier par la famille des Colon; sur la même affiche, on voyait figurer par rang d'âge madame Colon la mère, mademoiselle Eléonore Colon et mademoiselle Jenny-Colon. Aujourd'hui, ces trois noms ont disparu. Madame Colon, qui jouait peu dans ce tems-là, a pris un meilleur parti, et ne joue plus du tout, mademoiselle Eléonore Colon chante en province; mais heureusement pour nous, mademoiselle Jenny-Colon est restée à Paris, et heureusement pour elle, elle a quitté l'Opéra-Comique. Mademoiselle Jenny-Colon chante fort agréablement le vaudeville, mais sa voix qui fait merveille au théâtre des Variétés, brillerait moins à la salle de la Bourse; ce qui n'empêche pas mademoiselle Jenny-Colon d'être une fort jolie et fort agréable cantatrice; ses cheveux sont très-blonds, ses yeux sont très-beaux, sa peau très-blanche, sa taille un peu trop forte; elle occupe incontestablement la première place aux Variétés, il est même juste de dire que seule elle la mérite; malheureusement pour le théâtre, mademoiselle Jenny-Colon fait de fréquentes absences; qu'elle visite l'Angleterre ou la province comme disent les uns, qu'elle soit éloignée de la scène par des devoirs maternels, comme disent les autres, c'est ce que j'ignore; mais ce qu'il y a de certain, c'est que trop souvent la Prima Donna des Variétés s'éclipse, en dépit des réclamations de ses nombreux adorateurs qui peuplent, chaque soir, l'orchestre et les avant-scène.

Mademoiselle Jenny-Colon, au sortir de l'Opéra-Comique, où elle avait débuté dans les Petits Savoyards, passa au Vaudeville; elle y fut trouvée charmante, elle y joua très-bien, elle y chanta comme un ange; tout le monde se prit à l'adorer. J'ai même entendu parler d'un banquier hollandais, et puis d'une liaison, et puis d'une infidélité, et puis d'une rupture... Mais tout cela, c'est dans le secret des coulisses, tout cela, c'est derrière le rideau, je ne me permettrai pas de le soulever. Mademoiselle Jenny-Colon, dans un voyage en Angleterre, rencontra Lafont, homme charmant et très-aimable, frère de Lafont de l'Opéra, et qui fait aujourd'hui l'admiration des jeunes spectatrices du théâtre de la rue de Chartres; elle plut à Lafont, et Lafont lui plut, cela devait être; en conséquence ils se marièrent; cela eût peut-être mieux fait de ne pas être, car voilà que, de retour en France, les deux époux se fatiguèrent de leur union; pour trancher le nœud gordien, ils firent comme Alexandre..... Ils s'adressèrent aux tribunaux, qui annihilèrent légalement le mariage insulaire. Depuis ce tems, les deux ex-époux mènent joyeuse vie, chacun de son côté, l'un à droite, l'autre à gauche, Monsieur au Vaudeville, Madame aux Variétés. Avant d'entrer à ce théâtre, mademoiselle Jenny-Colon fit un court séjour au Gymnase, elle y fut charmante comme toujours, notamment dans l'Oncle Rival; mais au Gymnase il y avait mademoiselle Léontine-Fay, il y avait mademoiselle Jenny-Vertpré, il y avait mademoiselle Louise-Despréaux; mademoiselle Jenny-Colon ne voulut pas se contenter de la quatrième place, et préféra la première à côté d'Odry; cette place était vacante depuis la vieillesse de mademoiselle Pauline, et l'on fut bien heureux de trouver cette jeune et charmante héritière.

Mademoiselle Jenny-Colon est née en 1807, elle a devant elle un long avenir de couronnes, si elle veut rester fidèle à son théâtre de boulevard; elle s'est mise en possession de l'amour du public, c'est une conquête qu'il serait difficile de lui enlever. Il n'y a pas en elle seulement une jolie femme, mais encore une actrice de talent; elle en a bien fait preuve dernièrement dans madame d'Egmont, ouvrage de M. Ancelot, où elle a parfaitement bien joué un rôle très-important. Elle était pleine de grâce et d'esprit dans la Servante Justifiée, dans Clémence et Caroline, dans le Mariage par Ordre, et surtout dans la Prima-Donna; mais son véritable triomphe, c'est dans les Amours de Paris, pièce faite exprès pour elle à son retour d'un long voyage, pièce dans laquelle, après avoir parfaitement bien joué,

Galerie Théâtrale.



Th.re des Variétés — M.ELLE JENNY-COLON. — rôle de Marie.

J'ai dix huit ans, monssu le Baron

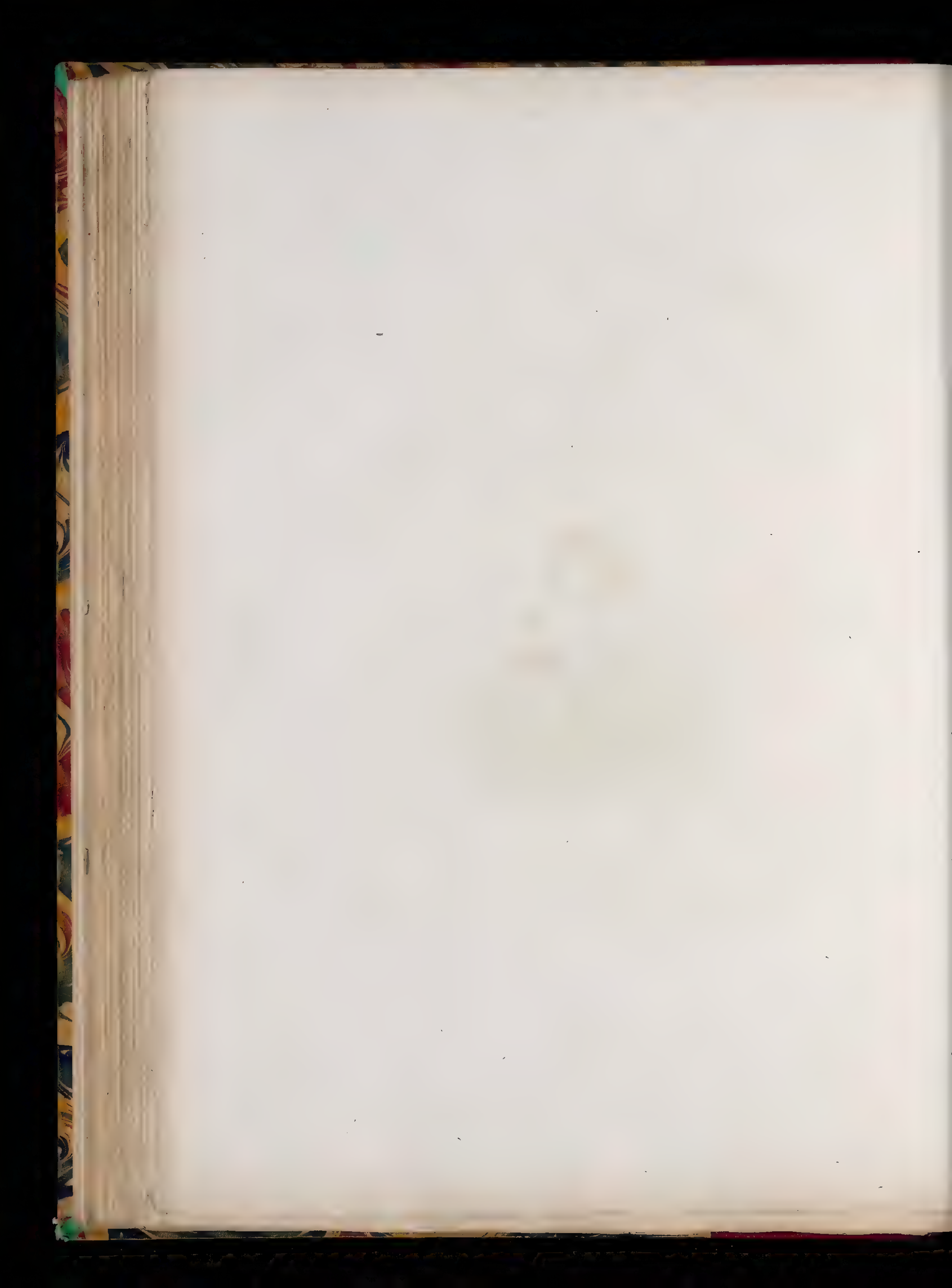
et mérité les applaudissemens des spectateurs, elle finit modestement par dire qu'elle voudrait :

Être les amours de Paris !...

Et comme tout le Paris des Variétés est de son avis, tout ce bon Paris applaudit.

Mademoiselle Jenny-Colon jouit d'une grande réputation de chanteuse; il n'est pas un ouvrage, fût-il en un acte, où l'on ne trouve moyen d'adapter un long morceau de musique pour entretenir sa bonne habitude et son larynx; le fait est que mademoiselle Jenny-Colon fait du vaudeville un quasi-opéra-comique.... Cela doit être bien permis dans un siècle où tant de chanteurs font de l'opéra-comique un quasi-vaudeville.





GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-NEUVIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.LLE CONTAT (LOUISE),

ROLE DE SUZANNE (DANS LE MARIAGE DE FIGARO).

Deux actrices de ce nom ont brillé au Théâtre français, l'une dans l'emploi des grandes coquettes, l'autre dans celui des soubrettes. C'est de la première qu'il est ici question.

Elle naquit à Paris en 1760, de parens obscurs mais honnêtes. Sa mère était d'une grande beauté. Mademoiselle Louise Contat était née avec les plus heureuses qualités, un esprit naturel et remarquable, et les grâces les plus séduisantes. Toute sa figure portait l'empreinte d'une gaieté fine et aimable. Son cœur était d'une bonté digne d'éloge.

Ces dons précieux la recommandèrent à madame Préville, qui se chargea de son éducation dramatique. Il n'existait point alors d'école royale pour former de jeunes actrices. Celles qui se destinaient à la carrière du théâtre, prenaient des leçons des acteurs les plus célèbres, se formaient à leur exemple, et souvent allaient sur les théâtres de province faire leurs premiers essais. Mademoiselle Contat fit les siens à Paris, et débuta en 1776 au Théâtre français. Elle n'avait, puisqu'il faut le dire, aucune des qualités convenables pour jouer la tragédie. Son caractère l'éloignait invinciblement de toutes les passions fortes. Ce fut néanmoins dans la tragédie qu'elle débuta ; on lui confia le rôle d'*Atalide* dans la tragédie de Bajazet. Elle le joua avec esprit ; mais

elle n'étonna son auditoire que par les charmes de sa personne. Il était difficile de se produire avec des avantages plus brillans; malheureusement sa diction sage, son jeu méthodique et froid faisaient souvent oublier sa beauté. Elle avait les qualités et les défauts de son institutrice, un maintien noble, un débit décent; mais rien n'animait encore ce beau chef-d'œuvre de Pigmalion. Elle fut néanmoins reçue en 1777. La faveur que le public lui témoignait, l'intelligence et la finesse qui perçaient dans son jeu, toutes les fois qu'elle s'abandonnait à ses propres inspirations, engagèrent quelques auteurs à lui confier des rôles nouveaux. M. Palissot, juge excellent, rechercha son talent dans sa comédie des *Courtisannes*, et M. Dubuisson imita Palissot dans sa comédie des *Vieux Garçons*. On entrevit alors tout ce que M.lle Contat possédait de dispositions naturelles, et l'on cessa de ne lui tenir compte que de sa beauté.

Enfin, une époque arriva qui devait mettre son talent dans tout son jour. Beaumarchais venait d'obtenir la permission de jouer cet impertinent *Mariage de Figaro*, chef-d'œuvre d'esprit et d'immoralité; ce Figaro que tout le monde blame et que tout le monde applaudit, tant l'esprit a de droit sur le cœur des Français. M.lle Contat y parut dans le rôle de Suzanne, et captiva tous les suffrages. Jamais on n'avait soupçonné en elle un talent aussi brillant. Préville était dans l'enthousiasme; à peine put-il attendre la fin de la pièce pour témoigner à la jeune actrice tout le plaisir qu'il avait éprouvé; il se précipita dans la coulisse, et dit à M.lle Contat: *Vous êtes la première qui m'ayez fait commettre une infidélité à M.lle Dangeville.* Or Mademoiselle Dangeville était la plus vive, la plus spirituelle, la plus aimable et la plus intelligente des soubrettes. Depuis ce temps, la réputation de M.lle Contat ne fit plus que s'accroître. Les auteurs se disputèrent l'avantage de lui confier leurs rôles; Desfaucherets lui donna celui de M.me de Volmar dans le *Mariage secret*; Marivaux trouva dans la finesse de son jeu un interprète digne de ses compositions spirituelles. La *Coquette corrigée*, confiée aux talens de M.lle Contat, parut avec un charme nouveau. Jamais actrice ne s'était montrée avec plus d'avantages, les charmes de son esprit égalaient ses charmes extérieurs. Tant de succès ne l'enivrèrent point; elle ne se dissimula point ce qui lui restait à faire pour répondre à la faveur du public, et honorer l'art brillant auquel elle s'était consacrée. Les plaisirs de l'amour auraient pu l'occuper toute entière. Sans y renoncer, elle se livra à des soins plus utiles. Elle cultiva, par l'étude, les dons que la nature lui avait faits; elle étendit ses connaissances, approfondit les secrets de son art, se consacra à la lecture des chefs-d'œuvre de notre langue, et, par cette appli-

Galerie Théatrale



Coeuré del. Déposé à la Direct.on de la Lib.ie Prud'hon sculp.

(Théâtre Français) **M.ELLE CONTAT.** (Rôle de Suzanne, dans Figaro.)

Je le tuerai je le tuerai; tuez le donc ce méchant page

cation, l'habitude de la société, ses liaisons avec les gens de lettres, elle devint une femme aussi distinguée dans les cercles qu'au théâtre. Elle joignait à toutes les manières d'une personne bien née, une justesse de raisonnement, une finesse d'aperçus, un choix d'expression qui donnaient à sa conversation un charme infini.

On avait pu lui reprocher, pendant quelque temps, de donner une vogue trop grande aux pièces de Marivaux, de s'attacher moins à ce qui était beau, qu'à ce qui était ingénieux et joli. Elle répondit bientôt à la critique d'une manière victorieuse. Molière était négligé, et presque toujours livré aux doubles. Elle entreprit de réparer cette offense, et de lui rendre les honneurs qui lui étaient dus. Elle fit *monter* les *Femmes savantes*, le *Misantrope*, le *Tartuffe*, d'une manière digne du père de la comédie française. Elle voulut jouer dans toutes ces pièces, et rappela au théâtre tout ce que la ville avait de spectateurs choisis et délicats. Avant cette époque, ils fuyaient dès que l'affiche portait l'annonce de quelqu'un des chefs-d'œuvre du grand-homme, ils accoururent dès qu'ils apprirent que le grand-homme aurait pour interprètes de grands-acteurs. Mademoiselle Contat jouait Célimène, Elmire, avec une supériorité qui rappelait les plus beaux jours de la scène française. Elle était également admirable dans le rôle de Mme Evrard du *Vieux Célibataire*. Un surcroit d'embonpoint qui gênait un peu la facilité de ses mouvemens, sans rien dérober aux grâces de sa figure, la détermina à quitter la scène à un âge où elle pouvait se promettre encore de brillans succès dans l'emploi des mères. Elle se retira à cinquante ans, en laissant de vifs regrets au public. Elle avait, depuis plusieurs années, épousé M. de Parny, neveu du poète célèbre de ce nom. Elle se livra alors à tous les charmes de la société, porta dans le monde les mêmes grâces qu'elle avait au théâtre.

Les principes de la révolution n'avaient trouvé aucun accès dans son cœur naturellement porté à des sentimens d'ordre, de devoir et de reconnaissance. La crainte ne la put détourner des routes qu'elle avait choisies comme les plus honnêtes; elle subit avec courage les rigueurs de la captivité, et quand elle put servir ceux qui s'étaient égarés, dans un temps où l'erreur était si facile, elle le fit avec empressement. C'est ainsi qu'elle se hâta de justifier publiquement le premier de nos acteurs tragiques, qu'on accusait d'avoir contribué aux malheurs de ses camarades.

On raconte d'elle une anecdote qui peut donner une idée exacte de ses heureuses qualités. La reine désirait la voir jouer dans la *Gouvernante*. A peine avait-elle manifesté ses intentions, que Mlle Contat, pour donner à sa souveraine des marques de son respect et de son dévouement, se mit à

étudier ce rôle. Il est composé de cinq cents vers ; et en vingt-quatre heures elle fut en état de le jouer. Elle s'empressa de l'annoncer à la personne qui lui avait fait part des désirs de la princesse : « J'ignorais, lui dit-elle, où » était le siége de la mémoire; je sais à présent qu'il est dans le cœur. » Cette lettre fut publiée par ordre de la reine. C'était en 1789, époque où les plus nobles sentimens, quand ils avaient le Roi et sa famille pour objet, commençaient à devenir des crimes, on n'oublia point celui de M.lle Contat. Sa lettre devint une pièce de conviction, et peut-être, si le courage de Tallien n'eût pas fait justice du tyran de la France, cette belle et aimable actrice eût fini sur un théâtre de douleur et de sang la carrière qu'elle avait illustrée sur le Théâtre français. Mademoiselle Contat mourut le 18 mars 1813, après cinq mois de souffrances, des suites d'une opération qu'un cancer au sein avait rendu inévitable.

Depuis long-temps les Muses n'avaient fait une perte plus difficile à réparer.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

Mme DABADIE,

ROLE DE PAMYRA (DANS LE SIÉGE DE CORINTHE).

Depuis que, surmontant tous les obstacles, vainqueur ou plutôt créateur de tous les élémens, l'Opéra s'est placé roi à la tête et bien loin au-dessus de tous les autres théâtres; depuis qu'il s'est attribué le monopole incontesté de réunir en son sein toutes les voix les plus chantantes et les plus harmonieuses, tous les pieds les plus dansans et les plus légers, depuis qu'il a enrichi son plus beau diamant, madame Cinti-Damoreau, de deux roses également précieuses, madame Dorus-Gras et mademoiselle Falcon; depuis qu'entre les deux dames Noblet il a placé mademoiselle Taglioni, il faut avoir un véritable courage, une grande conscience de ses propres forces, un rossignol dans le larynx, une tarentule dans les jambes ou des ailes aux épaules, pour tenter un combat hasardeux, une périlleuse rivalité avec ces favorites d'Euterpe et de Terpsychore. Aussi la seconde place, dans le chant ou dans la danse, est-elle déjà un poste d'honneur, une place à envier, lorsque la première est si honorablement occupée. Madame Dabadie, après avoir eu le talent d'y parvenir, a eu la prudence d'y rester; elle s'est rappelé ce proverbe si vrai :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Et elle a préféré un modeste éclat à une éclatante défaite. Elle s'est maintenue respectueusement un degré au-dessous de madame Damoreau; elle

s'est élevée à l'ombre de sa protectrice; elle eût été écrasée sous le poids de sa rivale. Madame Dabadie est fort bonne musicienne, sa voix de soprano est très-étendue, peut-être pas assez flexible. Je n'accuse ni la voix, ni la cantatrice, mais dans les notes élevées l'oreille est froissée par quelques finales aiguës; avec un peu d'art, elle parviendra facilement à les corriger. Madame Dabadie double avec bonheur madame Damoreau, dans Moïse notamment, et dans le comte Ory c'est une très-agréable châtelaine. Elle excelle dans les rôles de l'ancien répertoire qui ont été écrits pour madame Branchu et les artistes de la même école.

Née à Boulogne-sur-Mer, elle débuta sous son nom de demoiselle Zulmé Leroux, le 31 janvier 1821, dans le rôle d'Antigone d'Œdipe à Colonne; elle n'avait jamais paru sur une autre scène; elle eut le bonheur et le talent de ne pas succomber à son premier essai; bien loin de là, elle fut très-goûtée par le public, et le voisinage de Dérivis n'étouffa pas sa jeune voix; elle prêta beaucoup de sensibilité à la malheureuse et intéressante Jeune Fille; elle eut dans ce rôle des momens très-pathétiques.

Engagée à l'Opéra dès ses débuts, mademoiselle Leroux épousa quelques années après M. Dabadie, l'un des premiers sujets du théâtre. Il avait été dans sa jeunesse destiné à la profession d'avocat, mais son goût pour la musique lui fit préférer l'éloquence du théâtre à celle du barreau; il a parfaitement fait, puisqu'il a réussi. Sa belle voix de basse n'eût peut-être pas si bien interprété un article du code qu'un air de Rossini. On lui sait bon gré d'avoir changé de carrière quand on l'entend dans le Philtre, le Serment, Guillaume Tell et dans la Muette de Portici, où il chante fort bien le rôle de Pietro. Monsieur et madame Dabadie sont dignes l'un de l'autre; ils occupent chacun la première place au second rang.

Galerie Théâtrale



Acad.ie Roy.le de Musique. M.lle DABADIE Rôle de Pamyra.

Qu'un [illegible] destin déplorable !

GALERIE THEATRALE.

OPÉRA.

MME DAMOREAU,

ROLE DE LA COMTESSE (DANS LE COMTE ORY).

Mademoiselle Laure-Scynthie Montalent naquit en 1802; — toute jeune enfant, elle commença ses études au Conservatoire, mais ignorant encore le délicieux instrument qu'elle portait elle-même, elle travailla particulièrement le piano; cependant voulant cultiver ses dispositions vocales, elle demanda son admission à une classe de chant; mais sa demande ne fut pas accueillie, on ne lui trouvait pas de voix, et pour étudier la musique, elle fut obligée de quitter le Conservatoire et de suivre en particulier les leçons de M. Plantade dont elle est le plus bel ouvrage; à douze ans elle fut admise dans la musique de la Reine Hortense et trois ans après elle changea son nom de Scynthie en celui de Cinti pour entrer au Théâtre-Italien où elle fut engagée par madame Catalani, elle fit un brillant début dans l'opéra de Lilla de la Cosa Raro; mais bientôt, victime d'injustes préférences, elle abandonna la capitale, et s'en fut chercher à Londres les applaudissemens que le directeur du Théâtre-Italien, il Signor Viotti, ne lui permettait pas de recueillir à Paris. Pendant son séjour en Angleterre, le roi Georges IV lui donna de très-hauts témoignages d'intérêt: ce ne fut qu'en 1821 que mademoiselle Cinti revint en France; le Théâtre-Italien avait changé de direction, M. Habeneck, heureux de réparer l'injustice de son prédécesseur, s'attacha cette charmante cantatrice, qui bientôt se fut assuré la faveur et la protection des dilettanti. Le public ne se trompa pas sur son avenir et lui

prodigua de grands encouragemens lorsqu'elle tenta de remplacer madame Mainvielle-Fodor dans Il Barbiere, dont elle chanta la Rosina avec un talent extraordinaire. M. Dubois, directeur de l'Opéra, envia aux Italiens ce precieux talent; il ne négligea rien pour se l'approprier et finit par réussir; le premier opéra français que chanta mademoiselle Cinti fut le Rossignol; elle se surpassa dans ce joli petit ouvrage de M. Etienne; son début ne fut pas seulement un succès, mais aussi uue bonne œuvre, elle chantait au bénéfice des incendiés de Salins. — Depuis ce tems, elle chante au bénéfice du directeur de l'Opéra, car son nom sur l'affiche est le plus grand aimant que l'on puisse présenter à l'avidité des amateurs.

Dans un voyage que mademoiselle Cinti fit à Bruxelles, elle rencontra Damoreau son ancien camarade de Conservatoire, habile chanteur qui a obtenu de grands succès en province dans l'emploi des tenors. Il y eut entr'eux une reconnaissance; c'étaient d'anciens amis, ce furent de jeunes époux; ils revinrent ensemble à Paris et se marièrent le 13 octobre 1827.

Madame Damoreau n'est pas seulement une excellente cantatrice, elle plaît encore par sa grâce et sa beauté; il n'y a qu'une voix sur sa bonté et son esprit, comme il n'en est qu'une sur son talent : on a fait en sa faveur une exception très-honorable, dont elle est assurément la plus digne; jamais aucune femme n'avait été admise comme professeur au Conservatoire; madame Damoreau avait mérité cet honneur, elle l'obtint le premier février 1833; personne ne doit s'en féliciter plus que ses élèves.

Madame Damoreau eut un véritable triomphe dans le rôle d'Amazili de Fernand Cortez, habilement créé par mademoiselle Grassari; elle avait à lutter contre une comparaison, et la comparaison fut toute à son avantage; depuis, elle fut surtout remarquable dans le Siège de Corinthe, Moïse, le Comte Ory, le Philtre, Guillaume Tell et la Muette de Portici; dernièrement encore, quel beau succès elle a obtenu dans Robert-le-Diable! que de chaleur, que d'expression elle a mis dans son rôle! et plus récemment enfin, dans Ali-Baba, elle eût complété sa gloire, si sa gloire n'était complète depuis long-tems.

Ce serait en vain que la médisance voudrait écarter le rideau qui sépare chez madame Damoreau la femme de l'actrice, pour chercher un reproche à lui faire, il y aurait tout au plus place pour la calomnie; cela tient peut-être à l'éducation première de madame Damoreau; elle fut dirigée par les conseil de M. l'abbé Jacques qui mourut l'année dernière à Paris, grand



Acadie. Roy.e de Musique. M.ME CINTI-DAMOREAU. Rôle de la Comtesse

Vous qui faites la guerre aux femmes
Vous voilà donc nos prisonniers!

aumônier de l'hospice Beaujon; je ne troublerai le repos de sa cendre que pour le remercier de nous avoir légué son admirable élève.

L'engagement de madame Damoreau expire dans deux ans, on nous fait craindre qu'elle ne le renouvelle pas; son intention serait, assure-t-on, de nous abandonner pour l'Italie où déjà son approche effraie les rossignols de Florence. — Tout Paris protestera contre son voyage; puisse-t-elle ne pas le réaliser!



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

D'ANCOURT,

ROLE DU CHEVALIER A LA MODE.

Tout le monde connaît d'Ancourt comme auteur, peu de personnes le connaissent comme acteur; il le fut cependant, et ne le fut point sans succès et sans réputation.

Il était né à Fontainebleau en 1661, d'une famille distinguée. Son père se nommait Florent Carton, et prenait le titre d'écuyer sieur d'Ancourt (car c'est ainsi qu'il faut écrire quoique l'usage contraire ait prévalu).

Le jeune d'Ancourt fut envoyé à Paris, au collége de Louis-le-Grand, pour y faire ses études. C'était de toutes les maisons d'éducation tenues par les jésuites, la plus célèbre; on y trouvait réunis les professeurs les plus habiles, et l'élite des familles de Paris s'empressaient de leur confier leurs enfans : d'Ancourt fut assez heureux pour faire ses études sous le célèbre père Delarue. Il annonçait tant d'esprit et des talens si variés ; il concevait avec une facilité si remarquable, que son professeur forma le projet de le faire entrer dans la société. C'était chez eux une politique habile, d'étudier le caractère et les dispositions des sujets les plus distingués, et de ne rien n'égliger pour se les associer. Le père Delarue n'oublia rien de ce qui pouvait lui gagner le cœur de son élève; mais d'Ancourt vif, étourdi, léger, avait une horreur invincible pour la vie monastique : rien ne put le gagner, et quand il eut achevé ses études de philosophie, il s'appliqua à celles du droit et se destina à la carrière du barreau. A dix-huit ans, il était déjà avocat; mais cette profession était encore trop graves pour lui: la toge d'avocat lui déplaisait presqu'autant que la robe de jésuite. Il recherchait le théâtre et fuyait le barreau.

Le Théâtre-Français possédait alors un acteur d'une grande réputation, nommé Lathorillière; cet acteur avait une fille d'une beauté remarquable. D'Ancourt la vit, en devint passionnément amoureux, et résolut de l'épouser. Mais comment obtenir le consentement de sa famille! un gentilhomme souffrirait-il que la fille d'un comédien devint l'épouse de son fils? Lathorillière lui-même, donnerait-il sa fille à un jeune étourdi, qui peut-être l'abandonnerait bientôt? s'ouffrirait-il qu'elle fût un objet de mépris pour les parens de son mari?

D'Ancourt ne se dissimulait pas ces obtacles; mais comme il était d'un caractère décidé, il trancha la difficulté en enlevant sa maîtresse. Il fallut alors céder, car les lois civiles étaient, dans ce tems, plus sévères qu'aujourd'hui. Les deux familles consentirent au mariage: ce premier triomphe en appelait naturellement un second. D'Ancourt se détermina à devenir comédien, et bravant tous les préjugés de la société, toutes les remontrances de ses parens et de ses amis, il parvint à obtenir un ordre de début. La nature l'avait doué de tous les avantages qui pouvaient assurer son succès; une mémoire excellente, une diction pleine de grâce, un geste facile, élégant, expressif. Sa taille était moyenne, mais d'une proportion exacte; les traits de son visage étaient nobles, son œil spirituel et plein de feu: peu d'hommes savaient mieux séduire par l'ascendant de la parole.

Il se présenta, soutenu de tous ces dons sur le Théâtre-Français en 1685, et joua avec un talent qui lui conquit tous les suffrages de son auditoire. Admis avec empressement par ses camarades, il étudia l'emploi qui lui convenait le mieux, et se décida pour le haut comique, les rôles de raisonneurs et les financiers. Jamais peut-être on ne joua mieux le *Misantrope;* il excellait surtout à représenter le jaloux sombre et concentré, l'hypocrite aux yeux baissés, le bourru à la voix dure, aux manières brusques.

Mais cet acteur si brillant dans la comédie, si vif, si plein d'esprit, de grâces, ne retrouvait plus rien de tout cela quand il s'agissait de la tragédie: la nature l'avait de ce côté complettement deshérité. Il semblait à peine comprendre ce qu'il disait; froid, lourd, monotone, sans force, sans dignité, il ennuyait son auditoire, et s'ennuyait lui-même: on a vu depuis lui, des hommes pleins de talent n'être pas plus heureux.

D'Ancourt avait une imagination trop active, une veine trop féconde pour se contenter de jouer des rôles; il voulut en créer à son tour, et s'adonna à la composition d'un grand nombre de pièces dont le succès ajouta encore à sa réputation. On y trouva une grande facilité de style et de dialogue, une peinture vraie des mœurs, une gaieté vive et animée qui tenait à son caractère.

Ses sujets n'étaient point à la vérité choisis dans les classes supérieures de

Galerie Théatrale.



Déposé à la Direction de la Lib.rie

(Théâtre Français) DANCOURT. (Rôle de Chevalier à la mode)

Moi t'aimer pauvre sot !

la société; il préférait les mœurs bourgeoises, et trouvait un plaisir particulier à peindre celles des paysans. Comme il travaillait facilement, il s'appliquait peu; il effleurait son sujet, ne l'approfondissait jamais. Son style se ressentait de sa négligence et de sa légèreté. Ses meilleurs pièces sont le *Chevalier à la Mode* et *les Bourgeoises de Qualité;* mais on lui en dispute l'invention. On crut de son tems qu'elles étaient de M. de Saint-Yon, homme d'un talent et d'un esprit remarquable. On l'accusa aussi de dérober souvent dans les manuscrits qu'on lui confiait, les scènes qui lui paraissaient les meilleures et de se les approprier en leur donnant la couleur de son style. Mais ces accusations que la jalousie invente, que la malignité accueille, ne reposent sur aucuns renseignemens dignes de foi. D'Ancourt était trop riche de son propre fonds pour avoir besoin d'emprunter. Louis XIV lui-même aimait tant ses ouvrages, qu'il l'admettait souvent dans son cabinet, pour les lui lire avant la représentation. Il aimait l'esprit naturel, le langage et les grâces faciles de d'Ancourt. Un jour que celui-ci lui demandait une faveur, et qu'il marchait devant lui à reculons, le prince s'étant aperçu qu'il était prêt à tomber, le retint par le bras avec une bonté toute particulière, et se tournant vers les seigneurs de sa cour. Il faut avouer, leur dit-il, que d'Ancourt parle bien. Une autre fois, cet acteur s'étant trouvé mal en lui lisant une pièce, il alla lui-même ouvrir les fenêtres pour lui donner de l'air. Sous des rois d'un si noble caractère, comment s'étonner que les arts et les lettres s'élèvent au plus haut degré!

D'Ancourt excellait dans l'art de lire. On le recherchait dans les meilleures sociétés de Paris; on était charmé de l'entendre. L'électeur de Bavière le reçut chez lui à Bruxelles, l'y retint quelque tems, et lui fit cadeau d'un diamant de 10,000 francs. Le père Delarue l'ayant retrouvé dans un cercle de Paris, fut charmé de reconnaître son ancien élève; essaya de lui faire quitter la vie de comédien, mais inutilement, d'Ancourt y trouvait des charmes irrésistibles. Racine trop grand, d'un goût trop sévère pour s'amuser des bluettes, n'aimait point les pièces de Dancourt; il lui reprochait des personnages trop bas, des mœurs trop communes. On assure qu'entendant un jour un libraire crier au palais : *Le Théâtre de M. d'Ancourt! Achetez le Théâtre de M. d'Ancourt.* « Mon cher, lui dit-il, dites donc les tréteaux de M. d'Ancourt. »

Ce poète acteur, après trente-trois ans de service au théâtre, s'en retira en 1718, avec une rente de 1000 fr., et mourut, à l'âge de soixante-quatre ans, dans une terre qu'il avait achetée en Berry.

On a souvent recueilli ses œuvres; elles sont trop nombreuses pour sa gloire. Ceux qui en ont fait un choix, ont mieux servi sa mémoire et les lettres. Entre Molière et Dancourt, la distance est infinie. Mais plusieurs de ses ouvrages sont encore joués avec succès et lus avec plaisir.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

THEATRE FRANÇAIS.

M.LLE DANGEVILLE,

ROLE DE LA COMTESSE.

On la regarde généralement comme la plus parfaite comédienne qui ait paru sur le Théâtre Français. Son véritable nom était Marie-Anne Botot. Elle appartenait à une famille attachée au théâtre. Son père était danseur à l'Opéra; son oncle, Charles Botot-Dangeville, jouait les rôles de niais à la comédie française; sa mère était actrice, et son frère suivait la même profession.

Mademoiselle Dangeville naquit à Paris en 1714, et parut sur la scène en 1722, c'est-à-dire à huit ans. On lui avait donné un rôle qui exigeait de la mémoire, de l'intelligence et de la finesse; elle satisfit à tout, et produisit une surprise générale. Il n'arrive que trop souvent que ces génies précoces, ces brillans phénomènes qui éblouissent à leur naissance, se dissipent aussi promptement qu'ils se sont formés. Les enfans qui s'annoncent avec un éclat supérieur à leur âge, soutiennent rarement la bonne opinion qu'on prend de leurs talens. Mademoiselle Dangeville fit une honorable exception. Depuis son début, ses succès allèrent toujours croissant.

Mademoiselle Desmares, sa tante, lui donna des leçons. C'était une des plus étonnantes actrices de la scène française. Elle avait succédé à la célèbre Champmeslé dans le tragique; elle jouait les reines et les princesses avec une dignité, une intelligence et une grâce inimitables, et les soubrettes

avec la finesse et la gaîté la plus piquante. Ses progrès furent rapides; mais sa tante ne voulut rien hasarder. Mademoiselle Dangeville avait seize ans lorsqu'elle fit ses premiers débuts. Le 28 janvier 1730, elle parut dans la soubrette du *Médisant*, de Destouches. Le succès le plus brillant couronna cet essai, et elle en obtint d'aussi flatteurs dans les rôles de Rosette du *Cocher supposé*, de Cléanthis de *Démocrite*, de Marinette dans le *Florentin*, de Toinette dans le *Malade imaginaire*, etc., et fut reçue trois mois après pour doubler mademoiselle Quinault dans les soubrettes. On lui laissa la faculté de jouer dans la tragédie, les rôles qui conviendraient à son âge.

Mademoiselle Dangeville joignait à la supériorité du talent, tous les charmes de la personne. La nature souvent si avare de ses dons, s'en était montrée prodigue pour elle.

Sa figure vive et animée, sa voix enchanteresse et d'une docilité prodigieuse, sa tournure élégante et gracieuse, excitaient un véritable enthousiasme. On disait d'elle, qu'elle commençait comme les plus grands comédiens finissaient.

Ce n'était pas seulement dans l'emploi des soubrettes qu'elle charmait tout le monde; elle charmait encore dans les rôles de travestissement, dans lesquels l'étonnante flexibilité de son talent, de sa taille, de ses traits, produisaient une illusion complète. Elle savait également s'élever à des rôles d'un genre plus distingué, et jouait avec un rare succès plusieurs grandes coquettes. Son esprit et sa pénétration la rendaient propre à tout.

Cependant, l'envie lui disputa le mérite de l'esprit, et ne voulait voir que du mécanisme dans cette suite de combinaisons, au moyen desquelles elle surprenait, attachait, ravissait. Cette prétention absurde ne put se soutenir. L'envie fut vaincue, et tout le monde reconnut que M.lle Dangeville possédait au plus haut degré cette rare intelligence, ce tact délicat, ce jugement droit, sans lesquels il est impossible d'obtenir des succès solides et réels au théâtre. La manière dont elle créa plusieurs rôles, donna un démenti formel à ses détracteurs. Souvent même, par des aperçus fins et déliés et la connaissance parfaite qu'elle avait acquise des effets de la scène, elle obtint des applaudissemens là où les auteurs eux-mêmes n'en attendaient point.

Un jour qu'elle venait de chanter un couplet qui finissait par ces mots :

Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Galerie Théâtrale



Dessiné par Coeuré — Deposé à la Direction de la Libie — Gravé par Gratton

(Théâtre Français.) **Mlle DANGEVILLE.** (Rôle de la Comtesse dans les Mœurs du temps)

Est-il rien de plus flatteur que de plaire? que d'être entouré d'une foule d'Adorateurs dont on fait le sort par un souris, un mot, un regard

le parterre cria *bis*. Elle répéta le couplet, fut vivement applaudie, et l'on cria encore *bis*; mais l'actrice se tournant vers le parterre et se retirant dans la coulisse, se contenta de répéter le refrein :

Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Cet à-propos fut vivement saisi par le parterre, et prouva que l'actrice était aussi spirituelle qu'habile.

Mademoiselle Dangeville devint bientôt l'objet des hommages des poètes et des hommes célèbres de son tems. Voltaire voulut lui confier le rôle de *Tullie* dans sa tragédie de *Brutus*; car quoiqu'elle se fût particulièrement adonnée à la comédie, elle avait montré en plusieurs occasions qu'elle pouvait aussi prétendre à des succès dans la tragédie.

Saint-Foix disait d'elle : « Ce qui achève de caractériser en elle la femme » de génie, c'est qu'elle est simple, vraie, modeste, timide même; ne » prenant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une » personne bien élevée, ignorant d'ailleurs toute cabale, et, dans le centre » de la tracasserie, n'en ayant jamais fait aucune. »

Dorat ne pouvait manquer de lui donner une place distinguée dans son poëme de la *Déclamation théâtrale*. Voici comme il s'exprime à son sujet :

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté.
Piquante sans apprêt et vive sans grimace,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit;
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Mesurer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel et parer la nature.

Tant d'aimables qualités la firent chérir de ses propres camarades; jamais elle n'eut avec eux le moindre différent : ils se glorifiaient eux-mêmes de ses succès, et ce fut au théâtre une douleur générale quand on apprit qu'elle avait le dessein de se retirer. Depuis trente ans, elle était l'honneur de la scène française, et n'avait encore que quarante-six ans.

Le roi lui avait fait une pension de 1500 liv. Elle en obtint une égale de la Comédie-Française, et, avec ce modique revenu, elle alla se fixer dans une petite maison de campagne à Vaugirard. Elle sut y conserver ses amis et l'attachement de ses camarades. Elle y reçut même dès la première année un témoignage flatteur et distingué de leur estime; ils voulurent

lui donner, pour sa fête, une représentation de la *Partie de Chasse de Henri IV*. Ils firent dresser un théâtre dans un petit bosquet, et joignirent aux chants qui animent cette agréable production, des chants qui se rapportaient plus immédiatement à elle.

Dans une séance du Lycée des Arts, on couronna son buste. Jamais elle ne fut oubliée dans sa retraite. Des personnes du plus haut rang, et des gens de lettres célèbres par leur esprit, se faisaient un plaisir de la visiter.

Elle termina, en 1796, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, une carrière remplie de gloire et de bonheur, si toutefois le spectacle des orages politiques qui agitèrent sa patrie ne troubla pas la paix de ses dernières années. Molé, qui a fait son éloge, rapporte un trait qui honore son cœur, comme ses talens honorèrent son esprit. Elle apprit qu'une petite-fille du célèbre Baron était dans un état voisin de celui de la misère, elle s'empressa de la recueillir, et lui prodigua les soins d'une mère tendre et généreuse.



GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

DAVID,

ROLE DE GUIDO RENI (DANS LA PIÈCE DE CE NOM).

Le Théâtre-Français, aujourd'hui si grand, était trop étroit il y a quelques années, pour une représentation au bénéfice de Talma... L'Opéra prêta son immensité à l'immense tragédien, et la salle fut remplie : on jouait Othello... — Après cette pièce, M. R.... causait avec Talma ; il causait du présent et de l'avenir du Théâtre-Français, du présent si riche et si beau, de l'avenir si douteux : — Rassurez-vous, dit Talma, nous avons le jeune David.

Cette parole est historique ; c'est le compliment le plus flatteur que l'on puisse faire à David. Plein de chaleur et de verve, ce jeune homme a toute l'étoffe nécessaire pour faire un excellent acteur ; dans la tragédie, il a beaucoup de noblesse, un peu d'emprunt dans la comédie ; sa diction est pure et vigoureuse ; ses gestes seuls sentent quelquefois trop l'étude.

David est né à Paris ; la nature le dota d'heureuses dispositions, et Talma se chargea de les développer ; sous les leçons de cet excellent maître, il fit de rapides progrès, et ne fut pas confondu dans la foule de ses élèves ; Talma le distingua, et l'entoura de sa prédilection ; il l'emmena dans ses voyages, essaya son jeune talent sur des théâtres de provinces, puis il guida ses premiers pas sur la grande scène de la capitale.

Le 22 mai 1816, David fit son premier début dans Egiste, de Mérope, et Derval, des Deux Rivaux d'eux-mêmes ; il fut très-favorablement accueilli par le public qui ne mit aucun obstacle à son succès ; il n'en fut pas

de même de la part des acteurs, ses confrères : chacun d'eux s'empressa d'entraver ses glorieux essais ; furent-ils malades par jalousie, ou malades par mauvaise volonté, je ne sais, mais ils furent malades, et leur subite indisposition épidémique empêcha David de continuer ses débuts par de nouveaux rôles ; il lui fallut jouer Egiste trois fois de suite ; enfin, après douze débuts, il triompha des difficultés et de la ligue formée par ses rivaux coalisés : tout le théâtre était contre lui, Talma seul protégeait son élève de sa toute puissance, et Talma seul parvint encore à faire pencher la balance de son côté : le 28 février suivant, David fut reçu pensionnaire ; les principaux rôles qu'il joua furent ceux de Pylade, dans Iphigénie en Tauride ; de Servilius dans Manlius ; de Gaston dans Gaston et Bayard ; de Britannicus ; de Raoul dans Gabrielle de Vergy ; et, pour la comédie, ceux d'Almaviva dans le Barbier de Séville ; de Bourguignon dans les Jeux de l'amour et du hazard ; et du Marquis du Lauret.

Cependant, de brillantes propositions lui étant faites par le directeur de l'Odéon, David saisit avec empressement un moyen de terminer les jalouses hostilités que lui suscitaient les autres artistes ; lors de la réouverture du malheureux théâtre du Faubourg Saint-Germain, après son second incendie, David y parut pour la première fois, dans le rôle d'Horace de l'Ecole des Femmes ; puis il joua entre autres rôles celui du Dauphin dans Charles de Navarre, de Briffaut ; celui de Dorsay des Deux ménages ; celui de Don Pèdre, dans la Reine de Portugal ; celui du Colonel, dans un Moment d'imprudence ; celui de Victor, dans les Comédiens, de M. Casimir Delavigne ; ce rôle lui fit beaucoup d'honneur, ainsi que celui d'Idamore, dans le Paria ; Joanny s'y était fait une grande réputation ; David ne fut pas inférieur à son devancier ; enfin, il couronna ses créations par celle de Fiesque ; le succès de l'acteur augmenta le succès de l'ouvrage ; et cependant, voilà qu'après la cinquième représentation qui avait attiré la foule, la pièce nouvelle fut rayée des affiches de l'Odéon. M. Bernard voulant accorder toute préférence à l'opéra sur la tragédie et la comédie, négligeait, abandonnait même un succès encore tout nouveau. Le public se plaignit, mais ses plaintes n'arrivèrent pas jusqu'au directeur : David aussi se plaignit ; il se voyait injustement frustré d'un de ses plus beaux rôles ; il ne se contenta pas de se plaindre : ayant entre les mains un facile moyen de vengeange, il quitta le théâtre, et entra aux Français en 1825, dans Pylade, de la Clytemnestre de M. Soumet ; il reprit successivement tous les rôles de jeunes

Galerie Théâtrale.



Dessiné par A. Lacauchie. Gravé par Lante.

Théâtre Français. **Mr. DAVID.** rôle de Guido Reni. Pièce de ce nom

Dans ces traits enchanteurs je vous peindre votre âme
Jamais je n'ai brûlé d'une si sainte flamme.

premiers du répertoire ; enfin, lors de la retraite de Lafon, il s'empara des premiers rôles : depuis cette époque, il joua les Oreste, il joua Néron, Hamlet, Tancrède, le Cid, Achille, Clodoric, dans Clovis de Lemercier ; le czar Démétrius ; Leicester, dans Marie Stuart ; Vendôme, d'Adélaïde Duguesglin ; Raymond, dans la Crainte de l'opinion, comédie du fameux Saint-Simonien Barot ; Ferdinand, dans le Majorat ; il joua dans le Protecteur et le mari de M. Casimir Bonjour ; dans Guido Reni de MM. Bouilly et Antoni ; Béraud, dans la Christine de Brault, dont il créa fort heureusement le rôle de Monaldeschi ; et dans Bertrand et Raton, cette délicieuse comédie de M. Scribe, il voulut bien se charger de faire agréer au public le faible rôle d'Eric. David est souvent chargé des rôles difficiles du Comte, dans le Mariage de Figaro ; et de Begears, dans la Mère coupable ; il s'en acquitte convenablement : ce sont des rôles que personne ne lui envie, tandis qu'en dépit de ses sollicitations, on lui refuse toujours celui d'Alceste, dans le Misanthrope ; et cependant, il l'a joué à Versailles, voilà tantôt trois ans, avec le plus grand succès, succès qui fut rappelé dans un article du *Corsaire*, et qui ne devrait pas être oublié par le directeur du Théâtre-Français.

David a toujours eu dans sa carrière dramatique à lutter contre des oppositions fâcheuses ; la Comédie-Française s'était engagée à l'unanimité à le recevoir sociétaire : il y aurait eu honneur pour tous deux ; eh bien, en dépit de sa promesse, la société se refusa à cet acte d'équité ; force fut à David d'avoir recours aux tribunaux ; Thémis jugea Melpomène, et après deux années de procès, elle la condamna à recevoir le nouveau sociétaire, ou à lui payer une très-forte somme de dédit. — Ainsi, David se trouva sociétaire de par le roi, la loi, et justice ! — C'est assurément, un de ceux qui portent le plus dignement ce titre.

Des biographes l'ont souvent accusé de paresse. Nous sommes fondés à protester contre cette inculpation ; David est paresseux par ordre, et non par mauvaise volonté ; toujours poursuivi par la jalousie qui s'oppose à ses progrès et entrave sa marche, il lui faut demander, implorer même comme une faveur la permission de jouer, permission qu'on lui refuse trop souvent... Voilà l'origine de sa paresse. — Que le reproche en retombe sur qui de droit !..



THÉATRE FRANÇAIS.

DAZINCOURT,

ROLE DE DUBOIS (Fausses Confidences, *Com. de Marivaux*).

Plus de finesse que de profondeur, plus de piquant que d'énergie, plus de grâce que de force : voilà ce qui constituait le talent de cet acteur, dont Préville a dit que c'était un excellent valet, *plaisanterie à part*. Son jeu était comme sa conversation, brillant et un peu froid; mais on ne pouvait lui reprocher ni mauvais goût, ni trivialités. S'il n'a jamais fait rire aux éclats, du moins il n'a jamais révolté les bons juges par des charges indécentes, par des familiarités basses. Sa physionomie ouverte et gracieuse, ses manières faciles et nobles contrastaient si fort avec la livrée dont il était revêtu, qu'en le regardant sur la scène, on était tenté de le prendre pour un homme de qualité qui se déguisait : il semblait que cet habit ne fût pas fait à sa taille, et l'on s'attendait toujours à le voir reparaître sous son véritable costume pour expliquer les motifs de son travestissement passager. Peut-être les

agrémens de son extérieur et la gentillesse de son langage furent-ils ses plus grands torts. L'emploi des valets demande un masque de fripon, un air hardi, une voix comique. Il faut que dans sa personne tout soit d'accord pour faire rire : sa seule présence doit mettre en bonne humeur. Ces avantages, si nécessaires pour jouer dans les pièces de Regnard, deviennent heureusement presque nuls pour représenter les valets de Marivaux. C'est aussi dans le théâtre de ce dernier que s'était réfugié Dazincourt ; et il s'en trouva bien. Il était né l'acteur de Marivaux, comme Grandmesnil celui de Molière. Les petites finesses, les traits spirituels, les madrigaux quintessenciés ; tout cela lui composait un apanage particulier, sur lequel il vivait fort honorablement. Il était là sur son terrain, que personne ne lui disputait. Les spectateurs souriaient, applaudissaient doucement, s'en retournaient contens et revenaient le voir. Il était pour eux comme ces gens de bonne société qu'on a rencontrés dans le monde et qu'on y recherche sans un vif empressement, mais avec un sentiment de plaisir.

Quelque tems après la mort de cet aimable acteur, on a publié ses mémoires, qui contiennent des anecdotes peu curieuses, relatives à sa personne et à son art. On y apprend que Dazincourt joua d'abord la comédie à Bruxelles, et que de là il vint à Paris doubler l'inimitable Préville. La mort de son chef le mit en possession d'une moitié de son héritage, qu'il partagea avec Dugazon. Aimé dans sa société pour la douceur de son commerce et pour son attachement aux intérêts de la comédie ; accueilli des grands, bien placé partout, Dazincourt réunit la double jouissance que procure le talent joint à l'esprit. Il plaisait dans le monde comme au théâtre. Sa conversation était piquante, enjouée, enrichie d'anecdotes : son ton annonçait une éducation soignée. Il a connu les charmes de l'amitié, et l'amitié a pleuré sur sa tombe.

Le premier rôle qui le fit apprécier du public, fut celui de Figaro, dans la *Folle Journée*. Il y a laissé la marque du talent, et son jeu a obtenu l'honneur de faire tradition. L'entortillage du style de Figaro a quelque chose de commun avec le jargon de Marivaux. On n'y dit jamais sa pensée franchement ; on la déguise, on la farde. Tous les traits du dialogue sont presque autant d'énigmes qu'on laisse deviner à la sagacité du spectateur ; et peut-être est-ce de là qu'est venue la vogue de Beaumarchais comme celle de Marivaux. Dazincourt, au refus de Préville qui se retirait de la scène, fut chargé du rôle de Figaro, et il en tira un grand parti pour son avantage et celui de la pièce. Outre la finesse qu'on lui connaissait, il y fit preuve d'une vigueur qui semblait lui être étrangère, et qu'il a rarement retrouvée. Il contribua beaucoup à la célébrité de cette comédie si amusante et si scandaleuse, qui

Galerie Théâtrale.



[illegible] del — Déposé à la Direction Impériale — Chaponnier Sculp

Théâtre Français **M.r DAZINCOURT.** Rôle de Dubois (dans les fausses confidences)

[illegible]

[illegible]

fit la fortune de trois acteurs, celui dont nous parlons et Mlles Contat et Olivier.

Un autre personnage que Dazincourt a représenté d'une manière étonnante, et qui aurait suffi à sa réputation, a été celui de Dubois, dans les *Fausses Confidences*. S'il a eu des obligations à Marivaux, il le lui a bien rendu, et surtout ici. Il n'y a qu'à louer. Dazincourt, ordinairement froid et compassé, s'était métamorphosé dans ce rôle; il y était d'une vivacité, d'une verve entraînante. Un valet qui dirige l'action; qui veut faire épouser à sa maîtresse riche son ancien maître pauvre; qui, pour arriver à ses fins, amène incidens sur incidens, trompe tout le monde et même celui qu'il veut servir, met en mouvement toutes les passions des différentes personnes qui lui font obstacle, les oppose les unes aux autres, force les sentimens d'une femme délicate et retenue de se déclarer, précipite par l'amour-propre et par la compassion les aveux de l'amour, et trouve moyen, dans l'espace d'une demi-journée, d'aplanir toutes les difficultés et de conclure, contre toute vraisemblance, l'hymen qu'il a projeté : voilà certainement qui présente une terrible tâche à l'acteur. Dazincourt l'a remplie en se jouant. Ce qui plaisait le plus en lui, c'était de l'entendre dans sa première conversation avec son maître, qu'il avait quitté et qu'il introduisait chez sa maîtresse; de l'entendre, dis-je, exprimer son attachement pour ce maître qu'il veut enrichir en reconnaissance de ses bons procédés. On sentait que ce Dubois était un excellent domestique, qui désirait de faire la fortune d'un honnête homme qui avait été son patron. Il y avait dans son ton une franchise et une simplicité qui gagnaient le cœur et faisaient passer sur le choix des moyens qu'il proposait d'employer. Il commençait par mettre les spectateurs dans son parti. Chacun s'intéressait à la réussite de ses projets, parce qu'ils étaient dégagés de toute idée de salaire et de récompense : aussi, quand il commençait à tendre ses piéges, on riait de bon cœur à mesure qu'on voyait ses dupes s'y prendre. Sa feinte surprise devant Araminte à l'aspect de Dorante, ses réponses embarrassées quand il se trouve seul avec elle et qu'elle l'interroge, la fausse naïveté de ses récits, sa manière d'insister si naturelle et si adroite à chaque exclamation de sa maîtresse; en un mot, tout son manége pour préparer les voies à Dorante, divertissait et ne blessait plus. On était convenu de faire trêve aux scrupules. C'est un des plus ingénieux artifices de l'acteur, quand la situation du personnage qu'il représente est équivoque, de savoir se ménager ainsi des intelligences dans l'esprit des spectateurs, et de rendre leur conscience muette.

Après l'incident de la lettre où Dorante écrit à un ami les détails de sa

passion pour Araminte (lettre que Dubois fait habilement tomber entre les mains de celle qui en est l'objet), qu'il était amusant de l'entendre se vanter devant elle d'avoir le premier éventé cette belle passion! Et lorsqu'elle lui reprochait sa dureté pour son premier maître et le trouble où il mettait toute la maison, avec quel air de chattemite il recevait ces reproches! Qui ne l'aurait pas pris pour un bonhomme à ces mots prononcés si naïvement : *Hélas! madame, j'avais cru bien faire.*

La scène la plus plaisante est sans contredit celle où, après avoir envoyé Dorante auprès d'Araminte pour s'expliquer, il arrive à son tour vers elle, à la sortie de son maître, et qu'il lui demande si Dorante a parlé. — *Non, non,* répond-elle. Il insiste; elle lui dit : — *Va-t'en, va-t'en;* et c'est elle qui se sauve. Dorante accourt. — *Elle est prise,* dit Dubois; et Dubois ne ment pas. Il y a dans le dialogue une rapidité, et dans le jeu des acteurs unè chaleur qui se communique à tous les spectateurs. On rit et on applaudit avec un transport qui dure quelquefois jusqu'à la fin de l'entr'acte.

La mort de Dazincourt et celle de Dugazon laissent le champ libre aux jeunes acteurs qui cherchent à se distinguer dans l'emploi où ces premiers ont brillé avec des qualités diverses; mais de tous ceux qui ont essayé de marcher sur leurs traces, le public n'en a encore remarqué qu'un seul que ses encouragemens aient adopté, et qui sans doute méritera tous les jours davantage cette faveur par son zèle et par ses talens.



GALERIE THÉATRALE.

PALAIS-ROYAL.

Mlle DEJAZET,

ROLE DE SOPHIE ARNOULD (DANS LA PIÈCE DE CE NOM).

Je voudrais bien vous dire : mademoiselle Virginie Dejazet est née à tel endroit, à telle heure de tel jour, de tel mois, de telle année; et, j'en suis certain, l'exactitude de mes renseignemens vous serait fort agréable; vous me seriez reconnaissans de mes scrupuleuses recherches; mais hélas ! je suis allé heurter à sa porte, et sa porte ne s'est pas ouverte pour moi; mademoiselle Dejazet parcourait la province et faisait en sa faveur un vol à l'amour assidu des Parisiens; mademoiselle Dejazet n'aime pas les jaloux, aussi elle est allée porter à chaque ville une part de ses faveurs; et chaque ville lui a donné en retour une large part dans ses couronnes et ses applaudissemens. — Désolé de l'inutilité de mes démarches, je me trouvai seul, entre deux expédiens plus ou moins propres à me tirer d'embarras ; je me dis d'abord : Pourquoi ne ferais-je pas, comme en circonstance à peu-près semblable, fit un jour certain de mes amis ?—C'était dans un salon, au milieu d'un cercle de jolies femmes; on vint à parler d'âge... et voilà que tout-à-coup il se fit un grand silence : de ces jeunes femmes rieuses qui caquetaient à qui mieux mieux un instant avant, ce fut à qui ne se mêlerait pas à la nouvelle conversation.... lorsque madame C... se hasarda. — Je n'ai pas d'amour-propre, dit-elle, je n'attache aucune importance à mon âge, je vous le confesse donc en vérité : je suis née le 18 mars 1812; — mon ami se prit à rire, placé à la gauche de cette dame, il venait d'entrevoir un cheveu blanc.... il ne fait

part de sa découverte à personne, cause avec sa jeune voisine, apprend qu'elle est née à Paris rue Richer, et se retire content. Le lendemain, il court à la mairie... et deux heures après, madame C... ne put s'empêcher de pâlir, quand, sur le recto d'une lettre anonyme, elle aperçut cette condamnation : 18 mars 1802 !

J'aurais pu faire de même, aller de mairie en mairie, extraire la vérité des actes de l'état civil; mais il m'eût fallu peut-être faire une tournée départementale et fouiller de province en province dans le secret des registres authentiques : j'ai donc préféré garder mon ignorance, et avoir recours au second expédient; vous ne m'en voudrez pas, car c'est toujours de mademoiselle Dejazet que je vais vous parler. Je ne vous dis pas : elle est née ici; eh bien, vous, messieurs de Paris, supposez-la parisienne; vous autres messieurs de la province, réclamez-la pour votre compatriote...... Sept villes se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère !...

Mademoiselle Dejazet est née pour nous au Vaudeville; elle avait à peine cinq ans, que déjà, dans son bégayement, elle marmottait de petits rôles; on la trouvait fort gentille dans la Fée Nabotte de la Belle au Bois Dormant; elle apprit à lire dans un livre de comédies, et à parler sur le théâtre de la rue de Chartres, puis elle s'en fut grandir à Bordeaux; de là revint à Paris, et bientôt, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, elle prit rang parmi les premières réputations dans Le plus beau jour de la vie qu'elle joua avec un esprit et une finesse remarquables; du Gymnase aux Nouveautés, des Nouveautés au Palais-Royal, elle marcha au milieu de continuels triomphes: aujourd'hui, elle siége à la première place au théâtre Montansier. Son nom est-il sur l'affiche, la foule s'empresse à la porte, fidèle au rendez-vous; la salle est pleine jusqu'aux combles; les premiers balcons sont tout parfumés de gants jaunes, de lorgnons et d'agens de change; dans les loges, se prélassent orgueilleusement de vieux barons; au parterre, sont ermétiquement encaissés de jeunes étudians, car mademoiselle Dejazet, par un heureux privilége, réunit en elle tous les amours, et quels droits surtout n'a-t-elle pas à celui des étudians, cette charmante et spirituelle actrice qui a raffiné la grisette, si bien qu'à la voir joyeuse et folle, on se croirait transporté dans un boudoir à l'eau de savon, au sixième étage du quartier Latin? Mademoiselle Dejazet répand autour d'elle un parfum de chaumière, elle a le bonnet chaumière, les yeux chaumière, la tournure chaumière, la voix

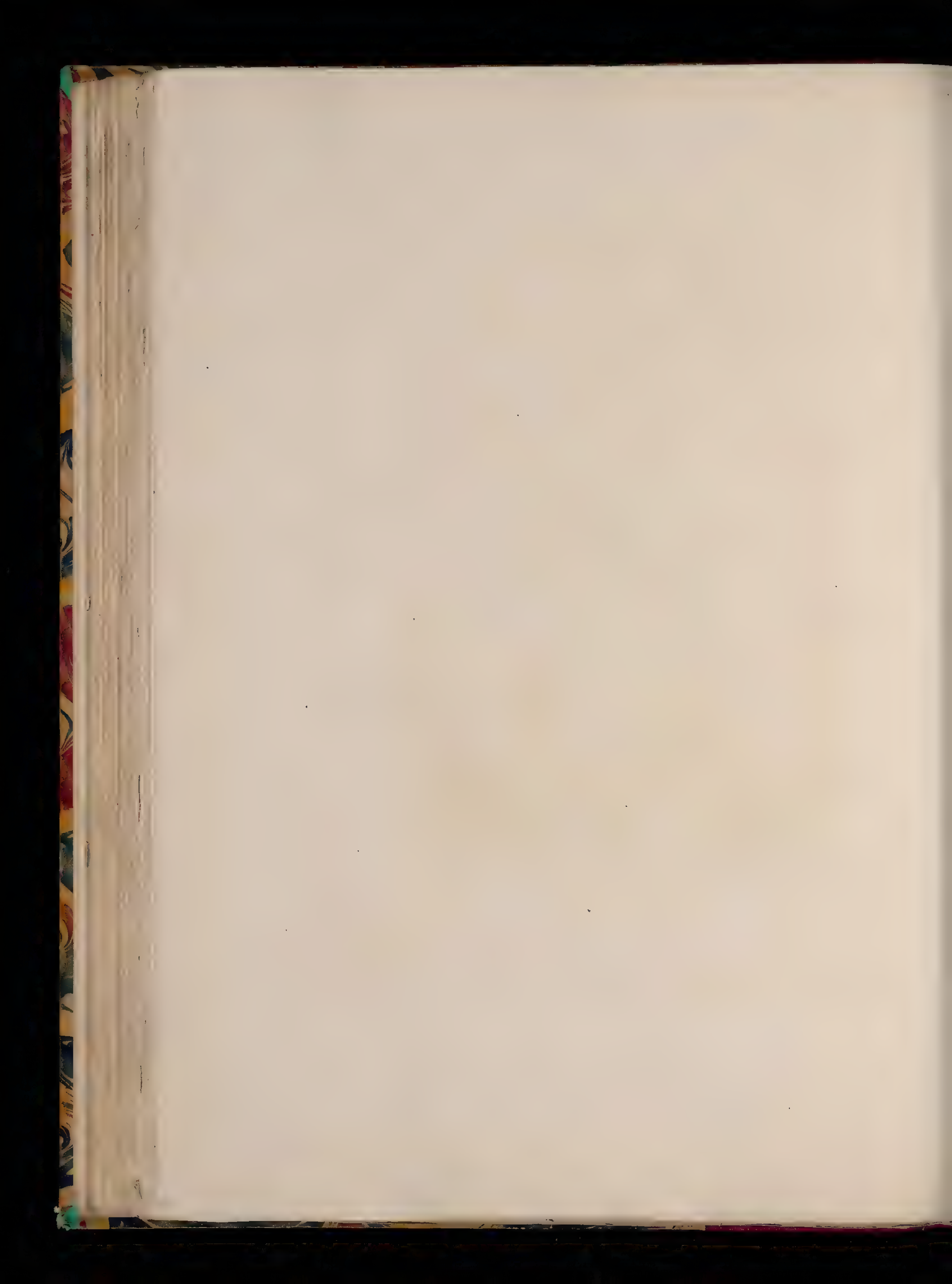




Théâtre du Palais royal — **M^ELLE DEJAZET.** — Rôle de Sophie Arnould.

(Pièce de ce nom)

Mais prenez donc garde ! il est aussi mal élevé que ces chiens des plaideurs ! emportez cette vilaine tête !



chaumière. Quand on a voulu créer une pièce pour mademoiselle Dejazet seule, et la montrer au public dans tout son éclat, on a pris pour type une grisette, et dans un petit acte on a développé les divers sentimens de la grisette, on a peint ses occupations domestiques, on nous l'a représentée tour-à-tour, dansant, chantant, lisant des romans, fermant la porte à son amoureux, quand il entre par la fenêtre; enfin on a fait une scène de la vie privée, on a intitulé cela Sous Clef, et Pamela-Dejazet a été charmante.

Les rôles de fermière lui sont très-favorables; qui ne l'a vue dans le Philtre Champenois et dans la Ferme de Bondy... quelle vivacité, quelle malice, quel abandon, surtout quel naturel... qui ne l'a vue dans les rôles travestis, dans le Cadet de Famille, dans Vert-Vert, dans la Fille de Dominique, enfin, pour ne rien oublier, il faudrait tout citer. Son esprit est en haute réputation, j'y crois facilement, elle en met tant dans ses rôles, on ne peut prêter ce que l'on n'a pas: dans les coulisses du théâtre Montansier, on en a fait une véritable Sophie Arnould; aussi lui impose-t-on la responsabilité d'une infinité de bons mots; je ne lui conteste pas cette féconde maternité, mais je doute qu'il n'y ait pas un peu d'importation.

Mademoiselle Dejazet donnait il y a quelque tems des représentations sur le théâtre du Hâvre; comme partout, elle y fesait les délices des spectateurs; qu'il me suffise de citer un article écrit de cette ville et que j'ai sous les yeux :

« Toujours beaucoup de monde aux représentations de mademoiselle » Dejazet, et cela n'a rien d'étonnant pour qui a vu son jeu à la fois piquant » et naturel, pour qui a pu dès-lors apprécier combien elle anime la scène » par sa présence; aujourd'hui surtout que le langage et les gestes de la » plupart de nos actrices sont devenus vaporeux spasmodiques, grâce » aux progrès du romantisme, le naturel, quand on le rencontre par hasard, » est une véritable bonne fortune, et l'on ne saurait trop encourager les » artistes qui osent encore être eux-mêmes, en dépit des auteurs qui font » tout pour les gâter. »

Cet article n'a pas besoin de commentaire; s'il part d'un écrivain classique, c'est un véritable suicide; nous savons tous que mademoiselle Dejazet est le romantisme du vaudeville, comme madame Dorval est le romantisme du drame.

On dit que mademoiselle Dejazet chante, et on a voulu le prouver en l'engageant à l'Opéra-Comique; elle a eu assez de conscience pour refuser.. — Restez au Palais-Royal, mademoiselle Dejazet, restez-y pour ce théâtre dont vous êtes la vie, pour le public dont vous êtes l'amour !..



GALERIE THEATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

MLLE DEMERSON,

ROLE DE LISETTE (DANS LE MARI ET L'AMANT).

» Où donc est cette soubrette si jolie, si vive près de laquelle les heures » s'écoulaient si rapidement? Demerson, en vous voyant partir pour des » bords étrangers où les ordres d'un Esculape vous exilaient, nous conce- » vions l'espoir de vous revoir bientôt plus séduisante que jamais; nous » nous promettions de nouveaux plaisirs à votre retour; les grelots de la » folie ne devaient reparaître qu'avec vous. »

Voilà ce qu'en 1824 écrivait un journal effrayé par la trop longue absence de cette charmante soubrette qu'on regrettait au Théâtre-Français, et qui, victime d'une indisposition, cherchait la santé dans les eaux de Barège. Mais dans ce tems là ce n'était qu'un éloignement momentané, on concevait l'espérance de revoir Lisette sortir des ondes, plus fraîche que jamais et chaque jour promettait de la ramener à l'amour des Parisiens. Nous n'avons pas ce bonheur aujourd'hui, et quand nous parlons de mademoiselle Demerson, nous n'avons plus l'espoir de son retour pour nous consoler de son absence. Voilà trois ans qu'elle nous a quittés; une retraite prématurée nous l'a enlevée et peut-être hélas pour toujours! Pourtant elle était encore si alerte, encore si fraîche, nous avions encore pour elle tant d'amour et d'applaudissemens, et malgré tout cela elle est partie! C'est qu'alors, nous ne voyions en elle qu'une folle soubrette et ne songions pas qu'en dehors des coulisses, il y avait une femme aussi aimable, mais moins heureuse. Quand elle avait déposé la cornette de Marton, elle déposait aussi sa joyeuse figure

et son rire si gracieux; il y avait de la joie sous le bonnet de la soubrette, des chagrins et de la tristesse sous le chapeau de la femme du monde. Des revers de fortune vinrent traverser sa vie, et, sans nous permettre un regard scrutateur dans son intimité, nous devons avec regret dire qu'ils furent tels qu'ils la forcèrent de quitter le théâtre. Depuis ce tems mademoiselle Demerson s'est éloignée de la capitale; elle s'est réfugiée dans une maison de campagne, et sa retraite est embellie et consolée par les souvenirs de bonheur qu'elle a emportés avec elle.

Mademoiselle Adèle Demerson est née à Châlons-sur-Marne; ses heureuses dispositions décidèrent vite sa vocation pour le théâtre, et dès sa première jeunesse elle prépara par des travaux persévérans les triomphes que depuis elle a si bien mérités. Entr'autres leçons, elle suivit celles de Baptiste aîné du Théâtre-Français; elle se félicite de l'avoir eu pour maître: Baptiste aîné la compte parmi ses meilleures élèves. Le 9 juillet 1810, elle débuta au Théâtre-Français par les rôles de Nérine du Joueur et de Toinette du Malade Imaginaire. Elle fut parfaitement bien accueillie par le public qui comprit à la première vue que la jeune débutante ne devait pas donner que des espérances. A son second début, elle joua Martine des Femmes Savantes, et Lisette des Folies Amoureuses; au troisième, Lisette des Jeux de l'Amour et du Hasard, puis Dorine du Tartuffe, Théodore des Deux Pages, Finette du Dissipateur, Marton d'Heureusement, Lisette du Légataire, Finette du Philosophe Marié, Marton de l'Homme à Bonnes Fortunes, Marton des Fausses Confidences, Lisette du Babillard, Lise des Rivaux d'Eux-Mêmes, etc., en tout vingt débuts qui durèrent six semaines et furent très-suivis par le public. Au bout de ce tems mademoiselle Demerson fut admise comme pensionnaire pour le renouvellement de l'année théâtrale, c'est-à-dire pour le mois d'avril 1811. Elle ne pût entrer immédiatement au théâtre parce qu'il y avait cinq soubrettes qui tenaient l'emploi: mademoiselle Devienne, mademoiselle Emélie Contat, mademoiselle Desbrosses, toutes trois sociétaires, et mesdemoiselles Darteaux et Boissières pensionnaires. Mademoiselle Darteaux fut remerciée et mademoiselle Boissières passa dans l'emploi des amoureuses.

Mademoiselle Demerson mit à profit le tems qui séparait ses débuts de son admission; elle alla donner des représentations à Lyon où le public l'accueillit avec la même faveur que celui de Paris; dans cette ville elle ajouta plusieurs rôles à ceux qu'elle avait déjà créés, entre autres Suzanne

Galerie Théâtrale.



Théâtre Français. Mlle DUMERSON. Rôle de Lisette.

du Mariage de Figaro, madame Bernadille dans la Femme Juge et partie de de Montfleury, Lisette du Méchant, Roxelane des Trois Sultanes. Des applaudissemens et de l'argent furent la récompense des heureux efforts qu'elle fit pour plaire au public. Enfin, au mois de mai 1811, elle reparut au Théâtre-Français et l'accueil flatteur des Parisiens lui prouva qu'ils ne l'avaient pas oubliée; à cette époque mademoiselle Demerson n'était encore que pensionnaire, mais en 1813 la retraite de mademoiselle Devienne lui fit faire un grand pas: elle fut reçue sociétaire; puis en 1815, elle se trouva chef d'emploi, lors du départ de mademoiselle Emélie Contat. Depuis ce tems jusqu'à sa retraite, mademoiselle Demerson resta la première soubrette du théâtre Richelieu et ce ne fut que le 22 juin 1830 qu'elle remit ses rôles et aussi sa grâce et son esprit à mademoiselle Dupont, sa charmante héritière.

Nous avons déjà dit que des revers de fortune avaient seuls déterminé mademoiselle Demerson à s'éloigner de la scène. Sans ces malheurs que nous devons plaindre pour elle et pour nous, elle eût pu long-tems poursuivre sa brillante carrière, et peut-être aujourd'hui jouirions-nous encore de sa présence, sinon dans l'emploi des soubrettes, du moins dans celui des caractères pour lesquels elle semblait réunir toutes les qualités requises. Pourtant un bruit de coulisses nous avait fait entrevoir la possibilité de son retour. On en parlait tout bas, nous le désirions tout haut. Nous l'avons espéré long-tems, oserons-nous l'espérer encore......

. . . . . On désespère
Alors qu'on espère toujours.....



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

DÉRIVIS,

ROLE DE ZÉTHUS (*Opera des* AMAZONES).

LE hasard nous sert souvent mieux dans la vie que tous les calculs de l'intérêt ou de l'ambition. Dérivis est une preuve frappante de cette vérité. Élevé au collége de Sorrèze, il se livra d'abord aux études générales qui composaient le système d'éducation de cette excellente maison ; mais, ses goûts l'entraînant plus particulièrement vers la musique et la déclamation, il consacra tous ses momens à l'exercice de ces deux arts : il joua tout le répertoire de l'Opéra-Comique dans les représentations qui se donnaient dans l'intérieur du collége. Sa voix, qui d'abord était une haute-contre,

ne tarda pas à acquérir toutes les qualités de la basse-taille ; et ce fut à cette époque que, pressé par sa vocation pour le théâtre, Dérivis vint à Paris et se présenta au Conservatoire de Musique, où il fut reçu en qualité d'élève. Au bout de quatre mois d'études, une circonstance inespérée le fit appeler à l'Académie royale de Musique. L'indisposition de plusieurs sujets arrêtait le répertoire ; l'administration sentait le besoin de leur donner des suppléans : tout à coup Dérivis vit arriver le moment, objet de tous ses désirs ; il secoua la poussière de l'école et quitta les bancs sur lesquels il eût peut-être encore été assis pendant plusieurs années, sans le hasard heureux qui le transporta, comme par enchantement, sur le premier théâtre du monde.

C'est dans le rôle de Zarastro, des *Mystères d'Isis*, que Dérivis fut admis à débuter. Il y remplaçait Chéron. Quelle tâche difficile et quel motif de crainte pour un débutant dont l'apparition n'avait point été pompeusement annoncée par les trompettes de la renommée !

La qualification d'élève du Conservatoire, dont Dérivis crut devoir appuyer son début, choqua l'aréopage musical, qui fit rayer de l'affiche un titre que l'on ne pouvait, disait-il, avoir acquis par quatre mois de leçons. Dérivis se soumit, baissa la tête, et s'élança dans la carrière, simplement escorté de sa modestie, de son zèle et du souvenir profond de ses premières études. Son premier pas fut heureux ; il tint beaucoup sans avoir rien promis : alors le Conservatoire voulut presque le forcer à prendre ce même titre qu'on lui avait contesté ; mais Dérivis refusa cet excès d'honneur, et se contenta de rapporter tous ses succès aux maîtres qui avaient guidé son enfance et formé sa jeunesse.

La voix de Dérivis parut avoir de la force, du pathétique et de la fermeté. Sa méthode parut bonne, son organe franc et sonore, sa taille majestueuse, son œil expressif et son jeu naturel. Cependant on aurait désiré plus de mordant dans la voix et plus de noblesse dans le geste ; mais quelques imperfections que le travail pouvait corriger n'empêchèrent pas que le débutant ne comptât ses triomphes par le nombre de rôles qui lui furent confiés.

Ce fut encore le hasard qui fournit à Dérivis l'occasion de jouer le rôle d'*OEdipe*. Le 7 messidor an XII, Dufresne, chargé de ce rôle, étant forcé de quitter la scène après le deuxième acte, Dérivis, qui se trouvait heureusement sur le théâtre, fut invité à jouer le troisième acte. Il n'y était point préparé ; mais, ne consultant que son zèle, il se rendit au vœu de ses camarades. Il acheva la pièce avec une vigueur et un aplomb qui

Galerie Théâtrale



[illegible] par [illegible] — Déposé à la Direction R.le — [illegible]

Académie R.le de Musique M.r DERIVIS. Rôle de Zéthus ([illegible])

Final du Chœur

[illegible]

Zéthus

[illegible]

lui méritèrent tous les suffrages, et firent du rôle d'*OEdipe* un de ceux dans lesquels Dérivis est toujours vu avec un nouveau plaisir, comme chanteur et comme acteur.

Dans le rôle d'*Oreste* surtout, Dérivis s'est montré digne de marcher sur les traces des grands maîtres ; persuadé qu'une belle voix ne suffit pas sur le premier théâtre lyrique, il a su s'élever à la hauteur de la scène tragique et profiter habilement des bons exemples du Nestor de l'Opéra moderne, dont la retraite vient de laisser à la capitale les regrets les mieux mérités.

Dérivis a senti que la sévérité du costume est un des élémens qui concourent à la perfection de l'art dramatique, et nous devons lui savoir gré de suivre à cet égard les principes du tragique profond qui fait aujourd'hui l'ornement de la scène française.

Exposé pendant longtemps à une comparaison qui devait lui inspirer une juste défiance, Dérivis avait à lutter contre deux réputations acquises par de longs services et par les preuves journalières du talent le plus distingué ; mais la retraite de Chéron et d'Adrien le laissa maître du champ de bataille ; et celui qui naguère frappait timidement à la porte du temple, en fut bientôt une des principales colonnes.

Dès ce moment, Dérivis eut des rôles à créer ; il créa entre autres avec succès ceux d'*Adam*, d'*Aristippe*, de *Trajan*, et celui de *Zéthus* de l'opéra des *Amazones*. Dans ce dernier rôle, dont la teinte est entièrement opposée au genre que Dérivis paraît avoir adoptée, il a donné la preuve d'un talent flexible, et qui a dû lui coûter d'autant plus de travail que l'acteur a été obligé de ne s'y livrer qu'à une partie de ses moyens, de comprimer son énergie, et de retenir tous les élans de son âme.

Dérivis est encore dans l'âge qui donne de grandes espérances ; il a beaucoup acquis, il acquiert tous les jours, et il nous offrira sans doute par la suite de nouvelles occasions de le citer avec éloge, en se montrant digne de recueillir le triple héritage de Larivée, de Chéron et d'Adrien.



OPÉRA-COMIQUE.

Mme DESBROSSES,

ROLE DE Mme GERMAINE (SOIRÉE AUX AVENTURES)

MADAME DESBROSSES n'est point une de ces actrices dont on annonce avec emphase les rentrées, les sorties, les indispositions ; c'est une actrice modeste, servant utilement et sans ambition le théâtre auquel elle s'est attachée.

Elle est née à Paris en 1766, circonstance que l'on peut remarquer, car c'est une observation faite depuis longtemps, que dans tous les arts, dans

toutes les professions, Paris fournit beaucoup moins de sujets distingués que la province; soit que l'éducation molle et efféminée qu'on y reçoit affaiblisse les plus puissans ressorts de la pensée, soit que les enfans élevés dans la province éprouvent plus vivement le désir de se distinguer dans la capitale.

Le père de madame Desbrosses, acteur du Théâtre-Italien, jouissait de la réputation d'homme à talent et d'homme d'honneur. Il prit un soin particulier de l'éducation de sa fille; lui donna, dès sa plus tendre enfance, des maîtres de musique, de danse et de chant, et ne négligea rien pour la mettre en état de parcourir avec distinction la carrière dramatique, à laquelle il la destinait.

La jeune Desbrosses, naturellement douce et intelligente, répondit avec autant d'émulation que de docilité aux soins qu'on lui prodiguait. Elle fixa l'attention de Clairval, l'un des plus brillans acteurs qu'ait possédés le second de nos théâtres lyriques.

Elle avait à peine sept ans qu'elle joua en présence de Louis XV, dans les appartemens du château de Versailles. Elle eut le même honneur aux fêtes données pour le mariage de S. A. R. Monseigneur le Comte d'Artois.

Les succès qu'elle obtenait dans ces sortes de circonstances, la firent juger capable de jouer les rôles d'enfant au Théâtre-Italien, établi alors rue Mauconseil. Bientôt elle parvint à des emplois plus élevés. Elle joua avec beaucoup de succès la *Servante maîtresse*, *Colinette* dans la *Clochette*, et les rôles de petites filles dans *Sylvain*, le *Roi et le Fermier*.

Ses talens se développaient de plus en plus. Ses camarades l'aimaient parce qu'elle était sans vanité, et qu'elle jouissait de ses avantages sans offenser personne.

La bonne opinion qu'on avait d'elle, et ses heureuses qualités, la servirent mieux que toutes les sollicitations et les intrigues, ressources trop ordinaires de la médiocrité ambitieuse.

On lui confia le rôle de *Jeannette*, dans le petit opéra de *Jeannot et Jeannette*, et la jeune actrice s'en acquitta avec tant d'aisance et de naturel, elle y obtint un succès si brillant, que ses camarades s'empressèrent de la recevoir sociétaire.

Elle était arrivée à l'âge où la fraîcheur et le charme attaché à ces premières années de la vie qu'on a si justement comparées au printemps, l'appelaient naturellement à l'emploi des jeunes amoureuses. Elle le remplit toujours à la satisfaction de ceux qui l'entendaient : ce n'était pas l'éclat supérieur des grands talens, c'était une justesse d'intentions, de débit, qui plaisaient sans exciter des émotions trop vives.

Galerie Théâtrale.



Dessiné par [illegible] — Déposé a la Direction de la Lib.ie — Gravé par Prud'hon

(Opéra Comique.) M.me DESBROSSES. (Rôle de Germaine dans la Journée aux aventures)

Ah! vous appelez ça une Frime c'est un drôle de Nom

Elle en excita néanmoins de très-flatteuses pour elle dans le rôle de *Justine*, de la pièce d'*Alexis et Justine*. C'était un de ceux où madame Dugazon se montrait avec le plus d'avantage. Les représentations de cet opéra ayant été interrompues parce que cette actrice était tombée malade, on songea à madame Desbrosses pour la remplacer. C'était une entreprise périlleuse. Le public portait jusqu'à l'enthousiasme l'estime qu'il avait pour les talens de madame Dugazon. Madame Desbrosses parut avec toute la modestie et la timidité qui pouvaient disposer favorablement ses auditeurs; le parterre l'encouragea, et le rôle fut rempli avec un si brillant succès, qu'on s'aperçut à peine de l'absence de madame Dugazon.

Malheureusement, les charmes du premier âge passent aussi rapidement que la première saison de l'année. Il faut pour les jeunes amoureuses une taille élégante et légère, des mouvemens vifs, rapides, animés; la taille de madame Desbrosses se chargea trop tôt d'un embonpoint qui l'obligea de prendre des rôles plus graves. Elle y porta la même intelligence, les mêmes avantages que dans les rôles précédens. Si son jeu n'excite point ces transports bruyans, que l'admiration réserve pour les rares talens, elle a du moins le mérite de satisfaire toujours ceux qui savent se contenter d'une mesure parfaite de raison, de justesse et de sentiment.

Après quarante-cinq ans d'exercice, on la voit encore aujourd'hui avec intérêt dans l'emploi des duègnes. Elle a succédé à la célèbre madame Gonthier. Ce n'est ni la même vivacité, ni la même originalité; mais c'est toujours le ton qui convient à chaque rôle, et l'expression vraie de la situation. Madame Desbrosses a vécu avec les acteurs les plus célèbres de l'ancien Opéra-Comique. On s'en aperçoit facilement. Elle a conservé ce sentiment des convenances, ce ton décent, ces manières réservées auxquelles on a souvent tenté de substituer une liberté étourdie, que la nouveauté a d'abord fait pardonner, mais que l'on n'excuserait pas aujourd'hui. Madame Desbrosses joint à l'avantage des bonnes traditions un sens droit que la nature donne, et que l'art ne sait pas toujours suppléer.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

DESESSARTS,

ROLE DU FINANCIER.

Nul acteur ne fut d'une taille plus énorme, d'un jeu plus franc et plus gai. Il naquit à Langres en 1739, de parens honnêtes. Il reçut une éducation conforme à sa fortune, fit de bonnes études, entra chez un avocat, et quelques années après fut pourvu d'un office de procureur. Son goût pour le plaisir et son désintéressement naturel le rendaient peu propre à cette profession. Il est probable néanmoins qu'il y serait resté, et qu'il y aurait fait de mauvaises affaires, si quelques circonstances imprévues ne l'eussent amené à Paris. Un de ses amis le mena à la Comédie Française : il ne connaissait que celle de province ; il fut charmé des acteurs de la capitale, et plein d'enthousiasme, se sentit né pour suivre la même carrière qu'eux. Dès ce moment l'antre de la chicane fut fermé pour lui ; il vendit son office, et s'attacha à une troupe de province, mais avec l'intention formelle de se rendre digne d'appartenir un jour à la scène française.

Ses succès furent rapides et surprenans ; il jouait avec le plus rare talent les financiers, les rôles à manteau, les grimes. Sa réputation s'augmentait tous les jours, et les directeurs se disputaient l'avantage de le posséder.

Bonneval qui tenait le même emploi que lui à Paris, ayant demandé sa retraite, la Comédie Française songea aussitôt à Desessarts. Il était à Marseille ; on s'empressa de lui écrire, et le premier gentilhomme de la chambre lui envoya un ordre de début.

Il vint à Paris, et parut, pour la première fois, sur le théâtre le 4 octobre 1772. Il joua successivement avec une rare franchise et une aisance pleine de gaieté, les rôles de Lisimon dans le *Glorieux*, et de Lucas dans la même pièce.

On reconnut aussitôt que la scène française venait de faire une heureuse conquête. Elle se l'assura en adoptant cet excellent acteur au mois d'avril suivant.

Ce n'était pas qu'il eût toute la perfection qu'on acquiert par un long séjour dans la capitale. Son jeu plein de franchise, de rondeur et de bonhomie, manquait de ce vernis de politesse, de cette sorte de grâce qui s'adapte aux rôles mêmes qui en paraissent le moins susceptibles. Il jouait à merveille dans les pièces de Molière, beaucoup moins bien dans les pièces modernes, surtout dans celles qu'on appelait *de bonne compagnie*, c'est-à-dire ou les manières précieuses et quelquefois minaudières remplaçaient le langage simple et naturel des personnages de Molière. Son talent s'y trouvait à la gêne, et son bon esprit lui inspirait de l'éloignement pour ce genre d'ouvrages.

Desessarts était d'une taille très-élevée, sa corpulence était monstrueuse; mais ce défaut ne dérobait rien à la facilité et à l'aisance de son jeu. Le plaisir et l'enjouement respiraient sur sa vaste figure; tous ses mouvemens étaient animés par l'intelligence et la verve; cependant il arrivait quelquefois que le caractère de ses rôles formaient un contraste frappant avec les proportions de sa taille et l'énormité de son embonpoint. Le parterre ne pouvait tenir de rire, toutes les fois que jouant le rôle de *Petit-Jean* dans les Plaideurs, il arrivait à ces vers :

Pour moi je ne dors plus, aussi je deviens maigre.

L'opposition était encore plus frappante, lorsque dans le drame intitulé la *Réduction de Paris*, il venait présenter au généreux Henri IV le peuple de la capitale exténué par une longue et horrible famine.

Ces contre-sens ne sont pas rares au théâtre. Combien n'y voit-on pas de mères moins âgées que leurs fils, et de jeunes premières chargées de longues années? La taille de Desessarts était telle, que lorsqu'il jouait le rôle d'Organ, dans le *Tartuffe*, il fallait une table faite exprès pour qu'il pût se cacher dessous et en sortir. Il lui fallait aussi une table échancrée pour pouvoir dîner à son aise.

MM. Etienne, et Martainville dans leur histoire du Théâtre Français, pendant le cours de la révolution, racontent à son sujet l'anecdote suivante :

« Desessarts était généralement aimé de ses camarades, quoiqu'il sup-

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction de la Lib[ie]

(Théâtre Français) M[r]. DESESSARTS. (Rôle du Financier [illegible])

Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres

« portât quelquefois avec impatience leurs plaisanteries sur sa monstrueuse « corpulence. Dugazon surtout semblait s'être fait une joyeuse tâche de « *mystifier* Desessarts. Lorsque la ménagerie du Roi perdit l'unique éléphant « qu'elle possédait, Dugazon alla prier Desessarts de venir avec lui chez le « Ministre de la maison du roi, pour y jouer un proverbe, dans lequel il « avait besoin d'un *compère* intelligent. Desessarts y consent, et s'informe « du costume qu'il doit prendre. Mets-toi en grand deuil, lui dit Dugazon; « tu es censé représenter un héritier. Voilà Desessarts en habit complet, « avec le crêpe et des pleureuses, etc. On arrive chez le Ministre; mon- « seigneur, dit Dugazon, la Comédie Française a été on ne peut plus « sensible à la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie « du Roi, et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à Sa « Majesté l'occasion de reconnaître les longs services de notre camarade « Desessarts; en un mot, je viens, au nom de la Comédie Française, vous « demander pour lui la survivance de l'éléphant. Qu'on se figure les éclats « de rire des auditeurs, et l'embarras du pauvre Dessessarts. Il sort furieux, « et le lendemain il appelle Dugazon en duel. Arrivé au bois de Boulogne, « les deux champions mettent l'épée à la main. Mon ami, dit Dugazon, « j'éprouve vraiment un scrupule de me mesurer avec toi; tu me présente « une surface énorme; j'ai trop davantage : laisse-moi égaliser la partie. « A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, trace « un rond sur le ventre de Desessarts; écoute, ajoute-t-il, tout ce qui « sera hors du rond ne comptera pas. Le moyen de se battre ! Ce duel « bouffon fut terminé par un déjeûner. »

Desessarts franc, gai, loyal, ami du plaisir et du repos, ne pouvait guères aimer la révolution; elle causa sa mort.

Sur la fin de 1793, le soin de sa santé l'avait engagé à se rendre à Barèges pour y prendre les eaux. C'était l'époque la plus funeste du régime de la terreur. Les Comédiens Français furent, pour la plupart, frappés de proscription. Desessarts apprit dans sa retraite leur incarcération. Cette nouvelle lui causa une telle émotion, qu'il ne put y résister. Il mourut de douleur, âgé de cinquante-cinq ans, regreté de tous ceux qui l'avaient connu, et digne de l'être.

Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit. Il avait une mémoire prodigieuse, et beaucoup d'instruction; les faits, les dates même étaient classés dans son entendement avec un ordre parfait; on aimait sa conversation, parce qu'elle était facile, riche et abondante.

En s'attachant à la carrière du théâtre, il avait changé de nom comme faisaient alors presque tous les acteurs. Son nom véritable était Denis Dechanet.



THÉATRE FRANÇAIS.

MLLE DESMARES.

Mademoiselle Desmares est une des actrices dont les annales du Théâtre-Français ont conservé le plus brillant souvenir. La nature avait tout fait pour elle ; elle était d'une figure animée par la grâce autant que par la beauté. Le son de sa voix avait quelque chose d'enchanteur ; forte et touchante dans la tragédie, vive, légère et piquante dans la comédie, elle faisait répandre des larmes aussi

aisément qu'elle excitait la joie et faisait naître le rire. Aimable et spirituelle, elle portait dans le commerce de la vie sociale autant de charmes qu'elle en déployait sur la scène.

Son père, habile comédien, faisait partie d'une troupe française, que le roi de Danemarck entretenait à sa cour; car à cette époque, la France donnait le ton à l'Europe toute entière. Ce fut à Copenhague que naquit mademoiselle Desmares, en 1682. Ce fut là que commença sa première éducation dramatique.

Mais son père ayant été appelé au Théâtre Français, elle revint à Paris avec lui, et continua ses premières études. Mademoiselle Champmeslé occupait alors toutes les voix de la renommée. C'était la première actrice de la scène française et de l'Europe littéraire. Desmares conçut le projet de lui préparer un sujet capable de la remplacer. L'intelligence et l'émulation de sa fille lui en donnaient l'espoir. Dès son enfance, elle jouait avec une rare perfection de petits rôles proportionnés à ses moyens. Elle joignait à la pratique du théâtre des études très-assidues que dirigeait son père. Tout annonçait en elle un sujet supérieur. Elle n'avait que seize ans lorsque mademoiselle Champmeslé vint à mourir. Cette perte paraissait irréparable; la jeune Desmares eut le courage de se présenter pour lui succéder, et les comédiens l'acceptèrent avec empressement. Elle débuta en 1698, dans le rôle d'*Iphigénie* de la tragédie d'*Oreste et Pilade*, de la Grange-Chancel. Cette pièce, qu'on ne joue plus, avait alors de la vogue, comme tant d'autres qu'on joue maintenant, parce que les auteurs vivent, et qu'on ne jouera plus bientôt, parce que les pièces et les auteurs mourront probablement ensemble.

Le succès de la débutante passa toutes ses espérances, et donna la plus haute idée de son talent. Son triomphe n'eut pas moins d'éclat dans le rôle d'*Hermione* de la tragédie d'*Andromaque*, et celui d'*Émilie* dans *Cinna*. Chez elle la force, la fierté ne dérobaient rien au naturel. Jamais d'emphase; l'expression toujours vraie de la passion, l'image toujours fidèle de la situation.

Les comédiens charmés, jugèrent qu'elle pourrait rendre à la scène un nouveau service. Ils lui confièrent, dans la comédie, quelques rôles d'amoureuses, qu'elle remplit avec autant de succès que les rôles de tragédie; tant le vrai talent est fécond et flexible. Elle enleva tous les suffrages dans *Rhodope*, d'*Ésope à la Cour*, et surtout dans *Psyché*, qu'on remit au théâtre avec le plus brillant appareil, au mois de janvier 1703.

L'emploi des soubrettes était alors tenu en chef par mademoiselle Beauval, ctrice d'un rare talent et de la gaieté la plus piquante; mais les années commen-



Dessiné par [illegible] — Déposé à la Direction de la Lib.[ie] — Gravé par [illegible]

(Ancien Théâtre.) Mlle DESMARES. (Rôle d'une Pèlerine)

Touchante dans les pleurs, piquante dans les ris,
De l'une et l'autre Scène également maîtresse,
Au Théâtre tu réunis
Les dons partagés au Permesse

çaient à lui ravir une partie de ses avantages, et l'on sentait la nécessité de la remplacer bientôt. Ce fut encore sur mademoiselle Desmares que l'on jeta les yeux. Un ordre de la Cour la chargea de débuter dans cette nouvelle carrière. Elle y entra et la parcourut avec les mêmes succès, et joua d'une manière neuve et supérieure les rôles de *Lisette* dans le *Légataire;* de *Nérine* dans le *Curieux impertinent;* de *Colette* dans les *Trois Cousines.* Jamais on n'avait déployé une gaieté plus franche, plus vive, plus propre à électriser l'auditoire. Cependant, en se vouant à Thalie, mademoiselle Desmares ne voulut point faire d'infidélité à Melpomène; elle continua de jouer les rôles où elle s'était illustrée, et en créa de nouveaux où elle ne fut pas moins remarquable. *Athalie, Sémiramis, Jocaste, Électre,* trouvèrent en elle une digne interprète, et dans l'un et l'autre genre, elle ne trouva point d'égale.

Elle avait trente-huit ans; elle était fraîche et belle; elle jouissait de tous les avantages que peut offrir la carrière du théâtre, lorsque tout à coup, au milieu de ses triomphes, elle conçut et exécuta le dessein d'abandonner la scène. Rien ne put la retenir, ni les instances de ses camarades, ni les applaudissemens dont la comblait le public, ni cet amour de la renommée qui enivre tant d'artistes. Elle sollicita sa retraite; elle la sollicita avec persévérance, et l'obtint en 1721, après vingt-trois ans de services. Elle eut la modique pension de 1000 fr., et s'en contenta.

Mais en abandonnant la scène, elle voulut lui laisser un témoignage de sa reconnaissance; elle lui présenta et lui fit accepter, pour la remplacer, une élève digne d'elle, la célèbre et inimitable mademoiselle Dangeville.

Dès ce moment, on ne la vit plus sur aucun théâtre public. Les jeux de Melpomène et de Thalie semblaient n'avoir plus de charmes pour elle; et si quelquefois elle consentit à quitter sa retraite, ce ne fut que pour satisfaire aux vœux de quelques seigneurs et quelques dames de la cour qui, dans l'intérieur de leurs riches domiciles, s'exerçaient à la représentation des plus belles compositions du répertoire français. Amusement noble et délicat, que nous ont fait oublier trop de tragédies réelles qui ont attristé les années qui viennent de s'écouler.

La mort de mademoiselle Desmares précéda de trente-six ans cette époque fâcheuse. Elle mourut à Saint-Germain, en 1753, âgée de soixante-onze ans.

Depuis ce temps, quelques actrices ont porté son nom, mais aucune ne l'a égalée. Elle était du nombre de ces sujets rares auxquels la nature prodigue ses faveurs, mais qui ne naissent qu'à de longs intervalles.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGTIÈME.

ANCIEN THÉATRE ITALIEN.

JOSEPH DOMINIQUE BIANCOLELLI.

Cet acteur célèbre est particulièrement connu sous le nom de *Dominique*. Il était né à Bologne en 1640, et dès l'enfance il se distingua par son esprit et ses heureuses saillies. Dès qu'il parut sur la scène, il se fit remarquer par la finesse de son jeu, et les manières les plus gaies et les plus spirituelles. Sa réputation s'étant bientôt répandue en Allemagne et en Italie, il partit pour Vienne, et y joua quelque tems avec un rare succès. Alors le Théâtre Italien ne ressemblait nullement à ce qu'il est aujourd'hui. On y jouait des petites pièces qui se rapprochaient du genre de nos vaudevilles beaucoup plus que de tout autre. L'arlequin et le gille étaient des personnages obligés. C'était surtout dans les rôles d'arlequin qu'excellait Dominique.

Lorsque le cardinal Mazarin fit venir à Paris une troupe italienne, Dominique s'empressa de quitter Vienne. Il ambitionnait vivement l'honneur de se montrer dans une ville qui passait avec raison pour le séjour de l'esprit, de l'urbanité et des talens. Il y débuta en 1660, et obtint le succès le plus brillant. Trivelin jouissait alors de la plus grande faveur et la méritait. Dominique ne trouva point mauvais de n'occuper que le second rang sous un maître aussi habile. Le public courait en foule aux représentations où l'on était sûr de trouver ces deux acteurs réunis. Souvent la scène

française était abandonnée pour le Théâtre Italien; et ce qui augmentait encore la vogue de la nouvelle troupe, c'est qu'elle commençait à jouer de petites pièces françaises.

Tant de faveur donna de l'ombrage aux comédiens français. Ils prétendaient avoir seuls le droit de donner des pièces en langue maternelle. Ils voulurent en interdire la faculté aux camarades de Dominique. L'affaire devint sérieuse, et le roi (Louis-le-Grand) ne dédaigna pas de s'en mêler. Il fit venir devant lui Baron pour les Français, et Dominique pour les Italiens. Baron parlait bien, il débitait encore mieux. C'était un adversaire redoutable. Il plaida sa cause avec éloquence et chaleur. Dominique était loin de posséder les mêmes talens oratoires; mais il avait de l'adresse et de la subtilité : « Sire, dit-il, comment Votre Majesté veut-elle que je parle? « — Comme tu voudras, répond le roi. — J'ai gagné ma cause, répond Dominique.

Baron voulut réclamer contre cettre surprise. — « C'est une affaire faite, « dit le roi, je ne reviendrai point sur ce que j'ai dit. » Et il congédia en riant les deux avocats.

Depuis ce tems, les comédiens italiens eurent la permission de jouer des pièces françaises. Dominique était supérieur à tous ses camarades. Il surpassait Trivelin, parce que sa gaîté, ses manières, son jeu étaient toujours naturels, et que l'art ne s'y montrait jamais. Comme Molière, malgré la gaîté de son esprit, il était porté à la réflexion, et cachait, ainsi qu'on l'a dit, l'esprit d'un philosophe sous l'habit d'arlequin. Il était lié avec un grand nombre de beaux esprits de son tems, et particulièrement avec Santeuil.

Tout le monde connaît le tour plaisant qu'il joua à ce poète célèbre. On assure aussi que Santeuil étant occupé de son hymne sur la fête du Saint-Sacrement, Dominique entra en ce moment dans son cabinet. — Mon hymne est faite, s'écria Santeuil, excepté le premier vers que je ne puis trouver. Je le cherche inutilement; il s'obtine à ne pas venir. — Santeuil ne peut faire un vers! répliqua Dominique, *Stupete gentes!* — Tu l'as trouvé, dit Santeuil; et il commença son hymne par ce mot même.

Ce fut de Santeuil que Dominique obtint, à son tour, la devise ingénieuse qu'on lit encore sur le rideau de la comédie italienne, et que tous les théâtres se sont appliquée depuis : *Castigat ridendo mores.*

L'aventure de Dominique avec Santeuil a fourni à M. le chevalier de Piis, une des plus agréables pièces dont il ait enrichi le théâtre du Vaudeville.

Au milieu d'une carrière semée de fleurs, Dominique termina ses jours

Galerie Théâtrale.



Dessiné par [illegible] Déposé à la Direction de la Lib.ie Gravé par [illegible]

(Théâtre Italien.) **DOMINIQUE.** (Rôle d'Arlequin.)

Bologne est ma patrie et Paris mon séjour,
J'y règne avec éclat sur la scène Comique
Arlequin sous le masque, y cache Dominique,
Qui réforme en riant et le Peuple et la Cour

à la suite d'une maladie inflammatoire. Il venait de danser en présence du roi, dans une représentation où se trouvait toute la cour. Il se fatigua, fut attaqué d'une fluxion de poitrine, et mourut à quarante-huit ans, le 5 août 1688.

Tout ce que la capitale possédait de gens sensibles aux charmes de l'esprit et du talent, le regretta vivement.

Ses camarades furent si touchés de sa perte, qu'ils laissèrent leur théâtre fermé pendant un mois. Il fut remplacé par *Angelo Constantini*, plus connu sous le nom de Mezetin. Les muses françaises déposèrent sur sa tombe le tribut de leur estime et de leurs regrets. L'église ne lui refusa pas les honneurs de la sépulture. Il fut enterré dans l'église Saint-Eustache, derrière le chœur.

Singularité remarquable. Les comédiens français étaient, dans leur propre pays, sous le poids des censures ecclésiastiques; les comédiens italiens en étaient affranchis. Le cardinal de Richelieu avait fondé la scène française, le cardinal Mazarin éleva le Théâtre Italien; mais l'un ne pensa qu'aux jouissances de ce monde : l'autre voulut que ses protégés n'eussent rien à craindre dans l'autre.

Hubert grava le portrait de Dominique, et l'on écrivit au-dessous les vers suivans :

Bologne est ma patrie et Paris mon séjour;
Je règne avec éclat sur la scène comique.
Arlequin sous le masque y cache Dominique,
Qui réforme en riant et le peuple et la cour.

Il est fâcheux qu'un si bon acteur n'ait trouvé, pour le louer, qu'un si mauvais poète.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

Mme DORUS-GRAS,

ROLE D'ALICE (DANS ROBERT-LE-DIABLE).

S'il était donné à toutes les villes de province de venir, chacune à son tour, réclamer de la Melpomène parisienne, le prix des bons services qu'elles lui ont rendus, des trésors dont elles l'ont enrichie, j'en sais une qui pourrait marcher hardiment en tête, sûre d'obtenir une des plus larges récompenses; cette ville, c'est Valenciennes. Elle ne se chargerait pas de tous les petits enfans qu'elle a jetés à Paris dans son indifférence, et qui sont venus en patache se glisser obscurs dans l'obscure multitude des comparses, tapisserie vivante qu'on étale tous les soirs sur nos théâtres pour en animer la solitude, classe à part d'honnêtes citoyens amphibies, qui sont prolétaires, artisans ou industriels pendant le jour, et qui vers six heures du soir, déposent le tire-pied ou le papier Weynen pour endosser l'habit à la française ou la toge romaine. J'entendis dernièrement un de ces braves comparses causer avec un sien cousin, comparse aussi, et tous deux se vantaient d'être nés à Valenciennes; je doute que Valenciennes se vantât de leur avoir donné le jour.

Sans donc s'embarrasser de cet inutile fardeau, Valenciennes s'avancerait fièrement dans le nouveau tournois, portant de chaque main une charmante actrice, dont une seule suffirait pour lui mériter la palme; elle présenterait d'un côté la première soubrette des Français; de l'autre, la seconde cantatrice de l'Opéra, mademoiselle Dupont de la main droite, madame Dorus-Gras de la gauche.

Que Valenciennes vienne sans crainte devant notre tribunal, et nous

sommes prêts à lui octroyer de nombreux remercîmens; mais qu'elle ne nous réclame pas les cadeaux qu'elle nous a faits...

. . . . . Ce qu'on a donné ne saurait se reprendre,
. . . .
Et puis, nous pourrions bien refuser de les rendre.

Nous aimons trop cette ville pour dissiper ce que nous tenons de sa bienveillante générosité : les petits cadeaux entretiennent l'amitié, à plus forte raison les grands.

Donc, madame Dorus-Gras est née à Valenciennes; elle y fit ses premières études lyriques sous les leçons de son père, chef d'orchestre de la ville, musicien très-distingué dont elle est le chef-d'œuvre. M. Dorus, ancien militaire, fut obligé par ses blessures d'abandonner l'éducation qu'il avait si heureusement commencée; mais il avait assez bien dirigé sa fille, pour que, privée de son maître naturel, elle méritât par son talent précoce l'attention spéciale de sa ville mère. Après l'avoir entendue dans plusieurs concerts, les administrateurs devinant l'avenir de cette jeune fille, qui n'était encore, à vrai dire, qu'un enfant, l'envoyèrent au Conservatoire de Paris, et lui accordèrent pendant trois ans une pension, pour lui faire achever ses études. Mademoiselle Dorus entra au Conservatoire au mois de décembre 1821 ; ses heureuses dispositions se développèrent promptement, et au bout de l'année, elle remporta le premier prix de chant dans les classes de MM. Henri et Blangini : c'était la plus belle preuve de gratitude qu'elle pût offrir à ses protecteurs. Elle s'enrichit encore des conseils de MM. Paër et Bordogni, et cette même année, elle fut jugée digne d'entrer dans la musique de la chambre du roi. Puis, mademoiselle Dorus quitta Paris, elle s'en fut donner des concerts de ville en ville, emportant avec elle un charmant instrument, sa voix fraîche et toute harmonieuse. A Bruxelles, comme partout, elle fut très-goûtée par les dilettanti dans un concert qu'elle donna au Théâtre Royal. Le grand succès qu'elle y obtint la fit distinguer par M. le comte de Lidelkerke, commissaire royal qui la fit prier par le directeur du théâtre de vouloir bien faire partie de sa troupe.

Quoiqu'elle n'eût fait aucune étude de l'art dramatique, mademoiselle Dorus y consentit; au bout de six mois, elle débuta, après avoir travaillé la déclamation lyrique avec M. Cassel, artiste du même théâtre. Les débuts de cette jeune et jolie actrice furent très-brillans, beaucoup plus brillans

Galerie Théâtrale.



[illegible] Gravé par C. Bouvier

Acme Rle de Musique **Mme DORUS-GRAS.** Rôle d'Alice.
(Robert le Diable)

*_Te voici, fils ingrat, fils coupable
Lisez!*

même, que, modeste et timide, elle n'avait osé l'espérer. Depuis ce tems, le public ne cessa de lui témoigner une bienveillance toute particulière. La révolution de 1830, qui renversa tant d'autels, brisa tant de sceptres, flétrit tant de couronnes,... arrêta le cours des triomphes de mademoiselle Dorus; elle fut obligée de quitter à regret un pays qui l'avait en quelque sorte adoptée, elle vint demander un refuge à la ville qui, jadis, lui avait donné un berceau, mais elle n'oublia pas le bienveillant accueil des habitans de Bruxelles; quelque tems après, elle partit de Valenciennes pour aller leur faire une dernière visite, pour jouer au bénéfice des victimes de la révolution. Cette action généreuse a bien acquitté la dette de sa reconnaissance.

Enfin mademoiselle Dorus revint à Paris prendre à l'Opéra la place que la justice lui réservait; le 9 novembre 1830, elle y fit son premier début dans le Comte Ory; elle fut accueillie avec enthousiasme, sa jeunesse et sa grâce prévinrent en sa faveur et commencèrent un succès qui fut complété par son talent. Mademoiselle Dorus s'est placée de suite la seconde sur le trône de l'Opéra, la première après madame Damoreau, et la distance devient presqu'insensible, quand on fait une compensation d'âge et de talent, de présent et d'avenir. Mademoiselle Dorus joua tous les rôles de madame Damoreau; elle joua dans la Muette, Guillaume Tell, Fernand Cortez, et le Rossignol, elle créa le rôle de Thérésina dans le Philtre, le rôle du Page dans Gustave, et surtout le rôle d'Alice dans Robert-le-Diable. Dans Thérésina, dans le Page, comme dans Alice, elle fut charmante, et digne des nombreux applaudissemens qu'elle a recueillis. Mademoiselle Dorus n'est pas seulement une chanteuse fort agréable, elle joue encore avec beaucoup d'âme et de naturel; sa voix se perdrait, ce dont Euterpe nous garde!.. qu'il lui resterait toute l'étoffe nécessaire pour faire une comédienne remarquable.

Comme actrice, mademoiselle Dorus a droit à nos applaudissemens; comme femme, elle a droit à nos hommages : son bon cœur et son dévoûment ont été mis souvent à l'épreuve. Nous l'avons déjà vue quittant Valenciennes pour aller porter à de malheureux blessés le secours de sa délicieuse voix; depuis, elle a fait une œuvre aussi charitable, aussi méritoire, une œuvre dont nous devons la remercier : elle a prolongé les jours de notre grand musicien Hérold; si elle n'est parvenue à le sauver, du moins elle a su adoucir sa lente agonie. Hérold venait de donner à l'Opéra-Comique son admirable Pré aux Clercs; épuisé par le travail et la maladie,

il ne vivait plus que de la vie de son ouvrage, il ne vivait plus que pour assister à son dernier triomphe, pour entendre tout Paris applaudir au chant du cygne; mais voilà qu'une indisposition subite de madame Casimir, chargée du rôle principal, vint dès le premier jour arrêter, sinon le succès, du moins les représentations de cet opéra : il fallut obéir à une dure nécessité; mais ce malheur tuait Hérold. Désespéré, il s'en fut trouver mademoiselle Dorus et la pria de vouloir bien prendre le rôle abandonné : elle y consentit, et descendit de la grandeur de l'Opéra pour paraître dans l'étroite enceinte du théâtre de la Bourse. Là elle retrouva la foule de ses admirateurs, elle retrouva les dilettanti et les bravos de la rue Lepelletier, et cela devait être, car le public avait retrouvé en elle la séduisante cantatrice qu'il avait tant aimée dans le grand salon, qu'il poursuivit de son amour dans le petit boudoir. Quarante-huit heures lui suffirent pour apprendre le rôle d'Isabelle, ce fut un tour de force : la manière dont elle le joua fut bien plus encore un tour de force. Redemandée chaque soir après la pièce, elle vint recevoir de la justice des spectateurs un tribut quotidien de bravos et de bouquets.

Je lis le passage suivant dans un journal du 23 décembre 1832 : il n'a pas besoin de commentaires.

« La très-remarquable complaisance de mademoiselle Dorus a eu hier » le double effet qu'il était permis d'en attendre : la foule a inondé l'Opéra- » Comique. Le Pré aux Clercs a obtenu un second succès plus pyramidal » encore que le premier, et l'obligeante Isabelle, accourue de l'Opéra » pour faire une action toute généreuse, a trouvé son intérêt dans la réus- » site, car on a reconnu dans sa voix une souplesse et une légèreté qu'un » grand cadre rend plus difficiles à saisir. Le jeu même de mademoiselle » Dorus est fort agréable; mille et mille bravos ont plu de toutes les parties » de la salle, qui en ont eu cependant encore pour les autres acteurs. »

La modestie de mademoiselle Dorus me permettra de couronner son éloge en citant une lettre qui lui fut adressée par la veuve d'Hérold, après la mort de l'immortel auteur du Pré aux Clercs. Cette lettre, toute honorable pour celle qui l'a écrite comme pour celle qui l'a reçue, mérite bien ici une mention; elle est à la fois le prix d'un service, la récompense d'une bonne œuvre :

« Voudrez-vous bien m'excuser, mademoiselle, de ne vous avoir pas

» écrit plus tôt; il y a déjà long-tems que j'aurais dû vous adresser mes re-
» mercîmens. La perte affreuse que je viens de faire, me fera, j'espère,
» pardonner mon impolitesse; et maintenant, Mademoiselle, veuillez re-
» cevoir l'expression de ma très-vive gratitude pour le service que vous
» avez rendu à mon mari. Vous avez fait une bonne action, car vous avez
» adouci les derniers jours de sa vie. Affaibli par la maladie et la souffrance,
» son cœur fut brisé quand, après la première représentation de son ou-
» vrage, madame Casimir abandonna son rôle. La grâce avec laquelle vous
» voulûtes bien consentir à la remplacer, votre promptitude prodigieuse à
» apprendre le rôle, et votre brillant et mérité succès, lui rendirent un
» peu de force et de bonheur. Il ne se passait pas un jour où mon pauvre
» malade ne parlât de vous et ne formât le projet d'aller vous entendre et
» vous admirer encore; et à ses derniers momens, pendant son délire, il
» parlait de fleurs et de couronnes qu'il tressait pour vous. Je partage vi-
» vement sa reconnaissance et son admiration, et je vous prie d'en recevoir
» l'expression bien sincère.

» Veuillez aussi, Mademoiselle, agréer, etc. »

27 février 1833.

Pourquoi faut-il que, tressées par la main du grand maître, les couronnes promises se soient fanées sur son tombeau!....

Il y avait cette année une matrimonimanie dans les coulisses de la capitale; nos plus jolies actrices ont associé une nouvelle fortune et un nouveau nom à leur fortune et à leur nom de demoiselle: compliment aux maris; compliment aux femmes aussi, car elles ont toutes fort bien choisi: mademoiselle Léontine Fay s'est faite madame Volnys, mademoiselle Despréaux est devenue madame Allan; enfin mademoiselle Dorus s'appelle madame Dorus-Gras depuis le 9 avril 1833; un premier violon de l'Opéra était seul digne d'accompagner l'excellente cantatrice.

GALERIE THEATRALE.

PORTE SAINT-MARTIN.

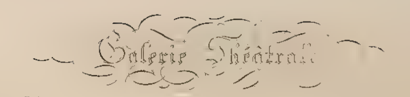
Mme DORVAL,

ROLE DE BEATRIX DE CENCI (DANS LA PIÈCE DE CE NOM)

Née en 1792, madame Dorval débuta dans la carrière dramatique à Bayonne; en 1811 elle fesait les délices de cette ville qui lui avait donné le surnom de la petite Boulotte; mais ce n'était alors qu'une actrice par état, son âme ardente et passionnée était encore dans l'enfance, il fallait pour qu'elle devînt comédienne inspirée, que l'âge ait mûri son talent; que les passions soient venues effleurer la virginité de son cœur et lui apprendre le grand art de les exprimer; il fallait un amour à cette jeune fille, un grand amour; elle était belle, aussi l'amour ne se fit-il pas attendre; j'ai ouï dire qu'il était venu frapper à sa porte avec un bâton de maréchal, j'ai ouï dire que la porte s'était ouverte devant la sommation; j'ai ouï parler d'enlèvement, de longs mois de bonheur et puis d'abandon; mais tout cela ne me regarde pas; je ne le rappelle que parce que, pour nous, cet amour et cet abandon sont peut-être les causes involontaires de l'admirable talent de madame Dorval, cette belle femme, si inspirée, si sensible, si amoureuse, si poétique! Comme Bocage est l'homme du drame, madame Dorval est la femme du drame; madame Dorval a perfectionné le mélodrame, elle l'a joué de verve, elle en a fait une création toute nouvelle; tout le monde l'a vue dans le Joueur, ce grand ouvrage de M. Victor Ducange, tout le monde l'a vue superbe dans le rôle d'Amélie, la femme malheureuse de tous les malheurs, l'épouse résignée et courageuse, attachée, innocente

qu'elle est, au crime de son mari, comme l'ombre est au corps : et puis on l'a vue dans la Fiancée de Lamermoor, on l'a vue dans Marion de Lorme, dans Béatrix de Cenci, enfin on l'a vue dans Antony. Oh ! alors il fut impossible de ne pas avoir au cœur de l'amour pour elle, il fut impossible de ne pas comprendre son immense talent. Madame Dorval était inimitable dans le rôle d'Adèle ; femme vertueuse et sous la domination d'un amour invincible, elle est traînée pas à pas, de faute en faute, de douleurs en douleurs, d'outrage en outrage, par cet amour victorieux ; elle est méprisée, insultée par l'orgueilleuse jalousie, par des femmes dont la seule vertu est d'être criminelles en secret, et la pauvre femme innocente en vient à ce point de s'écrier dans son désespoir : « Antony !.... Mais sais-tu bien que » je suis perdue moi !...» Et alors madame Dorval était déchirante, il y avait de quoi fendre l'âme et remplir tous les yeux de larmes, il y avait une véritable illusion; on cherchait en vain madame Dorval on ne trouvait qu'Adèle; et après tout cela comme elle devenait pathétique, lorsque voyant approcher son époux, et puis se regardant, elle, malheureuse et déshonorée, elle n'hésitait pas entre la mort et l'infamie, alors que se précipitant aux pieds d'Antony elle lui demandait la mort pour dernier gage d'amour, la mort pour prix de sa prostitution, la mort pour se refaire une innocence !...

Et de tous ceux qui ont vu madame Dorval, qui par conséquent l'ont admirée, quel est celui qui ne répondrait : « Madame Dorval est la reine, la seule actrice de la Porte Saint-Martin, si on lui demandait qu'est devenue Amélie, qu'est devenue Adèle, qu'est devenue Marion de Lorme ? Eh bien moi, je vous dirai une cruelle vérité : madame Dorval est sans doute par son talent la reine, la seule actrice du théâtre Saint-Martin depuis qu'il a perdu mademoiselle Alexandrine Noblet ; et malgré cela, madame Dorval, abreuvée d'injustices et de vexations, constamment en butte aux persécutions et aux injures des autorités premières de ce théâtre, éloignée de la scène par la jalousie, en dépit de l'amour du public, s'est vue forcée à rompre son engagement et à quitter la capitale ; madame Dorval ne nous appartient plus que par le souvenir et le regret; elle s'en est allée en province et avec elle nous avons perdu Amélie et Adèle, il ne nous reste plus rien que le désir et l'espérance de la revoir bientôt reprendre à Paris une place qu'elle n'aurait jamais dû quitter, ou plutôt une place qu'elle devrait occuper depuis long-tems ; ce n'est pas à la Porte Saint-Martin que madame Dorval doit aller demander l'hospitalité ; qu'elle dédaigne à son





Porte S.t Martin. **M.ME ALLAN DORVAL.** Rôle de Beatrix-Cenci

Marchant au supplice

tour qui l'a dédaignée; elle s'est vengée de ce théâtre en le quittant, c'est une bien cruelle vengeance; mais le public n'a pas mérité tant de rigueur; il se consolera si madame Dorval revient bientôt elle-même le consoler. Le Théâtre-Français se réorganise, dit-on, il ne peut mieux faire que de s'emparer de cette admirable actrice; espérons qu'il le fera pour lui et pour nous.

Outre son talent dramatique, madame Dorval est aussi fort bien placée dans la comédie; elle a fait ses preuves dans la charmante pièce de Jeanne Vaubernier : que madame Dorval revienne donc à Paris et partout où elle sera, les applaudissemens iront la chercher, car elle les méritera partout.

Madame Dorval est depuis quelques années mariée à monsieur Merle, un de nos plus spirituels vaudevillistes: ils font très bon ménage et cela n'est pas étonnant: leur communauté se compose d'esprit d'un côté, de talent et d'amabilité de l'autre. Mais ce qui paraîtra plus extraordinaire, c'est la subite conversion de madame Dorval; elle s'est jetée à corps perdu dans la dévotion; elle sait allier le théâtre et l'église, le drame et la messe, elle est toujours entre un rôle et une prière, entre un costume et crucifix. Qu'elle nous pardonne ce regard indiscret sur sa vie privée, nous qui ne devrions avoir des yeux que pour l'actrice.... Pourvu que madame Dorval soit toujours la même au théâtre, voilà tout ce que nous sommes en droit de désirer, voilà tout ce que nous désirons.



L'Odéon, qui était alors le Théâtre Français.

THÉATRE FRANÇAIS.

MLLE DUCHESNOIS,

ROLE D'ALZIRE (ALZIRE, *Trag. de Voltaire*).

UNE âme ardente et passionnée, une sensibilité profonde, un son de voix attendrissant, une physionomie pleine d'expression; tout ce que la nature réunit de dons précieux, tout ce que l'art ne peut suppléer : voilà l'héritage avec lequel mademoiselle Duchesnois s'est présentée au Théâtre Français : elle a dû le reste à son illustre maître (M. Legouvé).

Ses débuts et ceux de mademoiselle George, admise à peu près dans le même temps, ont partagé les esprits et excité de vives querelles; mais la retraite de cette dernière, en terminant la guerre, a laissé le champ libre à son heureuse

rivale, que ses talens, plus que sa fortune, ont mise au-dessus de toute concurrence.

On dit cependant que mademoiselle Duchesnois commence à craindre de succomber sous le fardeau de son emploi; on dit que son génie recule devant l'immense tâche qu'elle a entreprise. Qu'elle ne se rebute pas. Elle ignore le secret de ses forces : elle a dans son âme de quoi suffire à tout. Tendresse, fureur, politique, sentimens maternels, tout est de son ressort. De la noble douceur et de la ferme retenue de *Monime*, ne l'a-t-on pas vue passer sans effort, et avec un succès prodigieux, aux incestueux emportemens et à la jalousie désespérée de *Phèdre?* C'est un ange dans *Ariane*, c'est un démon dans *Camille*.

Le rôle d'*Alzire*, où elle est ici représentée, paraît un des plus difficiles à rendre. C'est une création. Tout y doit être neuf, extraordinaire. C'est la nature sauvage, mais grande : c'est le développement d'une âme étrangère à nos sentimens factices, à nos passions mesurées. Elle n'obéit qu'à l'impérieux instinct qui la porte à chérir l'amant dont le bras l'a défendue, et à détester l'époux qui s'unit à elle sur les ruines de sa patrie dont il est le destructeur. Elle ne cède ni à l'autorité, ni aux conseils d'un père faible et irrésolu, ni au soin de sa propre sûreté. La pitié pour son peuple esclave est ce qui la détermine à serrer des nœuds qu'elle abhorre. Même en épousant Gusman, elle ne peut le tromper; elle ne lui promet rien. Le seul ascendant de la vertu persuasive d'Alvarès obtient d'elle quelques marques d'une complaisance qu'elle se reproche et désavoue bientôt. Pour se pénétrer des idées, du ton, de l'esprit, qui doivent animer ce personnage si étranger à nos habitudes, il faudra se transporter en imagination sous le ciel du nouveau monde; vivre par la pensée au milieu de ces peuples indisciplinés; se séparer de nos arts, de nos mœurs, de notre politesse raffinée; sortir enfin des proportions mesquines et uniformes d'une société où tout se ressemble, parce que tout est convenu : il faudra créer son langage, sa physionomie, ses gestes, ses attitudes. Nous avons entendu reprocher à Lafond, jouant *Zamore*, la nonchalance et l'abandon de ses poses : c'était précisément un sujet de louanges. Il imitait les postures des sauvages, qui n'ont point de maîtres de danse pour leur apprendre à dessiner leurs pas et à symétriser leurs mouvemens. Qu'il est nécessaire de réfléchir avant de juger!

D'où vient que les représentations d'*Alzire*, si courues autrefois, sont aujourd'hui si désertes? Est-ce la faute de l'auteur, des acteurs ou du siècle? Il nous semble que c'est un peu celle de tout le monde. Ceci

Galerie Théâtrale.



Théâtre Français, Mlle DUCHENOIS,

exigerait des discussions qui nous mèneraient trop loin et qui sont étrangères à notre objet. Mais, il faut l'avouer, quand les acteurs qui jouent cette belle scène de reconnaissance entre les deux amans ne sont pas découragés par la solitude de la salle, ils trouvent bien moyen d'électriser les spectateurs en leur montrant ces deux infortunés, l'un respirant l'amour, la haine, la vengeance, l'autre déchiré de tendresse, de douleur, de remords; tous deux se retrouvant dans le palais de leurs ancêtres, sous les lois d'un barbare à la fois le bourreau de l'un et l'époux de l'autre. L'avide empressement de Zamore, son cri de joie du plus loin qu'il aperçoit sa maîtresse qu'il semble reconquérir; la surprise, l'incertitude, l'ivresse de celle-ci à la voix de Zamore qu'elle a cru mort; leurs embrassemens mêlés de larmes; les questions confiantes et précipitées de l'amour; les réponses douloureuses et confuses du repentir; les coups de poignard redoublés que chaque éclaircissement porte dans l'âme de tous deux; l'aveu terrible de l'hymen d'Alzire, le nom de son époux qu'elle n'ose prononcer elle-même et qui échappe à l'indignation éclairée de Zamore; le refus touchant qu'elle fait de justifier son crime en priant son amant de la punir, prière terminée par ce mot si attendrissant:

> Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

la question de Zamore:

> Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

et cette réponse si vraie, si inspirée, que tout le monde a retenue et qui renferme ce vers admirable de sentiment et de caractère:

> Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.

Tant de beautés réunies qui vous mènent de gradation en gradation, et sans vous laisser respirer, au comble de l'intérêt le plus puissant, arracheront dans tous les temps des applaudissemens et des larmes, pour peu que les acteurs soient disposés à les faire sentir, et le public à venir les entendre. Les goûts ont beau changer, la nature ne change pas; et ce qui a fait pleurer nos pères ne peut pas nous trouver insensibles.

Après cette reconnaissance, chef-d'œuvre de pathétique, combien le rôle d'*Alzire* devient tragique et animé! Plus de regrets, plus de lamentations. Elle se place entre son amant et son époux; elle demande la mort, et peut-être la demande-t-elle trop souvent. Elle ne supplie point Gusman

qui a trouvé Zamore à ses pieds, mais elle se jette à ceux d'Alvarès. Sans espoir de tous côtés, elle trouve des ressources dans son courage et sa résolution. Un garde de Zamore est gagné; la prison est forcée; son amant est libre: il la revoit. C'est alors que le caractère d'*Alzire* se soutient en s'ennoblissant; c'est alors que ce mélange de mœurs de la nature qu'elle a conservées et de celles de la société qu'elle commence à adopter, produit en elle ce que la nature et la société ont de sentimens les plus élevés. Elle sauve Zamore, elle croit le devoir : elle refuse de le suivre, parce qu'elle est engagée, et lorsqu'il insiste, elle lui répond :

J'ai promis, il suffit : il n'importe à quel Dieu.

Que de défauts et d'invraisemblances ne sont point rachetés par des situations si belles, si neuves, si sublimes!

Il serait curieux de voir mademoiselle Duchesnois, par une noble obstination, vaincre l'éloignement du public pour un des ouvrages les plus dignes, malgré ses imperfections, d'attirer la foule, et partager avec Lafond l'honneur d'avoir conservé au répertoire une pièce fêtée. Eh! quelle pièce ne se soutiendrait, appuyée de ces deux beaux talens réunis!





THÉATRE FRANCAIS.

MLLE DUCLOS,

ROLE D'ARIANE.

A l'époque où le Théâtre Français jouissait de son plus grand éclat, où les chefs-d'œuvre de Racine étaient confiés à la voix tendre et sensible de mademoiselle Champmeslé, où tous les genres de talens semblaient s'être réunis pour embellir le siècle de Louis XIV, on vit briller une actrice destinée à succéder à mademoiselle Champmeslé, et à précéder mademoiselle Lecouvreur. Cette actrice était mademoiselle Duclos.

Elle naquit à Paris en 1660; son père, qui avait pris le nom de Châteauneuf, jouait la comédie dans une troupe de province. Son grand-père avait suivi la même carrière, et s'y était distingué. Aujourd'hui il est rare que les

enfans des acteurs s'attachent à la profession de leur père; ils cherchent dans une carrière moins exposée aux regards du public des succès moins périlleux : autrefois il n'en était pas de même, et l'histoire du Théâtre Français nous montre souvent une suite de sujets, qui héritaient souvent des talens de leurs pères et des suffrages du public

Mademoiselle Duclos débuta d'abord à l'Opéra; mais soit que sa voix ne se prêtât pas aux grands développemens qu'exige ce théâtre, soit qu'elle manquât de charme ou de méthode, elle n'y obtint presque aucun succès. Elle changea alors la direction de ses études, et tourna toutes ses vues du côté du Théâtre Français. Mademoiselle Duclos était douée d'une grande intelligence, d'un esprit élevé et d'un caractère très-prononcé. Elle saisissait habilement la pensée de l'auteur, et savait s'identifier avec son rôle. Elle débuta en 1692, dans le rôle de *Justine* de la tragédie de *Géta*, pièce qu'on jouait alors assez souvent, et qu'on a delaissée depuis que notre théâtre s'est enrichi de nouveaux chefs-d'œuvre.

Jamais on n'avait vu une actrice aussi jeune se montrer avec tant d'éclat; ce phénomène ne s'est peut-être reproduit que de nos jours, dans le début de mademoiselle Duchesnois. Mademoiselle Duclos fut reçue immédiatement après la représentation, autre phénomène, qui ne s'est pas reproduit depuis.

La jeune débutante eut le même succès dans *Ariane*, et la scène française s'applaudit de sa nouvelle conquête. Trois ans après, mademoiselle Duclos fut chargée de doubler mademoiselle Champmeslé dans les premiers rôles tragiques. Quoique naturellement fière et hautaine, elle était loin de manquer de sensibilité; elle touchait ses auditeurs jusqu'aux larmes, dans les rôles d'*Inès* et d'*Ariane*. Et tel était l'ascendant qu'elle avait pris sur le parterre, qu'on lui permettait des libertés qu'on n'accorderait aujourd'hui à personne.

A la première représentation d'*Inès*, lorsqu'elle parut avec des enfans, le parterre se livra à une gaieté intempestive, et les plaisanteries ne manquèrent pas de circuler de rang en rang. Il est difficile qu'une actrice qui se montre accompagnée d'une petite famille échappe à la malignité d'un auditoire naturellement enjoué : c'est un hommage rendu aux mœurs; c'est une compensation des priviléges que s'attribuent la plupart des prêtresses de Melpomène et de Thalie. Mademoiselle Duclos s'en offensa, et prenant un ton solennel, elle interrompit son rôle, s'avança sur le bord de la scène, et apostrophant vivement le parterre : « *Ris donc,* lui dit-elle, *sot de parterre, ris donc à l'endroit le plus touchant de la pièce.* » Cette sortie aurait pu perdre toute autre qu'elle; le parterre, loin de s'en indigner, ne répondit que par les lpus vifs applaudissemens.



Deposé a la Direction de la Lib.rie

(Théâtre Français) Mlle DUCLOS. (Rôle d'Ariane)

Par le Jeu de cette Sirène
Ou de Corneille ou de Racine
L'amour est si bien copié
Que de Thésée amante ou femme
Elle excite toujours dans l'âme,
Ou la terreur ou la pitié

L'esprit et le talent supérieur de mademoiselle Duclos la faisaient rechercher des poëtes les plus distingués de son siècle, et souvent elle reçut le tribut flatteur de leurs hommages. Après avoir joué avec un rare succès le rôle de *Jocaste* dans l'*OEdipe* de Lamothe (car alors on avait assez d'indulgence pour entendre cette pièce), l'auteur composa pour elle une ode, où il eut néanmoins l'adresse de la louer plus pour Ariane et pour Phèdre, que pour l'épouse d'OEdipe.

« Ah! que j'aime à te voir, en amante abusée,
« Le visage noyé de pleurs,
« Hors l'inflexible cœur du volage Thésée,
« Toucher, emporter tous les cœurs!

« Mais quel nouveau spectacle? Ah! c'est Phèdre elle-même,
« Livrée aux plus ardens transports.
« Thésée est son époux, et c'est son fils qu'elle aime!
« Dieux, quel amour! mais quels remords!

« De tous nos sentimens es-tu donc la maîtresse?
« Tiens-tu notre cœur dans tes mains?
« Tu feins le désespoir, la haine, la tendresse,
« Et je sens tout ce que tu feins. »

Mademoiselle Duclos n'eût pas sans doute obtenu tant de succès, si son jeu n'eût pas eu plus de chaleur que les vers de Lamothe, mais ils donnent au moins une idée de l'empire qu'elle savait exercer sur les cœurs.

Le sien fut bientôt troublé par l'inquiétude et la jalousie. Près d'elle s'élevait la jeune Lecouvreur, qui chaque jour prenait de l'avantage sur son ancienne. L'empire de la scène ressemble à celui des rois, et aux triomphes des vainqueurs : on n'aime point à le partager. La jeune actrice se plaisait à se faire applaudir auprès de sa souveraine; elle recherchait les rôles de confidentes avec autant d'empressement que d'autres briguent les rôles de princesses. Ce voisinage importunait mademoiselle Duclos, et toutes les fois qu'elle le pouvait, elle ne manquait guère d'écarter mademoiselle Lecouvreur. Celle-ci ayant sollicité auprès de M. de Lamothe le rôle de *Sabine* dans *Romulus*, mademoiselle Duclos qui jouait *Hersilie* sentit le coup et parvint à lui ravir cette légère faveur.

Mademoiselle Duclos était arrivée à l'âge de cinquante-cinq ans sans s'apercevoir des larcins que le tems lui faisait; mais le public s'en apercevait, et rien n'est moins reconnaissant qu'un peuple qu'on se charge d'amuser; dès

que le plaisir cesse, sa faveur s'envole avec lui. Mademoiselle Duclos fit deux grandes fautes; elle épousa, à près de soixante ans, un jeune homme de seize ans : ce mariage la couvrit de ridicule, et bientôt après, dédaignée de son volage époux, elle se vit forcée de s'en éloigner.

Elle resta aussi trop longtemps au théâtre; on oublia ce qu'elle avait été, pour ne plus voir que ce qu'elle était.

Après avoir moissonné tant de lauriers, elle n'eut plus à recueillir que des épines. Elle quitta la scène en 1733, dédaignée de ce public qui lui avait autrefois prodigué tant d'hommages. Une pension de mille francs fut l'unique prix de quarante ans de travaux. Le roi en ajouta une pareille, et avec ce médiocre revenu, elle vécut, oubliée du public, jusqu'en 1748; mais le souvenir de cette grande actrice vivra toujours dans les annales de la scène tragique.



GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE FRANÇAIS.

Mlle DUPONT,

ROLE DE MARINETTE (DANS LE DÉPIT AMOUREUX).

Encore une dette de reconnaissance que Paris a contractée avec la province; chaque jour la capitale s'enrichit de diamans d'emprunt et se console de n'avoir pas donné naissance aux plus beaux talens en leur accordant l'hospitalité, et de larges applaudissemens en les adoptant, pour ainsi dire, par son amour. Les enfans d'adoption sont les plus aimés, dit un vieil adage dont la vérité est facile à concevoir; on n'adopte que ceux qui sont dignes de l'être. Aussi fut-elle adoptée partout Paris, cette charmante fille de Valenciennes, si vive, si joyeuse, si alerte, si pétulante, qui s'en va toujours rieuse et le nez au vent, qui parle avec sa physionomie quand sa bouche se tait; cette soubrette délicieuse que vous nommerez vous autres Lisette, vous Finette, vous Marinette, vous Nérine, Dorine,... et que, moi, je nommerai mademoiselle Caroline Dupont.

Belle-fille et élève de M. Dupont, acteur de mérite qui, depuis longtemps a abandonné la scène, mademoiselle Dupont reçut de la nature des grâces extérieures parfaitement en harmonie avec son genre de talent; cependant sa taille élevée serait plutôt celle d'une reine que celle d'une soubrette, sans son extrême agilité qui donne de l'esprit et de la gaîté à ses moindres mouvemens; ajoutez à cela le principal ornement du visage le plus mobile et le plus expressif, de grands yeux noirs pétillans de finesse, et une diction à la fois simple et mordante, et vous aurez un portrait ressemblant de notre

première soubrette. Toute naturelle et sans affectation, mademoiselle Dupont est la véritable servante de Molière; il est impossible d'avoir un jeu plus spirituel et plus fin; le grand maître lui-même s'estimerait heureux de l'avoir pour interprête si, du fond de sa tombe, il pouvait assister à une représentation du Tartuffe; et, comme jadis Voltaire à mademoiselle Gaussin, il lui dirait :

Dorine est ton ouvrage,
Elle est à toi, puisque tu l'embellis.

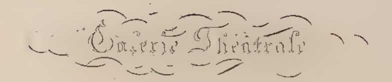
Molière lui dirait cela, si Molière était capable de copier qui que ce soit, s'il n'avait pas toujours quelque chose de mieux à dire.

Le 15 mai 1810, mademoiselle Dupont fit son début à la Comédie Française dans les rôles de Finette du Dissipateur, et de Lisette des Folies Amoureuses; confiante dans son talent, elle s'élança du premier bond dans le salon doré, et sans avoir fait antichambre; jamais elle n'avait paru sur aucun théâtre. A peine âgée de seize ans, toute fraîche, jeune fille, elle se présenta seule au public sans s'intimider; son cœur ne battait que de joie; elle était si heureuse de sa robe rose à queue, si heureuse de son bonnet tout fleuri, si heureuse de ses souliers de satin; elle avait déjà ses yeux étincelans, sa franche gaîté; elle parla, tout le monde se prit à rire, la victoire était gagnée; mais au moment où, dans le Dissipateur, elle termina sa tirade par ce vers :

Et je les ferais tous sauter par la fenêtre!....

Elle y mit tant de verve, que toute la salle éclata en applaudissemens.... elle était triomphante, et pourtant ce fut à ce premier triomphe qu'elle commença à trembler.... c'est que, depuis un quart-d'heure, elle avait déjà une réputation à soutenir. Elle fit successivement onze débuts qui furent très-suivis par le public, ainsi que j'ai pu le voir en me reportant aux journaux de l'époque qui n'ont tous qu'une voix sur le talent de mademoiselle Dupont et sur l'avenir qu'elle promettait; aujourd'hui nous n'avons qu'une voix pour la remercier d'avoir aussi bien tenu ses promesses.

De tous les éloges, de tous les encouragemens qui lui furent alors prodigués, mademoiselle Dupont, regarda comme les plus précieux ceux que lui accorda le sévère Geoffroy, le Jules Janin d'alors, dont l'inexorable critique tomba devant la grâce et l'esprit de la jeune débutante; mademoi-





Théâtre Français — Mlle. DUPONT — Rôle de Marinette.

selle Dupont, dans sa modestie, crut devoir rapporter ses succès à sa jeunesse et au nom de son beau-père, mais le parterre est impartial, et la protection, même celle des beaux yeux, parvient rarement à influencer sa justice.

Après ses débuts glorieux, mademoiselle Dupont fut reçue comme pensionnaire pour l'année suivante; jusqu'à cette époque elle s'occupa sans relâche à de nouvelles études; elle avait un léger grasseyement qu'elle eut bientôt corrigé et avide de succès, elle voulut cumuler deux triomphes; Lisette couronnée déposa le petit bonnet, chaussa le brodequin tragique, et s'avança, reine majestueuse devant le même public qui avait tant aimé la folle soubrette; le rôle de Didon était au-dessus de son âge, son physique, malin plutôt qu'antique, ne comportait pas un emploi aussi sérieux; cependant elle lutta contre ces deux difficultés et recueillit encore des encouragemens de la bienveillance générale. Voici ce que je lis dans un journal du 8 mars 1811; on ne peut consulter un juge plus compétent.

« Il y avait foule hier au Théâtre Français; mademoiselle Dupont faisait » son début dans la tragédie et jouait le rôle de Didon; cette jeune et jolie » actrice qui avait obtenu précédemment beaucoup de succès dans l'em- » ploi des soubrettes, ne promet pas d'être aussi bien placée dans celui des » jeunes reines, du moins avant quelques années; cependant de nombreux » applaudissemens lui ont été prodigués, elle les a mérités par une intelli- » gence soutenue et par des traits d'une sensibilité réelle qui excuse bien » quelques défauts. »

Malgré ces encouragemens, mademoiselle Dupont renonça à la tragédie qui ne renonçait pas à elle; l'époque de son admission comme soubrette était arrivée; elle se consacra tout entière à ce genre, auquel elle était prédestinée; le 16 avril 1811, elle reparut dans le rôle de Finette du Philosophe Marié, et dans celui de la Soubrette du Cercle; elle y fut parfaitement bien accueillie; mais il lui fallut subir une nécessité à la fois juste et cruelle, et rester en arrière de quatre chefs d'emploi qui la dominaient par leur ancienneté. Enfin en 1815, reçue sociétaire de la Comédie Française, elle se trouva n'avoir plus devant elle que mademoiselle Demerson, et par là, fut à même de jouer plusieurs rôles qui lui valurent l'attention du public; celui de madame Bernadille dans la Femme Juge et Partie, alors en cinq actes, lui attira les éloges les plus flatteurs, et surtout ceux de son camarade Fleury qui n'hésita pas à lui présager les succès que ses efforts ont mérités depuis et que l'amour du public ne lui a pas marchandés.

Rien ne saurait arrêter le zèle de mademoiselle Dupont pour son art, qu'elle chérit. Maintes et maintes fois elle en a donné d'irrécusables preuves. Je me contenterai de citer un exemple de dévoûment bien méritoire : le 15 janvier 1811, fut célébré pour la première fois l'anniversaire de la naissance de Molière ; tous les premiers artistes de la capitale, jaloux de solenniser une si belle fête, s'empressèrent de rendre hommage au grand homme. On se disputa les moindres rôles du Tartuffe. Quel fut l'étonnement des spectateurs, lorsqu'au milieu de ces comédiens, ornemens de la scène française, ils découvrirent au fond du théâtre, revêtue des modestes habits de Phlipote, une jeune et jolie actrice, mademoiselle Dupont elle-même, qui n'avait pas voulu laisser échapper la première occasion de témoigner son attachement et sa reconnaissance à son maître. Aujourd'hui Dorine acquitterait la dette de mademoiselle Dupont ; il y aurait moins de sacrifice de sa part, et plus de plaisir pour le public.

Je voudrais bien vous prendre par la main et vous faire pénétrer un peu dans l'intérieur de sa vie privée ; je voudrais bien vous montrer la jolie femme après l'actrice de talent, mais je n'ose forcer la consigne et mériter un courroux qui doit être désespérant. Si j'osais, je vous dirais bien : il y a de cela quelques années, si vous étiez entré dans le boudoir de mademoiselle Dupont, vous eussiez été ravis d'admiration en voyant l'élégance de ce petit temple : les rideaux de son lit, de la gaze la plus diaphane, étaient suspendus par deux amours dorés ; sur chaque meuble, son chiffre était artistement brodé, si bien que chacun, écho vivant du chiffre muet, se penchait amoureusement à son oreille, et montrant la fine broderie, lui répétait à son tour : C. D. à Caroline Dupont, il faut C. D., disait un autre.... enfin, c'était un continuel jeu de mots, c'était toujours une prière dont le chiffre symbolique faisait tous les frais.... je vous conterais cette histoire, si j'osais.... mais je n'ose. Si j'osais, je vous dirais encore : M. A... M. B... ou M. C... ont fait tels et tels vers en l'honneur de Lisette.... Je vous dirais : Parmi tous ces adorateurs rimans, il en est un qui, dans un moment d'illusion, en vint à oublier si entièrement sa modestie, qu'après avoir associé la fortune de la soubrette à sa fortune de poète, il s'écria :

Qu'avec moi je t'entraîne à l'immortalité !

C'est ambitieux !.... Qui sait, l'auteur eût peut-être agi plus sagement en

changeant de rôle, et implorant le service qu'il offre si hardiment. Je ne me permets pas de décider cette question; je ne me permets pas non plus de vous raconter cette histoire, qui m'a été confiée en secret. Je vais pourtant prendre sur moi de vous procurer un plaisir dont vous me serez, j'espère, reconnaissans, et vais vous mettre sous les yeux une petite pièce de vers qui résume tous les complimens que nous avons dû faire à la charmante actrice qui vient de nous occuper. Je ne vous nommerai pas l'auteur de ces spirituels couplets, pour trois raisons : la première, c'est que je veux ménager sa modestie; la seconde, c'est que je suis extrêmement discret, comme j'ai eu plus haut le plaisir de vous le prouver: la troisième, c'est que je ne le connais pas.

A CAROLINE.

Hier, dans un sommeil profond,
Mon âme était ensevelie;
Tout à coup, sur le double mont,
Je crois me voir près de Thalie....
Bientôt, me tirant à l'écart,
Elle me guide avec mystère
Près de Montfleury, de Regnard,
Qui discutaient avec Molière.

Sur eux j'attache un œil surpris....
Thalie alors me dit : Mon frère
A chacun d'eux ayant permis
De passer un jour sur la terre,
Tous trois ils ont voulu revoir
Le plus fameux de leurs ouvrages....
Écoutons.... nous allons savoir
Quel acteur obtint leurs suffrages.

Molière disait : « Je prétends
» Que Dorine a gagné sa cause,
» Et de la palme des talens
» Si jamais c'est moi qui dispose,
» Je l'offre à la jeune beauté
» Dont la grâce vive et mutine
» Devant moi, naguère, a prêté
» Un nouveau charme à ma Dorine. »

« A ses talens, j'ajoute foi,
» Dit Regnard.... Mais, seigneur Molière,
» Si l'autre jour, ainsi que moi,
» Vous eussiez vu mon Légataire....
» Pour prix du jeu vif et malin
» De la plus piquante soubrette,
» Cette palme, j'en suis certain,
» Tomberait aux pieds de Lisette !... »

« Messieurs, dit alors Montfleury,
» Quelqu'éclat dont chacune brille,
» Comme moi, vous auriez souri
» A la femme de Bernadille !...
» Comme elle passe en un moment
» De la tendresse à la folie !...
» Que de grâces !... quel enjouement !...
» La palme appartient à Julie ! »

J'avais écouté leurs débats,
Tout à coup la jeune immortelle,
En souriant, me dit tout bas :
« Je vais finir cette querelle !... »
Puis leur amenant à la fois,
Lisette, Julie et Dorine,
Elle les met d'accord tous trois,
Et leur présente Caroline !...

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-UNIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.LLE ROSE DUPUIS,

ROLE DE CLÉOPHILE (DANS LA COMÉDIENNE).

CETTE aimable et belle actrice est née à Poissy près Paris. Ses parens étaient d'honnêtes gens qui vivaient modestement du produit d'un petit commerce. Ils avaient plusieurs enfans; le désir de leur donner de l'éducation ne leur manquait pas, mais leurs moyens ne répondaient pas à leurs désirs. La jeune Rose Dupuis s'ennuyait dans sa petite ville; elle sentait le besoin de venir à Paris, elle en sollicita et en obtint la permission de ses parens. Mais à peine y était-elle, que le plaisir qu'elle éprouvait au spectacle lui inspira un goût particulier pour l'art théâtral; elle se décida à entrer dans cette carrière, et se présenta au Conservatoire. En vain sa famille et ses amis s'opposèrent-ils à sa résolution : les grandes vocations résistent à tout; le goût de la jeune personne pour le théâtre se refusa à toutes les observations.

Dazincourt était alors un des plus célèbres professeurs de l'école de déclamation; mademoiselle Rose Dupuis fut assez heureuse pour l'avoir pour maître. Le professeur s'attacha à sa jeune élève : elle avait d'heureuses dispositions, et surtout un fonds de modestie et de bonne volonté qui ne pouvaient manquer de contribuer à ses succès. Après quelque temps d'étude, elle fut jugée en état de débuter au théâtre des jeunes élèves; c'était une école primaire établie rue Dauphine. Les jeunes sujets qui se destinaient

à la carrière dramatique y passaient quelque temps; on jugeait de leurs dispositions, et selon le degré de leurs talens, on les réservait pour les théâtres de la capitale ou pour ceux de province. Mademoiselle Dupuis parut digne de la capitale. Après dix-huit mois de séjour au théâtre de la rue Dauphine, elle passa à celui de la Porte-Saint-Martin. Sa beauté et ses grâces ajoutaient un nouveau charme à ses talens naissans. Le Vaudeville envia une aussi agréable actrice, mais elle se refusa aux propositions qui lui furent faites.

Dazincourt ne l'avait point oubliée; il était aussi obligeant ami que bon professeur; il parla à ses camarades de la jeune Rose, et les engagea à l'attacher à leur spectacle. Mademoiselle Dupuis obtint facilement un ordre de début, et se présenta pour l'emploi des jeunes princesses. Rien ne lui manquait du côté des avantages extérieurs. Elle parut, pour la première fois, le 17 février 1808 dans le rôle d'*Andromaque*, et celui d'*Isabelle* de l'*Ecole des Maris*.

Elle fut accueillie du public avec une faveur particulière. Tout le monde convint qu'il était impossible de mieux justifier le nom qu'elle portait. On se plut à encourager un talent aimable que relevaient encore, outre les dons de la nature, un organe plein de douceur, un maintien plein de décence. L'assemblée était nombreuse et brillante, et le chef de l'état était présent. Mais il lui manquait cette habitude de la scène tragique, cette entente profonde et réfléchie qu'on n'acquiert qu'avec le temps et de longues études: elle mit aussi trop de soupirs dans la bouche d'Andromaque, trop de larmes dans ses beaux yeux; mais elle avait eu d'heureuses inspirations, et ce qu'elle possédait pouvait être un gage assez sûr de ce qu'elle posséderait un jour.

Le rôle d'Isabelle parut mieux assorti à ses moyens; elle y déploya une rare intelligence, et le parterre fut tellement satisfait de son jeu, qu'il voulut, après la représentation, jouir de nouveau du plaisir de la voir et de lui témoigner la satisfaction qu'il éprouvait.

Peu de jours après, elle reparut dans *Iphigénie* et les *Folies Amoureuses*. Nul doute que le rôle d'Iphigénie ne lui convînt parfaitement; elle avait toute la jeunesse, toute la douceur, toute la sensibilité qui pouvaient rendre son sacrifice intéressant: elle fut encore vivement applaudie, et les mêmes encouragemens ne lui manquèrent pas à sa seconde pièce. On ne désirait dans son jeu qu'un débit plus animé. La timidité est une ennemie dangereuse du talent, et la jeune actrice annonçait une défiance extrême de son talent, vertu bien rare parmi ceux qui cultivent les arts.

Après ses débuts, elle fut reçue comme pensionnaire; mais sous la con-

Galerie Théâtrale



Lecurieux del. — Déposé à la Direct.on de la Lib.ie — Maleuvre sculp.

(Théâtre Français) **Mlle ROSE DUPUIS.** (Rôle de Cléofile.)

De ne me point vanter je me fais une loi
Mais j'ai tout ce qu'il faut pour réussir, je crois,
Un organe touchant, la diction, le goût
Une âme! ... trop sensible!

dition expresse de ne jouer, dans la tragédie, que les rôles de confidentes. C'est une vieille prévention reçue au théâtre que l'emploi des confidens ne peut être que le partage des sujets médiocres, c'est donc une espèce de disgrâce que d'y être relégué. Mademoiselle Dupuis la sentit vivement; mais elle s'en vengea d'une manière honorable. Elle joua les confidentes avec un talent si remarquable, que souvent la suivante l'emporta sur la princesse, et le parterre lui prodigua des encouragemens qu'il n'accordait pas à ses supérieures. C'était une nouveauté de voir réunis dans un emploi subalterne la jeunesse, la grâce et le talent; on pouvait dès-lors présumer que les princesses ne se soucieraient pas d'être éclipsées par leurs filles d'honneur. Mademoiselle Dupuis abandonna sans réclamation l'emploi des confidentes, et se retrancha dans les rôles de la comédie; elle y est vue aujourd'hui avec intérêt. Il ne faut pas lui demander cette verve comique qui donne une vie toute particulière aux caractères et aux situations; mais son jeu est toujours juste, ses manières toujours décentes, sa diction toujours pure; elle trouve dans son intelligence et son goût, des guides toujours sûrs.

Elle a eu l'honneur de jouer, à Erfurth, en présence des souverains de l'Europe, et l'avantage plus grand encore de mériter leurs suffrages.

La *Comédienne* est l'ouvrage d'un de nos poètes les plus spirituels. On n'y trouve pas la verve comique, la gaieté vive et franche qui caractérise les *Étourdis.* C'est une grande production plus philosophique que comique. Il s'agit d'attaquer et de détruire le préjugé qui s'attache à la profession de comédien. Il s'agit de montrer une actrice digne, par son esprit, ses talens et le brillant amour de la gloire, de captiver le cœur d'un homme distingué, et d'obtenir sa main. Cet ouvrage devait être accueilli par les acteurs, il l'a été aussi par le public; et mademoiselle Dupuis a contribué à son succès par le talent avec lequel elle a rempli le rôle de *Cléophile*, l'un des meilleurs de la pièce. Cette comédie est restée au théâtre, et malgré son triomphe, le préjugé est resté au public.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-SEPTIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

M.me DURET,

ROLE DE THÉRÈSE (DANS JEANNOT ET COLLIN.)

MADAME Duret est une des plus brillantes cantatrices de la capitale. Elle est fille de Mme. Saint-Aubin, qui s'est acquise une si brillante réputation au théâtre de l'Opéra-Comique.

Sa mère, aussi spirituelle, aussi bonne mère de famille qu'actrice ingénieuse et aimable, s'appliqua de bonne heure à donner une bonne éducation à ses enfans. Madame Duret était aussi heureusement née du côté des qualités du cœur, que des dispositions pour l'art d'Euterpe. Elle reçut long-tems les excellentes leçons de M. Garat, le chanteur le plus remarquable pour le goût, la grâce et tous les dons que la nature dispense et que l'art ne procure point. Dès sa plus tendre enfance, on s'étonnait des progrès que faisait cette jeune et modeste élève. A treize ans, elle passait déjà pour une des plus étonnantes cantatrices qu'on pût entendre à Paris.

Elle aimait la musique; mais le théâtre n'avait pas pour elle le même attrait. Sa timidité et l'habitude de la vie domestique, lui faisaient regarder avec effroi un début sur le théâtre. On eut de la peine à vaincre sa résistence; mais le désir d'être utile à une famille nombreuse, l'espoir de pouvoir garder jusques sur le théâtre une fleur de modestie qui avait tant de charmes pour elle, vainquirent enfin sa répugnance.

Elle débuta sur le théâtre Feydeau le 4 prairial de l'an XII ; c'est-à-dire le 24 mai 1804; car on ne s'était point encore dépouillé de tous les lambeaux de la révolution.

Le nom seul de cette jeune personne, l'intérêt qu'on portait à sa mère, la célébrité de son professeur, tout se réunissait pour attirer la foule. Elle parut dans une des plus brillantes assemblées que peut offrir la capitale. Elle y parut en tremblant : la rougeur de son front, sa marche, son geste, tout annonçait l'extrême embarras qu'elle éprouvait; mais cet embarras même devint pour elle un nouveau titre de recommandation. On s'attendit bien que le rôle serait sacrifié à une aimable et précieuse pudeur, qualité plus rare au théâtre qu'ailleurs. On ne s'occupa que de sa voix, et son chant fut parfait; depuis long-tems on n'avait entendu des accens plus purs, un goût plus délicat, des sons plus mélodieux et plus frais. C'était le *Concert interrompu* qu'elle avait choisi pour la première pièce. Elle reparut quelques jours après dans un sujet plus sérieux, d'un genre plus sévère; mais elle y reparut avec le même avantage; l'opéra *de Montano et Stéphanie* reçut de sa présence et de son talent un nouveau lustre.

Mlle. Cécile S.-Aubin reçut l'accueil le plus empressé des personnes les plus distinguées de la capitale. On se fit une fête de la posséder dans les cercles, et les cercles étaient toujours nombreux quand on pouvait se flatter de l'entendre. Mais l'éclat même de ces succès devait exciter contre elle les passions jalouses et basses qui ne voient jamais le mérite sans peine. Des nuages altérèrent bientôt la serénité de ces beaux jours; et, pendant quelque tems, Mme. Duret s'absenta du théâtre. Mais sa présence était d'un si grand intérêt, qu'on s'empressa de l'y rappeler; et sa rentrée devint une nouvelle occasion d'empressement, et depuis ce tems madame Duret jouit paisiblement de tous les avantages que procurent des talens d'un mérite supérieur, unis à une rare modestie.

On croit que son intention est de solliciter la permission d'aller passer quelques tems en Italie, pour s'y perfectionner par l'exemple des plus beaux modèles, et de rapporter dans sa patrie, ce goût exquis, cette pureté d'exécution qui semble particulièrement réservés à la terre classique des beaux arts.

Galerie Théâtrale



Coeuré del.   Déposé à la Direct. de la Lib.   Prudhon Sculp.

(Opéra-comique.)   Mme DURET.   (dans Jeannot et Colin.)

Nous retournons dans nos campagnes,
Nous allons revoir nos montagnes;
Lorsque je serai loin de toi....
Ah! ma Colette pense à moi

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-UNIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

ELLEVIOU,

DANS LES MARIS-GARÇONS.

CET acteur est né à Rennes en 1769. Son père était chirurgien major des hôpitaux militaires de cette ville. Il lui donna une éducation soignée, à laquelle le jeune Elleviou répondit d'une manière satisfaisante. Il était vif, spirituel, concevait rapidement, annonçait d'heureuses dispositions pour les arts agréables.

Il débuta à l'Opéra-Comique en 1791 ; c'était l'époque où la révolution prenait ce caractère sombre et tragique qui devait enfanter tant d'orages. Le jeune Elleviou joignait à un esprit aimable et riant, un cœur bon et et plein de sentimens généreux. Personne n'était moins fait que lui pour s'initier aux ignominieuses orgies du *sans-culotisme ;* il avait eu même trop de franchise pour dissimuler ses opinions. Admis au Théâtre où il apportait les plus heureuses dispositions, il les manifesta assez hautement pour s'attirer la haine des révolutionnaires. Mais il trouvait une protection dans son talent, dont il était difficile de le priver. Nul ne se présentait sur la scène avec plus de grâce; car la nature l'a fait pour les rôles brillans qui exigent tous les charmes de la figure, l'élégance du maintien, et ces avantages extérieurs qui captivent souvent les suffrages publics bien plus sûrement que les qualités les plus solides. Il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions de 1793 et 1794.

En 1795, les jeunes gens de Paris s'étant formés en compagnies libres pour porter à leur tour la terreur parmi les derniers restes du parti démagogique, Elleviou se signala par son ardeur pour la cause des lois et des gens de bien. Né brave et quelquefois téméraire, il conduisait ces nouveaux chevaliers errans en véritable Amadis des Gaules.

Mais la journée du neuf thermidor n'avait point entièrement éteint les factions révolutionnaires. Le Directoire, né au milieu des massacres du 13 vendémiaire, se signala de nouveau par un esprit d'intolérance et de proscription qui causa sa chûte en 1799. Elleviou devenu odieux à ces farouches républicains, mais ne donnant, par sa conduite, aucune prise à l'action des lois, fut poursuivi comme réquisitionnaire, et forcé de quitter la capitale. Il se réfugia dans les départemens, et, partout où il parut, obtint les plus brillans succès. Ainsi sa proscription même ne servit qu'à étendre sa réputation. Il excita surtout l'enthousiasme des amateurs de Strasbourg, et parvint adroitement à éviter les recherches des directeurs, à braver leurs ressentimens.

Martin, son rival et son ami, n'avait guère été plus tranquille. Ils se retrouvèrent bientôt sur le même théâtre qui souffrait de leur absence, et qui recouvra, avec leur retour, sa fortune et sa gloire. Ils excellaient l'un et l'autre dans des genres différens. Elleviou, vif, sémillant, étourdi, brillait dans les petits maîtres, et copiant avec un art inimitable ce genre de *Merveilleux nouveaux* qu'avait enfantés le mépris de toutes convenances, et l'absence de toute politesse, il séduisait toutes les femmes à force d'impertinences. Martin, d'une taille moins élevée, d'une tournure plus simple, étranger d'ailleurs à ces grâces artificielles dont on tient tant de compte dans le monde, jouait avec une bonhomie piquante, une franchise originale et gaie les rôles de valets. La voix d'Elleviou avait peu d'éclat; mais son goût fin et délicat en tirait tout le parti possible. Martin joignait au goût tous les dons d'une nature riche et prodigue; son organe enchanteur produisait des miracles, et quand M.me Scio joignait sa voix à leurs accens, tous les *dilettanti* accouraient pour les entendre.

On a dit d'Elleviou : « Otez-lui sa veste de hussard, ses bottes, son sabre » traînant, son grand chapeau, que lui reste-il ? » — Il lui reste encore beaucoup. Cet acteur prouvait tous les jours que le talent sait se plier à tout. Son air paterne, sa tournure composée et hypocrite, dans l'*Ami de la maison*, ses manières spirituelles, polies, pleines de grâce, de décence et de retenue dans d'autres rôles, suffisent pour confondre ses détracteurs. Il se distinguait dans la société par le ton d'un homme bien élevé. Elleviou cultivait non-seu-

Galerie Théâtrale



Caure del. Deposé à la Direct.on de la Lib.ie Prud'hon sculp.t

(Théâtre de l'Opéra-comique) ELLEVIOU. (Rôle de Floreville dans les Maris garçons)

Je ne puis me présenter nulle part, je ne passe dans aucune rue
que je n'entende dire à demi voix : Ah! le mauvais Sujet.
Scène IX

lement son art avec plaisir, mais il avait aussi un goût tout particulier pour les lettres. Il joignait à beaucoup d'urbanité, des connaissances littéraires assez étendues, et faisait des vers agréables.

Cependant, ses succès n'étaient pas toujours sans amertume. La confiance qu'il semblait avoir en lui-même, l'air de hauteur qu'il prenait quelquefois avec certains auteurs, lui attirèrent des démêlés, dont son épée, qu'il manie très-bien, le tira toujours heureusement.

Après avoir, comme auteur, obtenu tout ce qu'il pouvait ambitionner de succès, il voulut en obtenir aussi comme poète dramatique, et se décida à faire jouer un opéra-comique de sa composition. L'entreprise était périlleuse, mais l'aimable et habile compositeur, M. Berton, lui prêtait son appui. Il livra donc, en 1805, au jugement du public, son ouvrage intitulé : *Delia et Verdikan.* On y remarquait des traits d'esprit et une certaine élégance qui s'alliait naturellement avec son caractère; mais le fond était si léger qu'il ne put se soutenir, et la pièce ne parut plus.

A cette époque, il commençait à prendre de l'embonpoint; ce n'était plus cette taille svelte et dégagée, ces formes d'Apollon, dont la perfection charmaient les jeunes spectatrices. Les faveurs du beau sexe commençaient à se refroidir; mais Elleviou pouvait passer à un emploi plus grave et servir encore le théâtre utilement. Quelques discussions d'intérêt, le goût de la retraite à laquelle il aspirait depuis long-temps, le décidèrent à suivre le conseil d'Horace :

Solve senescentem maturus equum.

Après s'être absenté quelque temps du théâtre, s'y être remontré ensuite, il le quitta tout à fait en 1812, et alla goûter, au sein de sa famille et de ses propriétés, le repos que procurent une fortune honnête et le goût des mœurs rurales.

Elleviou avait épousé de bonne heure une femme aimable et riche, et cette alliance lui avait assuré une indépendance qui l'élevait au-dessus des tracasseries des coulisses. On sera peut-être étonné d'apprendre qu'au milieu d'une carrière si brillante et si dissipée, il conserva toujours un goût particulier pour l'agriculture; elle fait aujourd'hui le charme de sa vie. Il s'y livre avec la même ardeur qu'il étudiait ses rôles les plus frivoles. Aimé de ses voisins, qui savent apprécier son esprit généreux et bienfaisant, il oublie, sous l'ombrage des bosquets qu'il a plantés, ses triomphes passés, et, comme Dioclétien, se plaît à cultiver lui-même ses jardins de Salome.

On ne doit point oublier une anecdote qui fait honneur à son cœur, et le peint mieux que tout ce qu'on pourrait dire. Un jour qu'il passait aux Champs-Elysées avec son ami Prader, ils furent frappés de la vue d'un vieillard qui sollicitait la pitié des passans en touchant comme il pouvait un mauvais instrument, et s'accompagnant d'une voix tremblante. Prader le prie de lui céder sa place; l'instrument sous ses doigts enfante des sons qui charment bientôt l'oreille des promeneurs les plus délicats. Elleviou l'accompagne. Ce concert, d'un genre nouveau, attire une foule nombreuse. Le morceau achevé, Elleviou et Prader font la quête dans leur chapeau; tout le monde s'empresse de se prêter à cet acte d'une bienfaisance si gaie, et le vieillard charmé d'une fortune si inattendue, ne trouve pas de termes pour exprimer sa reconnaissance.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

MLLE FALCON,

ROLE D'AMÉLIE (DANS GUSTAVE III).

Encore, et toujours l'Opéra ! — Où trouverons nous des mots assez puissans, assez vrais pour l'expliquer, des couleurs assez fidèles pour esquisser le portrait de ce prodigeux chef-d'œuvre, qui serait, avec un peu de bonne volonté, la huitième merveille du monde; l'art y a créé la nature; il a transporté dans son enceinte la terre et le ciel, toutes les divinités mythologiques, depuis Jupiter, le roi des Dieux, jusqu'à Mercure, le dieu des voleurs; il y a entassé Pélion sur Ossa; le Parnasse sur l'Hélicon, l'Enfer sur le Paradis..... il y a réuni dans le même cadre la collection universelle de tous les miracles. — Aujourd'hui, Opéra veut tout dire : il signifie à la fois uranorama, cosmorama, panorama !...

Au dix-septième siècle, l'Opéra était déjà en possession d'une admirable musique; la somptuosité des rois en fesait un théâtre à part, le théâtre de la France et du monde entier; mais il lui manquait encore le charme que nous y trouvons maintenant. — « Je ne sais, disait alors Labruyère, comment l'Opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer. »

Un siècle plus tard, il avait sans doute corrigé ce grand défaut, lorsque Voltaire écrivait en son honneur les vers suivans :

Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

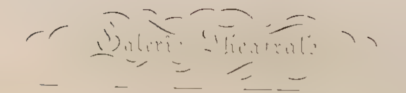
L'Opinion de Labruyère et celle de Voltaire caractérisent fort bien la différence des tems et la marche progressive que suivit la perfection de l'Opéra. — Où doit-elle s'arrêter cette perfection si surprenante ; et que sera-t-elle dans deux ou trois siècles, si elle va toujours d'un pas égal ? — Mais ne nous occupons pas de l'avenir ; nous n'avons pas besoin de son espérance, nous qui avons la réalité du présent. Pourquoi l'Opéra d'aujourd'hui ne peut-il parvenir à nous ennuyer, comme fesait celui de nos pères ? — Est-ce parce qu'une heureuse révolution s'est opérée dans nos organes musicaux? non sans doute ; c'est parce que l'Opéra, enrichi de toutes les séductions possibles, ne laisse pas à notre admiration le tems de se reposer ; c'est parce que nous voyons tour-à-tour, voluptueuses et légères, bondir devant nous les plus ravissantes danseuses ; c'est parce que, tour-à-tour, nos âmes s'épanouissent aux chants délicieux des plus harmonieuses cantatrices ; c'est parce que mademoiselle Taglioni et mademoiselle Noblet dansent ; c'est parce que madame Damoreau chante ; parce que chantent aussi mesdames Dorus et Falcon.

Madame Damoreau régnait en souveraine absolue sur notre grand théâtre, quand tout-à-coup, au mois de novembre 1830, apparut une jeune et charmante rivale. — Depuis ce tems, madame Damoreau a cédé une place sur son trône à mademoiselle Dorus ; mais voilà de cela un an, qu'une troisième puissance est venue réclamer sa part de l'empire ; elle méritait un tiers dans la couronne, elle l'obtint.

Du premier pas que mademoiselle Falcon fit sur la scène, elle franchit tous les degrés de l'échelle ; du dernier échellon, elle s'élança au premier, sans passer par les points intermédiaires : mademoiselle Dorus avait créé le rôle d'Alice dans Robert-le-Diable, et y avait eu un très-juste et très-brillant succès, eh bien, mademoiselle Falcon osa tenter un début dans ce rôle ; elle ne craignit pas de s'exposer à la comparaison dont elle semblait devoir tout redouter ; elle eut le bonheur et le talent de sortir avec honnèur de cette lutte difficile : à cette époque tous les échos des coulisses furent ébranlés au bruit de ses applaudissemens, tous les salons, tous les bals de Paris lui durent un continuel sujet de conversation, tous les journaux retentirent de ses éloges.

La France Nouvelle du 22 juillet 1832 parle de ses débuts dans les termes suivans :

« Mademoiselle Falcon a obtenu hier à l'Académie Royale de Musique





Acad^e Roy^e de Musique. Mlle FALCON Rôle de Comtesse Amélie.

» un immense succès : ce n'était pas un début, c'était un triomphe, chose » rare dans les fastes de l'Opéra !.. La débutante a été redemandée après » la pièce, et elle a partagé avec Nourrit son maître, auquel elle les ren- » voyait avec beaucoup de grâce et de modestie, des applaudissemens aussi » justes que vifs. Nous félicitons l'administration de l'Opéra d'une aussi » précieuse conquête, et nous rendrons un compte détaillé de ce début, » que nous n'avons pas voulu tarder à constater comme un événement » dans le monde lyrique. »

Et pourtant, mademoiselle Falcon n'est encore qu'une toute jeune fille, ce dont nous lui fesons notre sincère compliment comme femme; mais comme actrice, son extrême jeunesse pouvait faire craindre qu'elle ne fléchît sous le poids de sa grande entreprise; eh bien! non, mademoiselle Falcon n'a pas suivi la route ordinaire, elle ne s'est pas contentée de donner d'abord des espérances et de les réaliser ensuite, elle a commencé par tenir avant d'avoir promis; elle a étonné le public par le charme de sa voix avant d'avoir eu le tems de le séduire par le charme de sa beauté. Mademoiselle Falcon a toutes les richesses en partage; elle chante comme une Italienne, elle est belle comme une Andalouse : sa figure est à la fois noble et grâcieuse; son beau nez aquilin n'a pas, comme il arrive souvent, le défaut de donner de la dureté à sa physionomie, ses beaux yeux noirs ont, comme il arrive toujours, le mérite de donner de l'âme et de la poésie à son visage.

Mademoiselle Cornelie Falcon est née à Paris en 1815; à l'âge de quatre ans, elle chantait déjà avec beaucoup de goût et d'harmonie; ses premières modulations semblaient faites pour révéler son avenir à ses parens; ils furent assez heureux pour les comprendre, et dès-lors ils dirigèrent leur fille prédestinée vers le but qu'elle vient d'atteindre : ils lui firent commencer ses études musicales au Conservatoire, et la confièrent aux leçons de MM. Henri et Pellegrini : ces deux professeurs prirent en affection leur jeune élève qu'ils avaient devinée. Pellegrini trouvait dans sa voix beaucoup de ressemblance avec celle de madame Pasta; nous avions craint un moment d'en trouver avec la voix de madame Branchu : madame Branchu criait, mademoiselle Falcon chante, c'est beaucoup mieux. Adolphe Nourrit perfectionna le talent de mademoiselle Falcon, c'est à lui de faire!. Je lis dans un journal que son élève est après lui son plus bel ouvrage, et je m'incline devant cette vérité.

Le 20 juillet 1832, mademoiselle Falcon débuta, comme nous l'avons dit plus haut, dans le rôle d'Alice de Robert le Diable; son essai a été couronné de la plus belle réussite; son premier bond l'a élevée au faîte. La direction de l'Opéra s'empressa d'engager cette charmante actrice, sans attendre un second début, le premier suffisait pour garantie.

Depuis, mademoiselle Falcon a joué successivement les rôles de Mathilde dans Guillaume Tell, d'Anaï dans Moïse, d'Ancazili dans Fernand Cortez, d'Amélie dans Gustave; elle a créé son dernier rôle dans Ali-Baba, et partout elle tint ce qu'elle avait promis dans Alice... son jeu est expressif, comme sa voix est ravissante. — Mademoiselle Falcon ne peut manquer de plaire à tout le monde :

L'oreille est le chemin du cœur !..

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-ONZIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

M.ME FAVART,

ROLE DE ROXELANE (OPÉRA DES TROIS SULTANES.)

De toutes les actrices qui ont embelli de leurs talens la scène de l'Opéra-Comique, il n'en est aucune qui ait égalé madame Favart. On disait d'elle, que les Grâces et les Muses s'étaient donné rendez-vous à son berceau au moment de sa naissance, pour la combler de leurs faveurs.

Cette célèbre actrice naquit à Avignon en 1727. Son père, qui se nommait *Cabaret du Ronceray*, était employé comme musicien à la chapelle du roi Stanislas. Sa mère était aussi une musicienne de ce prince. La jeune Duronceray s'annonçait avec tant d'esprit, de dispositions et de goût pour les arts, que le roi de Pologne, en qui le talent fut toujours sûr de trouver un protecteur généreux, lui fit donner la plus brillante éducation. Maîtres de musique, de danse, de dessin, de langues, etc., rien ne lui fut épargné; et dans tous les genres elle se montra avec une supériorité aussi rare que remarquable.

La province ne pouvait guères lui offrir une fortune convenable; elle se rendit à Paris avec sa mère en 1744. L'Opéra-Comique n'était point alors aussi richement doté qu'aujourd'hui. Errant de place en place, poursuivi par l'envie, persécuté par les comédiens des théâtres supérieurs, il

s'établissait où il pouvait, et se sauvait toujours par son esprit. A l'époque où mademoiselle Duronceray vint à Paris, il s'était réfugié à la foire Saint-Germain. Ce fut là qu'elle débuta. On jouait pour les fêtes du mariage de M. le Dauphin, père du roi actuel, une pièce de circonstance intitulée les *Fêtes publiques*. On lui confia le rôle de *Laurence*, qu'elle remplit avec un succès égal pour le chant, le dialogue et la danse. Elle avait alors dix-sept ans. Le poète Favart, dont les ouvrages spirituels embellissaient à cette époque l'Opéra-Comique, en devint épris et l'épousa dans la même année. Cette alliance ouvrit à la jeune actrice une nouvelle carrière. Elle débuta cinq ans après au Théâtre-Italien, par le rôle de *Mariane* dans l'*Epreuve*, et celui d'une *Débutante*, dans une autre petite pièce intitulée les *Débuts*. La représentation était terminée par un ballet, madame Favart y dansa et surpassa toutes ses émules.

Mais jouer la comédie, chanter, danser ne suffisaient ni à son imagination active, ni à l'ardeur qu'elle avait d'exercer toutes les facultés dont la nature l'avait douée. Quelques années après, excitée par les succès de son mari, elle entreprit de composer une pièce, et donna au théâtre le joli opéra de *Bastien et Bastienne*.

Jusqu'alors les actrices avaient songé plus à la richesse qu'à la vérité de leur costume. Elles jouaient les rôles de bergères en coiffures étudiées, en étoffes somptueuses, en colliers, en bracelets de diamans. Madame Favart introduisit une nouveauté. Elle parut en costume de paysanne; joli corset et jupon de bure, cornette et cheveux sans poudre, petits sabots aux pieds, une simple croix d'or au col. Le parterre accoutumé à l'ancienne parure, fut d'abord surpris, et se permit quelques murmures: « Laissez-la faire, dit alors l'abbé de Voisenon, ces sabots là donneront » des souliers aux comédiens. »

Personne n'ignore que l'abbé de Voisenon était l'ami du poète Favart. La malignité faignait de croire qu'il l'était un peu plus de madame Favart. On se persuada même qu'il était, en grande partie, l'auteur des petites pièces dont elle s'attribuait l'honneur. Il faut néanmoins reconnaître que jamais elle ne donna le moindre prétexte à ces bruits.

Bientôt on revint des préjugés qu'on s'était fait sur le costume, et toutes les actrices s'empressèrent d'imiter madame Favart. Ce fut dans le costume de Bastienne que Carle-Vanloo voulut la peindre; ce fut dans ce costume que son portrait fut gravé.

Jamais actrice n'avait porté sur la scène un talent plus varié; soubrettes, amoureuses, paysannes, princesses, elle rendait tous ces rôles avec une

Galerie Théatrale.



[illegible] Déposé à la Direction de la Lib.ie [illegible]

(Opéra Comique.) M.me FAVART. (Rôle de Roxelane dans les trois Sultanes)

Pour orner ta raison l'amour t'ayant choisie
L'embellit de ses agrémens,
Et comme autant de fleurs fit naitre ses talens,
Pour offrir un bouquet à Thalie

égale vérité, une égale perfection. On était étonné de la voir jouer dans le même jour trois et quatre rôles différens, et toujours avec le même naturel, la même facilité, la même grâce. On a long-tems gardé le souvenir du talent inimitable qu'elle déployait dans le rôle de Roxelane des *Trois Sultanes;* rôle charmant, mais l'un des plus difficiles de la scène, parce qu'il exige une coquetterie fine, spirituelle, élégante : car Roxelane n'est point une Bayadère, mais une aimable française douée de tous les charmes de son sexe, sans manquer jamais à la décence et à la dignité.

La société de madame Favart était recherchée de toutes les personnes sensibles aux avantages de l'esprit. Elle aurait pu former chez elle un cercle brillant, elle aima mieux les douceurs modestes de la vie privée. Elle se plaisait en famille et parmi ses amis, trouvait des plaisirs constans dans l'étude de son art, dans celle des lettres et de la musique.

La bonté de son cœur égalait l'étendu de ses talens. Obliger était pour elle le premier bonheur. Elle était souvent trompée; elle faisait beaucoup d'ingrats, mais entraînée par l'ascendant de son caractère : « On a beau » faire, disait-elle, on ne m'ôtera jamais la satisfaction que j'éprouve à » rendre service. »

Elle était d'ailleurs d'une probité incorruptible, d'une douceur inaltérable, d'une sensibilité séduisante et d'une modestie qui lui faisait craindre les regards du public et l'éclat des sociétés nombreuses. Elle avait étudié avec un soin particulier la prononciation des différentes langues de l'Europe, et même des jargons provinciaux.

Ce talent lui servit dans une occasion fort connue. Elle revenait de Lorraine avec une robe de Perse, étoffe alors prohibée en France parce qu'on n'avait pas encore appris à l'imiter. On l'arrête aux barrières de Paris; car les commis de la douane auraient volontiers deshabillé les femmes vêtues de ces sortes d'étoffes. La spirituelle actrice ne se déconcerte pas; elle imite la prononciation de la langue allemande, s'exprime en très-mauvais français, et persuade au commis qu'elle estune dame étrangère d'une condition élevée. On ouvre les barrières, elle passe et reçoit les excuses des commis.

Elle était depuis vingt-sept ans au théâtre, et n'avait encore que quarante-quatre ans lorsqu'elle fut attaquée d'une maladie aigüe qui lui causa les plus vives douleurs. Elle les supporta avec une résignation extrême, et souvent même avec cette douce sérénité et cette gaieté d'esprit qui n'appartient qu'aux plus belles âmes.

Mais le mal augmentant de plus en plus, elle se mit au lit le jour des

Rois, envoya chercher un notaire, lui dicta son testament, et se disposa tranquillement à la mort. Un ecclésiastique qu'elle fit appeler lui donna les secours de la religion. Elle continua de souffrir avec tranquillité, passa encore quelque tems dans cet état, et mourut le 20 avril 1772.

On a fait pour elle beaucoup de vers. Les meilleurs sont le quatrain suivant, composé par l'auteur de la *Servante Maîtresse*, et destinés à être mis au bas de son portrait.

Nature un jour épousa l'Art;
De leur amour naquit Favart,
Qui semble tenir de son père
Tout ce qu'elle doit à sa mère.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

FÉRÉOL,

ROLE DE CANTARELLI (DANS LE PRÉ-AUX-CLERCS).

Avant de naître, Louis Second, dit Féréol, était comédien par ses parens qui tous comédiens, avaient tous reçu du talent en partage; neveu des deux Baptiste du Théâtre-Français et allié par sa femme de Monvel et de mademoiselle Mars, Féréol est digne de la famille, et n'a pas dégénéré; c'est assurément un des comiques les plus gais et les plus spirituels de la capitale; son jeu n'est ni trivial ni affecté, il est amusant, et toujours amusant, c'est le plus grand compliment qu'on puisse faire à un acteur de son emploi, c'est la plus grande vérité qu'on puisse lui dire personnellement: la ville d'Amiens lui donna le jour le 27 octobre 1795; puis les lycées de Bourges et d'Orléans le reçurent; et ce fut là qu'il fit toutes ses études; il ne songeait pas encore à se livrer à la carrière dramatique, c'était en 1813, la politique bouleversait toutes les têtes; le règne de Napoléon se débattait dans son agonie après la déplorable campagne de Russie; la guerre était imminente sur les frontières de France, prête à déborder sur notre territoire; alors tout le monde était soldat de droit, Féréol obéit à l'impulsion générale; entrainé par le torrent, il quitta le lycée pour entrer à l'Ecole Militaire de Saint-Cyr. A cette époque de grande moisson, on grandissait vite, la guerre saisissait les jeunes gens sans leur laisser le tems de devenir des hommes: aussi l'on ne fesait pas long-tems anti-chambre à la porte des honneurs, chacun y arrivait à son tour, effrayé de la désastreuse promptitude qui l'y

portait; dans l'année même de son admission à l'école, Féréol entra comme sous-lieutenant dans le cinquième régiment de tirailleurs de la garde impériale pour faire la campagne de France, campagne si meurtrière et surtout si pénible; si douloureux champ de bataille pour les débuts d'un jeune soldat plein d'honneur et de générosité; affligé d'abord par le fâcheux de sa position, Féréol eut bientôt pris le dessus, il se résigna à son sort qu'il envisageait sous un double point de vue; il avait en perspective ou bien un bâton de maréchal ou bien un biscayen dans la tête, et en attendant le bâton ou le biscayen, il prenait patience en chantant du matin au soir; et que lui advint-il ? rien, pas la plus légère égratignure, pas même la croix que son colonel avait demandée pour lui.

Après les affaires de Brienne, Nogent, Bar-sur-Aube, Montereau.... etc., il arriva à Fontainebleau en même tems que l'empereur et partit après ses adieux pour prendre des cantonnemens aux environs d'Orléans où il fut renvoyé en demi-solde, lors du licenciement de l'armée, puis repris dans les cent jours, puis enfin, après le dernier soupir du grand règne, congédié tout-à-fait en 1816, comme incapable de servir les Bourbons.

Féréol devint alors d'évêque meunier : après avoir essuyé son épée et l'avoir remise dans son fourreau, il accourut à Paris pour se faire entendre au Conservatoire de musique; au premier coup-d'œil, on fut effrayé de sa longue taille, mais néanmoins, on l'admit comme élève, et le sous-lieutenant déposa bravement ses épaulettes pour s'asseoir sur les bancs de l'école, à côté de marmots de huit ou dix ans: c'était bien un acte de courage. En dix-huit mois il eut appris la musique et tous les rôles de tenor comique, emploi auquel il ne paraissait pas destiné, car il avait commencé par les basses-tailles; ce fut dans le courant de mai 1818 que, pour la première fois, il monta sur un théâtre, celui de l'Opéra-Comique, auquel il est toujours demeuré fidèle; dans son premier début, il joua le Secret et Zémir et Azor; dans le second, la Dot; dans le troisième, Camille; et dans le quatrième, l'Epreuve Villageoise; dans tous ses débuts il réussit, mais sans fracas : il n'y eut en son honneur ni vitres ni lustre cassés, mais son succès franc et incontesté fut d'autant plus honorable qu'il s'est consacré lui-même, qu'il a toujours été en augmentant, ainsi que son talent; engagé de suite au théâtre, il eut pendant plusieurs années à souffrir la comparaison de son chef d'emploi, Moreau, qui jouissait à juste titre de toute la faveur du public. Cette redoutable comparaison l'éclipsait et lui attirait l'extrême

Galerie Théâtrale.



Opéra Comique.

M^r. FERÉOL.

Rôle de Cantarelli

Cantarelli

C'est une astrologie qui n'est pas tant sotte

sévérité des spectateurs; mais le jour où il créa le rôle de Colin des Voitures Versées, on commença à lui rire au nez de très-bon cœur, ce fut un grand triomphe. Depuis on conserva l'habitude de s'amuser devant cet acteur si amusant quand on le vit jouer tour-à-tour dans le Solitaire, la Bergère Châtelaine, le Maître de Chapelle, le Colporteur, le Muletier, Marie, la Dame-Blanche, Fiorella, Fra-Diavolo, les Deux Nuits, Jenny, l'Illusion, Pierre et Catherine, Zampa, Ludovic et enfin dans le Pré-aux-Clercs où il joue avec tant de grâce et de finesse le rôle de l'Italien Cantarelli. Nous ne devons pas oublier de donner à Féréol une mention honorable dans un ouvrage intitulé 5 ans d'Entracte, qu'il composa lui-même dans ses momens de loisir et dont il fit valoir le premier rôle. Cet ouvrage, n'avait contre lui que la tristesse du sujet qui l'éloignait un peu du genre primitif de l'Opéra-Comique, il obtint un succès d'estime très-mérité, et valut à son auteur des éloges, mais surtout beaucoup de contrariétés; reçu successivement par tous les directeurs qui vinrent échouer dans la salle Ventadour, il ne parvint à être mis en scène que sous la nouvelle société. Féréol ne bornera pas sa paternité littéraire à ce premier enfant, il a une nouvelle production en un acte, reçue un même théâtre; mais il tremble en bon père de famille quand il songe à la colère des auteurs qui ne veulent pas que les comédiens fassent des pièces... je crois pourtant me rappeler que certain acteur nommé Molière ne fesait pas trop mal les comédies quand il voulait s'en mêler; pourquoi donc réclamer un privilège, un monopole, contre l'esprit des acteurs, pourquoi les restreindre à l'état automate d'une machine qui parle quand on a pensé pour elle.

Si la jalousie et la cabale forcent Féréol à briser sa plume, il pourra s'en consoler avec ses pinceaux: heureux artiste, il cumule trois talens, il fait de charmans tableaux qui, très-favorablement accueillis à diverses expositions, et remarqués surtout par les connaisseurs, lui ont occasionné des remercîmens, des profits et des médailles.

Féréol a fait quelques visites à la province; bien vu partout, il fut surtout extrêmement goûté par les habitans de Douai; je ne parle pas de ceux d'Amiens et d'Orléans dont les bravos étaient non-seulement une justice mais encore une dette; né à Amiens, élevé à Orléans, il avait des amis dans ces deux villes, donc des claqueurs, qui ont bien fait de l'applaudir, car il l'avait mérité, mais qui l'eussent applaudi quand même !....

Ce ne fut qu'après quatre ans d'essais que Féréol devint sociétaire; puis,

lors de la dissolution de la société, il rentra dans la classe des pensionnaires. Depuis un an il s'est formé une association nouvelle et quelques instances qu'on ait pu lui adresser, il n'a voulu en faire partie qu'en qualité de pensionnaire ; ce ne pourrait être conscience ; c'est modestie.....

GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE FRANÇAIS.

FIRMIN,

ROLE DE HENRI V (DANS LA JEUNESSE DE HENRI V).

Depuis long-tems on annonçait une grande révolution au Théâtre-Français; sur les ruines de la société administrative, venait de s'élever un directeur, souverain absolu de l'ancienne aristocratie. C'était, au dire des uns, le premier pas vers la restauration; au dire des autres, c'était le dernier du côté de l'abîme: il y avait quelque chose de noble et de beau dans ce gouvernement aligarchique qui régnait en jury sur notre premier théâtre, et puis c'était encore un reste de bonne tradition, c'était encore la Comédie Française avec ses sociétaires; enfin, c'était majestueux de voir ce quasi-aréopage composé des premiers artistes, discutant les graves intérêts du théâtre national. Maintenant on a tout détruit en promettant de reconstruire la société dissoute; il n'y a plus qu'un maître gérant-responsable de la gloire du théâtre Richelieu.

Le 10 octobre 1833, la nouvelle direction commença l'ère nouvelle. Tout Paris s'empressait aux portes fermées pendant trois semaines; on avait promis beaucoup, on était donc en droit d'espérer beaucoup; et que résulta-t-il de toutes ces promesses, de toutes ces espérances? Les murs étaient replâtrés à neuf, les loges redorées, les décorations rajeunies,... voilà pour le physique; quant au moral, on donnait Tartuffe; mademoiselle Dupont jouait Dorine et fut vivement applaudie; on donnait Amphytrion, Monrose jouait Sosie et fut également couvert d'applaudissemens; mais voilà tout.

Sans les dorures des loges, sans la jeunesse des décors, nous aurions cru être retournés sur nos pas, du tems de la défunte société.

Enfin le 16 octobre dernier, le directeur donna signe de vie, et son premier acte fut un acte de justice. Depuis deux ans les habitués du théâtre Français regrettaient l'absence de Firmin et l'enviaient à la province... Firmin reparut dans la Mort du Tasse, drame d'Alexandre Duval, et dans le Jeune Mari de Mazères. Son entrée fut vraiment une solennité dramatique; on l'avait tant désiré qu'on fut heureux de le revoir; il revint riche de ses souvenirs et riche de son talent, toujours le même, qui n'avait pas fléchi sous l'influence malheureuse de la province.

Firmin est né à Paris; doué dès son enfance des plus heureuses dispositions, il débuta dans la carrière dramatique sur le théâtre des Jeunes Elèves, ouvert dans la rue Dauphine, qui s'appelait alors rue Thionville; puis il passa au théâtre Louvois jouer les jeunes amoureux; il s'y faisait déjà remarquer avantageusement et fixait l'attention des spectateurs, lorsque ce théâtre fut transporté à l'Odéon; il y eut alors une scission parmi les artistes; les uns émigrèrent par delà de la Seine; les autres se réfugièrent aux Français. Firmin prit le premier parti, et pendant quelques années il perfectionna son jeune talent et se prépara les applaudissemens de Paris en recueillant ceux de la province,.... du faubourg Saint Germain! Ce fut en 2811 qu'il vint se réunir à la Comédie Française; il fit son premier pas sur cette grande scène dans le rôle de Seïde; Talma jouait Mahomet, et pourtant Firmin fut applaudi; c'était un double triomphe: il fallait l'avoir bien mérité pour l'obtenir. Depuis cette époque, il eut toujours le plus grand succès dans ce rôle. Le même jour il joua Dormilly des Fausses Infidélités, et, très applaudi dans la tragédie, il le fut encore dans la comédie; ses autres rôles de débuts furent Gaston dans Gaston et Bayard, tragédie de Dubelloy; et le Marquis de Lauzet dans Philosophe Marié de Destouches. Le bon accueil que le public lui fit dans ces différens ouvrages lui méritait un prompt engagement, mais on était sous l'empire de la société; Michelot craignant un rival dangereux, lui suscita une redoutable cabale, et pendant trois mois, il fut obligé de continuer ses débuts; enfin, il triompha des obstacles, la justice fit taire l'envie et Firmin fut engagé. Il est également remarquable dans la tragédie et dans la comédie: dans Faustus de Sylla; dans le Dauphin de Charles VI, et dans le Jeune Mari; dans Saint-Mégrin de Henri III, et dans le Mari et l'Amant. Il a parfaitement bien créé le rôle d'Hernani dans le

Galerie Théâtrale



… par Charon

Théâtre Français. **Mr. FIRMIN** Rôle de Henry V.

[illegible]

drame de Victor Hugo, il a compris admirablement les différentes nuances de ce personnage. Que d'amour et de résignation, quand penché vers la Dona Sol bien aimée, il lui dit :

Dona Sol, mon amie,
Dites moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme innocente et pure et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clot vos yeux,
Un ange vous dit-il, combien vous-êtes douce
Aux malheureux que tout abandonne et repousse !

Que d'âme, que de fureur alors que, dans le roi Don Charles, il trouve un rival, et que, sur le même homme réunissant deux haines et deux vengeances ils s'écrie :

Ce que je veux de toi, ce n'est pas faveurs vaines,
C'est l'âme de ton corps, c'est le sang de tes veines,
C'est tout ce qu'un poignard furieux et vainqueur,
En y fouillant long-temps peut prendre au fond d'un cœur !

Dans tout ce drame, du premier au cinquième acte, Firmin était magnifique. Il jouait encore très-bien Camille Desmoulins dans la pièce de ce nom. Avant de donner son Antony à la Porte Saint-Martin, Alexandre Dumas l'avait fait recevoir aux Français; mademoiselle Mars devait être chargée du rôle d'Adèle et Firmin de celui d'Antony, mais quelques discussions s'étant élevées au théâtre, Dumas retira son ouvrage et Firmin fut privé de son plus beau rôle. C'est lui qui, le premier après Talma, osa aborder le rôle d'Hamlet; tout le monde avait vu Talma dans cet ouvrage, et l'avait encore présent à la mémoire; malgré cela Firmin fut applaudi après Talma comme jadis il l'avait été à côté de lui. Il hérita aussi d'un rôle destiné au grand tragédien à qui la mort vint enlever un dernier triomphe. Forcé par la maladie d'abandonner son rôle dans la Mort du Tasse, Talma le remit entre les mains de Firmin et voulut contribuer au succès de son légataire; il lui fit part de ses inspirations, il l'éclaira de ses propres lumières et de ses conseils, lorsque notamment, on apporte une couronne au Tasse mourant; ah ! elle n'est pas d'or, dit-il, dans sa folie et d'un air d'enfant; Firmin fut très applaudi, et plein de reconnaissance, il déposa la couronne du Tasse sur le mausolée de Talma.

Ce fut avec beaucoup de regret, qu'en 1831, on le vit éloigné de la scène par suite de dissentions avec l'administration du théâtre Français. Firmin était un de ses plus précieux sujets: son départ fut une grande perte; enfin il est revenu, chargé des lauriers de province, il est revenu à la place qu'il n'aurait pas dû quitter; il a été reçu avec une faveur qui doit le décider à ne plus nous quitter : c'est une dette qu'il a contractée envers nous; il nous reste aussi une dette à acquitter avec lui. C'est à ses excellentes leçons que nous devons une charmante actrice, c'est lui qui nous a donné mademoiselle Alexandrine Noblet, nous l'en remercions.



THÉATRE FRANÇAIS.

FLEURY,

ROLE DE FRÉDÉRIC (AUGUSTE ET THÉODORE OU LES DEUX PAGES).

FLEURY est le doyen des acteurs français. Ses débuts remontent au mois de mars 1774. Ainsi, il a eu l'avantage de commencer sa carrière à l'époque où le théâtre jouissait de toute sa gloire; où la tragédie comptait les Brizard, les Lekain, les Dumesnil, les Sainval, etc.; la comédie, les Préville, les Molé, les Luzzi, les Doligny, etc. Il a vu les mœurs françaises dans toute leur élégance, ou plutôt dans toute leur brillante corruption.

Les règlemens exigeaient alors que l'on débutât également dans la tragédie et la comédie. Fleury joua avec quelque succès le rôle d'Egisthe dans la tragédie de *Mérope;* mais il était évident que la nature ne l'avait point

destiné aux honneurs du cothurne; les règlemens avaient tort, Boileau dit avec raison:

> La nature fertile en esprits excellens,
> Fait entre les *acteurs* partager les talens.

Fleury parut avec beaucoup plus d'avantage dans les rôles de *Sainville* de la *Gouvernante*, et de *Dormilly* des *Fausses Infidélités*.

Les gens d'un goût éclairé reconnurent en lui les marques d'un talent distingué, une rare intelligence, un jeu fin et spirituel, une diction toujours juste.

Les gens d'un goût difficile étaient moins accommodans. Ils lui reprochaient une figure peu régulière, une taille médiocre, un son de voix peu flatteur. Ces reproches avaient quelque chose de réel; mais Lekain s'était élevé au plus haut rang avec de bien autres défauts. Que de beautés l'âme n'imprime-t-elle pas à la figure! Celle de Fleury est d'une extrême mobilité; ses yeux sont pleins de feu et d'esprit. Avec du travail il parvint à adoucir ce que sa voix avait de rude, et sa taille se trouva parfaite pour l'emploi des jeunes amoureux et des petits-maîtres.

La comédie ne fut pas longtems sans reconnaître que le jeune débutant serait pour elle une très-bonne acquisition; il fut reçu dans l'année même de ses débuts.

C'est le propre des talens réels de se développer lentement et par degrés. L'esprit a, comme le corps, son enfance, sa jeunesse et son âge viril; et l'on n'arrive point tout de suite à la perfection. Gardons-nous d'exiger d'un jeune homme les qualités d'un homme fait. Ne nous pressons pas de jouir, et défions-nous de ces sujets tout formés, qui arrivent sur la scène sans défauts. Leur carrière est achevée, ils n'iront pas plus loin. Les progrès de Fleury furent lens, mais solides. Il promettait tous les jours davantage, et tenait toutes ses promesses. Il sentait tout ce que la rivalité de Molé avait de redoutable pour lui; il s'efforça d'atteindre à sa hauteur, en se formant sur les leçons de ce grand acteur, en étudiant de plus en plus toutes les ressources de son art. Il ne chercha point, comme on fait aujourd'hui, à se créer un parti; il n'arma pour sa cause ni le parterre ni les journaux; il ne voulut devoir ses succès qu'à son travail; il eut assez de dignité dans le caractère pour se mettre au-dessus de l'intrigue et de la cabale.

C'est ainsi qu'il s'est frayé une route honorable au premier rang, et qu'il s'est montré digne de recueillir la succession de Molé. Longtems avant qu'elle lui échût en partage, il avait créé plusieurs rôles avec beaucoup de



Savart Del. — Déposé à la Direction G.al de l'Imprimerie et de la Lib.rie — Ligner Sculp.

(Théâtre Français.) **M.r FLEURY** (Rôle du Marquis de Moncade
Dans l'Ecole des Bourgeois)

Toi, cruelle, Marton cruelle, avec ces yeux brillans;
Ce nez fin, cette mine friponne, ce regard attrayant.
Je n'aurais jamais cru cela de toi a qui se fier désormais?

succès. Lorsqu'en 1789 on joua sur la scène française *Auguste et Théodore* ou *les deux Pages*, Fleury sut se modeler si parfaitement sur le portrait du roi de Prusse, saisit si bien le costume et la physionomie de Frédéric, que tous ceux qui connaissaient ce monarque crurent le revoir. Le prince Henri, qui assistait à la première représentation, ne put retenir ses larmes. Il envoya le lendemain à l'acteur un témoignage flatteur de sa satisfaction. Peu d'années après, dans un tems où notre théâtre se ressentait des orages de la Révolution, on a vu Fleury se montrer capable de soutenir les plus violentes émotions du drame. Avec quelle chaleur il exprimait l'amour, les fureurs, le désespoir de Dorval dans les *Victimes cloîtrées!* avec quelle profondeur il rendait l'abattement, la consternation, la funeste et terrible mélancolie du frère Arsène dans le *Comte de Comminges!* Quel frémissement il savait exciter dans l'âme des spectateurs!

Mais l'intérêt de l'art l'appellait à des triomphes d'un genre moins terrible; c'était dans les rôles qui demandent de la grâce, de la finesse, de l'enjouement et la fatuité des aimables libertins, qu'il devait se montrer avec le plus d'éclat. Personne ne le surpassa peut-être jamais dans le rôle du *Chevalier à la mode;* dans celui de *Moncade*, dans le colonel de la petite pièce du *Cercle*, dans celui de *Dorsan* de la *Femme jalouse*, de *Don Juan* dans le *Festin de Pierre*, du *Conciliateur*, de *Rochester* dans les *Amours de Henri V*. Quelle aimable variété de tons, de gestes! Quelle finesse, quelle intelligence dans tout son début! quelle aisance sur la scène! comme il se saisit de toute l'attention du spectateur, comme il sait occuper le théâtre, nous transporter pour ainsi dire dans le lieu même de l'action! Avec quel enjouement il se joue des ridicules de Mme Patin!

Fleury est moins heureux dans les rôles de caractère, dans ceux qui exigent de la gravité, de l'aplomb, du raisonnement. Son penchant pour la plaisanterie et le persiflage l'entraîne malgré lui, et triomphe de tous ses efforts.

Chassez le naturel, il revient au galop.

S'il joue le *Philosophe marié*, son jeu est agréable, spirituel; on y reconnaît tous les principes d'une bonne école. Mais il n'est pas toujours assez philosophe; son ton se rapproche souvent de celui des petits-maîtres et des marquis de cour. On remarque le même défaut dans le rôle du *Glorieux;* on serait tenté de croire qu'il est tout prêt à se persifler lui-même.

Il est mieux dans le rôle du *Métromane;* il a toute l'exaltation, tout l'amour-propre, toute l'emphase d'un poëte; il devient charmant quand il retrouve son

oncle : cette variété de tons, cette flexibilité de talent attache un singulier intérêt à tout le personnage.

Fleury a créé une foule de rôles qui feront le désespoir de ses successeurs. Il leur a imprimé un caractère original et particulier, qu'il sera presque impossible d'imiter.

Pourquoi faut-il que le tems ne respecte pas d'aussi beaux talens! Près de quarante ans se sont écoulés depuis les débuts de Fleury, et il fait encore aujourd'hui les délices de la scène ; il en supporte toutes les fatigues avec un courage inexprimable. C'est sur lui que les élèves de Thalie tiennent les yeux attachés; il est, dans son emploi, leur premier et leur unique modèle. Mais qui osera se flatter de l'égaler!



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-QUATRIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

GANDOLIN,

Dans le tems où le Théâtre-Français se glorifiait de posséder Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin, où le peuple se contentait, aux plus beaux jours de fête, d'une farce grossière et d'un acteur barbouillé de farine ou de lie; dans ces tems heureux florissait parmi les plus illustres baladins de la capitale, un virtuose dont le surnom est venu jusqu'à nous, dont le véritable nom est encore ignoré. Dans quel lieu était né Gandolin? à quels nobles parens devait-il le jour? quel nom cachait-il sous celui qu'il avait adopté? dans quel emploi et par quel genre de mérite sût-il captiver les suffrages de ses joyeux et délicats spectateurs? Voilà ce qu'il ne nous est pas permis de savoir, tant la renommée a de caprices, tant la destinée des hommes est fantasque et bizarre.

Cependant Gandolin était un des modèles de son siècle; le dessin et la peinture s'empressaient de multiplier ses traits, la poésie de célébrer son mérite, et le nom de Gandolin subsiste encore sur les premiers tréteaux de la foire. Tout farceur ambitionne l'honneur de s'en décorer. Quels détails nous sera-t-il donc permis de donner sur cet acteur célèbre, quand l'histoire est muette, quand la tradition se tait? Sept villes se disputaient la gloire d'avoir vu naître Homère; pas un village ne réclame celle d'avoir donné le jour à Gandolin. Ni le seigneur de Visé, qui ne manquait aucune occasion d'enrichir

son mercure des anecdotes du tems; ni le poète Loret, dans sa chronique en vers si prosaïques; ni les frères Parfait, dans leur histoire si imparfaite du Théâtre-Français, n'ont consacré un seul vers, une seule ligne à la mémoire de Gandolin, n'ont déposé une seule feuille de cyprès ou de laurier sur son tombeau.

Il faut donc, au défaut de l'histoire, recourir aux conjectures. On présume que Gandolin était une espèce d'arlequin qui jouait d'invention, et se plaisait à raconter à ses auditeurs des contes burlesques, des historiettes grivoises qui faisaient rire la multitude. On conserve son portrait dans la collection des estampes de la bibliothèque du Roi. On lit au-dessous les vers suivans :

Gandolin, par sa réthorique,
Nous fait la rate épanouir;
Et pour n'avoir plus la colique,
Il faut tant seulement l'ouïr.
Quelques fables qu'il nous raconte,
Elles ont un si bel effet,
Que chacun y trouve son compte,
Et s'en retourne satisfait.

Avant que le théâtre se fût annobli par des représentations décentes, le peuple et souvent les gens mieux élevés que lui, se contentaient de ces amusemens qu'on abandonne maintenant aux oisifs des boulevards.

Molière, en composant son Pourceaugnac, rendit service au bon goût; il prépara le passage entre le burlesque et le genre noble; il contribua à polir les mœurs, et conduisit insensiblement ses contemporains à ce goût pur et délicat qui fait la gloire du dix-septième siècle.

Ce fut particulièrement cette tendance vers les choses élevées qui le fit aimer de Louis XIV, dont toutes les idées étaient grandes et nobles.

Quel tems et quels efforts ne fallait-il pas pour initier aux douces et brillantes jouissances des lettres, une nation toute guerrière, accoutumée à ne voir de gloire que dans les camps, à mépriser comme au-dessous de son courage toute étude pacifique, à ne chercher que des distractions faciles, des plaisirs assortis à ses habitudes? Il fallait un roi tel que Louis-le-Grand pour opérer cette révolution. Supposez à sa place un prince ignorant, insensible aux charmes des beaux arts, et peut-être aurions-nous encore des Gros-Guillaume, et des Gandolin.

Galerie Théâtrale



[illegible] del. — Déposé à la Direct.on de la Lib.ie — [illegible] Sculp.t

(Troupe du Marais) **GANDOLIN.** (Année 1634.)

Gandolin par sa Réthorique
Nous fait la rate épanouir;
Et pour n'avoir plus [illegible],
Il peut [illegible].

Quelques fables qu'il nous raconte
Elles ont un si bel effet,
Que chacun y trouve son compte
Et s'en [illegible]

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M. GARDEL,

ROLE DE TÉLÉMAQUE.

M. Gardel est l'heureux et brillant émule des Noverre et des Dauberval; c'est de sa verve féconde que sont sortis ces ballets charmans de *Psyché*, du *Jugement de Pâris*, et de tant d'autres qui font aujourd'hui l'ornement de l'Opéra.

Il est né à Nanci, à l'époque où le roi Stanislas faisait le bonheur de la Lorraine. Son père était maître des ballets de cet excellent monarque.

Le jeune Gardel reçut une éducation soignée. Il joignit à l'étude des arts celle des langues anciennes, et puisa dans les connaissances qu'il y acquit, une partie de ce goût qui depuis s'est développé avec tant de succès dans toutes ses compositions.

Il fit des progrès extraordinaires dans l'art de la danse et de la musique instrumentale; et apprit à jouer du violon avec une rare perfection.

En 1774, il débuta à l'Académie royale de musique dans l'opéra de l'*Union de l'Amour et des Arts*. Il était d'une taille élégante, d'une figure pleine d'expression; sa danse était marquée par la grâce et la légèreté. Il obtint un triomphe complet, et fut admis peu de tems après.

Il avait dès-lors un frère qui, doué aussi de beaucoup de talens, était devenu maître des ballets. Le jeune Gardel après avoir dansé plusieurs

années, et toujours avec un succès croissant, lui fut adjoint. Il était impatient de produire. Il avait vu avec enthousiame les belles compositions de Noverre; il s'était plu à l'entendre, à le consulter : il voulait l'imiter.

M. Gardel réunit deux qualités rares parmi les artistes, la fécondité de l'invention et le goût. Ses premiers ouvrages lui assignèrent le premier rang parmi les compositeurs. Le ballet de Psyché fut bientôt regardé comme le chef-d'œuvre de la scène chorégraphique. Nulle production ne lui est comparable pour l'esprit, la grâce, l'invention, l'exécution.

Ces charmans ouvrages étaient inconnus quarante ans auparavant. Les danses étaient sans intention, souvent sans idées; c'était un assemblage de mouvement et de pas, qui presque toujours n'avaient aucune liaison ensemble. En y attachant une action, on rappelait la danse au rang des beaux arts; on lui rendait une noblesse dont les titres semblaient perdus depuis le siècle d'Auguste.

En 1787, M. Gardel aîné étant mort, son frère lui succéda, et jouit seul du titre de maître des ballets. Peu d'années s'écoulaient qu'il n'enrichît la scène de quelque nouveau chef-d'œuvre.

Cependant, il ne négligeait pas l'étude de la musique. Il s'était, avant cette époque, fait entendre dans plusieurs concerts avec le plus brillant succès. Il avait, en 1782, fait un voyage à Londres, où l'on avait également admiré son talent comme compositeur et comme musicien.

Ce goût pour la musique, les connaissances qu'il a acquises dans cet art, lui ont fait apporter le plus grand soin dans les airs de ses ballets. Il y a même placé plusieurs morceaux de sa composition. Les autres sont pour la plupart des plus célèbres compositeurs de Paris, de Méhul, Chérubini, Miller (père de madame Gardel), Kreutzer, Catel, etc. Ceux qu'il a empruntés pour les adapter à l'action dramatique sont de Mosart, Gluck, Hayd'n, Cimarosa, Paësiello, etc.; ainsi il ne manque rien à ses ouvrages de ce qui peut satisfaire l'esprit, le sentiment et le goût.

Supérieur à son frère, il ne s'est pas contenté, comme lui, de transporter sur la scène chorégraphique de légers opéra-comiques en vaudevilles. Il a senti que le sel et l'enjouement de ces agréables productions échappaient à toutes les ressources de la pantomime. Il a puisé surtout dans les sources abondantes et fécondes de la mythologie et des tems héroïques; il en a tiré des sujets pleins d'intérêt, et les a traités avec autant d'imagination que d'intelligence.

Son premier essai fut le ballet de *Télémaque*, qu'il fit représenter en 1790. On y retrouve tout le génie et toute la grâce de Fénélon. Cet ouvrage

Galerie Théatrale.



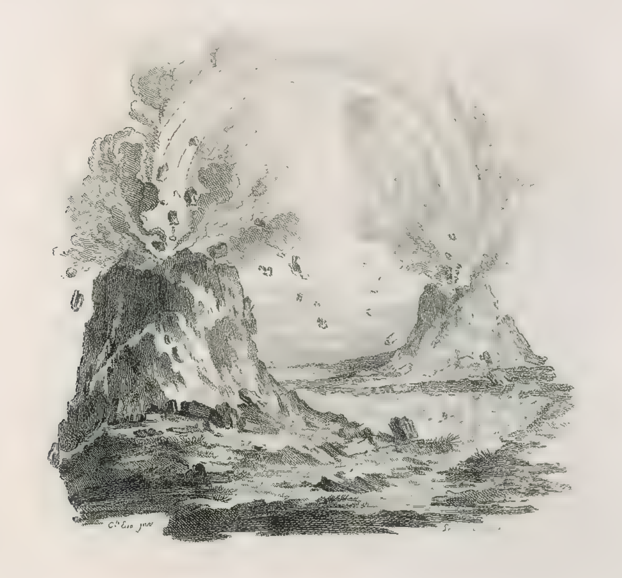
Dessiné par [illegible] — Déposé à la Direction de la Lib. — Gravé par [illegible]

(Académie Royale de Musique) **M. GARDEL.** (Role de Télémaque dans le Ballet de Télémaque)

fut reçu avec enthousiasme, et depuis l'époque où il a été donné, il n'a rien perdu de sa fraîcheur, caractère distinctif des ouvrages de génie. Il en est de même de *Psyché*, du *Jugement de Pâris* et de la *Dansomanie*. Cette dernière pièce est du genre de la comédie; elle est d'une gaîté vive et piquante, et semée de traits dignes des poètes les plus spirituels. M Gardel y a introduit des solo de violon qu'il exécute lui-même, et qui ajoutent un nouveau charme à cette aimable et ingénieuse production.

Le nombre des pièces qu'il a données est considérable. Les principales sont : *Télémaque*, *Pâris*, *Psyché*, *la Dansomanie*, *Achille à Scyros*, *Alexandre chez Apelles*, *Paul et Virginie*, *Proserpine*, *l'Enfant prodigue*, *Persée et Andromède*.

Presque tous les grands danseurs qui ont fait ou font encore l'ornement de la scène, sont sortis de son école.



GALERIE THEATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-SIXIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M.ME GARDEL,

ROLE DE PSYCHÉ.

Cette aimable et brillante danseuse est née à Auxonne en Bourgogne. Son père y cultivait la musique, et s'était même fait quelque réputation dans son art. Il s'appelait Houbert, nom sous lequel madame Gardel n'a jamais été connue à Paris. Elle était encore au berceau, lorsque ses parens prirent le parti de passer à la Martinique; mais à peine y étaient-ils arrivés, que le père mourut. C'était pour cette famille peu fortunée un malheur extrême. Pour le réparer, madame Houbert contracta un nouveau lien avec un artiste de la même profession que son époux. Il s'appelait Miller, et ne manquait pas de talent. Il est rare qu'un beau-père ait pour les enfans de sa femme la même tendresse que pour les siens. Madame Gardel eut le bonheur de trouver dans M. Miller le protecteur le plus doux et le plus zèlé. Il s'occupa de son éducation avec un soin extrême; lui enseigna la musique, et fut si touché des heureuses qualités de son élève et des progrès qu'elle faisait, qu'il voulut qu'elle quittât le nom de Houbert pour prendre le sien. Ce fut en effet celui sous lequel madame Gardel fut connue jusqu'à l'époque de son mariage.

Après un séjour de quelques années à la Martinique, elle repassa en

France. Elle avait perdu son père en la quittant, elle perdit sa mère en y rentrant; mais ce nouveau malheur fut réparé par la bonté toujours croissante de son père adoptif. M. Miller ne vit plus en elle qu'une fille chérie. Il s'attacha de plus en plus à la perfectionner dans l'art de la musique, profession à laquelle il la destinait. Il la menait dans tous les concerts de la capitale; il lui faisait entendre les artistes les plus célèbres. Il ne négligeait rien pour échauffer son émulation; mais la nature ne l'avait pas destinée à la profession de musicienne. Une circonstance imprévue décela tout-à-coup le genre de talent pour lequel elle était née.

Elle assistait un jour à la représentation d'un ballet qu'on donnait au Théâtre des Jeunes Elèves de l'Opéra. Son imagination fut frappée de ce qu'elle voyait. Elle éprouva un plaisir si vif, et les impressions de ce spectacle furent si fortes que, de retour chez son père, elle se mit à répéter tous les pas qu'elle avait admirés, et avec une telle grâce que M. Miller ne douta plus de sa vocation pour ce genre de talent.

Dès lors, il lui fit abandonner la musique et lui fit donner des leçons de danse. L'élève fut bientôt plus habile que le maître; elle se trouva en état de débuter au Théâtre des Jeunes Elèves, et y fut reçue aussitôt avec un appointement de 400 fr.; c'était un traitement extraordinaire qui ne s'accordait qu'aux talens du premier ordre. La jeune Miller, dont la modestie égalait les grâces et le savoir, était confuse de se voir si bien traiter. Elle hésitait à l'accepter, de crainte d'exciter l'envie; et toutes les fois qu'elle rencontrait le directeur, elle l'évitait pour se dérober à ses louanges, vertu bien rare au théâtre et chez les artistes.

Elle dansait presque tous les jours, et dansait chaque fois mieux qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Elle fut remarquée par un des premiers sujets de l'Opéra. Frappé de ses brillantes dispositions, pressentant tout ce qu'elle pouvait devenir, il se proposa de lui donner des leçons. Elle fit avec lui de nouveaux et rapides progrès. Le maître quitta Paris, mais ne voulut pas laisser sans appui sa jeune élève. Il la recommanda à M. Gardel, maître des ballets de l'Opéra, et le successeur du célèbre Noverre. Cet habile et célèbre compositeur, se chargea généreusement de continuer les leçons de son ami, et peu de temps après, mademoiselle Miller débuta au Théâtre de Nicolet. C'était une carrière bien modeste. Mais bientôt le mérite de la débutante devait lui en ouvrir une plus digne de son talent.

Au bout de deux ans, elle parut à Fontainebleau dans l'Opéra de *Dardanus*, et déploya devant le Roi tant de grâces, d'élégance et de perfection, que la Reine, ravie, lui fit donner une pension de 600 liv. sur sa

Galerie Théâtrale.



Cauré del. | Déposé à la Direct.on de la Lie | Prud'hon Sculp.

(Académie R.le de Musique.) **M.me GARDEL.** (Rôle de Psyché)

Ballet de Psyché

cassette. C'était la recommander de la manière la plus brillante et la plus flatteuse. En 1787 la jeune danseuse fut admise à débuter à l'Opéra. Elle enchanta tous ceux qui eurent le plaisir de la voir; depuis long-temps on n'avait vu de début plus heureux. Elle fut reçue immédiatement après la représentation, avec un traitement de 3000 liv.

M. Gardel avait, à cette époque, enrichi le Théâtre de ses admirables ballets de Psyché, de Thélémaque. Mademoiselle Miller s'y montra avec tous les avantages que lui avait donnés l'art et la nature. Son mérite était celui dont La Fontaine a dit :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

A cette époque, mademoiselle Guimard, après avoir long-temps charmé la capitale, se retira du Théâtre. Mademoiselle Miller fut jugée seule digne de la remplacer, et la remplaça en effet. En 1792 sa réputation avait passé les mers; les Théâtres de Londres désiraient jouir d'un talent aussi rare. Elle se rendit en Angleterre, et pendant six mois fit les délices de l'élite des habitans de la plus grande ville de l'Europe.

A son retour, elle épousa M. Gardel, son ancien maître, à qui elle devait une grande partie de ses succès. Au milieu des dangers qui environnent une jeune personne au théâtre, mademoiselle Miller avait su conserver l'estime de tous ceux qui la connaissaient; l'honnêteté de sa conduite, les charmes de son caractère lui conciliaient tous les cœurs. Devenue épouse et mère, elle en remplit tous les devoirs avec un soin au-dessus de tout éloge.

Elle a embelli pendant trente ans la cour de Terpsychore. Sur la fin de sa carrière, les années ne paraissaient avoir rien dérobé à ses talens. Elle s'est retirée du Théâtre en 1816, avec une modique pension de 4000, fr. Elle n'a reparu depuis ce temps qu'une seule fois, lorsque son mari obtint pour lui une représentation à bénéfice.

Le célèbre Noverre, dans son bel ouvrage sur la danse, a peint madame Gardel sous les couleurs les plus flatteuses, et Noverre n'était pas flatteur.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SIXIÈME (*BIS*).

ANCIEN THÉATRE ITALIEN.

GAUTHIER-GARGUILLE.

La renommée de Gauthier-Garguille remonte, suivant quelques auteurs, jusqu'au seizième siècle. Il était Normand et se nommait *Hugues Guéru*. Par égard pour sa famille, il prit, en embrassant le métier de comédien, le nom de *Fléchelle*. Il débuta d'abord au théâtre du Marais, et passa ensuite à l'hôtel de Bourgogne. Il était également habile dans la tragédie et dans la comédie; mais la comédie ne consistait alors qu'en parades sans art, sans goût et souvent sans décence. C'était une image assez fidèle des farces que jouent sur nos boulevards *Bobèche* et *Galimafrée*. Le nom de *Fléchelle* avait donc trop de noblesse encore pour l'emploi de Hugues Guéru; il le changea en celui de *Gauthier-Garguille*, et devint un rival illustre de Turlupin, de Gros-Guillaume et de Guillot-Gorju.

Les rôles qu'il affectionnait le plus étaient ceux de vieillards imbécilles ou ridicules, et surtout de maîtres d'école; son costume seul suffisait pour égayer la multitude. Il était composé d'une calotte plate et fourrée, d'une large camisole qui descendait jusqu'à la moitié des cuisses, à-peu-près comme celle que porte aujourd'hui Brunet dans le rôle de M. Denis; mais le corps en était noir, orné de boutons rouges, les manches rouges, ornées de boutons noirs. Tout cela était retenu par une ceinture, à laquelle pendaient une gibecière et un sabre ou un poignard de bois. Il marchait un bâton à la main,

et portait des pantoufles au lieu de brodequins; il se couvrait le visage d'un masque allongé d'une longue barbe; tout cet accoutrement était couronné d'une perruque de plumes de poulet.

Gauthier-Garguille était assez mal fait; son corps était grêle, ses jambes petites et sa tête grosse; mais, lorsqu'il quittait son costume burlesque pour prendre celui des rôles plus sérieux et se revêtir de la robe longue, il savait se donner de la dignité, et débitait avec une bienséance et un talent remarquables.

Dans les rôles où il fallait chanter, il déployait du goût, de la méthode et surtout une originalité vive et animée, qui lui gagnait tous les suffrages. La salle était à peine assez grande pour contenir la foule empressée, toutes les fois qu'on pouvait se flatter de voir réunis Turlupin, Gros-Guillaume et Gauthier-Garguille.

On sait quelle réputation Tabarin s'était faite à cette époque. C'était l'associé de Mondor, qui vendait du baume sur les places publiques.

Pour attirer la foule, ils avaient imaginé l'un et l'autre des dialogues burlesques, que la multitude admirait comme des chefs-d'œuvres. Ces sortes de compositions étaient assaisonnées de *rébus*, de pointes, de quolibets et de tout ce qui pouvait exciter le rire de l'auditoire. Tabarin avait quelque fortune, et une fille assez jolie. Gauthier-Garguille, pour faire une alliance digne de lui, la demanda en mariage, et l'obtint. Ils vécurent plusieurs années ensemble dans la meilleure intelligence, car si la nature n'avait point favorisé Gauthier-Garguille du côté des qualités du corps, elle l'avait amplement dédommagé du côté des qualités sociales; son caractère était franc et enjoué, son entretien agréable et piquant. A ne le juger que par l'extérieur, on l'eût pris pour un homme du peuple; quand il parlait, on retrouvait un homme bien élevé.

Il se plaisait souvent à composer lui-même des prologues et des couplets pour les pièces dans lesquelles il devait jouer. Toutes ses productions étaient du genre burlesque; mais on y remarquait la touche d'un homme d'esprit qui s'accommodait au goût de son siècle et de son auditoire. Ses chansons ont été recueillies en un volume, sous le titre de *Chansons de Gauthier-Garguille*. Elles sont accompagnées d'un privilége, qui porte que c'est pour l'intérêt de l'auteur, que ce privilége lui a été accordé, et dans la crainte que des esprits mal intentionnés n'ajoutassent à ses chansons, des chansons plus dissolues. On sait que la gaîté de ce temps était moins réservée, moins timide et moins scrupuleuse que la nôtre; mais les mœurs n'en étaient ni meilleures, ni plus mauvaises qu'aujourd'hui. Voici deux couplets d'une

Galerie Théatrale



Grégoire Huret pinx. Frémont del. — Déposé à la Direction de la Lib.ie — Bullion Sculp.

(Ancien Théâtre Italien) GAUTHIER-GARGUILLE. (Année 1625.)

de ces chansons, qui pourront donner une idée du talent et de l'esprit de Garguille :

Jean, cette nuit, comme m'a dit ma mère,
Doit m'assaillir, mais je ne le crains guère.
Si
Ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourrai pas aussi.

Je ne suis pas de ces folles badines
Qui font venir à l'aide leurs voisines.
Si
Ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourrai pas aussi.

Gauthier-Garguille mourut en 1664. Un de nos anciens historiens de la ville de Paris dit qu'il avait alors 60 ans; mais, s'il est vrai qu'il ait débuté au théâtre du Marais en 1578, comme l'assurent les auteurs de l'histoire du théâtre Français, et comme l'a répété M. Le Mazurier dans sa Galerie des acteurs, il est évident qu'il devait être alors plus qu'octogénaire. J'aime mieux m'en rapporter au témoignage des auteurs de l'histoire universelle des théâtres, qui fixent les débuts de Gauthier-Garguille en 1622, ce qui lui donnerait en effet soixante ans en 1664, si l'on suppose qu'il ait débuté à dix-huit ans.

Gauthier-Garguille laissa à sa veuve peu de fortune; mais il faut croire qu'elle conservait encore assez de charmes, car elle eut l'avantage de plaire à un gentilhomme officier aux Gardes Françaises, qui l'épousa au grand scandale de sa famille et de ses amis.

Gauthier-Garguille reçut sans difficulté les honneurs de la sépulture ecclésiastique, ainsi que ses camarades Gros-Guillaume et Guillot-Gorju, qui moururent à-peu-près dans le même temps. Ils furent enterrés tous les trois dans l'église de Saint-Sauveur. La discipline canonique était-elle alors moins sévère qu'aujourd'hui ?

Son portrait a été gravé par Rousselet, d'après Grégoire Huret.



OPÉRA-COMIQUE.

MME GAVAUDAN, NÉE MAIGROT,

ROLE DE MARGOT (DIABLE A QUATRE).

JAMAIS début ne fut plus modeste que celui de mademoiselle Maigrot; bien différent de ces débuts fastueux, dont les héros semblent avoir mis d'avance en réquisition toutes les voix de la renommée, qui bientôt se lasse de les prôner, et desquels on peut dire à juste titre, quelques jours après l'événement :

Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus

Mademoiselle Maigrot n'était engagée primitivement au théâtre de l'Opéra-Comique que pour chanter dans les chœurs, lorsque son mariage projeté avec M. Gavaudan, artiste du même théâtre, lui valut un autre engagement, et la fit recevoir pensionnaire. Elle débuta par le rôle d'*Émilie*, des *Événemens imprévus*, et apporta pour dot à l'Opéra-Comique, de grandes dispositions, de la jeunesse, un physique agréable et une voix, de peu d'étendue à la vérité, mais douce, facile, brillante, et soutenue d'une excellente méthode qu'elle devait aux leçons et aux conseils de son père, artiste de l'orchestre de la Comédie Italienne.

Mademoiselle Maigrot, devenue madame Gavaudan, joua successivement plusieurs rôles dans lesquels elle confirma la bonne opinion que l'on avait conçue de son talent; mais le premier rôle important dont elle fut chargée, fut celui d'Euphrosine, qu'elle ne prit que lorsque madame Saint-Aubin l'eut quitté. A la retraite de cette charmante actrice, elle se vit propriétaire d'une mine précieuse, qu'elle n'a cessé d'exploiter depuis, et le parti qu'elle en a tiré nous a fait voir que cette portion de l'héritage de madame Saint-Aubin ne pouvait tomber en de meilleures mains.

Madame Gavaudan eut des succès dans les genres les plus opposés. Les rôles de *Stéphanie*, dans *Montano et Stéphanie;* de *Catherine*, dans *Vadé;* de *Betsi*, dans le *Roi et le Fermier;* d'*Agathe*, dans l'*Ami de la Maison*, nous ont prouvé qu'elle sait allier la noblesse, le naturel, la finesse et la gaieté, avec la décence dont elle ne s'écarta jamais sous aucun prétexte.

C'est dans le *bas-comique* surtout que cette mesure est difficile à garder; plus un rôle de ce genre a besoin d'être vrai, plus l'acteur doit être en garde contre les saillies de sa verve comique, plus il doit veiller attentivement à ne rien laisser passer en fraude, sans quoi le public éclairé est là pour arrêter le coupable, et il le punit quelquefois bien cruellement de l'infraction qu'il s'est permise aux lois du goût et du bon ton :

Le genre le moins noble a pourtant sa noblesse.

Boileau l'a dit, et ce principe de toute vérité doit s'appliquer au comédien comme au littérateur.

Ces réflexions nous conduisent naturellement au rôle dans lequel madame Gavaudan est représentée, celui de *Margot* dans le *Diable à Quatre :* ce rôle fut créé au théâtre de la foire Saint-Laurent par mademoiselle *Rosaline*, joué sur celui de la rue Mauconseil par madame *Moulinghen*, puis au théâtre Favart par madame *Saint-Aubin*. L'actrice y est constamment placée entre plusieurs écueils difficiles à éviter; il existe dans ce rôle une limite que des yeux exercés, fins et

Galerie Théatrale



Fanett del.   Deposé à la Direction Impie   sculp.

Opéra Comique. M.

Opéra Comique. Mme GAVAUDAN, Rôle de Margot

Je n'aimais pas le tabac beaucoup
J'en prenais peu souvent point du tout
Mais mon mari me défend cela .

spirituels peuvent seuls apercevoir, c'est celle qui sépare la gaieté de la farce, la gaucherie de la bêtise, la liberté de la licence, et la finesse de la coquetterie.

Lors de la reprise du *Diable à Quatre* avec une musique nouvelle de M. Solié, madame Gavaudan, chargée du rôle de *Margot*, lui a donné la physionomie qu'il devait avoir; elle y est vraie sans trivialité, naïve sans niaiserie, spirituelle sans prétention, comique, même pendant son sommeil, elle ne l'est pas moins lorsque, se réveillant marquise, et sentant à son oreille quelque chose d'extraordinaire et de lourd, osant à peine remuer la tête, elle guette l'objet qui la tourmente et qui fuit l'œil qui semble le chercher. Sa frayeur est amusante, quand, après avoir jeté les yeux sur le miroir de la toilette où, trompée par ses habits, elle a cru apercevoir le démon femelle du château, elle va en tapinois voir derrière la glace si la marquise n'y serait point cachée. Et lorsqu'un peu revenue de sa peur, elle retourne au miroir, croit s'y reconnaître et cependant ne s'y regarde qu'avec les plus grandes précautions, et en cachant les trois quarts de sa figure pour s'accoutumer petit à petit à la vue de cette terrible marquise, qu'elle craint d'apercevoir encore. Chaque mouvement, chaque attitude, chaque mine de madame Gavaudan est l'image fidèle des mouvemens adroits, des attitudes gracieuses et des mines gentilles d'un jeune et joli petit chat courant après une boule, et jouant avec tout ce qui tombe sous sa patte ou attire, pour un moment, son attention; son embarras est vraiment comique lorsque, se voyant affublée d'habits et d'ornemens qui lui sont étrangers, elle semble ne savoir plus se servir de ses mains et de ses jambes, dont elle fait un si bon usage sous les vêtemens écourtés et lestes de Margot; mais madame Gavaudan est surtout charmante, au moment où elle chante, en râpant son tabac, le joli air dont le refrain est :

Un plaisir vaut son prix,
pris
En dépit des maris.

Ce n'est point de la ruse, ce n'est point de la coquetterie, c'est une petite malice bien innocente, et Margot prenant en cachette sa prise de tabac, ne conçoit pas d'autre manière de tromper son mari.

En un mot, l'actrice met dans ce rôle tant de naturel et de vérité, que l'œil fasciné n'aperçoit pas un instant madame Gavaudan, et ne voit que la gentille, la naïve Margot, femme de Jacques, le savetier.

Il est aisé de voir que madame Gavaudan aime son art; elle a beaucoup travaillé; elle travaille beaucoup encore malgré sa complexion délicate, et par le nombre des rôles qu'elle a créés, on peut juger de ce qu'elle eût fait si ses moyens

physiques eussent été proportionnés à ses moyens moraux. Soubrettes, amoureuses, ingénuités, elle joue tout, et s'est de plus approprié le genre des travestissemens : intéressante et simple sous la bure qui couvre le bon petit Antonio, elle est vive et brillante sous l'habit élégant d'un page; son physique jeune et leste la seconde à merveille dans ces excursions faites sur le domaine des amoureux, souvent trop *marqués* pour nous donner une idée juste de la pétulance et de la légèreté de cette espèce de caméléons, pétris pour ainsi dire de grâces, de gentillesse, de courage et de malice, qui dans les cours de l'Europe ont toujours eu l'heureux privilége d'être la coqueluche des femmes et le désespoir des maris.

Madame Gavaudan possède ce qu'on peut appeler, en général, un talent aimable et joli; mais un mérite qui lui est particulier, c'est celui de ne copier personne, et d'être toujours elle. La carrière dramatique est un labyrinthe où l'on s'égare souvent en cherchant ces traditions pour lesquelles on a quelquefois un respect trop servile. Quel discernement, quel tact, quelle justesse ne faut-il pas pour ne choisir que ce qui est bon, pour l'adapter aux temps, aux mœurs, aux personnes ? Sans cette scrupuleuse application, les erreurs et les mauvais principes se propagent; c'est une espèce d'épidémie qui, de siècle en siècle, d'acteur en acteur, arrive jusqu'à nous, gâte les dispositions naturelles, et fait naître le dégoût du travail et des recherches utiles qui seuls peuvent reculer les bornes de l'art.

Gloire au comédien qui lit son auteur avec les yeux de l'âme, qui l'interroge, qui cherche à deviner toutes ses intentions, et parvient, à force de soins et de travaux, à se pénétrer de l'esprit de son rôle, à en saisir toutes les nuances, et à ne faire qu'un avec le personnage qu'il représente !



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-TROISIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.LLE GEORGES,

ROLE DE CLYTEMNESTRE (DANS IPHIGÉNIE EN AULIDE).

MADEMOISELLE Georges Weimer, est née à Amiens. Son père était attaché comme violon au théâtre de cette ville. Dès l'âge de quatorze ans elle parut sur la scène. Sa figure charmante, les grâces de la jeunesse, et les marques d'intelligence qu'elle donna, firent concevoir les plus heureuses espérances. Bientôt elle vint à Paris, la seule ville où le goût puisse se former, les idées s'étendre, l'émulation s'enflammer. Mademoiselle Raucourt y tenait le sceptre de Melpomène; elle avait vécu avec les acteurs célèbres qui firent la gloire du siècle de Louis XV, et s'était formée à leur école. Si l'on ne retrouvait pas en elle tout leur mérite, elle avait au moins conservé une partie de ces traditions précieuses, que notre théâtre ne saurait perdre sans dégénérer de son ancienne gloire. Elle vit mademoiselle Georges, l'entendit avec plaisir, et se fit volontiers son institutrice. Il ne manquait à mademoiselle Raucourt pour être une très-grande actrice, qu'un fond de sensibilité plus riche, une voix plus flexible et plus douce, et cet abandon d'une âme vivement émue que l'art ne remplace presque jamais; mais elle avait de la dignité, de la grandeur, de la force, des intentions toujours justes, et dans tous les rôles qui ne demandaient point de larmes, elle ne comptait point de rivale.

Mademoiselle Georges profita de ses leçons, mais peut-être avec un respect trop scrupuleux. Elle apprit l'art de la tragédie, non tel que l'esprit

le conçoit, mais tel que le concevait mademoiselle Raucourt, et trop jeune pour se faire une méthode à elle-même, elle adopta superstitieusement celle de sa célèbre institutrice.

Elle était parvenue à l'âge où tous les dons de la nature sont accomplis, lorsqu'elle débuta au Théâtre Français. L'époque était favorable. La France fatiguée des cruelles tourmentes de la révolution, commençait à jouir de quelque repos, et le goût des arts et des lettres se ranimait de tous côtés. On sentait le besoin de reconquérir cette gloire littéraire qui avait autrefois jeté tant d'éclat; le début d'un acteur était alors un événement auquel toute la capitale prenait part. Mademoiselle Georges s'avançait précédée de la réputation d'une grande beauté, et le nom de l'actrice qui l'avait initiée dans un art noble et difficile, ajoutait encore à la curiosité publique.

Lorsqu'elle parut sur la scène, elle excita un enthousiasme universel. On reconnut que la renommée n'avait rien exagéré. Sa taille élevée, sa figure noble, sa jeunesse, tous ses charmes, que relevait encore la richesse de sa parure, enlevèrent les suffrages. Elle fut long-tems sans pouvoir parler. Le plaisir de la voir semblait suffire à ceux qui étaient venus pour l'entendre.

Enfin on la laissa parler. Ses premiers sons parurent obscurs, incertains, embarrassés; cette belle bouche semblait n'articuler qu'avec peine. Bientôt sa timidité se dissipa, sa diction devint plus animée, sa voix plus claire, ses intonations plus sures. Elle jouait le rôle d'Aménaïde. Elle n'y déploya ni tout l'art, ni toute la chaleur qu'on avait droit d'attendre; on reconnaissait trop visiblement la manière de mademoiselle Raucourt, ses gestes, ses repos, ses inflexions. Si l'œil était satisfait, le goût avait beaucoup à désirer.

Mais la débutante était jeune et belle, et qui pourrait refuser des hommages à la jeunesse et à la beauté? Son début fut assez heureux pour ne pas lui ôter l'espérance de prendre bientôt rang parmi les tragédiennes qui brillaient alors sur la scène.

Mais cette victoire ne devait pas être sans combats. A cette époque, une autre débutante captivait les suffrages de toute la capitale. Elle n'était point comme mademoiselle Georges remarquable, par la beauté, mais elle déployait dans tous ses rôles tant d'âme, de chaleur, de naturel, de vérité, que toutes les fois qu'on l'entendait, on se croyait reporté à ces beaux jours du Théâtre Français, où les chefs-d'œuvres de nos grands poètes faisaient couler tant de larmes. Racine semblait ne pouvoir obtenir un plus digne interprête; on croyait retrouver dans le charme de sa voix, dans ses transports d'amour et de sensibilité, tout ce que la tradition nous a appris de la célèbre Champmelé.

Son début dans le rôle de Phèdre, avait forcé toutes les préventions,

Galerie Théatrale



Déposé à la Direct.on de la Libr.ie

(Théâtre Français) **M.lle GEORGE.** (Rôle de Clytemnestre Iphigénie en Aulide)

= *Vous ne me parlez pas, Seigneur, de la Victime.*

Act. IV. Scène III

enlevé tous les suffrages. Elle n'avait montré ni moins de chaleur, ni moins d'abandon dans les rôles d'Hermione, de Roxane, d'Alzire, de Didon. Celui de Sémiramis avait paru seul moins approprié à la nature de son talent. Douée d'un organe enchanteur, elle avait une rare disposition pour rendre les plus touchantes et les plus douloureuses émotions du cœur. Elle paraissait moins faite pour la grandeur et la fierté. Mademoiselle Georges justement allarmée d'une si redoutable concurrence, sentit la nécessité de s'ouvrir une carrière différente. Mademoiselle Duchesnois excellait dans l'emploi des grandes princesses, mademoiselle Georges adopta, de préférence, celui des reines, et rassembla tout ce que l'art et la nature lui donnèrent de ressources, pour se montrer avec avantage sur le trône de Sémiramis. Son triomphe fut complet, et par l'élévation de sa taille, la noblesse de son débit, la richesse et l'appareil extérieur de la puissance, elle parut digne de représenter tout ce que la majesté royale a de plus imposant.

Dès ce jour, il s'établit une extraordinaire émulation entre les deux jeunes débutantes. La foule assiégeait le théâtre toutes les fois qu'elles devaient paraître. La capitale se partagea en deux factions théâtrales, également ardentes et passionnées. Le début de deux actrices devint pour ainsi dire une affaire d'état.

Mais, ce qui mérite d'être remarqué, les jeunes gens se déclarèrent pour mademoiselle Duchesnois, les personnes d'un âge plus avancé se rangèrent sous les enseignes de mademoiselle Georges. Les juges eux-mêmes restèrent indécis; et pour éviter toute erreur, se déterminèrent à adjuger un prix égal aux deux concurrentes. Elles furent l'une et l'autre admises aux mêmes conditions, et dès ce moment elles se partagèrent les emplois sans distinction, ni prééminence.

Mademoiselle Georges jouissait depuis plusieurs années, des honneurs de la scène, et l'avenir semblait lui offrir les plus flatteuses espérances, lorsqu'une circonstance particulière la détermina à quitter la France, pour se rendre en Russie. Son départ fut couvert de tous les voiles du mystère. Elle n'avait point sollicité de congé, elle n'avait point demandé sa retraite. On publia qu'elle était partie sous un déguisement d'homme, accompagnée du célèbre danseur Duport qui, lui-même, avait pris un déguisement de femme.

Le Théâtre de Saint Pétersbourg s'énorgueillit bientôt d'une si riche acquisition. Les journaux du nord célébrèrent avec un égal enthousiasme, sa beauté et ses talens. Recherchée de tous ceux qui s'intéressent aux triomphes des arts, elle se vit en peu de tems comblée de toutes les largesses de la fortune et de toutes les jouissances de la célébrité. On la croyait perdue pour

la scène française, lorsque le bruit se repandit quelle devait incessamment y reparaître. Pour qui la patrie n'a-t-elle pas de charmes? et que ce charme est puissant quand cette patrie est la France! Après une absence de plusieurs années, mademoiselle Georges éprouva un vif désir de revoir cette brillante Capitale qui lui avait prodigué tant d'aplaudissemens. Elle revint solliciter l'oubli de sa fuite, et la faveur de reparaître sur la scène, avec toutes les prérogatives dont elle jouissait précédemment.

Quoique son absence et les années eussent déjà diminué quelque chose de cette rare beauté, qui ajoutait un si grand prix à ses autres qualités, elle avait néanmoins tant de charmes encore, qu'il était bien difficile de résister à de si puissantes sollicitations. Elle reparut, mais sa rentrée n'eut pas tout l'éclat de ses premiers débuts.

Le talent de mademoiselle Georges ne se déploie pas avec un égal mérite dans tous ses rôles. Il en est quelques-uns où elle brille avec plus d'avantage, d'autres où elle se montre avec moins de succès. L'emploi des reines lui convient mieux que celui des princesses. Les rôles de grandeur plus que les rôles de sensibilité. Elle représente avec dignité, Emilie dans Cinna, Jocaste dans OEdipe, *Clytemnestre* dans *Iphygénie*, Idamé dans l'Orphelin de la Chine. Ce dernier rôle est un de ceux qu'elle affectionne davantage. Aucun costume ne saurait la déparer, et, par le charme de sa beauté, elle fait valoir souvent la parure la plus ingrate. Sa voix n'a pas toute la pureté, tout l'éclat, toute la flexibilité qu'on pourait désirer; mais elle se développe assez heureusement dans les scènes fortes et pathétiques, et c'est pour cela qu'elle a obtenu un succès remarquable dans le rôle de *Clytemnestre*, où elle déploie toute la majesté, toute la force, toute la douleur d'une mère justement irritée. Sa diction n'est pas toujours éloignée de l'emphase, mais elle ne tombe guère dans ce défaut que quand elle veut forcer les applaudissemens du parterre. Alors, elle se jette dans l'exagération, et dans les cris, ressource funeste à l'art, et contre laquelle les grands acteurs ne sauraient trop se mettre en garde.

Long-tems avant que mademoiselle Raucourt fut enlevée à la scène, mademoiselle Georges s'était créé une méthode à elle, et n'avait gardé de son institutrice que ce qui était assorti à ses moyens naturels. Elle a partagé long-tems avec mademoiselle Duchesnois le sceptre de Melpomène et les suffrages du public. Des différens de société, des tracasseries de coulisses, l'ont déterminée à quitter le Théâtre-Français. Elle joue maintenant dans les principales villes de France, où elle est encore recherchée.



OPÉRA-COMIQUE.

Mme GONTHIER,

ROLE DE PERRETTE (FANFAN ET COLAS, *Com. de M. Beaunoir*).

Élève favorite de la nature, douée d'une figure attrayante, inspirée par une âme qui possédait tous les sentimens, et secondée par une voix qui savait prendre tous les tons, les débuts de madame Gonthier, dans la carrière dramatique, furent des triomphes. Avec les nombreux avantages qui l'enrichissaient,

elle aurait pu se tromper sur sa vocation, et se croire appelée à des rôles où les charmes et la jeunesse font la moitié des succès; mais elle fut fidèle aux inspirations de son talent. Les personnages de soubrettes dans la comédie, et ceux de jeunes duègnes dans l'opéra-comique, ayant signalé, en province, ses brillantes dispositions, du théâtre de Bruxelles elle passa bientôt au théâtre Italien, où le public courut l'applaudir avec transport dans les rôles de *Gertrude*, de *la mère Boby*, d'*Alix;* rôles qui, par la franchise, la gaieté, le naturel inimitable de son jeu, sont devenus autant de trophées pour elle, et autant d'écueils pour celles qui voudront les aborder.

Arrivée à l'Opéra-Comique à l'époque où régnait encore l'ancien genre, que les vieux amateurs nomment le bon, et que les jeunes connaisseurs nomment l'ennuyeux, madame Gonthier, après une suite non interrompue de succès dans les divers ouvrages qui paraissaient alors sur la scène, a vu se former un nouveau répertoire, de nouveaux talens, un nouveau public; et au milieu de cette révolution qui renversait tant de puissances dramatiques, elle est restée presque seule debout avec sa bonhomie, sa simplicité, sa figure si enjouée, ses manières si rondes et si originalement comiques. Elle nous a fait rire, comme elle avait fait rire nos devanciers. Elle a résisté aux outrages du temps, à l'inconstance du public, aux caprices de la mode; et avec quelles armes? avec celles de la nature. Sa force était dans l'absence de l'art. Elle n'avait besoin que de se montrer pour faire naître l'hilarité ou l'intérêt. Il semblait que toutes les âmes l'attendissent pour s'épanouir. Elle portait bonheur à tous ses rôles, ou plutôt elle les créait. Dans sa bouche, le mauvais devenait bon, le trivial se changeait en naïveté. Ses impatiences, ses humeurs, ses brusqueries, à travers lesquelles perçait toujours l'excellence de son caractère, en même temps qu'elles divertissaient le spectateur, lui portaient dans le cœur, sans qu'il s'en doutât, un sentiment d'estime et d'affection pour l'actrice; et si elle faisait la fortune de ses rôles, elle y trouvait sa récompense. Un des charmes particuliers de son talent c'est qu'on se livrait à l'impression qu'elle produisait avec d'autant plus de plaisir et de complaisance que jamais chez elle on ne sentait la gêne du travail et le poids d'une chaîne. Tout ce qu'elle disait semblait l'inspiration de sa pensée, et non le produit de sa mémoire. En l'écoutant, on ne disait point : *Ah, que c'est bien!* on s'écriait toujours : *Ah, que c'est vrai!* on ne jugeait point, on sentait. Tout était aimable et attirant dans sa personne, jusqu'à sa vieillesse; et sous les différentes formes où elle se montrait, on s'imaginait voir une de ces Fées tutélaires qui prenaient les traits de quelque bonne femme pour venir faire du bien aux malheureux, et dont la jeunesse et la divinité se laissaient deviner malgré les rides de leur visage d'emprunt et leurs cheveux blancs postiches.

Galerie Théâtrale



Opéra Comique   M[me] GONTHIER, [illegible]

[illegible]

Tel a été le prestige du talent de madame Gonthier. Tel fut l'ascendant varié qu'elle exerça pendant trente-trois ans sur la scène, jusqu'à sa retraite, effectuée au commencement de 1811. Elle laisse au théâtre de l'Opéra-Comique un vide qui sera difficile à remplir; et aux amateurs, des regrets qui pourront durer longtemps.

L'un des rôles qui lui ont fait le plus d'honneur est celui de *Perrette* dans *Fanfan et Colas.* C'est dans ce rôle qu'elle est représentée ici. Elle y a mis l'empreinte de ce talent dont la nature a seule le secret. Sans nous étendre sur les qualités que madame Gonthier y a développées, nous renverrons nos lecteurs à une lettre que lui écrivait Monvel, cet acteur si parfait lui-même et si étonnant, puisqu'il avait eu à se créer tout entier. Quoique le sujet de cette lettre concerne un autre rôle, celui d'*Alix*, dans *Blaise et Babet*, comme les couleurs dont il y peint madame Gonthier sont d'une vérité précieuse, nous croyons faire plaisir aux curieux de mettre sous leurs yeux ce portrait original, où l'on retrouvera l'esprit du peintre. Il nous semble qu'au moment où la mort vient de nous enlever cet homme doublement célèbre et comme acteur et comme auteur, la moindre production de sa plume acquiert un nouvel intérêt. Il y a je ne sais quoi de touchant dans cet éloge, qui rappelle à la fois deux talens dont la perte est irréparable : l'un qui peut jouir encore de nos hommages dans le sein du repos et de l'amitié, l'autre déjà dans la tombe et attendant lui-même le dernier tribut de louanges que lui doit la reconnaissance publique.

La lettre qu'on va lire fut écrite de Stockholm, quelque temps après la représentation de *Blaise et Babet.* L'auteur y prit le langage rustique de ses personnages, et ce patois offre un piquant de plus.

« Faut convenir que vous êtes une femme charmante, un peu bavarde, mais tout ça vous sied. Vous vous mettez en colère cinq ou six fois par jour, mais vous avez de la grace à ça. La bonne humeur d'une autre ne vaut pas votre fâcherie qu'est tout à fait récréative; et puis c'est que vous avez une mine! ça vous est d'une fraîcheur ! une peau ! le satin n'y fait œuvre. Et par lad'sus du talent! Faut ne pas connaître la nature pour ne pas voir que tout c'que vous faites, que tout c'que vous dites est vrai comme elle. J'sus ben loin, ben loin de vot' bon village de Paris, dans un aut' village qu'on appelle Stokholm, qui est un ben bon endroit aussi. On y dit queuque-fois des nouvelles, et entr'autres on nous a debité celle-ci. Il y a une chose qu'ils z'appellent une pièce de théâtre ous'qu'i gn'ia du chant. Ils nomment ça une suite. Ils disont tretous que vous avez joué la-dedans comme un miracle, et que l'auteur de c'te comédie-là vous a ben d'l'obligation, si ce n'est pas un ingrat, comme j'espère que le bon Dieu

lui en a fait la grâce. Gnia surtout un moment où ces conteux nous ont assuré que vz'aviez été sublime. Oui, c'est là le mot dont ils se sont sarvis. C'est quand une nommée Louise vous apporte son petit enfant, qui est itou le vôtre. Faut que sublime veuille dire tout ce qu'il y a de mieux, tout ce qu'il y a de plus beau dans ces qualités-là; car ces messieux, en nous en parlant, faisiont des gestes d'admiration, des clignemens d'yeux, des simagrées qui ne provenaient à coup sûr que du grand plaisir que vous leuz avez fait. C'est ben doux, faut en convenir, d'avoir un talent qui fait du bruit à plus de six cents lieues hors de son pays.......

» Je ne le connais pas le monsieu qu'a fait *Blaise et Babet*, mais maugré ça, il m'intéresse; et je vous remercie pour lui de ce que vous avez été si aimable en son endroit. Je suis ben sûr que dans tout ce qu'y fera dorénavant il n'oubliera pas madame *Alix*, et qu'y la priera ben poliment de vouloir ben lui donner un petit coup de main en cas de besoin; car c'est ben utile dans de certains momens.

» C'est là-dessus que je m'dis avec une amiquié qu'est belle et bonne comme vous, ma chère amie, votre ben dévoué serviteur Jacques-Marie Monvel, fermier de Gustave III, qu'est un très-bon gentilhomme. »



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M.LLE GOSSELIN, MAINTENANT M.ME ANATOLE,

DANS FERNAND CORTEZ.

MADEMOISELLE Gosselin est une des plus brillantes danseuses dont s'enorgueillit l'Opéra. Elle est née en 1793 de parens honnêtes. Elle manifesta, dès l'âge de neuf ans, un goût extraordinaire pour la danse, et s'attacha à l'école de MM. Coulon et Duport. Ces deux habiles maîtres se firent un plaisir de développer ses talens naissans, et après quelques années d'études, elle fut en état de se présenter à l'Académie royale de musique; sa sœur y brillait déjà de tous les charmes de la grâce, du talent et de la jeunesse; et telle était la souplesse et la facilité de ses mouvemens, qu'on disait communément d'elle que ses os étaient aussi dociles que ses muscles. Mademoiselle Gosselin l'aînée se distinguait dans le genre élégant et léger; sa sœur dans le genre noble et sérieux, de sorte qu'elles pouvaient être rivales pour le talent, sans cesser d'être sœurs. Madame Anatole débuta au mois d'avril 1815, dans un pas de trois tiré de l'opéra de Trajan, et ajouté à la représentation de la Jérusalem délivrée. Sa sœur dansait dans la même pièce, et cette circonstance ajoutait un nouvel intérêt à son début. Les spectateurs étaient nombreux et choisis, car on voulait se donner le plaisir de comparer deux talens, dont l'un avait déjà acquis beaucoup de célébrité. Le succès fut complet; on trouvait dans la nouvelle actrice tout ce que la nature peut donner d'heureuses dispositions réuni à tout ce que l'art peut y ajouter d'embellissement. Après plusieurs débuts, tous également brillans, M.lle Gosselin fut reçue au mois de janvier 1814, pour doubler M.lle Clotilde. C'était un

second hommage rendu à son talent; car M.lle Clotilde n'avait point encore trouvé d'égale.

La taille avantageuse dont la nature a doué madame Anatole, lui a bientôt fait obtenir quelques rôles dont son emploi ne la mettait point en possession; on l'a vue remplacer avec beaucoup de succès la brillante et presque inimitable Bigottini, tant il est vrai que le véritable talent s'applique à tous les genres.

Nul théâtre n'est assurément plus riche que l'Opéra en sujets de premier ordre, car partout ailleurs on donnerait ce titre à ceux qui n'occupent que le second rang. Quel mérite ne faut-il pas pour briller dans une réunion si brillante elle-même. Mademoiselle Gosselin joue tous ses rôles d'une manière digne de la place qu'elle occupe; mais il en est quelques-uns cependant dans lesquels elle excelle : tels sont ceux de la comtesse dans le *Carnaval de Venise*, de *Proserpine*, de *Flore*, de *Vénus*. C'est là que se déploient avec avantage toute l'élégance de sa taille, toute la grace et la flexibilité de ses mouvemens.

Ces qualités remarquables lui ont mérité le suffrage d'un grand monarque à l'époque de son séjour à Paris. Il ne dédaigna pas de lui en témoigner personnellement sa satisfaction, et de retour dans ses états, il lui écrivit de sa propre main une lettre pour l'inviter à venir jouer dans sa capitale. Cette marque de distinction était trop flatteuse pour que M.lle Gosselin ne s'empressât pas d'y répondre. Elle partit aussitôt avec son mari, et se montra successivement dans *Paul et Virginie*, dans le rôle d'*Eucharis*, du ballet de *Thélémaque*, et dans celui de *Vénus et Adonis*.

Quatre mois après, M.lle Gosselin, comblée des présens du prince, revint à Paris recevoir de nouveaux témoignages de la satisfaction publique. A l'époque du congrès d'Aix-la-Chapelle, le même souverain exprima de nouveau le désir de la revoir; elle obéit à ses vœux, obtint les mêmes succès, et alla conquérir de nouvelles couronnes à Bruxelles. Elle y joua avec le plus grand succès *Nina* ou la *Folle par amour*. Le Roi des Pays-Bas voulut la voir, et fut charmé de ses talens; le bruit de ses succès éveilla la voix de la renommée et l'attention des journaux. La réputation de M.lle Gosselin reçut de leurs éloges un nouvel éclat; elle quitta la Belgique aussi satisfaite de la générosité des Belges, que les Belges avaient été contens de son talent.

Cette brillante danseuse a épousé, en 1813, M. Anatole, qui, dans la même carrière, se distingue par les mêmes succès. La retraite prochaine de M.lle Clotilde, assurera en chef, à M.lle Gosselin l'emploi qu'elle ne tient qu'en sous-ordre.

L'Opéra fait une perte sensible, en cessant de posséder M.lle Clotilde. Les talens de M.lle Gosselin lui permettent d'espérer que cette perte pourra être réparée.

Galerie Théâtrale.



Cœuré del. Déposé à la Direction de la Librairie. *Prud'hon Sculp.*

(Académie R.le de Musique.) M.lle GOSSELIN. (Rôle d'Anatole dans Fernand Cortès)



THÉATRE FRANÇAIS.

GRANDMESNIL,

ROLE D'HARPAGON (L'AVARE, *Com. de Molière*).

EXEMPLE d'une vocation singulière, Grandmesnil, riche et exerçant au barreau de Paris la noble fonction d'avocat, distingué entre ses confrères par ses lumières, et dans la société par son esprit, fut subitement saisi du démon de la comédie, quitta la robe, disparut du milieu de sa famille, arriva à Bruxelles, et, vêtu de la casaque d'Hector, monta sur le théâtre, fit rire, et crut avoir gagné sa plus belle cause. C'était le public qui gagnait la sienne. Quarante ans de succès ont légitimé la désertion de Grandmesnil. Ceux qui l'ont blâmé ont joui de sa folie ; et si c'en est une, jamais il n'y en eut de plus heureuse, jamais on ne fut possédé d'un démon plus réjouissant.

Après avoir couru de province en province recueillir des leçons et des applaudissements, Grandmesnil revint à Paris avec un talent mûri par l'étude et

fortifié par l'expérience. Le bruit de sa réputation l'y avait précédé. Quand il parut, on s'attendait à des merveilles; et, ce qui est rare, on ne fut pas trompé. Mais en débutant sur le théâtre de la capitale, Grandmesnil, parvenu à un âge trop marqué pour conserver longtemps la vivacité nécessaire aux rôles de valets (il avait 53 ans), fut obligé de changer d'emploi. Crispin devint Harpagon. A la vigueur étonnante de son jeu, à son intelligence profonde, à sa verve intarissable, on reconnut un maître dans son art; et ses premières tentatives dans cette nouvelle carrière prouvèrent la souplesse d'un talent qui savait se plier à tout, et se rendre partout supérieur.

Cet emploi des *rôles à manteaux* est un de ceux qui, par leur nature, semblent prêter davantage au développement des moyens de l'acteur, puisqu'ils sont empreints d'une plus forte teinte de comique; mais cette apparente facilité n'est qu'un piége. On se figure ordinairement qu'un rôle où il n'y a rien à inventer, où l'auteur a tout dit, n'offre plus à l'acteur qu'un jeu de mémoire; et c'est précisément celui qui demande le plus d'application, de travail et d'efforts pour déguiser l'art et tromper le spectateur sur son plaisir. On attend le comédien à chaque mot. Plus le caractère du personnage est vrai, plus le public se rend exigeant. Il est juge-né des effets de la nature. Il devine sur-le-champ l'intonation, le geste, la physionomie nécessaires à la situation. Il ne laisse rien passer, parce que tout lui est marqué. Il se révolte au contre-sens le plus séduisant; et tel des assistants qui ne pourra pas mettre quatre mots sur le ton convenable, sera le premier à crier à la moindre articulation fausse, sans autre indicateur que son instinct. Au contraire, dans les compositions vagues et forcées, dans ces caractères aventurés qu'on nous montre souvent sur le théâtre, dans ces esquisses pâles et bizarres qui ne sont que des débauches de l'imagination et ne représentent rien, l'art de l'acteur est tout et fait tout passer. Comme personne n'a en soi ni autour de soi le modèle de ces imitations factices, personne ne peut le chicaner sur la ressemblance. Ce sont des espèces de tours de force dans lesquels on est convenu de lui tenir compte des surprises qu'il fait à notre goût, sans que cela tire à conséquence pour l'estime. Ainsi, dans le siècle dernier, on a vu Molé, l'homme le plus prodigieux pour ces tours de force, faire réussir une multitude d'avortons dramatiques qui, destitués de son brillant charlatanisme et abandonnés à eux-mêmes, sont tombés de nos jours au bruit des sifflets. Il n'en est pas de même de ces belles productions de nos grands maîtres, auxquelles seules est attaché le sceau de la nature : elles subsistent d'elles-mêmes, elles survivent aux colifichets de la mode; et comme elles immortalisent celui qui les a créées, elles seules peuvent aussi donner une réputation durable aux artistes imitateurs qui en savent multiplier les impressions sans les affaiblir ou les exagérer.

Galerie Théâtrale



Déposé à la bibliothèque Royale — Gravé par Geoffroy

Théâtre Français. Mr. GRANDMESNIL. Rôle d'Arpagon.

Qui est-ce? Arrête, rends-moi mon Argent, Coquin

Tel fut le mérite de Grandmesnil ; et l'éloge le plus complet qu'on puisse faire de lui, c'est qu'il a été l'acteur de Molière. Avec quel sentiment de plaisir on se rappelle ce rôle de l'*Avare* joué par Grandmesnil ! Quel feu ! quelle vérité ! Comme les larges rides de son front, l'épaisseur de ses sourcils, l'activité de sa physionomie inquiète, jusqu'à sa maigreur et sa voix criarde, et la pétulance de ses mouvements, rendaient l'idée qu'on se forme d'un homme toujours au guet, toujours en transe, et qui semble avoir perpétuellement un œil sur ses voisins et l'autre sur son trésor ! Comme son visage paraissait exténué par une longue habitude d'abstinences volontaires ! Comme la cupidité était peinte dans ses yeux ! Comme il était à la fois effrayant et divertissant, lorsque, pour ressaisir son diamant, il avançait ses doigts crochus qui ressemblaient aux griffes des harpies, et que, forcé de masquer devant sa maîtresse son dépit et son avarice, il querellait tout bas son fils avec une vivacité contrainte qui finissait par aller jusqu'à l'emportement le plus outré ! Mais c'est dans cette scène immortelle où il arrive pillé, volé, appelant sa chère cassette, ne sachant où courir, où ne pas courir ; interpellant tout le monde pour avoir des nouvelles de son cher argent ; se saisissant lui-même le bras dans l'excès de son délire, et se criant : *Rends-moi mon argent, coquin !* puis revenu de sa méprise, prompt à tomber dans l'anéantissement du désespoir, et se laissant insensiblement aller à terre comme un homme qui se meurt, et tout d'un coup se remettant sur pied pour annoncer que s'il ne retrouve pas sa cassette, son bien, sa vie, son âme, il va faire pendre toute la ville et lui aussi ; c'est là que Grandmesnil a su, comme Molière, s'élever jusqu'au sublime ; c'est là que ses yeux hagards et furibonds, sa démarche chancelante et égarée, ses traits altérés et décomposés au point de le rendre méconnaissable, sa voix entrecoupée, tour à tour éclatante et éteinte, le tremblement convulsif de ses lèvres décolorées, le mouvement de rage avec lequel il se saisit le bras en tournant autour de lui-même, comme s'il eût craint de s'échapper, la faiblesse graduelle qui succédait à sa fureur ; c'est là enfin que les diverses expressions d'une passion qui dans ce moment les réunissait toutes, en dévoilant au spectateur l'avarice personnifiée, lui mettaient sous les yeux la leçon la plus profondément morale dans le tableau le plus hideusement comique. On a dit que les acteurs étaient des machines. Quelle machine que ce Grandmesnil !

Sous le riche habit de la finance, on reconnaissait toujours son talent ; mais il y semblait moins à son aise, et en voici la raison. Il faut distinguer les vices de caractère des vices d'état. Les uns appartiennent à la nature, les autres à la société. Les uns révèlent nos penchants, les autres nos prétentions. Les uns sont comme de notre essence, les autres sont, pour ainsi dire, de convention. La brusquerie

impertinente, la morgue basse et familière, la *grosse gaîté de l'épaisse opulence*, étaient des ridicules communs, attachés dans un temps à la livrée des financiers. Ils les prenaient en entrant à l'Hôtel des Fermes ; c'étaient les grâces de l'état, c'était la broderie de l'habit. Aujourd'hui ces formes déplaisantes n'existent plus. Nos banquiers sont des hommes polis, lettrés, qui reçoivent la bonne compagnie comme on reçoit ses pairs, qui parlent la langue des honnêtes gens, et qui ne sont plus des veaux d'or devant lesquels la cupidité se prosterne, mais des hôtes agréables et utiles, dont la maison est le centre des arts et le rendez-vous des plaisirs. Ainsi, à mesure que la société marche, l'on prend et l'on quitte certains vices et certains travers. Les ridicules ont leur époque aussi bien que les modes, et ils passent comme elles. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme dont le talent distinctif était d'imiter les traits forts et invariables de la nature, ait été moins bien inspiré en copiant les grotesques de la société. Grandmesnil avait besoin de s'appuyer sur Molière pour être à toute sa hauteur. On eût dit qu'il avait été créé tout exprès pour ce grand homme, et qu'il ne pouvait prêter qu'à lui la lumière qu'il semblait n'avoir reçue que de lui. La retraite de Grandmesnil a achevé d'attrister l'horizon de la comédie : heureux le public si, en se retirant, cet admirable acteur avait pu, comme un autre Élie, laisser son manteau à un autre Élysée !



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

GRANDVAL,

ROLE DU MISANTROPE.

IMAGINEZ tous les avantages de la jeunesse, réunis à tous les charmes de l'esprit, toutes les grâces de la personne avec toute la variété et la flexibilité du talent, une éducation soignée, une connaissance parfaite des bienséances, ces manières et ce ton nobles et distingués qui caractérisent l'homme du monde, telles étaient les qualités avec lesquelles Grandval débuta au Théâtre Français, en 1729. Il avait alors dix-huit ans; la nature semblait avoir épuisé tous ses dons pour l'en enrichir, et le jeune acteur eût été un modèle accompli, si sa prononciation n'eût été entachée d'un grasseyement dont il ne put parvenir à se défaire entièrement.

La scène française était alors dans son plus grand éclat. Dufresne y remplissait les premiers rôles de la tragédie et de la comédie, et ne connaissait point de rival : le début de Grandval lui en donna un. La beauté de ses traits, l'élévation de sa taille, la noblesse de ses gestes, la justesse de ses intonnations, le sentiment et la chaleur de son débit, entrainèrent tous les suffrages. La Cour voulut le voir et l'entendre, et fut si charmée de ses rares talens, qu'elle le fit admettre comme sociétaire et à demi-part, un mois après ses débuts. Aussi étonnant dans la comédie que dans la tragédie, il devint bientôt l'idole du parterre. On lui pardonna son grasseyement; on s'y accoutuma, et Grandval

parut l'acteur le plus parfait qu'on eût encore vu au Théâtre Français. Cependant il n'envia point à Dufresne la gloire qu'il avait acquise ; il rendit toujours au talent et à l'ancienneté l'hommage qui lui était dû ; content du second emploi, il n'abusa point de la faveur publique; il jouissait de ses succès, mais sans orgueil. Il pensait avec raison, que si le public est prompt à se faire des idoles, il les brise avec la même facilité. Il se contenta de créer avec une rare perfection les rôles de Publicola dans *Brutus*, de Nérestan dans *Zaïre*, d'Hiarbe dans *Didon*, du Marquis dans *les Dehors Trompeurs*, de Valère dans *le Somnambule*. La retraite de Dufresne, en 1741, lui ouvrit une nouvelle carrière; il avait à peine trente ans, et il se voyait en possession des premiers rôles de la tragédie et de la comédie. Il ne recula pas devant d'aussi grands engagemens. Animé par le sentiment de ses forces, et plein de l'ardeur qu'inspire la jeunesse, non seulement il joua les premiers rôles tragiques et comiques, mais il conserva une partie de l'emploi des jeunes premiers; on le vit avec une admiration toujours soutenue dans Égiste de *Mérope*, Alinda de *Zénéide*.

Voltaire lui confia le rôle d'Oreste, dans la tragédie de ce nom. Il était également remarquable dans ceux de Nérestan, de Couçy, d'Orbassan; on avouait que personne ne s'était jamais élevé au même degré de supériorité dans Nicomède et Manlius. Il n'était pas moins étonnant dans les plus beaux rôles de la haute comédie; peut-être même, dans cet emploi, approcha-t-il davantage de la perfection. Il règnait sans concurrent sur la scène française depuis douze ans, lorsque le début de Lekain, lui donna à son tour un rival redoutable; cependant il n'avait point encore quarante ans. Mais Lekain se montrait avec des avantages contre lesquels Grandval crut ne pouvoir lutter. Le débit de Lekain, avait plus d'éclat et d'artifice; l'âme de cet acteur avait moins de chaleur que celle de Grandval; mais il donnait à ses rôles une telle supériorité de diction, que le parterre, avide de nouveauté, abandonna sa première idole pour s'en créer une nouvelle. Grandval ne voulut point soutenir une lutte trop inégale, il savait que le public ne rend point ses faveurs quand il les a retirées. Il abandonna les grands rôles tragiques au nouveau favori de Melpomène, et se réserva les rôles du haut comique où personne ne pouvait lui disputer la palme. Il la conserva avec honneur jusqu'en 1762, et quitta le théâtre au milieu de ses triomphes; c'était une sage résolution : car quel sort pour un homme sensible à la gloire que d'y survivre.

Malheureusement la modicité de sa fortune le ramena sur la scène. Il ne possédait que mille francs de pension que lui faisait le roi, et 1500 francs qu'il tirait de la comédie. Il reparut deux ans après, en 1764, dans le rôle

Galerie Théâtrale.



Déposé à la Direction de la Lib.rie

(Théâtre Français) **GRANDVAL.** (Rôle du Misanthrope)

Tous les hommes me sont tellement odieux,
Que je serais fâché d'être honnête à leurs yeux

du Misantrope. La foule était immense; le succès répondit à l'attente du public : ce n'était point de l'enthousiasme, c'était une sorte d'ivresse. Ce succès le perdit; toutes les jalousies s'éveillèrent; toutes les intrigues furent mises en jeu pour troubler ses triomphes; bientôt on apposta dans le parterre des gens salariés pour le siffler : des sifflets on passa aux huées, et les insultes furent portées si loin, un jour qu'il jouait Montèze dans *Alzire*, que, plein d'indignation, il quitta sur-le-champ le théâtre dont il avait fait si long-tems, et dont il méritait encore de faire les délices.

M.lle Clairon, dans ses mémoires, attribue les désagrémens de Grandval, à son grasseyement; mais comment le public qui l'avait supporté pendant près de trente ans, vint-il tout à coup à s'en offenser? Il fallait assurément des causes plus graves, et il est plus naturel de les trouver dans le jeu des passions et des petites intrigues qui troublent si souvent l'horizon théâtral.

M.lle Clairon convient néanmoins, que la scène française n'eut jamais de comédien plus distingué dans l'emploi des petits maîtres et les rôles du haut comique. Elle assure qu'avec Grandval, disparut du théâtre ce qu'on y appelle *la décence*.

Cet acteur avait un esprit aimable, vif, éminemment sociable; il faisait des vers agréablement: il composa même quelques comédies de société, où l'on trouve avec des images trop libres de la gaîté et de la fine critique. Il mourut à Paris le 24 septembre 1784, âgé de 74 ans. Il fut vivement regretté par ses amis et par un grand nombre d'hommes de lettres qui recherchaient sa conversation, et savaient apprécier ses heureuses qualités.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-DIXIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M.LLE GRASSARI,

ROLE D'ASPASIE.

Au tems où nos armées s'en allaient faisant la conquête du monde, et nos jeunes paladins faisant la conquête des cœurs, un de nos chevaliers français, capitaine de hussards, vit à Tongres une jeune demoiselle d'une des familles les plus distinguées de cette ville. Il était spirituel, brave et bienfait; la demoiselle était jeune et jolie. Se voir et s'aimer fut l'affaire du même instant. Bientôt on parla de mariage : les parens de la jeune personne tenaient aux préjugés de la naissance et à la haine contre les français. La proposition du jeune guerrier fut repoussée avec hauteur. Mais le moyen de séparer deux cœurs qui veulent être unis! Le mariage de la fille eut lieu malgré l'opposition du père et de la mère. L'orgueil irrité poussa les choses à l'extrême : on deshérita la demoiselle. Elle soutint avec courage sa disgrâce, contente d'attacher son sort à l'époux qu'elle chérissait; elle lui donna bientôt après une fille, premier fruit de leur amour.

Il semblait qu'une pareille union devait être heureuse ; elle ne le fut pas. Une nouvelle passion se forma dans le cœur de l'époux. L'épouse désolée se plaignit; les plaintes produisirent l'aigreur, et le divorce vint mettre fin à un amour d'une trop courte durée.

Réduite à elle-même, madame Gérard concentra toutes ses affections sur sa fille. Elle lui donna la plus belle éducation; lui prodigua les maîtres de tous les genres. Sa fille répondait à son amour et à ses soins par un amour égal et une application toute particulière à l'étude; mais le maître de musique était celui auquel elle donnait la préférence. A mesure qu'elle croissait, sa mère la produisait dans la société. Elle y obtenait le plus heureux succès. Elle chanta plusieurs fois dans des concerts particuliers, et l'on admirait la justesse et l'étendue de sa voix. Elle trouva bientôt des protecteurs. Une personne de distinction touchée de ses malheurs, parvint à lui obtenir une place à la maison d'éducation d'Ecouen; mais elle se refusa à cette honorable avantage, pour ne point abandonner une mère qu'elle chérissait, et dont la tendresse lui avait procuré une si brillante éducation.

En 1813, cette mère vint à Paris pour y régler des affaires de famille. Elle fut encore trompée dans ses espérances. Elle eut le malheur de perdre ce qui lui restait de fortune; mais elle conservait sa fille, et avec tous les talens dont elle l'avait enrichie. Il fallut composer avec les circonstances. Mademoiselle Caroline Gérard (car c'est le véritable nom de mademoiselle Grassari) redoubla d'efforts pour se perfectionner dans l'art du chant; et après deux années et demie d'études, elle obtint un ordre de début le 13 février 1816. Elle joua le rôle d'*Antigone* dans *OEdipe à Colonne;* elle y montra beaucoup de timidité, mais beaucoup de talent. La pensée que sa naissance la destinait à un autre théâtre que celui de l'Opéra, vint se mêler à toutes celles qui l'assiégeaient en ce moment et redoubla son embarras. Elle était jeune, belle, modeste, et chantait avec une justesse parfaite, le public lui prodigua les encouragemens.

Le second début ne fut pas moins heureux; mademoiselle Grassari joua le rôle d'*Iphigénie en Aulide* avec un talent encore plus distingué. La critique trouva sa voix plus étendue que forte, plus juste que flexible, et son jeu plus raisonnable qu'expressif; mais il fallait attendre : on n'arrive point du premier coup à la perfection. Les comédiens jugèrent mieux que les critiques. Ils s'empressèrent d'adopter la jeune et jolie débutante, et, six mois après, ils l'admirent en qualité de *premier remplacement.*

Depuis cette époque, les succès de mademoiselle Grassari n'ont fait que s'accroître; son chant s'est perfectionné : elle a pris place parmi les sujets les plus distingués de la scène lyrique; mais ce qui relève encore son mérite, c'est le zèle dont elle donne tous les jours de nouvelles preuves. Nulle actrice ne montre plus de dévouement; toujours prête à jouer, elle

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction de la Lib.[ie]

(Académie Royale de Musique.) **M.[LLE] GRASSARI.** (Rôle d'Aspasie)

Je reconnais le pinceau de Zeuxis,
La main de Phidias; la muse d'Euripide,
Et le cœur de tous mes amis.

n'appelle jamais à son secours ces indispositions subites, ressources trop fréquentes de la coquetterie, du caprice ou de l'indolence.

Tant d'heureuses qualités, en lui méritant la faveur du public, lui ont aussi mérité celle de l'administration. Elle vient en ce moment (1er août 1820) d'être nommée premier sujet, en remplacement de la célèbre mademoiselle Armand, admise à la retraite.

Mademoiselle Grassari joint à une figure très-agréable, une taille bien prise, un maintien gracieux, une démarche facile et noble. Sa conversation est pleine de charmes; chaque mot décèle un esprit orné, et ses manières sont celles d'une personne élevée dans un rang honorable.

Pourquoi le préjugé voudrait-il étendre son empire sur la profession de comédien? En quoi cette profession est-elle indigne d'une honnête personne? Ce n'est pas la profession qu'il faut condamner, mais les mœurs des profès. En Angleterre, on admet dans les sociétés les plus distinguées les grandes actrices, quand au mérite du talent elles joignent celui d'une conduite sans reproche. Qu'elle femme fut plus honnête que mademoiselle Armand? Dans la carrière la plus périlleuse, elle sut conserver les principes les plus sévères et les plus pures. Déjà la plupart des grands acteurs ont éloigné d'eux les anciennes préventions par l'honnêteté de leur conduite et l'étendue de leur instruction. C'est aux actrices à faire le reste.





THEATRE FRANÇAIS.

GROS-GUILLAUME.

L'Histoire du Théâtre-Français offre une particularité assez remarquable, c'est que la tragédie avait déjà commencé à jeter quelque éclat, et recevait les plus nobles encouragements, tandis que le vrai genre de la comédie avait à peine été entrevu, et tout à coup abandonné par le public et par les auteurs. Dans un espace de près de quarante ans, on ne trouve pas deux comédies qui aient été jouées sur le théâtre où les tragédies et les pastorales de Garnier, de Jodelle et de Hardy obtenaient les honneurs d'une représentation régulière. Mais enfin, soit par la faute des acteurs, soit par un effet assez ordinaire de l'inconstance du public, on parut se lasser d'un seul genre de spectacle. L'ennui se fit sentir, et le goût pour les farces revint plus vif que jamais.

C'est alors que trois hommes d'une condition obscure (on dit qu'ils étaient garçons boulangers), sans autre vocation pour jouer la comédie qu'un grand

fond de gaieté, et le goût d'une vie indépendante, louèrent un petit jeu de paume, à la porte Saint-Jacques, et y établirent un théâtre avec des toiles de bateaux peintes pour décorations. Ils jouaient depuis une heure jusqu'à deux pour les écoliers, et le spectacle recommençait le soir. Le prix d'entrée était de deux sols six deniers. Le fondateur de cette troupe comique, Robert Guérin, commença par changer son nom contre celui de Gros-Guillaume. Ses deux associés prirent ceux de Gaultier-Garguille et de Turlupin. Chacun d'eux, à la manière des troupes italiennes, fit choix d'un caractère qui lui fut propre; et Gros-Guillaume, ordinairement grave et sentencieux, paraît s'être formé sur le docteur Baloard. Leurs pièces, comme celles des Italiens, étaient des canevas, sur lesquels ils improvisaient des scènes bouffonnes. C'est la vraie origine des parades, genre perfectionné depuis, dont Collé nous a donné la poétique, et dans lequel il a laissé des modèles. Ce sont à peu près les mêmes personnages sous des noms différents. Le Gros-Guillaume de la *Farce plaisante et récréative*, qui va trafiquer aux Indes, et à qui son valet demande *s'il s'embarquera à Montmartre*, n'est autre que Cassandre. On reconnaît dans Florentine, cette Isabelle d'une vertu si fragile; et son amant, Horace, « qui vient de Hollande, de Flandre, « d'Italie, d'Angleterre et d'Espagne, et qui n'a jamais rencontré rien qui l'ait « tant ému que les beautés de Florentine », est le type des beaux Léandres. Même ressemblance quant à l'intrigue et au dénouement, où *tous se battent*, ce qui est encore la manière la plus commune et la plus simple de dénouer une parade.

Gros-Guillaume ne se bornait pas aux rôles d'homme; il jouait aussi quelquefois en femme; et son épaisse corpulence ajoutait encore à la charge grotesque de ce travestissement. C'est dans un de ces rôles de femme qu'il joua, dit-on, avec ses camarades, devant le cardinal de Richelieu, qui les fit venir dans son palais. Ils réussirent tellement à divertir le cardinal-ministre, que celui-ci, après avoir reproché aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne qu'on sortait *triste* de la représentation de leurs pièces, leur ordonna de s'associer la troupe de Gros-Guillaume. Ce fut pour cette troupe un double triomphe, car les comédiens s'étaient plaints de ce que le public abandonnait leur salle pour les tréteaux de trois bateleurs. Cette anecdote a bien l'air d'une fable dont on s'est plu à orner le berceau de la parade. Toutefois, le cardinal de Richelieu, sujet à errer en matière de goût, pourrait bien encore, en cette occasion, s'être mépris sur le mérite de Gros-Guillaume et le genre de son talent. Le naturel, dans le comédien, n'est qu'une plus grande aptitude à n'être pas soi; à prendre, à volonté, toute sorte de caractères. Le naturel de Gros-Guillaume tenait à sa personne, à son esprit, à ses mœurs. Ce qu'il disait bien et avec quelque vérité, c'était ce

Galerie Théâtrale



G. Huret Pinx.t Favart Del.t — Deposé à la Direction Impériale — Monnaldy Sculp.t

Théâtre de l'hôtel de Bourgogne **GROS-GUILLAUME** Année 1630.

Tel est dans l'hôtel de Bourgoigne
Gros-Guillaume avecque sa troigne,
Enfariné comme un meunier.

Son minois et sa réthorique
Valent les bons mots de Regnier
Contre l'humeur mélancolique

qu'il tirait de son propre fonds, ce qu'il improvisait. Aussi, devenu comédien de l'hôtel de Bourgogne, il resta toujours Gros-Guillaume, et le nom de Lafleur qu'il prit dans la comédie, ne fit pas oublier l'autre. Il faut ajouter qu'un moyen facile d'amuser la multitude, et c'est un de ceux qu'il employait, est de lui offrir quelque ridicule personnel, dont elle ait été vivement frappée. Ce moyen coûta cher à Gros-Guillaume. Il s'avisa de contrefaire un magistrat à qui certaine grimace était familière, et le contrefit si bien, qu'il fut mis en prison, où il mourut de saisissement, âgé de 80 ans. Ses deux camarades, Gaultier-Garguille et Turlupin, moururent, dit-on, dans la même semaine, du chagrin qu'ils ressentirent de la perte de leur ami. « On ne pouvait, dit l'ingénieux auteur d'une *Histoire « du Théâtre-Français*, terminer d'une manière plus tragique une carrière plus « burlesque. »

Gros-Guillaume avait le ventre d'une grosseur énorme ; mais cette incommodité même était, dit-on encore, ce qui contribuait le plus à rendre sa figure plaisante : il s'était avisé de se garrotter de deux ceintures, l'une au-dessous des aisselles, l'autre sur le ventre ; et comme son corps avait naturellement l'apparence d'un tonneau, les ceintures semblaient deux cerceaux. Cette similitude n'était pas sans quelque rapport avec les goûts de Gros-Guillaume. Ce grand homme aimait extraordinairement la bouteille, et l'on prétend que pour être de bonne humeur, il fallait qu'il se fût enivré avec son compère le savetier.

Peut-être aussi Gros-Guillaume cherchait-il dans le jus de la treille à assoupir la violence d'un mal bien cruel qui ne lui donnait presque point de repos; il était tourmenté de la pierre, et souvent, sur le théâtre, il en ressentait de si vives atteintes qu'il en pleurait de douleur. Cela ne l'empêcha point de vivre quatre-vingts ans, et de mériter que ces vers fussent gravés au bas de son portrait :

Tel est dans l'Hôtel de Bourgogne
Gros-Guillaume avecques sa trogne,
Enfariné comme un meunier,
Son minois et sa réthorique
Valent les bons mots de Regnier
Contre l'humeur mélancolique.

Son costume était fort remarquable : culotte rayée, de gros souliers gris, noués d'une touffe de laine, de plus enveloppé d'un sac plein de laine lié au haut de ses cuisses: pour coiffure, une calle ou barrette ronde ayant une mentonnière de peau de mouton mérinos. Il ne voulut point mettre de masque comme c'était alors la mode; il s'enfarinait le visage si adroitement, disent les

Mémoires du temps, « qu'en remuant un peu les lèvres, il blanchissait tout d'un coup ceux à qui il parlait. »

On a fait sur ces trois farceurs-comédiens l'épitaphe suivante :

Gaultier, Guillaume et Turlupin,
Ignorants en grec et latin,
Brillèrent tous trois sur la scène,
Sans recourir au sexe féminin,
Qu'ils disaient un peu trop malin.
Faisant oublier toute peine,
Le jeu de théâtre badin
Dissipait le plus noir chagrin ;
Mais la mort, en une semaine,
Pour venger son sexe mutin,
Fit à tous trois trouver leur fin.

Le commencement de cette épitaphe atteste qu'ils jouaient sans femmes : ils n'en voulaient pas, disaient-ils, de peur que des femmes ne les désunissent. Nous ne voyons pas que les comédiens, pour avoir admis des femmes parmi eux, en vivent en moins bonne intelligence et moins unis.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-DEUXIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

GUILLOT-GORJU.

Ce nom grossier rappelle l'enfance du Théâtre. A l'époque où vivait Guillot-Gorju, ce peuple français n'avait point acquis encore cette politesse de mœurs, cette finesse de goût qui le distingua peu de temps après; car dès-lors on commençait à jouer des pièces régulières; l'aurore du génie de Corneille jetait déjà des lueurs brillantes, et préparait les beaux jours de la scène française. Mais le goût des farces subsistait toujours, la comédie se ressentait de sa première origine; et les orateurs qui s'y consacraient étaient la plupart des hommes sans éducation, nés dans les dernières classes de la société. Tels étaient Turlupin, Gros-Guillot, Gauthier-Garguille.

Guillot-Gorju qui leur succéda était d'un rang plus élevé. Il appartenait à une famille honnête, avait reçu une éducation soignée, et s'était mis, par de bonnes études, en état d'exercer une profession libérale. Ses parens le destinaient à celle de médecin.

Mais elle était peu conforme au caractère de Guillot. Une robe noire, un ton sentencieux, un jargon mêlé de latin, de grec et français, tout cela lui paraissait si ridicule, qu'il sentit, dès le commencement, une aversion singulière pour le titre de docteur. Ce qui acheva de le déconcerter, c'est que pour le rendre plus apte à l'exercice de l'art d'Hypocrate, on le plaça chez un apothicaire de Montpellier. Cette profession était loin d'avoir alors le caractère qui la distingue aujourd'hui. Le jeune homme qui s'y consacrait,

n'était point, comme de nos jours, un élève en pharmacie, mais un simple garçon apothicaire.

On n'apprenait point l'art dans des écoles régulières, on n'avait ni société ni journaux de pharmacie, et l'on eût ri de bon cœur si quelque suppot de la faculté s'était décoré du titre de chevalier. Molière, dans son *Malade imaginaire*, a représenté les apothicaires armés d'un long tube hydraulique, signe distinctif de leur profession. L'exercice de cette arme appartenait de préférence aux candidats du métier.

Guillot ne put soutenir l'idée de la colporter de maisons en maisons, et d'aller en user familièrement avec d'autres choses qu'*avec des figures*, comme l'a dit Molière. Il renonça donc au culte d'Esculape, et chercha dans une autre carrière des exercices plus assortis à la gaîté de son caractère.

Il quitta secrètement Paris; et comme il avait acquis dans l'étude de la pharmacie la connaissance des plantes et des compositions médicales, il se joignit à une troupe d'opérateurs, et courut la province débitant son baume et vendant des drogues.

De ce métier à celui de comédien, le passage est facile. Il le franchit peu de temps après, et entra dans une troupe de baladins, qui le reçut avec empressement. Mais il gardait rencune à sa première profession. Il choisit de préférence l'emploi où il pouvait plus facilement la satisfaire, et se chargea des rôles où il était destiné à baffouer les médecins, débiter des drogues et forcer le public, par une loquacité intarissable et la fécondité des bons mots, à acheter les remèdes qu'on lui vante.

Ceux qui ont recueilli les anecdotes de notre Théâtre, assurent que dans ce genre il surpassait tous les acteurs qui l'avaient précédé.

Il était doué d'une mémoire si merveilleuse, d'une sensibilité si rare, qu'il détaillait avec une volubilité inconcevable le nom de toutes les plantes, de toutes les drogues, tous les instrumens relatifs à la médecine.

Les succès qu'il eut en province ne tardèrent pas de le faire connaître à la ville. Il aspirait depuis quelque temps aux honneurs de la capitale; il y vint en 1634, et débuta à l'hôtel de Bourgogne dans l'emploi de Gauthier Garguille qui venait de mourir. Les comédiens attachés à la farce, prenaient alors une sorte de nom de guerre. Le nouvel acteur prit celui de *Guillot-Gorju*. Son véritable nom était : *Bertrand-Hardouin-de-Saint-Jacques*.

Toujours fidèle à ses premiers ressentimens, il rechercha les rôles où l'art du médecin était tourné en plaisanteries, et comme il l'avait étudié, il en faisait mieux sentir les ridicules.

Guillot-Gorju était laid; sa taille était lougue et sèche, son teint noir,

Galerie Théâtrale.



Cœuré del. Déposé à la Direct^{on} de la Libr^{ie} Prud'hon Sculp^t

(Ancien Théâtre.) **GUILLOT GORGU.** (Année 1634.)

Guillot Gorgu par ses bons mots
Et par son discours satyrique,
Berne les Niais et les Sots,
Et fait aux plus Savans la nique.

Il nous entretient du Destin,
Des Romans, des Métamorphoses,
En parlant françois ou latin,
Il dit toujours de bonnes choses

ses yeux petits et enfoncés, son nez d'une longueur démesurée; pour cacher ces défauts, il jouait habituellement avec un masque. Mais il avait une prononciation nette, une voix étendue et flexible; il se composait si bien, accompagnait son débit d'un geste si expressif et si varié, que le public prenait le plus grand plaisir à l'entendre.

Il jouissait sans trouble de ses succès depuis huit ans, lorsque son bonheur commença à éprouver quelque retour. La faveur qu'il acquérait tous les jours excitait en secret l'envie de ses camarades. Il avait naturellement de la hauteur (car où la hauteur ne se trouve-t-elle pas?) Ses triomphes augmentaient encore ce défaut. Il éprouva, de la part de ses camarades, des désagrémens, ne put les supporter, quitta le théâtre, et (ce qui surprendra sans doute) se retira à Melun pour y exercer la profession de médecin. Mais la tristesse de son nouveau métier, le souvenir de ses succès au théâtre, le regret de ne plus se voir caressé par le public, le jetèrent dans une profonde mélancolie. Il avait cru que le théâtre ne pourrait subsister sans lui; il revint à Paris, et se convainquit lui-même que le peuple est un ingrat qui s'attache au plaisir qu'on lui donne, et nullement à celui qui le procure. Consumé d'ennui et de chagrin, il mourut en 1648, à l'âge d'environ cinquante ans. Ce fut alors seulement qu'on le regretta. Lorsque Guillot-Gorju, dit l'historien de Paris (*Sauval*), descendit au tombeau, la farce y descendit avec lui.





Maison de Mlle Guimard (*Temple de Terpsichore*), bâtie par Ledoux.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

Mlle GUIMARD,

ROLE DE LA CHERCHEUSE D'ESPRIT

Marie-Madeleine Guimard naquit à Paris en 1742. La nature l'avait douée de beaucoup d'esprit et de grâce ; sa taille était légère et élégante. Dès sa plus tendre enfance, elle annonça un goût particulier pour la musique et la danse. Son oreille sensible à l'harmonie, semblait chez elle le sens le plus exquis ; il éveillait son imagination ; il communiquait à son geste toutes les impressions qu'il éprouvait. Les parents de la jeune Guimard lui donnèrent des maîtres. Elle profita de leurs leçons avec tant de zèle et d'émulation, que bientôt elle fut en état de se produire devant le public.

Elle avait à peine 13 à 14 ans, qu'elle fut admise à débuter au Théâtre-Français, dans les pièces à divertissements.

Ce théâtre avait alors un corps de ballets où se trouvaient souvent des sujets d'un mérite rare. Mlle Guimard remplaça, en 1756, la célèbre Mlle Allard. Chaque

fois qu'elle paraissait, elle était l'objet des plus vifs applaudissements. On admirait la légèreté et la délicatesse de ses mouvements.

Neuf ans après elle passa à l'Opéra, et débuta avec un si prodigieux succès que, dès le premier jour, elle se plaça auprès des premiers talents.

Les grands envièrent le plaisir de sa société ; les pauvres reçurent souvent de sa main des secours généreux, et les poètes célébrèrent plus souvent encore ses heureuses qualités que ses rares talents.

Alors quelques femmes, attachées à nos spectacles, tenaient enchaîné à leur char ce que la cour et la ville avait de plus distingué ; les hommes de l'esprit le plus élevé ne dédaignaient pas d'embellir leur cour.

M[lle] Guimard eut le bonheur de jouir plus que toute autre de cet avantage. Le genre de danse qu'elle avait particulièrement adopté était celui de l'élégance et de la grâce ; elle en était elle-même le plus parfait modèle. Était-ce étude, ou inspiration ? c'était l'un et l'autre. Elle tenait de la nature les plus brillantes dispositions ; elle tenait de l'étude la perfection qu'elle leur avait donnée.

Les poètes, les peintres, les artistes en tout genre, qui voulaient prendre une idée juste de ce que les anciens ont appelé *Lepos*, *Venustas*, et que nous appelons assez imparfaitement *le goût*, allaient la voir et se sentaient pénétrés de je ne sais quel sentiment exquis qui nous porte vers la perfection.

Ceux des ballets où elle déployait avec le plus de charmes toutes les séductions dont elle était capable, étaient ceux du *Premier Navigateur* et de la *Chercheuse d'Esprit*. Elle réunissait tout ce qui constitue une excellente actrice ; son visage, ses yeux, son geste, tout parlait, et la danse ne semblait être que l'expression fidèle et animée des sentiments qu'elle éprouvait. Elle enrichissait chaque jour de nouvelles conquêtes l'art de la pantomime, et lui faisait exprimer ce qui semblait au-dessus de ses moyens.

On disait d'elle, que dans son silence, elle égalait et surpassait même tous les charmes de la diction vive, facile et séduisante de madame Favart ; et le rôle de la *Chercheuse d'Esprit* était l'un de ceux où brillait davantage le talent de madame Favart.

Lorsqu'elle débuta à l'Académie royale de Musique, la révolution des costumes n'était point encore faite. Elle fut une des premières à quitter le panier, pour prendre le genre d'habillement qui convenait à chacun de ses rôles, et ses grâces parurent alors dans tout leur éclat.

Elle était dans sa loge, occupée à se déshabiller, lorsque le feu prit à l'Opéra, et enveloppa de toutes parts les bâtiments. On courut au secours de M[lle] Guimard ; et on l'enleva à peine vêtue à travers les flammes ; elle avait échappé au plus grand danger.

Galerie Théâtrale.



Dessiné par [illegible] — Déposé à la Direction de la Lib.rie — Gravé par Prud'hon

(Académie Royale de Musique) M.lle GUIMARD. (Rôle de la Chercheuse d'Esprit Ballet Pantomime)

Le célèbre Noverre qui fit revivre chez nous l'art des Pylade et des Bathilde, faisait le plus grand cas de Mlle Guimard. Voici ce qu'il en dit dans ses lettres sur les arts imitateurs :

« Mademoiselle Guimard fixa les applaudissements, depuis son début jusqu'à « sa retraite. Les grâces l'avaient douée de leurs dons les plus précieux ; elle « en avait les agréments et les charmes. Jamais elle ne courut après les diffi- « cultés. Une aimable et noble simplicité régnait dans sa danse ; elle se dessi- « nait avec un goût parfait, et mettait de l'expression et du sentiment dans ses « mouvemens. Après avoir longtemps dansé le genre sérieux, elle l'aban- « donna pour se livrer au genre mixte. Elle était inimitable dans tous les ballets « anacréontiques ; en abandonnant le théâtre, elle emporta le genre agréable « avec elle. »

Après avoir joui longtemps des suffrages publics, elle goûta encore le bonheur dans l'obscurité de la vie privée. On recherchait sa conversation et le charme particulier qui s'attache à la modestie et à la bonté.

Elle avait épousé M. Despréaux, premier violon de l'Académie royale de Musique, homme connu comme elle par son esprit, son goût aimable et ses talents. Elle mourut à Paris dans un âge avancé.

C'est par quelques rectifications qu'il nous faut d'abord compléter cette biographie.

Marie-Madeleine Guimard naquit à Paris le 10 octobre 1743 et y mourut le 4 mai 1816. Ses débuts à la Comédie-Française eurent lieu en 1759 ; à l'Opéra le 27 mai 1762, et c'est au second de ces théâtres qu'elle doubla Mlle Allard, qui n'est jamais, croyons-nous, montée sur la scène française. Elle prit sa retraite en 1789 avec la pension, une de celles qui furent payées le moins longtemps

Le biographe, notre prédécesseur, est juste pour l'artiste, et ses éloges s'accordent avec tous les témoignages connus sur elle. Mais il est bien indulgent pour la femme, qu'il faut accuser, malgré l'entraînement du milieu, l'esprit et le charme qu'elle sut mêler à la licence, d'avoir été l'une des filles de joie les plus éhontées de la fin du dix-huitième siècle. On peut consulter, pour les détails sur sa vie, tous les Mémoires du temps, notamment les rapports des agents de Sartines, la *Chronique scandaleuse*, les *Mémoires secrets*, la *Correspondance secrète*, et surtout la réédition que prépare notre éditeur du *Vol plus haut*, où l'on a tâché de rassembler les traits épars de cette curieuse physionomie de courtisane au siècle dernier.

Guimard la célèbre, ainsi l'appellent ses contemporains. Célèbre, en effet, par son talent, par ses amants, par son luxe, par les attaques qui l'assaillirent, par les panégyriques qu'on fit d'elle, et même par sa charité, dont on rapporte plusieurs exemples touchants. Ses principaux amants furent monseigneur de Jarente, évêque d'Orléans, qui administrait, en compagnie de Terpsichore, la feuille des bénéfices, et le prince de Soubise, qui prenait sa revanche de Rosbach au foyer de la danse. Il pourvut longtemps à la somptueuse existence de Guimard, d'abord à sa petite maison de Pantin, puis dans le merveilleux hôtel qu'il lui bâtit à la Chaussée d'Antin. C'est là que notre danseuse donnait ces fêtes où le *tout Paris*, augmenté du *tout Versailles*, d'alors — princes du sang, courtisanes et clergé inclusivement — venait oublier l'imminence de 89. Il y avait salle de théâtre, où les comédies Française et Italienne venaient donner des représentations, et où l'on jouait des pièces dans lesquelles le *Deus ex machina* figurait parfois, avant le lever du rideau, sous forme d'agents de police. Elle mit cet hôtel en loterie avant de se retirer.

Depuis son mariage, elle paraît avoir vécu dans la retraite. Despréaux, qu'elle épousa en 1787, fut auteur de chansons et de vaudevilles, professeur au Conservatoire et administrateur de l'Opéra; il mourut quelques années après sa femme.

Jules Bonnassies.



Antichambre. Salle à manger.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-CINQUIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

HUET,

ROLE DU MAGNIFIQUE.

Louis-Auguste Huet est né à Versailles. Son père était officier de la chambre de madame Adélaïde tante du Roi ; sa mère, cantatrice de la Chapelle. Ses parens étaient, depuis deux cents ans, attachés au service de la Famille Royale.

Protégé par la princesse, le jeune Huet fut confié de bonne heure à la bienveillance de M. de Villages chef d'escadre ; il partit à dix ans pour Saint-Domingue. C'était l'époque où les feux de la révolution commençaient à embraser cette riche et superbe colonie. M. de Mauduit, commandant du Port-au-Prince, y avait maintenu l'ordre avec un extrême courage. M. de Villages, son ami, n'arriva que pour le voir massacré par ses propres troupes.

Des soldats des régimens d'Artois et de Normandie ayant persuadé à leurs camarades que M. de Mauduit les trompait par de faux ordres qu'il prétendait recevoir de la Métropole, ceux-ci l'assaillirent, le percèrent de coups et dispersèrent ses membres. Un mulâtre qui l'avait servi, les rassembla, creusa une fosse, les y plaça, y descendit lui-même, et se tua sur les restes sanglans de son maître. M. de Villages, témoin de ces scènes horribles, ne put y survivre, et sa mort priva le jeune Huet du seul appui

qui lui restât. Il revint en France, trouva sa famille exposée aux plus violentes persécutions, et se réfugia avec elle à Valenciennes où il avait des parens; son éducation, quoique interrompue, avait été soignée, il n'était point étranger à la pratique des arts, et surtout à celui de la musique.

Dans des temps plus calmes, il se serait livré à ses goûts, et ses talens, à défaut de fortune, lui auraient assuré des moyens d'existence honnêtes, mais alors tout ne respirait que la guerre; la jeunesse était tourmentée par les réquisitions, et trouvait peu de moyens de s'y soustraire.

Le jeune Huet parvint à y échapper; mais il fallut pour cela changer d'état, d'habit, de mœurs, et prendre une étrange métamorphose. Apollon avait gardé les troupeaux chez Admète. Ce trait de la fable n'échappa point au jeune virtuose : il se revêtit d'un costume grossier, et sous l'apparence d'un bouvier, s'engagea dans les boucheries de l'armée. Ses fonctions étaient de conduire des troupeaux, métier plus facile alors que celui de conduire les hommes; il vivait avec eux, et quand il avait pourvu à leur sûreté et à leurs besoins, il s'échappait pour aller, sous une mise, et dans une société plus convenables, passer quelques momens de plaisir.

Un jour qu'il était occupé de l'exercice de ses devoirs, il rencontra un jeune officier de santé avec lequel il avait fait la campagne de Saint-Domingue. Celui-ci lui parla avec enthousiasme de l'art de Gallien et d'Hippocrate, lui proposa de s'enrôler dans le collége de chirurgie, ou de pharmacie, et de se sauver ainsi de la réquisition. Huet se laissa persuader, quitta sa houlette de bouvier, et s'attacha à la profession de son ami; il y fit des progrès si rapides, et l'on avait alors un si pressant besoin d'officiers de santé, qu'au bout de six mois on lui abandonna six cents malades. Il se trouva à Condé à l'époque du siége et de la prise de cette ville, fut fait prisonnier, puis échangé au bout de trois mois. Il fut pris de nouveau à l'affaire de Marchiennes, passa deux ans en Belgique et en Prusse, et revint à Paris en 1795.

Alors la terreur avait cessé. Les lois reprenaient quelque empire. On se flattait de jouir de quelque repos sous le gouvernement du Directoire. Le jeune Huet entra d'abord au Val-de-Grâce en qualité de Pharmacien, se dégouta de cette profession, et se détermina à en suivre une pour laquelle il s'était toujours senti une vocation déterminée.

Un de ses amis lui ayant fait connaître *Lesage* qui régissait alors le théâtre de Feydeau, celui-ci le présenta à M. Sageret, et ils se réunirent pour lui faire donner des leçons, le placèrent au Conservatoire, et peu de temps après le firent débuter au théâtre des Jeunes Artistes dans le rôle de

Galerie Théatrale



Déposé à l'Direct. de l'Lib.

(Théâtre de l'Opéra-Comique.) **HUET** (Rôle du Magnifique.)

Amour! Amour!

Lindor de la Rose d'amour. Il parut ensuite au théâtre des Troubadours, puis au Vaudeville, et toujours avec succès. Huet est bien fait, d'une figure agréable, d'un maintien et d'une tenue qui annoncent une bonne éducation. Ces qualités ne pouvaient manquer de le faire rechercher.

Mais il voulait s'attacher de préférence au théâtre de l'Opéra-Comique. Pour se mettre en état d'y paraître avec avantage, il se décida à se rendre en province, et se montra avec distinction sur les théâtres de Nantes, de Marseille et de Rouen; c'est de cette dernière ville qu'il fut appelé au théâtre de la capitale.

Il y débuta dans *Adolphe et Clara*, le *médecin turc*, *maison à vendre*, *Une folie*, et plusieurs autres pièces où il se fit remarquer par une diction pure, un jeu sage et décent, un débit juste; sa voix a peu d'éclat, mais elle a de la grâce et du charme.

A l'époque où les funérailles de mademoiselle Raucourt excitèrent quelque trouble à Paris, Huet se montra zèlé défenseur de l'honneur de sa profession, et réclama avec toute la vivacité de la jeunesse contre l'esprit d'intolérance, ce qui lui fit quelques ennemis parmi ceux qui ne veulent pas encore qu'un comédien ne soit pas excommunié; mais il s'est complètement réconcilié avec eux par la conduite qu'il a tenue en 1815, lorsque Bonaparte rentra en France; Huet se montra serviteur dévoué de la cause du Roi, et depuis ce temps, ne s'est point démenti. Il est attaché au théâtre Feydeau depuis 1805, et sociétaire depuis 1818.

Le rôle du *Magnifique* est un de ceux dans lesquels il a toujours paru avec avantage; cette pièce est de Sedaine, et Sedaine l'a imitée de La Fontaine. C'est un de ces imbroglio italiens qui ne manquent ni d'art ni d'intérêt. Le *Magnifique* est un jeune florentin d'une naissance distinguée, d'un esprit brillant, d'un caractère élevé, qui s'est fait une réputation par ses munificences, son goût pour les arts et ses actes de bienfaisance. Ces qualités brillantes lui gagnent le cœur d'une jeune personne dont le père a été enlevé par des corsaires, et qu'un tuteur avare et sévère tient dans une cruelle captivité.

Mais Octave, c'est le nom du *Magnifique*, parvient à découvrir le père de son amante; il paye sa rançon, le ramène à sa fille charmée de le revoir, et en obtient la main pour prix de sa générosité. Huet a tout ce qu'il faut pour jouer ce rôle avec succès : maintien, grâces, langage, élégance. Peu d'acteurs ont, comme lui, les manières et le ton des sociétés les plus choisies.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-DEUXIÈME.

ANCIEN THÉATRE ITALIEN.

ISABELLE,

Deux Isabelles ont honoré le Théâtre Italien. L'une, dont nous avons déjà parlé, brillait au commencement du seizième siècle, et faisait partie d'une troupe appelée en France par Henri IV. Elle se nommait Andreini; on estimait son rare talent, et, ce qui est plus rare encore parmi les femmes de sa profession, sa grande vertu. Les grâces de sa personne égalaient les charmes de son esprit; elle composait des vers fort agréables, et l'Académie des *Intenti* de Rome la comptait avec plaisir parmi ses membres. Son mari n'était pas moins recommandable qu'elle : il jouait les rôles de *Capitan* sous le nom Italien de *Spavento*, *l'Epouvante*; mais il était plutôt fait pour cultiver les lettres que pour amuser la multitude par des bouffonneries.

L'Opéra Italien était à cette époque bien loin de l'état où il est aujourd'hui. On ne connaissait point encore l'art de ces grands compositeurs qui ont enrichi leur patrie et la nôtre de leurs brillantes compositions. A Paris peu de gens entendaient l'Italien, et presque personne ne savait la musique. On avait à la vérité quelques ballets entremêlés de chœurs; mais c'était du plain-chant plutôt que de la musique.

Andreini et sa femme ne trouvèrent point dans la capitale de France des auditeurs dignes d'eux. Ils n'y restèrent que deux ans. Quand ils eurent

pris la résolution de s'en aller, on les regretta vivement; et le poète Du Ryer crut devoir se rendre l'interprête des sentimens publics dans les stances suivantes:

Je ne crois point qu'Isabelle
Soit une simple mortelle.
C'est plutôt quelqu'un des dieux
Qui s'est déguisé en femme,
Afin de nous ravir l'âme
Par l'oreille et par les yeux.

Divin esprit dont la France
Adorera l'excellence
Mille ans après son trépas.
Paris vaut bien l'Italie;
L'assistance te supplie
Que tu ne t'en ailles pas.

Elle s'en alla cependant, et il faut avouer que les vers de Du Ryer étaient plus propres à la faire fuir qu'à la retenir.

L'autre *Isabelle* était fille du célèbre Dominique Biancolelli; c'est celle dont il s'agit ici. Elle naquit à Paris en 1664, et débuta fort jeune au Théâtre Italien. Elle était d'une beauté séduisante; sa physionomie avait de la douceur, de la grâce et surtout une expression de sentiment qui gagnait les cœurs et lui attirait beaucoup d'hommages.

Elle choisit l'emploi des amoureuses, créa le personnage d'Isabelle auquel elle donna son nom, et fit son premier début dans la comédie *d'Arlequin Protée*. Aux charmes de la personne elle joignait le charme du talent; son jeu était fin, naturel, piquant.

Tant d'avantages inspirèrent la plus violente passion à un officier des Gardes Françaises, qui l'épousa en 1691. Il se nommait de Turgis, et appartenait à une famille fière de sa noblesse. Elle fut révoltée de cette indigne alliance, et déshérita le coupable; mais que peuvent les préjugés et les loix contre un amant passionné? Turgis préféra sa femme à la fortune, plaida contre ses parens, et mourut avant que le procès fût terminé. Enfin, après vingt ans de débats, un arrêt du parlement confirma l'acte d'exhérédation, et n'accorda à Isabelle pour tout dédommagement, qu'une pension de quatre cents francs, et une de trois cents à chacun de ses enfans.

Depuis ce temps les annales des théâtres ne nous fournissent aucun renseignement sur la belle et séduisante Biancolelli.

Tel était alors le préjugé contre la profession de comédien. Aucune loi positive ne les flétrissait; mais la prévention était plus forte que la loi,

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direct.on de la Lib.ie

(Ancien Théâtre Italien) **ISABELLE.** (Année 1682)

et les parlemens ne manquaient pas non plus de prévention. Quoique la discipline ecclésiastique n'eût porté aucune peine contre eux, le clergé devenait de jour en jour plus sévère. On avait accordé les honneurs de la sépulture à Guillot-Gorju, à Turlupin, à Gauthier-Garguille. On les refusa à Molière, à M.lle Le Couvreur, à Romagnesi.

La cause des comédiens n'avait point encore été plaidée par des orateurs éloquens et zélés. Aujourd'hui elle est plus facile à défendre.

Depuis que le goût et le langage se sont épurés; que le Théâtre est devenu le séjour de l'esprit et de l'urbanité; que les idées licencieuses, les images obscènes en ont été bannies; que la plupart des acteurs se distinguent par l'honnêteté de leurs mœurs, et le mérite des qualités sociales; que des actrices même ont trouvé le secret de vivre honnêtes au milieu des périls de tous les genres; il y aurait trop d'injustice et de dureté à poursuivre encore cette profession des mêmes anathèmes; et ce n'est pas sans raison que les esprits sages et modérés ont été scandalisés des actes de rigueur dont nous avons été récemment les témoins.

Il est probable que peu de gentilshommes choisiraient leurs épouses parmi les actrices de nos théâtres; mais il est sûr qu'aujourd'hui une pareille alliance ne justifierait point un acte d'exhérédation.

En créant le rôle d'Isabelle la célèbre fille de Dominique n'en a point fixé le costume; elle a laissé au goût des actrices, et aux caprices de la mode, le soin de le déterminer suivant les temps et l'usage. Les révolutions qui sont survenues au Théâtre Italien, comme ailleurs, en ont totalement changé les habitudes, et le rôle d'Isabelle n'est plus connu maintenant que par tradition.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-SIXIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

JACQUEMIN-JADOT.

C'était un personnage très-facétieux, qui jouait en 1634 à l'hôtel de Bourgogne. Il avait pour camarades Bellerose, Lépy, Belleville, Guillot-Gorju, Alizon et Jodelet.

Tous ces Acteurs étaient particulièrement attachés à ce genre de Comédie qui convient à la multitude, parce qu'il consiste en grossières bouffonneries dignes de ces jours de Carnaval où tous les déguisemens et toutes les facéties populaires sont permises.

On représentait alors habituellement des pièces qu'on ne souffrirait plus aujourd'hui que sur les plus humbles treteaux de nos boulevards. Molière lui-même se prêtait à ce genre de farces, et son *Pourceaugnac* est un tribut payé au goût du peuple.

On est étonné de voir sur le même Théâtre des acteurs d'un talent élevé et des bouffons qui rappellent toute la grossiéreté des premiers âges.

Cependant la bonne compagnie de Paris ne dédaignait pas ces sortes de saturnales, et passait, sans se fâcher de la représentation du *Cid* et des *Horaces*, à celle d'une bouffonnerie de la foire.

Ces bouffonneries avaient leurs historiens, leurs panégyristes, leurs poètes; et peut-être les portraits de Guillot-Gorju et de Gauthier-Garguille étaient-ils plus répandus que ceux de Molière et de Corneille.

Jacquemin Jadot eut aussi les honneurs de la faveur populaire. La gravure multiplia ses traits, et la poésie célèbra ses talens. On sait qu'il s'était fait un genre dont les formes grotesques plaisaient beaucoup à son auditoire. Il s'était non-seulement composé un répertoire de phrases bisarres, qui revenaient sans cesse, comme celles de *M. Vautour* à notre Théâtre des Variétés, mais il avait adopté une prononciation nazillarde qui amusait singulièrement la multitude. Nous avons vu, il y a quelques années *Thiemet* obtenir un grand succès par des ressources du même genre.

Le ridicule, de quelque nature qu'il soit, est toujours sûr d'amuser, et Jacquemin réussissait si bien que plus d'une fois la salle du Théâtre se trouva trop étroite pour contenir ses admirateurs. Jacquemin, dit la chronique,

Jacquemin avec sa posture,
Sa grimace et son action,
Nazarde la perfection,
Et rend *quinaude* la nature.
On ne peut assez admirer
Les beaux contes qu'il vient dire,
Qui font qu'à force de rire,
Nous sommes contraints de pleurer.

Jacquemin avait commencé ses débuts au *Marais*, où il avait obtenu des succès brillans. Sa renommée et la faveur publique le suivirent au Théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

Il fit long-temps les délices du public; mais après sa retraite, ce public ingrat l'oublia tout-à-fait. Il ne nous reste aucune particularité sur l'époque de sa mort, nous ne sommes pas plus éclairés sur le lieu de sa naissance.

On ne sait même pas si Jacquemin et Jadot ne formaient pas deux personnages distincts. Les historiens du Théâtre Français semblent pencher pour cette opinion; mais ils avouent en même temps que toutes les gazettes, toutes les traditions se taisent sur les détails de la vie privée et de la mort de *Jadot*.

Ainsi s'éclipsent les réputations du moment. Combien de noms vantés aujourd'hui, prônés par des cotteries, iront s'ensevelir bientôt dans les ténèbres de l'oubli!

Discite justitiam moniti......

Galerie Théatrale



Couré del. Déposé à la Direct.on de la Lib.ie Prud'hon Sculp.t

(Théâtre de l'hôtel de Bourgogne) **JAQUEMIN-JADOT** (Année 1634.)

Jaquemin avec sa posture,
Sa grimace et son action,
N'azarde la perfection,
Et rend quinaude la nature,

On ne peut assez admirer,
Les beaux contes qu'il nous vient lire,
Qui font qu'à force de trop rire,
Nous sommes contraints de pleurer



THÉATRE FRANÇAIS.

JODELET.

Julien Joffrin, dit Jodelet, acteur de la troupe du Marais et ensuite de celle du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, a joui d'une grande réputation dans les rôles comiques, à une époque où la scène française était bien loin encore de l'état brillant où elle est parvenue de nos jours. Il vit cependant le beau siècle de Corneille, et eut l'avantage de créer à Paris le rôle de *Cliton* dans le *Menteur;* mais il ne vit que la jeunesse de Molière.

Son père jouissait d'assez d'aisance pour donner une éducation soignée à ses enfants. Son frère et lui étudièrent dans le même collége; mais l'un et l'autre eurent une destinée bien différente. Le nôtre se distingua comme comédien, l'autre comme prédicateur; celui-ci conserva le nom de ses pères, et l'on courait aux sermons du père Joffrin comme on courait applaudir, au théâtre, aux bouffonneries de son frère Jodelet.

Julien Joffrin fut dans son adolescence tourmenté de la manie d'être poëte ; et selon la folie commune aux jeunes gens qui se croient appelés au service d'Apollon, il se figura que la composition d'une tragédie n'était pas au-dessus de ses forces. Il travailla nuit et jour pendant trois mois à ce bel œuvre ; et quand il fut terminé, il assembla ses amis pour leur en faire la lecture. On conçoit facilement quel esprit dut régner dans l'assemblée d'écoliers réunis pour juger en dernier ressort une tragédie d'un confrère en espiéglerie. Applaudissements, éclats de rire, quolibets, bouffonneries, tout ce qui caractérise enfin l'heureuse gaîté de cet âge y fut mis en usage. Les tragédies de Jodelet se jouaient encore alors. Ce poète, dont les ouvrages ne sont plus guère connus aujourd'hui que des érudits, avait joui d'une haute réputation, et elle se soutenait encore. Les amis de Joffrin, pendant et après la lecture, le qualifièrent de second Jodelle, de petit Jodelle, de Jodelet, par diminutif. Ce nom de Jodelet les amusa beaucoup. Il passa dans la bouche de tous les écoliers du collége. On ne l'appela plus que Jodelet. Il ne s'en fâcha pas, et le nom lui resta. Ce fut celui qu'il prit en rentrant au théâtre.

Il joua longtemps dans la farce au théâtre du Marais. Ces farces étaient de mauvais canevas, que l'on donnait à remplir à des bateleurs et dont ils improvisaient le dialogue, dans lequel la décence n'était pas toujours respectée. Ces méchantes rapsodies succédaient toujours aux tragédies ou aux pièces de caractère. Ce genre était passé de mode lorsque Molière parut. On ne se douterait pas assurément qu'un homme d'un goût aussi délicat fût capable de ressusciter ce mauvais genre. Le fait est pourtant constant; mais il le fit en homme de génie, c'est-à-dire qu'il fit un objet agréable d'un objet informe et grossier. Le roi ayant désiré voir la troupe de Molière sur le théâtre des Tuileries, on y représenta l'*Étourdi ;* et Molière ayant demandé et obtenu la permission de faire jouer une farce après la grande pièce, cette farce fut *Sganarelle* ou *le Cocu imaginaire;* et le plomb devint or parce qu'un homme de génie y toucha. Telle fut l'origine de ces petites pièces qui terminent encore le spectacle aujourd'hui, et dont la plupart sont des modèles d'esprit, de grâces et d'élégance.

Jodelet était grand, maigre et fluet. Il était laid, ses traits n'avaient pas l'air d'avoir été faits pour se trouver ensemble. Ses yeux étaient petits, vifs, perçants et recouverts par des sourcils épais. Il avait la bouche grande, les joues creuses ; et le nez long et de forme concave, semblait couché sur sa mâchoire supérieure qui s'allongeait en avant : ce qui faisait dire à Scarron que Jodelet avait *un museau de blaireau*. On ne peut guère se méprendre sur son portrait. Tous les poètes du temps se sont plu à l'introduire dans les comédies où ils lui donnaient des rôles, et se sont amusés à décrire sa figure hétéroclite. On trouve ce portrait dans le *Jodelet maître et valet*, dans la *Suite du Menteur*, et ailleurs. Au reste ce n'était

Galerie Théâtrale



G. Huret Pinx. Favart Del. — Déposé à la Direction G^le de l'Imprimerie et de la Lib^ie — [illegible] Sculp.

Théâtre de l'hôtel de Bourgogne JODELET Année 1634.

On peut dire de Jodelet
Qu'il sçait joüer son personnage
Aussi bien qu'homme de son âge
Faisant le Maître et le Valet;

Sa harangue est toujours polie,
Et sans avoir rien d'affecté
Par sa grande naïveté
Il guérit la mélancolie

pas à coup sûr un homme sans talent que celui qui donna son nom à tant de rôles créés par lui seul, et que tant d'hommes d'esprit ont employé et célébré.

Il parlait du nez, et ce ton nasillard ajoutait au comique de sa diction. Sa taille dégingandée, ses gestes à contre-sens, sa gaucherie naturelle, son air distrait, le rendaient très-plaisant. On l'applaudissait quelquefois à toute outrance; on riait aux éclats. Il avait l'air de ne pas s'apercevoir que c'était de lui qu'on riait, et la manière bouffonne dont il promenait ses regards sur le théâtre, dans l'orchestre, dans la salle, pour découvrir de quoi l'on riait, rendait le rire inextinguible. Placé dans un autre siècle, acteur sur un théâtre plus épuré, ayant pour auditeurs des hommes plus policés et plus délicats, il est présumable que Jodelet n'eût pas joui d'une aussi grande renommée. Quand je vois sur les boulevards cette foule immense s'amuser des grimaces et des rudes polissonneries de ces saltimbanques qui s'escriment en plein air sur leurs tréteaux, je me rappelle le siècle de Jodelet. La bonne compagnie n'est plus aujourd'hui dans cette foule. Elle y était de son temps. Et que penser du goût d'une bonne compagnie qui riait sur la manière dont Jodelet disait les vers suivants :

Ah chienne! ah porque! ah louve! ah braque! ah loup-garou!
Puisse-tu te briser bras, mains, pieds, chef, cul, cou.
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse;
Que dans ses trois gosiers Cerbérus t'engloutisse,
Le grand chien Cerbérus, Cerbérus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois et plus homme de bien!

Gouriet dans son ouvrage sur les *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, à l'article Jodelet, y décide une question historique d'une grande importance.

« Je n'ai pu affirmer, dit-il, que les premiers pèlerins qui reçurent le titre de Confrères de la Passion, eussent eu le parler nazillard. Il paraît qu'il ne doit y avoir là-dessus aucun doute, car de tous les grands talents que Jodelet déploya sur le théâtre, celui qui excite le plus l'admiration des historiens, c'est qu'il nazillait parfaitement. Plusieurs passages des poètes du temps honorèrent en lui ce don de la nature; l'un lui adressait ce vers à lui-même :

Ton poil déjà grison et ta nazillardise :

L'autre faisait dire de lui :

Mais quant à la parole, il a grand agrément,
Et débite son fait fort nazillardement.

Le grand Corneille fit dire à sa louange :

> Ah ! c'est là que mes sens demeurent étonnés,
> Le ton de voix est rare, aussi bien que le nez.

Son épitaphe enfin consacra cet avantage, et jette un grand jour sur les faits antérieurs :

> Ici gît qui de Jodelet
> Joua cinquante ans le rolet,
> Et qui fut de même farine
> Que Gros-Guillaume et Jean Farine,
> Hormis qu'il parlait mieux du nez
> Que lesdits deux enfarinés.... » (1

(1) J. B. Gouriet. — *Personnages célèbres dans les rues de Paris, depuis une haute antiquité jusqu'à nos jours.* Paris, Lerouge, 1811, 2 vol. in-8°.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-NEUVIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

JULIET,

ROLE DE GRÉGOIRE (DANS LES VISITANDINES.)

VOICI un acteur qui doit tout à la nature, presque rien à l'art; qui est entré dans la carrière dramatique par inspiration, sans professeur et sans étude : un homme qui a tout deviné, rien appris.

Antoine Juliet est né à l'Ile-Adam, près de Pontoise; son père était attaché, comme pâtissier, à l'office de M. le prince de Conti. Soit que sa fortune ne lui permît pas de faire de la dépense pour l'éducation de son fils, soit qu'il crût qu'on en savait toujours assez quand on pouvait contribuer aux plaisirs d'une bonne table, il ne donna à son fils que l'instruction qu'il avait reçue lui-même. Il lui fit apprendre à lire et à écrire, et l'attacha à sa profession. Juliet s'y plaisait peu, son imagination inquiète lui faisait entrevoir plus de jouissance et de bonheur dans une autre carrière. Il ne devinait point encore ce qui lui convenait; mais il sentait très-bien ce qui ne lui convenait pas.

Il fallait d'abord s'affranchir de l'autorité paternelle; il y réussit en s'engageant comme soldat dans un régiment d'infanterie; il voulait exercer son esprit; on n'exerçait que son corps, et la sévérité de la discipline déplaisait à son âme libre et indépendante. Il avait de l'économie; avec ses petites épargnes il se mit en état d'acheter son congé, reprit sa première profession,

s'embarqua en qualité d'approvisionneur sur *le Vengeur*, qui partait pour les Grandes-Indes.

Ce voyage dura trois ans, et le jeune navigateur n'y trouva pas encore ce qui lui convenait. Il revint dans sa patrie, où l'on revient toujours quand on s'est désabusé de ses illusions. Le prince de Salm était à Paris; on lui présenta Juliet, il l'accepta pour maître-d'hôtel, et remarqua bientôt l'esprit enjoué de son nouveau serviteur, et ses dispositions pour le théâtre; il se plaisait, dans ses momens de loisir, à lui faire représenter quelques scènes agréables qu'il jouait d'une manière vive et piquante.

Juliet devint dans la maison du Prince un objet d'amusement pour la société brillante qu'on y recevait. On s'étonnait de trouver tant de talens avec si peu d'étude; on lui prodiguait les éloges, et ce succès lui faisait faire de nouveaux efforts. Enfin, son imagination s'enflamme, il se croit appelé à la carrière théâtrale, et veut essayer ses forces sur un théâtre de province; il quitte le Prince, se rend à Besançon et débute dans le rôle de *Blaise* de la *Colonie*.

Son triomphe fut complet; on trouva dans son jeu tant de franchise, d'abandon et de vérité, qu'on se plut à lui prodiguer les encouragemens. Les directeurs de théâtre éveillés par sa réputation naissante, cherchèrent à se l'attacher. Il entra dans la troupe de mademoiselle Montansier, et parcourut la province pendant quelques années. Il revint enfin à Paris, et y créa ce rôle de *Nicodéme dans la lune* qui fit courir tous les Parisiens.

Ce fut l'époque de sa réputation. Dès lors, il put prétendre aux honneurs du second théâtre lyrique; il débuta à Feydeau en 1791. Ce n'était pas un jeune homme, mais son emploi n'exigeait ni la fleur, ni la légèreté de la jeunesse. Ce théâtre sentit que c'était pour lui une excellente acquisition, et se l'attacha immédiatement après son premier début. On aurait difficilement trouvé un sujet d'un naturel plus franc, d'une familiarité plus piquante; se tenant toujours dans une mesure exacte; ne se tenant jamais ni au-dessus ni au-dessous du point convenable. Il a créé plusieurs rôles avec une rare intelligence, tels que ceux de *Grégoire* dans les *Visitandines*, de la *Jambe de bois* dans l'*Amour filial*, du *Meunier* dans le *Club des bonnes gens*, du *Père Bontemps* dans la *Petite Anette*.

A l'époque de la réunion des deux théâtres, il conserva son emploi, et fut admis comme sociétaire; il a conservé depuis ce temps toute la faveur, et (ce qui vaut mieux encore) toute l'estime publique. Antoine Juliet est non-seulement un bon acteur, mais un bon citoyen, un bon père de famille, un bon camarde.

Galerie Théâtrale



(Théâtre Feydeau) **JULIET.** (Rôle de Grégoire)

Quand je suis soûl dès le matin,
On m'accuse d'aimer le vin.

TABLE DES BIOGRAPHIES

ET

PORTRAITS DES 73 ARTISTES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER

A - J

ACTEURS.	THÉATRE.	NAISSANCE.	DÉBUT.	MORT.
ALBERT (Mme), née Marie-Charlotte-Thérèse VERNET.	Vaudeville.	1807	1830	
ALBERT (Mme) Himm, née Augustine HIMAN.	Opéra.	1791	1806	
ARMAND-ROUSSEL (s'est retiré du théâtre en 1830).	»		1796	
ARNAL-MONTIVON.	Vaudeville.	1798	1827	1872
SOPHIE ARNOULD (Mlle).	Opéra.	1740	1757	1802
AUBERT (Mlle) ANAÏS.	Français.	1801	1816	1871
BAPTISTE aîné.	»	1760	1792	1835
BAPTISTE cadet (a quitté la scène en 1822).	»	1765	1792	1839
BARON Michel BOIRON, auteur et acteur, fils de Michel Boiron, comédien célèbre, mort en 1655.	»	1653	1670	1729
BATISTE.	Opéra-Comique.	1779	1802	
BEAUVALLET.	Français.	1801	1830	
BELMONT (Mme).	Opéra-Comique.	1774		
BIGOTINI (Mlle) Émilie.	Opéra.		1802	
BOCAGE.	Porte-St-Martin.		1828	186.
BOULANGER (Mme).	Opéra-Comique.	1795	1811	
BOULLARD Jean-Baptiste-Prosper.	»	1800	1828	
BOURGOIN (Mlle) Marie-Thérèse-Étiennette.	Français.	1785	1799	1833
BRANCHU (Mme), née Alexandrine CHEVALIER.	Opéra.	1780	1801	1826
BRIZARD Jean-Baptiste BRITARD.	Français.	1721	1757	1791
BROCARD (Mlle) Suzanne.	»		1825	
CASIMIR (Mme), née Alphonsine-Marie DUBOIS.	Opéra-Comique.			
CHAMPMESLÉ (Mme) Marie DESMARES.	Français.	1641	1670	1698
CHENARD Simon (quitta la scène en 1822).	Opéra-Comique	1758	1782	1832

ACTEURS.	THÉATRE.	NAISSANCE.	DÉBUT.	MORT.
CHÉRON Augustin-Athanase.	Opéra.	1760	1779	1829
CHOLLET Jean-Baptiste-Marie.	Opéra-Comique.	1798	1823	
CLAIRON (Mlle) Claire-Joséphine-Hippolyte LERYS de la TUDE.	Français.	1724	1743	1803
COLON Jenny.	Variétés.	1807		
CONTAT (Mlle) Louise (Mme de PARNY quitta le théâtre en 1809).	Français.	1760	1776	1813
DABADIE (Mme), née Louise-Zulmé LEROUX.	Opéra.	1804	1821	
DAMOREAU (Mme) Laure-Cinthie, dite Damoreau Cinti, née MONTALANT.	»	1801	1826	1863
DANCOURT Florent CARTON (quitta le théâtre en 718).	Français.	1661	1686	1735
DANGEVILLE (Mlle) Marie-Anne BOTOT (quitta la scène en 1763).	»	1714	1730	1796
DAVID.	»			
DAZINCOURT Joseph-Baptiste ALBOUIS.	»	1747	1776	1809
DÉJAZET (Mlle) Virginie.	Palais-Royal.			
DEMERSON (Mlle).	Français.		1810	
DÉRIVIS.	Opéra.	1781	1803	
DESBROSSES (Mme) (retirée depuis 1829).	Opéra-Comique.	1763		
DESESSARTS Denis DECHANET.	Français.	1740	1772	1793
DESMARES (Mlle) Christine-Antoinette-Charlotte (quitta la scène en 1721).	»	1682	1698	1753
DOMINIQUE Joseph-Dominique BIANCOLELLI, né à Bologne en 1640, débuta à Paris en 1660, où il mourut en 1688.	Ancien théâtre Italien.	1640	1660	1688
DORUS-GRAS (Mme).	Opéra.		1830	
DORVAL-ALLAN (Mme), née Marie-Amélie-Thomas DELAUNAY, à Lorient, le 6 janvier 1798.	Porte-St-Martin.	1798	1818	1849
DUCHESNOIS (Mlle) Catherine-Joséphine RAFIN.	Français.	1777	1802	1835
DUCLOS (Mlle) Anne-Marie CHATEAUNEUF.	»	1660	1693	1748
DUPONT (Mlle) Caroline.	»	1794	1811	
DUPUIS (Mme) Rose.	»		1808	
DURET (Mme), née Anne-Cécile DORLISE DE SAINT-AUBIN (n'a plus joué depuis 1830).	Opéra-Comique.	1785	1805	
ELLEVIOU Jean (a quitté le théâtre en 1835).	»	1769	1790	1842
FALCON (Mlle) Cornélie.	Opéra	1815	1832	
FAVART (Mme) Marie-Justine-Benoîte DURONCERAY.	Opéra-Comique	1727	1744	1772
FÉRÉOL Louis.	»	1795	1818	
FIRMIN.	Français.		1800	184.
FLEURY Joseph-Abraham BÉNARD (se retira en 1818).	»			
GANDOLIN.	Ancienne troupe du Marais.			
GARDEL Pierre-Gabriel.	Opéra.	1758	1774	1840

ACTEURS.	THÉATRE.	NAISSANCE.	DÉBUT.	MORT.
GARDEL (Mme) Marie-Élisabeth-Anne Houbert.	Opéra.	1770	1786	1833
GAUTHIER-GARGUILLE Hugues Gueru, dit Fléchelle.	Ancien théâtre Français.	1604	1622	1664
GAVAUDAN (Mme), née Alexandrine-Marie-Agathe Ducamel.	Opéra-Comique.	1780	1798	1823
GEORGES (Mlle) Weymer.	Français.	1786	1802	186.
GONTHIER (Mme), née Françoise Charpentier.	Opéra-Comique.	1747	1778	1829
GOSSELIN (Mlle), (femme d'Anatole le danseur).	Opéra.	1793	1814	
GRANDMÉNIL (Jean-Baptiste Fauchard de).	Français.	1737	1778	1816
GRANDVAL Charles-François-Nicolas de Racot.	»	1711	1729	1784
GRASSARI (Mme), née Caroline Gérard.	Opéra.		1816	
GROS-GUILLAUME Robert Guérin (jouait en 1630).	Ancien théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.			
GUILLOT-GORJU Bertrand Hardouin de St-Jacques remplaça Gauthier-Garguille au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, et mourut en 1648, ayant environ 30 ans.	»			1648
GUIMARD (Mlle) Marie-Madeleine, femme Despréaux.	Opéra.	1742		1816
HUET Louis-Auguste (retiré en 1813).	Opéra-Comique.		1805	1832
ISABELLE (Mlle), née Biancolelli, femme Turgis.	Ancien théâtre Italien.	1664		
JACQUEMIN-JADOT.	»		1634	
JODELET, dit Julien Joffrin.	Ancien théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.		1552	
JULIET Antoine (joua jusqu'en 1821).	Opéra-Comique.	1755	1791	1823

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

